

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

Vol. 15 N° 2 1989

Revue
suisse
de sociologie

W. BERGMANN
M. BUCHMANN
P. CINGOLANI
A. DUCRET
A. FERRAND
G. GASPARINI
M. HAICAULT
L. JAQUES
H. KNOBLAUCH
D. LAMOUREUX

D. MERCURE
M. MICHAÏLOW
G. NAMER
G. PRONOVOOST
O. RAMMSTEDT
G. SCHMIED
C. TAVIER
A. WALLEMACQ
R. ZOLL

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie
mit Unterstützung der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft
(Schweizerische Akademie der Geisteswissenschaften)

Revue suisse de sociologie

publiée par la Société suisse de sociologie
avec l'aide de la Société suisse des sciences humaines
(Académie suisse des sciences humaines)

Inhaltsverzeichnis / Table des matières

A. DUCRET: Editorial	223
I. La tradition revisitée: références, concepts, problématiques Die neu durchdachte Tradition: Bezugsrahmen, Begriffe, Fra- gestellungen	
L. JAQUES: Le temps sociologique, une notion capricieuse	227-241
W. BERGMANN: Zeitgrenzen. Die zeitliche Dimension, der Grenzerhaltung sozialer Systeme	243-256
G. NAMER: Rythme créateur et temps social	257-265
P. CINGOLANI: Le république opportune; Comte et Littré devant la déchirure sociale	267-273
A. WALLEMACQ: Temps et perception, la problématique durkheimienne	275-285
II. L'expérience du temps: structures et représentations Zeiterfahrung: Strukturen und Vorstellungen	
M. BUCHMANN: Soziale Verwaltung von Zeit: Zeitordnung und Zeitbewusstsein	289-299
H. KNOBLAUCH: Bezaubernde Zeiten. Die Zeit der neuen Magie, dargestellt am Beispiel der «radiästhetischen Geoman- tie»	301-319
G. SCHMIED: Reinkarnation und Zeiterfahrung	321-328
R. ZOLL: Quelques remarques sur des structures temporelles coercitives dans le quotidien, dans la névrose obsessionnelle et dans le fascisme	329-343
O. RAMMSTEDT: Aspekte zum Problem des Zeitbewusst- seins	345-359

III. Les temps sociaux : le défi du terrain
Soziale Zeiten : die empirische Herausforderung

G. GASPARINI: Le changement des modèles culturels du temps et le problème de la flexibilité dans la société contemporaine	363-372
D. MERCURE: Temps et organisation	373-382
M. HAICAULT: Famille, école et temps. Du réveil à la cloche : des modes familiaux de socialisation	383-392
M. MICHAILOW: Umbrüche und Neuarrangements sozialer Zeitverhältnisse: die neue Zeitsemantik im Lebensstil der Zeitpioniere	393-411
C. TAVIER: Le temps fragmenté: diversité des vécus temporels	413-421
D. LAMOUREUX: Entre le travail et la vie	423-430
A. FERRAND: Connaissances passagères et vieux amis. Les durées de vie des relations interpersonnelles	431-439
G. PRONOVOOST: Typologie des temps sociaux	441-451

Schweizerische Zeitschrift
für Soziologie
Revue suisse de sociologie

Contents of Volume 15 (1989) Number 2

A. DUCRET: Editorial	223
I. Tradition revisited: references, concepts, problems	
L. JAQUES: Sociological time, a capricious notion	227-241
W. BERGMANN: Temporal frontiers. The temporal dimension in the maintenance of the frontiers between social systems ..	243-256
G. NAMER: Creative rhythm and social time	257-265
P. CINGOLANI: The opportune republic; Comte and Littré confronted by social disintegration	267-273
A. WALLEMACQ: Time and perception, the problem world of Durkheim	275-285
II. The experience of time: structures and ideas	
M. BUCHMANN: Social administration of time: temporal organization and awareness	289-299
H. KNOBLAUCH: Spellbinding times. The age of the new magic as represented by the example of "geomancy, the aesthetic of dots"	301-319
G. SCHMIED: Reincarnation and the experience of time	321-328
R. ZOLL: Some remarks on coercive temporal structures in everyday life, in compulsive neurosis and in fascism	329-343
O. RAMMSTEDT: Aspects of the problem of temporal awareness	345-359
III. Variants of social time: the territorial challenge	
G. GASPARINI: Changes in the cultural models of time and the problem of flexibility in contemporary society	363-372
D. MERCURE: Time and organization	373-382
M. HAICAULT: Family, school and time. From alarm clock to school bell: family modes of socialization	383-392
M. MICHAÏLOW: Radical changes and new orderings of social temporal relations: the new semantics of time in the lifestyles of the pioneers of time	393-411

C. TAVIER: Fragmented time: diversity of the experience of time	413-421
D. LAMOUREUX: Between work and life	423-430
A. FERRAND: Passing acquaintances and old friends. The lifetime of interpersonal relations	431-439
G. PRONOVOOST: Typologies of variants of social time	441-451

ISSN 0379 - 3664

Erscheint dreimal jährlich
Publié trois fois par an
Verwaltung / Administration:
Imprimerie Corbaz S.A., CH-1820 Montreux
Printed in Switzerland

EDITORIAL*André Ducret,*Université de Genève, Ecole d'Architecture, Boulevard Helvétique 9
CH 1205 Genève

Longtemps délaissée, l'étude de la temporalité fait à nouveau pleinement partie de la vocation de la sociologie.

Ainsi, les textes que regroupe ce numéro sont, pour une part, issus des travaux du comité de recherche "Les temps sociaux" lors du XIII^e Colloque de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française, à Genève, en septembre 1988. D'autre part, à voir les nombreuses recherches qui se développent hors de l'univers francophone, plusieurs chercheurs de langue allemande ont également été invités à apporter leur contribution à ce numéro.

Ces différents textes ont été regroupés en trois sections selon qu'ils mettent l'accent sur le thème du temps dans la tradition sociologique, qu'ils abordent la question de la perception, du symbole et de la représentation, ou encore qu'ils traitent de la diversité des temps sociaux à partir de matériaux empiriques.

Construit *a posteriori* et pour des raisons éditoriales, un tel découpage ne rend pas nécessairement justice au souci que manifestent la plupart de ces textes de réconcilier la théorie, la méthodologie et le "terrain". Sans cette volonté, en effet, il demeure difficile de concevoir une sociologie du temps qui soit autre chose qu'une mode passagère comme, malheureusement, notre discipline en connaît parfois. Mais d'un texte à l'autre émerge cependant une suite d'arguments qui se répondent et finissent par former un ensemble relativement cohérent.

Le comité de rédaction de la Revue Suisse de Sociologie a bien voulu m'associer à la préparation de ce numéro, ce dont je le remercie en souhaitant que ces textes recueillis en visant une participation internationale aussi large que possible rencontrent l'intérêt du lecteur.

I.

**LA TRADITION REVISITEE : REFERENCES,
CONCEPTS, PROBLEMATIQUES**

**DIE NEU DURCHDACHTE TRADITION : BEZUGSRAHMEN,
BEGRIFFE, FRAGESTELLUNGEN**

LE TEMPS SOCIOLOGIQUE, UNE NOTION CAPRICIEUSE

Laurent Jaques

Institut de sociologie et d'anthropologie, Université de Lausanne
Château 11, CH - 2000 Neuchâtel

Le temps sociologique se révèle à partir de deux types de références : celles qui sont explicites et choisies et celles relevant du temps qui va de soi. Pour ces dernières, il s'agit de la sensibilité temporelle du sociologue qui, en quelque sorte, "transpire" de sa production. Ce temps social implicite est particulièrement tangible dans certains textes de Marx, Weber et Simmel. Comme nous le verrons, chacun, sans traiter explicitement de la problématique du temps social, exprime le sentiment d'un temps propre à l'individu.

Je constate également que souvent l'absence du terrain ou justement la rencontre de la théorie avec celui-ci met en relief les difficultés à décrire ce temps social. En effet, malgré une critique radicale des conceptions quantitatives, le temps de la physique dynamique via la raison économique est souvent sous-jacent à la compréhension sociologique du temps social. A cela s'ajoute le fait que les essais théoriques les plus brillants, je pense notamment à ceux du Gurvitch et Castoriadis, n'ont jamais été confrontés au terrain, c'est-à-dire à des sujets aux prises avec leurs expériences sociales et individuelles du temps.

Face à cette impasse épistémologique de la compréhension des temps sociaux, ne faut-il pas s'interroger sur ce qui se substitue chez les personnes à l'irréversibilité locale du temps ?

1. Temps social implicite

1.1. *Le temps social chez Karl Marx*

Suite à la révolution industrielle, Marx affirme la domination du temps mécanique sur les relations sociales et les individus : "Le temps est tout, l'homme n'est plus rien ; il est tout au plus la carcasse du temps" (1972, p. 64). Par cette affirmation, tirée de *Misère de la philosophie*, Marx désigne l'aliénation du temps de travail comme l'un des éléments fondamentaux de la société industrielle. Aussi, sa théorie économique, moteur de la dynamique sociale, repose sur une conception du temps horaire moyen considéré comme l'essence de la valeur d'usage. Après A. Smith, Marx fonde également la création de la richesse à partir du travail de l'individu. A la différence près que Marx distingue "du travail la force de travail qui est ce que l'employeur

"achète en fait" (Dumont, 1977, p. 116). Cette distinction place le temps de travail de l'ouvrier au cœur de l'économie capitaliste. En effet, la forme de la propriété industrielle, le capital fixe et variable, nécessite de la part des travailleurs une mise à disposition de leur force de travail.

Selon Marx, la division exacerbée du travail doublée d'une mécanisation croissante détermine le temps de travail de l'individu de l'extérieur. C'est un temps aliéné. En fait, Marx considère le temps de travail de l'individu, placé au début du processus de production, comme la "substance" de la richesse. Ce temps constitue l'enjeu de la société capitaliste. Ainsi, la notion de durée, en tant que quantité mesurable, supplante en quelque sorte le produit du travail et l'originalité du producteur.

La matérialisation temporelle des activités productives au détriment du sujet, voire du produit lui-même débouche sur l'engrenage suivant : ce temps à rentabiliser renforce son importance dans la société industrielle, grâce à la raréfaction temporelle qu'il crée de toutes pièces.

Condamner à l'accroissement de sa production et suite à la stabilisation de la longueur de la journée de travail, le capital intensifie le travail grâce aux progrès du machinisme et l'optimisation de l'organisation du travail. Cette constatation permet à Marx d'introduire une autre dimension temporelle : celle de "condensation" qui exprime le degré de rationalisation d'une période horaire.

Marx est parmi les premiers à avoir rendu tangible le temps existentiel des individus. Contrairement aux physiocrates où le temps est immuable et fixé en quelque sorte dans un ordre naturel exprimé notamment par la théorie générale de Quesnay du Tableau, avec Marx, corrélativement à l'émancipation de l'économie, nous assistons à celle du temps qui ne relève plus des phénomènes naturels mais uniquement de la gestion des individus. Ce temps des individus orienté, manipulé et exploité, serait d'après Marx totalement maîtrisé par ces derniers dans la société communiste : "chacun n'a pas une sphère d'activité exclusive, mais peut se perfectionner dans la branche qu'il lui plaît, la société réglemente la production générale, ce qui crée pour moi la possibilité de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur, berger ou critique" (Marx & Engels, 1977, p. 68).

Ce temps moderne, individualisé et matérialisé s'inscrit dans cette transformation de la société où dorénavant pour les individus les relations à la nature dominent celles entre les individus. Cette caractéristique de l'idéologie moderne nous dévoile une "conviction ontologique", pour reprendre le terme de M. Gauchet, qui place l'individu en relation avec la nature sans médiation métaphysique. La perspective marxienne comprend le temps social idéal comme étant celui des individus. Si la forme de ce temps dépend des rapports de production et du mode de propriété, il n'empêche que ce temps est d'abord individuel, aliéné ou non, c'est-à-dire que nous sommes d'abord en

présence d'un rapport empirique au temps. Autrement dit, l'individu a devant lui un certain nombre d'années à gérer ou à subir selon sa position sociale et ses besoins.

Ainsi le statut du temps social donné par Marx est pour le moins ambigu. S'il reconnaît l'origine du temps industriel dans les rapports sociaux, il inverse son explication dans le cas du temps communiste. Les caractères socio-historiques du temps social disparaissent au profit d'un temps individuel. "Sans le savoir Marx est lui aussi en fin de compte à l'intérieur d'une sorte de conception de droit naturel de l'homme, transcendant toutes constitutions sociales et stades de production particuliers" (Dumont, 1977, p. 195). Au temps global, aliéné, homogène et déterminé de l'extérieur devraient se substituer des temps ontiques, c'est-à-dire correspondant uniquement aux désirs de chaque sujet.

Certes, Marx n'a jamais abordé de front la problématique du temps social, il n'empêche que ses propos à ce sujet rendent absurde toute investigation sur le sens donné au temps. Ou plutôt lui impose un sens unique : time is money. Ce temps égalisé se rapproche de celui de la mécanique de Newton. Chaque heure de travail est identique pour l'ouvrier. Il exclut d'embleée une quelconque appropriation qualitative du temps dominant par les individus.

1.2. *Le temps de "L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme"*

Dans son fameux ouvrage, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1964), Weber construit son intrigue des affinités électives entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme en prenant comme toile de fond le rapport au temps des fondateurs de l'Eglise protestante, des protestants et des entrepreneurs capitalistes. Je suis tenté d'affirmer que dans ce superbe livre, il est d'abord question des conceptions temporelles des individus et des institutions qui structurent leurs pratiques et mentalités, bien que cela ne soit pas le problème principal de Weber. Aussi, il ressort notamment de ce texte que plus l'être humain prend conscience de son individualité, plus il est attentif à la gestion de son temps propre. Weber nous donne ici - malgré lui ? - une ébauche d'interprétation de la genèse du temps dominant dans la société moderne.

Dans l'avant-propos, il évoque les différents champs de la civilisation occidentale structurés à partir d'une pensée rationnelle. Ainsi, pour la rationalité du capitalisme, il souligne l'importance du travail libre. Sur ce point, Weber rejoint les propos de Marx au sujet de la nécessité du travail libre dans la société capitaliste. Ce qui entraîne un changement radical des conceptions temporelles qui régnait jusqu'alors. En effet, dans l'organisation capitaliste les individus deviennent propriétaires de leur temps et sont amenés à l'organiser rationnellement afin d'être en accord avec les exigences du système capitaliste.

Weber illustre *l'esprit du capitalisme* par le fameux texte de B. Franklin où il y est uniquement question de temps, d'argent et d'honnêteté. Nous sommes en présence d'une rationalité temporelle axée sur le profit, mais fondée sur une éthique. C'est à la question de l'origine de cette éthique porteuse d'une nouvelle conception temporelle que Weber tente de répondre.

A ce propos, le terme "Beruf" symbolise ainsi la renversement temporel opéré par la Réforme et les sectes protestantes. Dorénavant, ce n'est plus hors du monde séculier que s'accomplit la vocation chrétienne, mais bien à l'intérieur de celui-ci où les activités profanes prennent le sens de "vocation" contenu dans l'interprétation de Luther du mot "activité".

Afin d'étayer son explication Weber tente de découvrir les "affinités électives" entre l'ascétisme protestant et l'exercice du métier. Dans la doctrine calviniste il découvre les fondements de l'individualisme moderne et, des prêches de Richard Baxter, il retient la glorification religieuse du temps de travail et du temps séculier.

Dans le calvinisme, Dieu est mis hors de portée humaine, dans la mesure où personne n'est apte à interpréter ses décrets. Comme le souligne Weber, cette séparation entre les créatures terrestres et Dieu ne manqua pas d'engendrer "chez chaque individu, le sentiment d'une solitude intérieure inouïe" (1964, p. 121).

La solitude et l'accomplissement professionnel au détriment du prochain me semblent constituer deux des racines du rapport au temps individualisé et calculé que l'on rencontre dans les sociétés industrielles. Motivé par sa foi, l'individu conduit rationnellement sa vie afin d'échapper à "l'homme naturel" et ainsi bénéficier de la grâce. Les transformations de son rapport au temps ont été de deux ordres : un contrôle permanent de soi dans le temps et l'obligation de considérer systématiquement la totalité de sa vie. Aussi, cette situation était particulièrement favorable pour que l'on apparante le temps astronomique au temps social.

A l'organisation rationnelle et méthodique s'ajoute une valorisation du profit perçu comme un appel de Dieu à poursuivre le chemin fructueux. Refuser les dons de Dieu c'est refuser sa volonté. Aussi, Baxter exhorte au travail et à l'utilisation efficace du profit : "Travaillez donc à être riches pour Dieu, non pour la chair et le péché" (Weber, 1964, p. 218). Force nous est de constater que la division du travail et le réinvestissement dans la perspective d'un meilleur profit relèvent de la rationalité économique dont l'axiome est la rentabilité temporelle. Un siècle avant l'utilitarisme de B. Franklin, l'obsession temporelle telle qu'on la trouvait dans les cloîtres est affirmée dans la vie quotidienne.

De l'ouvrage de Weber se dégage une représentation du temps industriel qui n'est pas celle d'un temps aliéné pour les individus, mais désenchanté. Chacun se doit de prendre conscience de la nécessité de gérer son temps de manière optimale, s'il veut pleinement participer au système capitaliste.

Weber nous a légué un temps social "qui va de soi". Pareil à Marx, il ne s'est également jamais directement confronté au concept de temps social et n'a donc rien laissé comme élément théorique propre à ce champ.

1.3. *Le flux monétaire et les rythmes sociaux*

Dans son ouvrage, *Philosophie de l'argent* (1987), Georg Simmel est également amené à considérer la nature du temps social. Selon lui, l'accélération du rythme de la vie sociale dépend étroitement de l'accroissement monétaire.

Replacé dans sa perspective socio-évolutionniste, l'irrégularité temporelle qu'il constate pour son époque succède aux rythmes réguliers propres aux périodes où les transactions étaient déterminées par la nature (saisons). Aussi, la propriété essentiellement fondée sur les biens immobiliers et la rareté de la monnaie imposaient également d'après lui des rythmes longs et réguliers à la vie sociale, une symétrie temporelle propre au deuxième stade de civilisation.

Il voit dans la rythmicité du travail industriel le paroxysme de la rationalité temporelle annonciateur de l'irrégularité et de l'incalculabilité temporelles correspondant au troisième stade de la civilisation. Il en veut pour preuve que dans certains domaines comme les activités culturelles, scientifiques, politiques et commerciales, la rythmicité a tendance à décroître.

Contrairement à Weber et Marx, c'est avec optimisme qu'il perçoit l'avenir proche du temps du sujet. La capacité de l'argent à s'écouler et s'accumuler facilement a pour conséquence, "sur le plan psychologique, de rehausser la multiplicité et la plénitude de la vie, c'est-à-dire son tempo" (Simmel, 1987, p. 653). Autrement dit, plus le flux monétaire croît, plus les individus sont à même de prendre conscience via l'argent de la relativité des objets économiques. Relativité qui s'étend alors à l'ensemble de la réalité sociale y compris la catégorie temporelle. Parvenu à cette conception relativiste du temps, l'individu est apte à harmoniser temporellement "les deux pôles opposés de la vie sociale et de la vie subjective" (Simmel, 1987, p. 662).

Sa socio-philosophie de l'argent nous présente une image du sujet porteur à la fois de ses singularités et des circonstances collectives, libéré en quelque sorte des catégories absolues du sujet kantien. Malgré la rencontre postulée entre les rythmes collectifs et individuels, le contenu du temps social apparaît chez Simmel comme une réalité quantifiée sans qualité sociale ou personnelle. Au bout du compte son temps social, du troisième stade de la civilisation, serait vécu par l'individu comme un tempo accéléré et irrégulier.

Les caractéristiques visibles du temps social exprimées par ces trois auteurs émanent à la fois de l'ordre horaire et linéaire du temps et de la programmation rationnelle des activités économico-industrielles, considérées comme des évidences à l'époque. Même chez Simmel qui suggère un temps

circonstancié pour les individus, nous avons à faire à une conception du temps neutre dont seule la nature de la rythmicité est prise en considération.

Il me semble que la force des textes mentionnés réside dans cette sensibilité, sous-jacente au thème et à l'épistémologie propres à chaque auteur, au temps vécu par les individus. Temps à la fois aliéné et dramatique dans le cas de Marx, chez Weber, il se développe et se comprend à partir de l'ascétisme du puritain. Si chez Simmel, nous ne retrouvons pas cette dimension dramatique attribuée au temps du sujet, il n'empêche que sa démarche socio-philosophique vise en premier lieu la délivrance de l'individu des cadres sociaux temporels. Cette position, non développée, donne une place centrale au sujet dans la construction de son temps.

Il convient donc de rendre compte de la manière dont la notion de temps social a été traitée explicitement en sociologie. Cette réflexion est guidée par deux questions :

- Suite à la sensibilité allemande entrevue ci-dessus, est-ce que le sujet a été intégré dans les explications du temps social ?
- Est-ce que les notions relatives au temps social se sont démarquées des références astronomiques et industrielles, respectivement propres à la physique de Newton et à l'économie ?

2. Temps sociaux explicites

2.1. *Le temps social - tradition de l'école "française"*

C'est certainement l'école "française" de sociologie, celle de l'*Année sociologique* qui la première a pris en considération la problématique du temps social. Des personnalités de la sociologie religieuse telles que Henri Hubert, Emile Durkheim, Marcel Mauss et Lévy Bruhl ont tenté d'expliquer le temps social, c'est-à-dire de saisir les caractéristiques des représentations collectives du temps.

Hubert part du "principe que le temps est une condition nécessaire des actes et des représentations magiques et religieuses" (Hubert & Mauss, 1909, p. 191). Après quoi, il s'interroge sur l'articulation du temps profane avec le temps sacré. A ce propos, il fait une première remarque : "Le calendrier n'a pas pour objet de mesurer, mais de rythmer le temps" (Hubert & Mauss, 1909, p. 195). Cette distinction est fondamentale dans la mesure où elle distingue le temps religieux du temps astronomique et reconnaît ainsi au premier une base sociale. Comme le souligne F.-A. Isembert (1979, p. 201), "le temps pour Hubert est une structure symbolique et, comme cette structure est assortie de règles, c'est aussi un système opératoire. Il s'agit donc bien,

comme l'écrit Durkheim, d'un temps 'institué par la société' mais pas d'un temps copié sur les 'aspects' de la société". Cela à la nuance près qu'Hubert décrit un temps religieux opposé au temps social séculier vécu à son époque qui implicitement s'identifie au temps mécanique : "la notion du temps (religieux) n'est pas ici celle d'une quantité pure, mais elle est plus complexe que la notion qui lui correspond dans le cours ordinaire de notre vie mentale" (Hubert & Mauss, 1909, p. 197).

Sur un plan plus général il engage une discussion épistémologique sur l'origine du temps social. Malgré son refus de considérer, dans ce texte, "les jugements variables que les individus portent (...) sur les durées" (Hubert & Mauss, 1909, p. 190), il discute de la place occupée du temps psychologique par rapport au temps social. Il accorde à Bergson qu'"au premier abord" le temps de la magie et de la religion peut être "considéré comme échelle de tension" (Hubert & Mauss, 1909, p. 211), c'est-à-dire représenté par des "images d'inégales tensions, placées en série par degré de tension et dont la tension est réglée par l'action et la nécessité" (Hubert & Mauss, 1909, p. 212). Mais une fois cet aspect qualitatif reconnu, Hubert cesse la discussion et propose un principe collectif, comme explication du temps social, qui se substitue à la théorie psychologique de Bergson. Cela lui permet d'écartier le problème de l'articulation des préjugés communs qui notamment identifie le temps aux rythmes naturels.

Bref, selon Hubert, tel que le sacré, la notion de temps social "ne peut pas se former dans l'esprit de l'individu, en tant que telle ; elle résulte d'expériences subjectives de la collectivité" (Hubert & Mauss, 1909, p. 220). Cette position épistémologique sera reprise et généralisée par les durkheimiens.

C'est le cas de Mauss dans son *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos* (1904). Par une approche comparative des différentes manières de vivre les variations saisonnières des sociétés Eskimos, il dégage les causes purement physiques et les causes sociales susceptibles de rendre compte de ces variations saisonnières. Mauss constate qu'indépendamment du climat, "ces sociétés passent par des phases successives (hiver/été) et régulières d'intensité croissante et décroissante, de repos et d'activité, de dépense et de réparation" (Mauss, 1904, p. 127). D'après lui, "ce que peuvent seules expliquer les conditions climatiques, c'est le contraste si marqué entre les deux phases, la netteté de leur opposition" (Mauss, 1904, p. 128). Dans cet essai, Mauss tente de démontrer que les rythmes sociaux ont leur origine au sein des sociétés après quoi ils s'adaptent aux conditions naturelles. Sans revenir sur la question de la conscience temporelle il confirme la position d'Hubert comme quoi les temporalités sociales sont inhérentes aux sociétés.

Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1985), Durkheim reprend le problème par le biais de la catégorie et radicalise la position de Hubert et Mauss. Pour lui, le temps social est d'abord collectif : "Ce qu'exprime la catégorie de temps, c'est un temps commun au groupe, c'est le temps social, si l'on peut ainsi parler. Elle est elle-même une véritable institution so-

ciale" (Durkheim, 1981, p. 15). La catégorie temps chez Durkheim a une origine collective au même titre que la définition du concept. Aussi, il s'agit de distinguer l'expérience temporelle individuelle de la catégorie temporelle qui préside au temps social, car l'individu, d'après Durkheim (1981, p. 629), "n'est lui-même qu'une partie par rapport au tout et qui n'atteint jamais qu'une fraction infime de la réalité". Ainsi, il écarte définitivement toute psychologie temporelle susceptible d'éclairer la notion de temps social : "La durée concrète que je sens s'écouler en moi et avec moi ne saurait me donner l'idée du temps total : la première n'exprime que le rythme de ma vie individuelle ; le second doit correspondre au rythme d'une vie qui n'est celle d'aucun individu en particulier, mais à laquelle tous participent" (1981, p. 630).

Pour Durkheim (1981, p. 633), la genèse et la morphologie du temps social dépendent uniquement de la société, considérée comme "une conscience des consciences" et "placée en dehors et au-dessus des contingences individuelles et locales".

Halbwachs tente de clarifier la réalité temporelle des groupes sociaux et des individus. Pour lui, les rythmes naturels ont cédé peu à peu la place aux rythmes sociaux qui vont dans le sens d'une adéquation de la société à elle-même.

Intéressé par le temps des individus, il reprend le débat à propos du rôle épistémologique du temps individuel dans l'explication sociologique. Il relance la polémique avec Bergson, cette fois de manière encore plus directe que ne l'avait fait Hubert. D'après Bergson, cette durée individuelle est radicalement coupée du temps extérieur fondé sur la simultanéité et "le vide de conscience" qui se confond avec l'espace et le rend ainsi mesurable. A cela Halbwachs rétorque que "si l'on peut, avec des durées individuelles, reconstituer une durée plus large, et impersonnelle, où elles sont comprises, c'est qu'elles-mêmes se détachent sur le fond d'un temps collectif auquel elles empruntent toute leur substance" (Halbwachs, 1968, p. 92). Il en veut pour preuve la nécessité de cadres sociaux temporels, dont les données sont les dates, pour encadrer et organiser les souvenirs.

Contrairement à Bergson et toujours dans la pensée universaliste de Durkheim, il estime naturel que lorsque les hommes "pensent au temps en faisant abstraction des événements particuliers tels qu'ils frappent les consciences individuelles qui s'y déroulent, se représentent un milieu homogène semblable à l'espace géométrique" (Halbwachs, 1968, p. 95). Cette homogénéité temporelle, d'après lui, ne relève pas du temps astronomique, abstrait, mais du temps social du groupe ou de la société qui englobe les temporalités individuelles. Il est homogène dans la mesure où il constitue des repères sociaux temporels communs au groupe.

Ce dernier point constitue un indicateur de la limite de cette sociologie dans la mesure où Halbwachs ne peut ni admettre un mélange des niveaux temporels (individu, groupe, société) ni surtout les articuler les uns par rap-

port aux autres. Il est contraint d'affirmer que les hommes dans leur réalité quotidienne pensent le temps de manière homogène.

Par la comparaison de la conception temporelle de la mentalité dite "primitive" et du monde moderne, Lévy-Bruhl fait la démonstration de l'origine culturelle de la notion de temps. En fait, cette dernière dépend de l'attention portée à la réalité physique et sociale. Plongés dans un mode de penser conditionné par le déterminisme causal, "le temps nous semble être un quantum homogène, divisible en parties identiques entre elles, et qui se succèdent avec une parfaite régularité" (Lévy-Bruhl, 1922, p. 90). A l'opposé, la pensée "primitive" considère les causes comme étant "invisibles et insaisissables aux moyens ordinaires de perception" (1922, p. 86), ce qui induit, d'après Lévy-Bruhl (1922, p. 90), une représentation du temps qui "se rapproche plutôt d'un sentiment subjectif de la durée, non sans quelque analogie avec celui qui a été décrit par Bergson. Elle est à peine une représentation". Aussi, souligne-t-il le fait, (1922, p. 90), que "faute de support, elle ne peut être qu'indistincte et mal définie".

Si Lévy-Bruhl décentre la réflexion sur le temps social et ainsi relativise cette notion, il confirme socio-historiquement le temps de la mécanique physique, comme le vécu temporel des individus des sociétés industrielles. Il témoigne également d'une part d'un évolutionnisme progressiste et d'autre part du refus de considérer l'individu comme étant apte à interpréter et influencer son cadre social temporel et vivre diverses qualités du temps.

Toujours dans la tradition française, avec *La multiplicité des temps sociaux*, Gurvitch reconsidère le problème du temps social en passant en revue tous les domaines où il est question de temps. Après quoi, il emboîte le pas d'Halbwachs et développe son idée de la multiplicité des temps sociaux. Il organise et hiérarchise ces différents temps par l'articulation des niveaux et palliers sociaux. Ainsi, certains temps sociaux s'emboîtent à la manière des poupees russes, d'autres juxtaposés s'interpénètrent dans une dialectique, ma foi, fort complexe. Il ressort de ce pointillisme temporel que les temps sociaux ont des origines extrêmement variées, mais sont toujours produits par les entités sociales et sont donc distincts des temps des autres disciplines.

Même si dans la conclusion, Gurvitch (1969, p. 430) admet que "la prise de conscience du temps serait probablement aussi multiple dans cette société que le nombre de groupements du même genre placés en position de parité" (deux lignes sur nonant-cinq pages, c'est peu...), en tant que théoricien, il ne se risque pas dans des exemples concrets susceptibles d'illustrer le vécu d'un de ces nombreux temps sociaux. Aussi, le reproche fait à Bergson de ne pas actualiser son temps psychique peut lui être retourné pour sa théorie sociologique. Cela d'autant plus que, malgré une volonté farouche de coller le plus possible aux réalités des individus grâce à son hyper-empirisme dialectique, la dialectique du sujet avec son expérience et ses références sociales n'est pas intégrée dans sa théorie.

2.2. Recherches empiriques

Après Halbwachs, Sorokin va également conclure à la multiplicité des temps sociaux fondés sur le consensus social. Mais son propos le plus innovant concernant le temps social est certainement, comme le souligne Nicole Samuel (1985, p. 22), de définir celui-ci comme étant "entièrement qualitatif et créatif et de constituer un important élément de changement dans de nombreux processus socio-culturels"¹. Cependant, son travail empirique se base d'abord sur des données quantitatives (durées des activités), même si Sorokin les articule avec des motivations conscientes, celles-ci se bornent au "degré de perception des contraintes". La représentation comptable de la vie quotidienne et la rigidité de ses concepts qualitatifs rendent difficile l'accès à la compréhension des logiques temporelles mises en place par les individus.

Bourdieu est certainement l'un des premiers sociologues français à évoquer l'expérience empirique du temps chez les individus. Dans un article, *La société traditionnelle. Attitude à l'égard du temps et conduite économique*, paru en 1963, il compare les effets de l'économie traditionnelle algérienne avec ceux de l'économie moderne sur les comportements temporels des individus. Il pose comme postulat que "le système économique suppose l'existence d'un système déterminé d'attitudes à l'égard du monde et du temps" (1963, p. 38). Via les problèmes d'adaptation au système capitaliste rencontrés par les paysans, il a mis en relief les attitudes temporelles propres à chaque système. A ce propos, il a suivi partiellement l'école française : "la conscience temporelle est solidaire de l'éthos propre à chaque civilisation" (1963, p. 38). La distinction avec les pères de la sociologie française se fait chez Bourdieu par le choix de l'économie comme la cause première du conditionnement temporel. Ce dernier se réalisant par la célèbre notion de l'habitus : "L'adaptation à un ordre économique et social, quel qu'il soit, suppose un ensemble de savoirs empiriques, transmis par l'éducation diffuse ou implicite, de savoirs agis et implicites" (1963, p. 26). On retrouve la mémoire, chère aux durkheimiens, comme support et reproducteur du temps social.

Sa démonstration démarre à partir de la comparaison des manières de considérer le futur selon le système économique et cela par le biais de deux notions, la prévision et la prévoyance. Concrètement, la prévoyance fait référence à l'attitude traditionnelle qui consiste à accumuler des grains en fonction de l'histoire du groupe où à maintes reprises ses réserves se sont avérées nécessaires pour atténuer les effets des mauvaises récoltes. Alors que la prévision spéculer sur le futur et correspond à l'attitude d'investissement, c'est-à-dire à semer les grains supplémentaires afin de faire fructifier le capital. L'argumentation de Bourdieu vise à démontrer que le passage de l'économie traditionnelle à l'économie moderne implique une inversion des attitudes à l'égard de l'avenir : "La civilisation traditionnelle ne forme pas l'ambition de

¹ Voir également son ouvrage (Samuel, 1984), qui s'inscrit dans la tradition sociologique française.

trouver prise sur le futur et le hasard, mais s'efforce seulement de leur offrir moindre prise" (1963, p. 41). Ainsi empiriquement il confirme le rôle prépondérant de l'économie sur les conceptions temporelles des individus.

Cela introduit tout naturellement son ouvrage, *La distinction* (Bourdieu, 1979), dans lequel il nous révèle les conceptions temporelles des individus relatives à la consommation et leurs goûts. Cependant, ces expériences temporelles s'inscrivent dans les limites de l'économisme sous-jacent à sa théorie générale. Autrement dit, sa théorie est fondée sur ce qu'Alain Caillé nomme l'axiomatique de l'intérêt (Caillé, 1986, pp. 99-142) duquel il ressort que les acteurs sociaux sont mûs exclusivement par un intérêt qui de près ou de loin vise l'intérêt économique. A partir de là, la boucle est bouclée, quels que soient les activités et les commentaires des personnes, l'interprétation a toujours en toile de fond un rapport économique au temps qui exclut les trois autres types d'actions sociales définies par Weber (action traditionnelle, action affective et action éthique).

Nous trouvons une attitude similaire, dans les enquêtes sur le temps libre, qui consiste à se limiter à une comptabilité temporelle. C'est particulièrement le cas des études budgets-temps. Comme le relève, M.-C. Busch, malheureusement ce type de recherche ne considère pas en priorité l'aspect qualitatif des budgets et néglige, au niveau théorique, les significations attribuées aux différents postes. Cette vision comptable nous informe sur la fréquence, la durée, le rythme, les moments choisis ou imposés des activités (Busch, 1975 ; Dumazedier, 1988). Cela donne des informations sur les différents styles de vie des personnes, mais une fois de plus les valeurs, les raisons des choix sont rarement intégrées dans ce genre de recherches. Paradoxalement les critères du temps industriel, de manière consciente ou non consciente, ont orienté la plupart des recherches empiriques sur le temps libre.

Pour conclure provisoirement sur l'incapacité théorique de la sociologie à contenir les attitudes individuelles face au temps, je me rallie au propos d'A. Gras (1984, p. 68) : "Dès lors qu'il (le temps) ne prenait pas la forme la plus saisissable dans des structures rationnelles, le problème du temps était laissé aux philosophes".

3. Ouverture théorique

3.1. *La notion de temps social revisitée par Cornelius Castoriadis*

L'ouverture théorique est réalisée par un philosophe, Castoriadis qui, dans son ouvrage, *L'institution imaginaire de la société* (1975), reprend le principe durkheimien du temps institué par la société, mais, fidèle à la tradition allemande, pose les bases épistémologiques de la confrontation du vécu

temporel des individus avec le temps dominant. Contrairement aux sociologues français, il traite la question du sens donné au temps par les individus. En fait, il intègre dans son explication ce que j'ai nommé le sentiment du temps vécu par l'individu révélé chez Marx, Weber et Simmel.

Le temps du faire social est celui de la pratique des personnes, il s'articule sur l'institution explicite du temps, signifiées par les repères calendaires. Ces repères sont primordialement et essentiellement posés en tant qu'ils permettent l'instrumentation du faire" (Castoriadis, 1975, p. 292). Souvent cadré par un horaire, le temps du faire s'organise à l'intérieur de celui-ci et doit prévoir les événements susceptibles de perturber ou stimuler les activités. C'est un temps ouvert, réceptif aux "singularités non déterminables d'avance, comme la possibilité de l'apparition de l'irrégulier, de l'accident, de l'événement de la rupture et de la récurrence. Il doit, dans son institution, préserver ou ménager l'émergence de l'altérité comme possible" (Castoriadis, 1975, p. 293). La compréhension des temps sociaux me semble effectivement devoir passer par cette confrontation du temps du faire et du temps institué. Autrement dit, l'approche sociologique du temps se construit à partir de ces *deux processus indissociables* que sont *l'individu et la société* (Elias, 1985, LVI).

Cependant, Castoriadis en tant que philosophe, ne nous fournit pas les outils théoriques nécessaires pour aborder concrètement le terrain.

3.2. *La remise en question*

La remise en question des méthodes d'approche des temps sociaux est due à leur impuissance à contenir les temps individuels et corrélativement au sentiment de plus en plus répandu d'un décalage croissant entre le temps reconnu pour la production et les temps vécus au quotidien. Ce contraste apparaît notamment dans les discours sur la modernité dans lesquels il est souvent question de mutations intimement liées au temps. Par ailleurs, il est souvent question d'a-temporalité. La multiplicité des représentations, l'accélération des rythmes et des changements sociaux (travail, consommation, temps des loisirs, etc.) contraindraient l'individu à se réfugier dans une sorte d'a-temporalité à partir de laquelle il simulerait les temps des différents secteurs de la réalité sociale. Cette attitude temporelle entraînerait tout un cortège de comportements aléatoires chez les individus comme des aspirations contradictoires, un va-et-vient entre les valeurs du passé et celles d'aujourd'hui ou encore l'obsession de réaliser dans l'ici et maintenant leurs singularités. Bref, donner du sens aux différents temps de la vie serait devenu absurde.

Devant cette confusion et les limites des moyens d'investigation actuels, certains sociologues ont mis en question le statut épistémologique de la dimension temporelle en sociologie. Claude Javeau relève l'échec de la sociologie du temps à exprimer les aspects qualitatifs de l'expérience temporelle. En effet, les taxinomies temporelles développées jusqu'à maintenant "ne se préoccupent que de la distribution matérielle d'un bien socialement rationné"

(Javeau, 1983, p. 82). Aussi, il préconise un retour à l'empirie afin d'éprouver les nouveaux discours théoriques sur le temps social et de s'interroger sur les mentalités sociales qui président à l'appropriation temporelle des individus. Pour sa part William Grossin (1986, p. 37) plaide pour une sociologie du temps tenant compte de ses aspects qualitatifs, concrets et signifiants.

Alain Gras réaffirme l'essence sociale du temps social et développe une critique des "paradigmes de la continuité où le devenir des phénomènes sont conçus comme autonomes et spécifiques" (Gras, 1985, p. 145). Le temps social ne doit plus, d'après lui, être considéré à part des autres temps, mais comme intégrateur de ces derniers : en d'autres termes, "le temps social n'est plus un temps parmi d'autres, il est le temps avec les autres donc entièrement transformé" (Gras, 1984b, p. 112).

Si l'on veut maîtriser tant soit peu ce renouvellement théorique et son cortège de questions, un retour au terrain s'impose.

3.3. *Le défi du terrain*

Suite à ces critiques et l'ouverture théorique proposée par Castoriadis et Gras ne faut-il pas inverser la démarche et partir du temps du faire des individus et se poser alors la question de ce qui se substitue chez les individus à l'irréversibilité locale du temps. Aussi, la compréhension de ces temps vécus nécessite une confrontation avec le terrain, c'est-à-dire un dialogue², entre le chercheur et les personnes, qui devrait révéler leurs références temporelles. Par ce biais, nous devrions repérer les éléments temporels relatifs à la raison pratique et le faire des individus.

Comme nous venons de le voir, l'image du temps industriel naturalisé par le temps astronomique détermine encore la plupart des présuppositions des réflexions et des discours sur le temps. Afin de ne pas réduire le temps social à l'intérêt matériel, il s'agirait de permettre à l'individu de se situer par rapport à cette représentation dominante du temps. En d'autres termes, nous devons favoriser une distanciation par rapport à ce temps afin de permettre à la personne de discuter de son argumentation temporelle. En effet, face aux discours économiques sur le temps nous ne pouvons ignorer les questions relatives aux résistances possibles des individus. En effet, quelles sont nos stratégies pour conjurer notre peur de n'être plus que du temps ? Ou encore, de quelles manières, nos rapports au temps répondent ou esquivent ce que

² A ce propos, les trois apories temporelles reformulées depuis l'Antiquité par les philosophes : l'interprétation du procès de totalisation des trois moments du temps (passé, présent, futur), l'impossibilité de synthétiser la perspective phénoménologique et cosmologique, et, l'irreprésentabilité du temps doivent nous rendre attentifs à la complexité et au flou inhérents à tout dialogue sur le(s) temps. L'œuvre de Paul Ricoeur et tout particulièrement les trois tomes de Temps et récit (1983, 1984, 1985) me semblent être d'un apport de premier ordre pour l'approche des vécus des temps sociaux.

Lefort considère comme "un unique problème qui est celui de 'notre' relation avec l'Autre et avec la mort" (Lefort, 1978, p. 52).

La manière de l'acteur à réaliser des équilibres entre ses différents temps et de négocier les éventuelles crises temporelles dues notamment aux rythmes imposés devrait nous donner accès aux articulations temporelles des individus et ainsi dépasser le statut neutre généralement attribué au temps dans les sociétés industrielles. De même la perte du sentiment de continuité et les moments de changement d'activité, de partenaire, d'école ou encore le passage d'une classe d'âges à l'autre et la maladie sont chaque fois pour l'individu l'occasion de prendre conscience de sa dynamique temporelle.

L'interprétation vraisemblable des temps sociaux passe donc par l'intégration des sensibilités temporelles contradictoires et implicites des personnes à nos explications relatives aux structures sociales. Il est urgent d'observer et de se confronter aux temporalités locales des individus, sans quoi la rupture entre la socialité et la sociologie du temps sera définitivement consommée. Concrètement, il s'agit de dégager nos dynamiques temporelles en tant que réponses provisoires que nous nous donnons pour vivre les rythmes de notre société. Il me semble que ces réponses devraient être autant de médiations à partir desquelles, nous pourrions approcher, discuter et critiquer notre idéologie temporelle.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU Pierre (1963), "La société traditionnelle. Attitude à l'égard du temps et conduite économique", *Sociologie du Travail*, 24-44.
- BOURDIEU Pierre (1979), *La distinction*, Minuit, Paris.
- BUSCH Marie-C. (1975), *La sociologie du temps libre, existe-t-elle ?*, Mouton, Paris.
- CAILLE Alain (1986), *Splendeurs et misères des sciences sociales*, Droz, Genève.
- CASTORIADIS Cornelius (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris.
- DUMAZEDIER Joffre (1988), *Révolution culturelle du temps libre 1968-1988*, Klincksieck, Paris.
- DUMONT Louis (1977), *Homo aequalis*, Gallimard, Paris.
- DURKHEIM Emile (1985), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris.
- ELIAS Norbert (1985), *La société de cour*, Champs/Flammarion, Paris.
- GRAS Alain (1984), "Le mystère du temps", *Diogène*, No 128.
- GRAS Alain (1984b), "Les formes du temps social. Morphologie du devenir", Thèse non publiée, Université Descartes, Paris.
- GRAS Alain (1985), "Sociologie du temps anthropologique du présent", *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. LXXVIII.
- GROSSIN William (1986), "Le temps industriel : une représentation du temps désormais contestée", *Revue Société*, No 9.
- GURVITCH Georges (1969), *La vocation actuelle de la sociologie*, PUF, Paris, Tome 2.
- HALBWACHS Maurice (1968), *La mémoire collective*, PUF, Paris.
- HUBERT Hubert & MAUSS Marcel (1909), *Mélanges d'histoire des religions*, Alcan, Paris.

- ISEMBERT François-A. (1979), "Henri Hubert et la sociologie du temps", *Revue française de sociologie*, Vol. XX, No 1.
- JAVEAU Claude (1983), "Comptes et mécomptes du temps", *Colloques du C.E.A.Q., Cahiers internationaux de sociologie*, PUF, Vol. LXXIV.
- LEFORT Claude (1978), *Les formes de l'histoire. Essais d'anthropologie politique*, Gallimard, Paris.
- LEVY-BRUHL Lucien (1922), *La mentalité primitive*, Félix Alcan, Paris.
- MARX Karl (1971), Chapitre inédit du Capital, 10/18, Paris.
- MARX Karl (1972), *Misère de la philosophie*, Ed. Sociales, Paris.
- MARX Karl (1983), *Le capital*, livre 1, Traduction J.-P. Lebvre (Ed.), Paris.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich (1951), *Manifeste du Parti communiste*, Ed. sociales, Paris.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich (1977), *L'idéologie allemande*, Ed. sociales, Paris.
- MAUSS Marcel (1904), "Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos", *L'Année sociologique*, Vol. 9, 39-132.
- RICOEUR Paul (1983, 1984, 1985), *Temps et récit*, 3 tomes, Seuil, Paris.
- SAMUEL Nicole (1984), *Le temps libre : un temps social*, Klincksieck, Paris.
- SAMUEL Nicole (1985), "Les sociologues et le concept de temps social", *Temps Libre*, Hiver 85, No 14.
- SIMMEL Georg (1987), *Philosophie de l'argent*, PUF, Paris.
- SOROKIN Pitrim-A. (1964), *Socio-cultural Causality. Space. Time, Tussel and Russel*, New York.
- SOROKIN Pitrim-A. & MERTON Robert-K. (1937), "A methodological and functional analysis", *The American Journal of Sociology*, No 5, 615-629.
- WEBER Max (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, Paris.

ZEITGRENZEN

Die zeitliche Dimension der Grenzerhaltung sozialer Systeme

Werner Bergmann

Technische Universität Berlin, Fachbereich 1, Kommunikations- und Geschichtswissenschaften, Zentrum für Antisemitismusforschung
Ernst-Reuter-Platz 7,9. OG., D - 1000 Berlin 10

Soziale Systeme konstituieren und erhalten sich "durch Erzeugung einer Differenz zur Umwelt, und sie benutzen ihre Grenzen zur Regulierung dieser Differenz" (Luhmann, 1984, 35). Bestimmt man Grenze nur ganz abstrakt als Differenz, so bleibt unklar, ob sie zum System oder zur Umwelt gehört. Man muss also die grundlegende systemtheoretische Annahme eines Komplexitätsgefälles von der Umwelt zum System hinzunehmen, um die Grenze als eine Leistung des Systems, als "self-generated boundary" (Barker, 1968, 11), verstehen zu können, die durch die Einführung von Diskontinuitäten zwischen System und Umwelt das System gegen zu hohe Umweltkomplexität abschirmt bzw. diese in intern bearbeitbare Komplexität transformiert, z.B. über die Einrichtung von transformierenden Grenzstellen. Grenzen haben also die Doppelfunktion des Trennens und Verbindens: "Mit Hilfe von Grenzen können Systeme sich zugleich schliessen und öffnen, indem sie interne Interdependenzen von System/Umwelt-Interdependenzen trennen und beide aufeinander beziehen" (Luhmann, 1984, 52f.).

Entsprechend der Eigenart sozialer Systeme, sinnhaft integrierte Systeme zu sein, sind soziale Grenzen *Sinngrenzen*, d.h. ein gewisses Mass an normativer Integration ist die Voraussetzung für eine grenzerhaltende Strukturbildung, und von ihr hängt die Eindeutigkeit der Grenzziehung gegenüber der Umwelt ab: "Those who do not recognize the same norms are outside the boundary" (Parsons, 1956, 328). Ein schönes Beispiel für die Benutzung von Zeitnormen, genauer des Kalenders, zur Etablierung einer sozialen Grenze bietet der sogenannte Osterstreit in der frühchristlichen Kirche. Das Mittel der temporalen Segregation, nämlich die Trennung des christlichen Ostertermins vom jüdischen Passah-Fest, sollte dazu dienen, die christliche Gruppensolidarität zu stärken und deutliche Grenzen zum Judentum zu ziehen (Zerubavel, 1982).

Die Abgrenzung gegenüber der Umwelt und gegenüber anderen Systemen in der Umwelt ist eine Differenz in den relevanten Normen, Themen, Erwartungen und Prämissen der Informationsaufnahme und Verarbeitung. Die Bewahrung von Systemgrenzen impliziert immer die Negation oder Indifferenz gegenüber externem Handlungssinn. Die Grenze ist Negativität, wobei Negation nur ein vorläufiges Ausschliessen meint, denn der negierte

Sinn wird nicht "vernichtet", sondern bleibt für spätere Selektionen im Möglichkeitshorizont präsent.

Damit dürfte klar sein, dass sich Sinngrenzen nicht adäquat nach dem räumlichen Bild des Randes begreifen lassen, der das System umschliesst - wenn auch räumliche Ausformungen zur Symbolisierung sozialer Grenzen dienen können und wenn auch soziale Grenzen oft räumliche Auswirkungen haben, etwa geringere Bevölkerungsdichte, weniger grenzüberschreitende Straßen usw. in Grenzregionen. Vielmehr muss eine sinnhafte Grenzziehung in jeder systeminternen Handlung und Kommunikation geleistet werden. Sinngrenzen sind nach Luhmann nicht nur eine äussere Haut, sie ordnen vielmehr die Elemente, aus denen das System besteht und die es reproduziert, dem System zu. Jede Kommunikation, und nicht nur eine grenzüberschreitende nach aussen, nimmt die Differenz zur Umwelt in Anspruch und trägt dadurch zur Bestimmung und Veränderung der Systemgrenze bei. Umgekehrt haben Grenzvorstellungen eine Ordnungsfunktion für die Elemente, sie ermöglichen es abzuschätzen, welche Elemente im System gebildet werden können und welche nicht (Luhmann, 1984, 266). In seiner Studie "The 'Friendly' Poker Game" hat Louis A. Zurcher Jr. (1970, 181f.) diese Grenzziehungsmechanismen beobachtet, mit denen die Teilnehmer an der Pokerrunde über "rules of irrelevance" und Verhaltenstabus Kommunikationen als zum System zugehörig oder nicht-zugehörig definiert und entweder zugelassen oder aber negativ sanktioniert haben. Bei einfachen Sozialsystemen ist es die Aufgabe aller Mitglieder, die Grenzen in der Interaktion beständig zu definieren. Erst komplexere Systeme können eigens Grenzeinrichtungen ausdifferenzieren, die diese Funktion der Abgrenzung und des Kontakts zur Umwelt mehr oder weniger exklusiv übernehmen. Das System wiederholt damit gleichsam die System/Umwelt-Differenz in sich selbst durch Subsystembildung. Das Grenzsystem vermittelt dann zwischen zwei Welten : der systeminternen und der externen Umwelt.

1. Zeitliche Ausdifferenzierung

Das Komplexitätsgefälle zwischen System und Umwelt zwingt das System, sich partiell von der Umwelt abzukoppeln, da es sich durch eine vollständige Synchronisation mit der Umwelt überlasten und jegliche Autonomie verlieren würde. Je grösser die Interdependenz zwischen System und Umwelt ist, desto grösser ist auch die Notwendigkeit zeitlicher Synchronisation (Lewis & Weigert, 1981, 453). Systeme müssen deshalb *Zeitgrenzen* ziehen, d.h. die Zeit als Interdependenzunterbrecher gegenüber der Umwelt einzusetzen, die es ermöglichen, Zeitverschiebungen einzuführen und externe Anforderungen nach *internen* Zeitplänen zu bearbeiten : auf Ereignisse wird erst später, planend-antizipierend oder überhaupt nicht geantwortet, und nur auf wenige dringende wird sofort reagiert. Zeitliche Ausdifferenzierung und Autonomie bedeuten nicht völlige Umweltunabhängigkeit, sondern die Mög-

lichkeit und Fähigkeit, Umweltereignisse nach systeminternen Gesichtspunkten auszuwählen und zu prozessieren. "Grenzen sind steigerbare Leistungen" (Luhmann, 1984, 54). Der Grad der zeitlichen Autonomie kann mit der internen Komplexitätssteigerung - etwa durch Ausdifferenzierung von Grenzstellen -, durch funktionale Spezialisierung, durch Gewinn von Macht und Status, durch systemspezifische Steuerungskapazitäten, durch die Esoterik der Handlungsorientierung usw. erhöht werden (vgl. neuerdings Rosewitz & Schimank, 1988, 298 ff.). Es kommt zur Ausbildung systemrelativer *Eigenzeiten*, die sich in der Weite ihrer Zeitperspektiven, in ihrem Handlungstempo, ihrer vorherrschenden Zeitorientierung, in der Rigidität ihrer Zeitpläne etc. unterscheiden. Die Verschiedenheit der Eigenzeiten erfordert eine koordinierende Zeitvorstellung, eine *Weltzeit*, die in modernen Gesellschaften so abstrakt sein muss, dass die Umrechnung auf sie allen Systemen umstandslos und schnell möglich ist. Diesem Erfordernis entspricht nur ein Zeitbegriff, der Zeit als homogene, rein lineare Zeitpunktreihe begreift und von allen naturalen Zeitgebern, von allen innerzeitlichen Ereignissen, von den Differenzen im Zeitbewusstsein, von Tempodifferenzen usw. absieht. Die Zeit wird zu einem inhaltsleeren Schema von Ereignissen abstrahiert, sie selbst wird zu einem blossen Koordinationsschema und kann selbst nichts mehr bewirken. Die Weltzeit bietet also die Möglichkeit einer jederzeitigen Synchronisation mit den Zeitplänen anderer Systeme, die Gewähr, dass alle im "Gleichschritt" in der Zeit mitmarschieren. Sie bietet jedoch keinen Schutz davor, dass Systeme die Zeitstrukturen von Personen oder anderen Sozialsystemen "verzerren". Diese können also einen unterschiedlichen Grad an *Zeitplastizität* besitzen. Macht und Prominenz kann von Personen dazu benutzt werden, den zeitlichen Zugang langfristiger zu regeln: "Celebrities thus feel insulted when they are invited to attend events on an unwarrented short notice, and prominent speakers might refuse an invitation to give a guest lecture 'only' six weeks ahead of time" (Zerubavel, 1987, 345). Sie können damit langfristiger planen und ihre Aktivitäten vor zu kurzfristigen, verzerrenden Ansprüchen abschirmen. Weniger mächtige oder prominente Personen müssen dagegen mit kürzeren Fristen rechnen und sich entsprechend in ihren Zeitplänen danach richten und falls notwendig umdisponieren. Auf der Ebene gesellschaftlicher Teilsysteme hat die Familie durch den Strukturwandel der modernen Gesellschaft die funktionale Eigenständigkeit verloren und ist in die zeitliche Abhängigkeit von anderen Teilsystemen (Wirtschaft, Erziehung) geraten, die sie zunehmend einem extern verursachten Zeitmangel und Zeitdruck aussetzen (Schöps, 1978, 165), was die interne Synchronisation der individuellen Zeitbudgets zu einem ständigen Problem werden lässt.

Wir wollen im folgenden nach den Bedingungen und Mechanismen fragen, die die Aufrechterhaltung von Zeitgrenzen sichern.

In der Darstellung der Desynchronisation von System/Umwelt-Zeiten und damit der Herstellung relativer zeitlicher Autonomie in Sozialsystemen folge ich einem Systematisierungsvorschlag Hartmann Tyrells (1978), der

sich mit Differenzierungsformen in funktional differenzierten Gesellschaften befasst.

1. Anstatt sich unmittelbar auf die Befriedigung von Umweltanforderungen zu richten (Austausch- oder Leistungsorientierung), kann ein System versuchen, zwischen sich und die Umwelt eine "Schwelle legitimer Indifferenz" (Tyrell, 1978, 183 ff.) zu legen. Der Begriff "loose coupling" aus der Theorie hierarchischer Systeme oder der der "near decomposability" bezeichnen in etwa den gleichen Sachverhalt. Demnach können Systeme intern unabhängig von anderen Systemen Strukturen ausbilden, wenn nur die In- und Outputs von und zur Umwelt "stimmen". Diese "Indifferenz gegenüber dem 'Innenleben' (...) 'nahestehender' anderer Teilsysteme" (ebd.) gibt dem System den nötigen zeitlichen Spielraum zur Ausbildung eigener Zeitpläne und Handlungsroutinen, ermöglicht ihm zeitliche Flexibilität und langfristige Entscheidungen über Entscheidungen (Planung). In einer relativ stabilen Umwelt können Umweltschwankungen durch Vorratspuffer, "Überstunden", unbürokratische Massnahmen usw. ausgeglichen werden. Damit reduzieren sich die gegenseitigen verzerrenden Zeitforderungen im Intersystemkontakt, denn eine Änderung in einem System ruft nicht automatisch Änderungsdruck für ein anderes hervor.

2. Zeitliche Autonomie erfordert weiterhin die "Markierung und Abschirmung der Grenzen" gegenüber externen Kontrollen und Einmischungen (Tyrell, 1978, 183). Dies geschieht vor allem durch die Ausdifferenzierung spezialisierter Subsysteme oder Grenzrollen zur Grenzkontrolle (s. dazu unten), kann jedoch auch durch den Einsatz territorialer Schranken und Markierungen erreicht werden. Pünktlichkeitsregeln und eine ganze Reihe kultureller Normen über die Zugänglichkeit von Personen in der privaten und in der öffentlichen Zeit dienen ebenfalls zur Abschirmung gegenüber ungewollten Interventionen. In der schon genannten Pokerrunde war die Anwesenheit der Ehefrauen und Kinder streng verboten: "Another commented, 'My son would like to come and watch us, but I won't let him. It's kind of invasion of privacy, and you don't want people to be butting in at times like that'" (Zurcher, 1970, 181).

Neben Machtrelationen, "the immunity of the privileged" (Schwartz, 1974, 848), Konkurrenz u.ä. hängt es auch von der Wahl der Input- oder Outputgrenze als vorrangigem Orientierungsschwerpunkt ab, ob und wieweit ein System grössere zeitliche Autonomie gewinnen kann. Soziale Systeme oder Organisationen, die inputorientiert arbeiten, etwa die Justiz, das Gesundheitssystem, Notdienste usw. können das Auftreten für sie relevanter Umweltereignisse nicht genau vorhersehen und daher auch nicht genau planen. Personal muss immer in "Bereitschaft" sein, da man den anfallenden Input nicht vorhersehen kann, da er sich sozusagen selbst "aufdrängt": man sitzt entweder wartend herum oder hat alle Hände voll zu tun. Inputorientierte Systeme antworten auf diese Situation mit zeitpunktunabhängigen Konditionalprogrammen, die ein routinemässiges Abarbeiten der Inputs sichern. Sie können jedoch Zeitpunkt und Häufigkeit der Inputs nicht voraussehen und

sind deshalb in ihrer zeitlichen Autonomie eingeschränkt. Demgegenüber besitzt ein outputorientiertes System, etwa das Wirtschaftssystem oder ein einzelnes Unternehmen, einen grösseren Spielraum in der zeitlichen Ordnung seiner Zweckprogramme, da es die Zwecke und die Abfolge ihrer Realisierung selber setzen, beschleunigen, verzögern oder hinausschieben kann. Damit verfügt das System über seine Zeit und kann damit rational, d.h. sparsam umgehen. In einem relativ stabilen Markt können durch die Lagerfertigung von Grossserien standardisierter Produkte Vorratspuffer aufgebaut werden, um Nachfrageschwankungen auszugleichen. In einer turbulenten Umwelt und unter Bedingungen starker Konkurrenz müssen sich jedoch auch Wirtschaftsunternehmen stärker an ihrer internen Umwelt im Wirtschaftssystem orientieren. Nach Helmut Wiesenthal reagieren die Hersteller heute auf die differenzierter werdende Nachfrage mit kurzfristiger Auftragsfertigung anstelle der Lagerfertigung. Auf diese engere zeitliche Koppelung reagieren die Firmen mit einer "*flexiblen Entstetigung* des Produktionsrhythmus" (über flexible Arbeitszeitregelungen, Entkoppelung von Betriebs- und Arbeitszeiten) und mit zeitlich minutiös geplanten Produktionsabläufen mittels "Flexiblen Fertigungssystemen" und "Just-in-Time"-Systemen, die eine computergestützte ("Echtzeit")-Vernetzung der Bearbeitungsstationen untereinander ermöglichen (Wiesenthal, 1988, 192 f.). In einer turbulenten Umwelt kann das Prozessieren nach starren Zeitplänen dysfunktional sein, zumal die Instrumente des flexiblen Zeitmanagements wie Überstunden und Kurzarbeit teuer und nur begrenzt verfügbar sind. Deshalb bemüht man sich darum, die Arbeitszeit so abrufen zu können, wie sie entsprechend den wirtschaftlichen Schwankungen benötigt wird. Das System reagiert also mit interner Flexibilisierung der Zeitpläne, greift damit allerdings verzerrend in die Zeitstruktur etwa der Familie ein.

3. Durch exklusive Spezialisierung, insbesondere durch funktionale Differenzierung lässt sich ebenfalls zeitliche Autonomie gewinnen, da sie die "Unzuständigkeit für die anderen Funktionsbereiche" impliziert (Tyrell, 1978, 183). Gibt es keine konkurrierenden Systeme, so kann ein System als Monopolist auch die zeitliche Struktur seiner Tätigkeit weitgehend selbst bestimmen. Zwischen funktional differenzierten Systemen ist gegenseitiger Zeitdruck nur eingeschränkt möglich, da die Unvergleichbarkeit der Tätigkeiten und die Zuständigkeitsgrenzen eine wirksame Kontrolle und einen Vergleich kaum zulassen. Wieweit der "Eigen-Sinn" eines Teilsystems allerdings gehen kann, hängt, wie Bernd Rosewitz und Uwe Schimank herausgearbeitet haben (1988, 298 ff.), von einer Reihe weiterer Bedingungen ab, etwa der Folgeträchtigkeit des Outputs, den Risiken für die Umwelt (man denke an die Bemühungen, über ethische Stopptregeln die Genforschung zu beeinflussen), den Machtbeziehungen zwischen den Teilsystemen, dem Vorhandensein oder Fehlen intermediärer Verhandlungssysteme und -verfahren (z.B. eines Wissenschaftsrats, eines Bildungsrats u.s.w.) und dem "Ausmass der Esoterik teilsystemischer Handlungsorientierungen" (ebd., 307). Die wissenschaftliche Forschung, insbesondere die Grundlagenforschung folgt gewöhnlich eigenen, sehr langfristigen Zeitperspektiven. Wie jedoch die Aids-Forschung zeigt,

können massive gesellschaftliche Interessen hier zu einem erhöhten Forschungstempo führen. Die Wissenschaft gerät hier unter Erwartungs- und damit Zeitdruck.

Zwischen den Funktionssystemen kommt es immer wieder zu "Zeitkonflikten", so wenn das Wirtschaftssystem eine Verkürzung der Ausbildungszeiten, das politische System eine Vorverlegung des Abiturs fordert (etwa um die Wehrdienstzeit besser mit dem Semesterrhythmus der Universitäten zu koordinieren). Das Erziehungssystem erweist sich als ein eher zeitplastisches System, was auch darin begründet sein mag, dass es ihm nicht gelungen ist, die Funktion Sozialisation/Erziehung völlig zu monopolisieren. Andere Systeme wie Wirtschaft, Familie und Militär erfüllen diese Funktion partiell mit.

4. Die funktionale Spezialisierung führt zu einer "thematischen Reinigung" (Tyrell, 1978, 184), d.h. zur Ausbildung spezifischer Verhaltensstile, Handlungslogiken und Rationalitätsmuster. Dazu gehören auch die temporalen Strukturen. So ist das Erziehungshandeln in der Schule in den Stunden- und Schuljahrsrhythmus eingespannt und folgt klaren, zirkulären Stundenplänen, in denen der gesamte Erziehungsprozess in überschaubare Episoden aufgeteilt und sukzessiv aufgebaut wird. Schüler und Lehrer können sich entsprechend an kurzen Zeithorizonten, die nächste Arbeit, die kommende Versetzung/Nichtversetzung), orientieren. Demgegenüber arbeitet die wissenschaftliche Forschung in weiteren, schwer fixierbaren Zeithorizonten; sie muss genügend Zeit für Überraschungen vorsehen und deshalb zukunftsoffen operieren, auch wenn immer wieder kurzfristige Episoden abgeschlossen werden können.

5. Die zeitliche Autonomie kann ausser durch Differenzierungsprozesse auch durch *Generalisierungen* erhöht werden. Einmal kann das Bezugsproblem eines Systems abstrakter angesetzt werden: die Wirtschaft kann von aussen nicht auf die Produktion bestimmter Güter und Dienstleistungen, die Kunst nicht auf inhaltlich fixierte, repräsentative Kunstwerke, die Wissenschaft nicht auf das Finden vorweg bestimmter Wahrheiten festgelegt werden. Durch ein abstraktes Bezugsproblem gewinnen die Teilsysteme zeitlichen Spielraum, indem sie die eigenen Teilziele wie auch die Mittel nach Massgabe eigener Zeit-, Sach- und Personalkapazität bestimmen können. Diese Generalisierung hat auf der Ebene der Handlungsprogramme ihr Pendant in der Etablierung formeller Verfahren (Münch, 1974, 692). Diese stellen ein systeminternes zeitliches Ablaufschema dar, das unabhängig ist von externen und inhaltlichen Veränderungen. Es bleibt übersituativ verwendbar, was Zeit spart, da das System davon entlastet wird, jeweils ad hoc neue Reaktionsmuster zu entwickeln. Die genannten Differenzierungs-, Spezialisierungs- und Generalisierungsformen steigern insgesamt die Autonomie sozialer Systeme, wobei sie unter anderem auch den Aufbau und Erhalt systemeigener Zeitstrukturen ermöglichen, die dann über intermediäre Vermittlungseinrichtungen, politische Steuerungsversuche etc. wiederum synchronisiert werden müssen.

2. Grenzsysteme

Abgesehen von den genannten allgemeinen Mechanismen zur Aufrechterhaltung der zeitlichen Autonomie bilden komplexere Systeme spezielle Grenzeinrichtungen aus, die an den Input- und Outputgrenzen die Transaktionen zwischen System und Umwelt regeln. Diese Ausdifferenzierung kann an eine bestimmte Person gebunden sein oder die Form von Grenzrollen annehmen (z.B. die Gatekeeper-Funktion in Kleingruppen), sie kann aber auch die Form einer Subsystembildung annehmen. Entsprechend darf man sich diese Grenzsysteme nicht als eine einfache Linie oder Schranke zwischen System und Umwelt vorstellen, sondern muss sie als eine *Transformationseinrichtung* mit ihrerseits zwei Umwelten und damit zwei Grenzen sehen: mit einer zu den internen Systemoperationen und einer anderen zur Systemumwelt. Zu *beiden "Umwelten"* bestehen selektive Kontaktverengungen und Diskontinuitäten. Transaktionen mit der Umwelt sind nun nicht mehr überall an den Systemgrenzen möglich, sondern müssen bestimmte Tore passieren, die vom System leichter zu überwachen sind. John Platt hat einige allgemeine systemtheoretische Theoreme über Typen und Funktionsweisen solcher "Tore" formuliert (1969):

1. Tore können auf bestimmte Flüsse von Umweltinformation spezialisiert sein.
2. Tore für verschiedene Flüsse fallen in vielen Fällen jedoch auch zusammen. Es kann in diesem Fall entweder zu einer gegenseitigen Verstärkung (mutual reinforcement) oder zu einer gegenseitigen Störung des Informationsflusses kommen.
3. Transaktionen können entweder durch bestimmte Tore laufen oder sie können überall auf den Grenzen vorkommen.
4. Für einige Prozesse werden gleichartige, aber räumlich getrennte Tore benötigt, deren räumliche Anordnung als limitierender Faktor für die aufzunehmende Umweltinformation wirkt (man denke etwa an die Tastrezeptoren).
5. Inputs eines bestimmten Tores können nur für dieses "wahrnehmbar" sein, d.h. Tore können "privat" sein.
6. Es gibt Tore, die zeitlich begrenzt offen sind, also bestimmte (periodisch wiederkehrende) On- und Off-Phasen besitzen, in denen Transaktionen vollzogen oder unterbrochen werden. Die periodischen Phasen für verschiedene Prozesse verstärken sich gegenseitig und tendieren dazu, miteinander verbunden zu werden.
7. Die einzelnen Tore verändern die eintreffenden Flüsse in ihrer Qualität nach Massgabe interner (beim Input) und externer (beim Output) Anforderungen. Sie sind keine blossen Öffnungen, sondern Filter und Transformationsstellen.

8. Die Zahl der Eingangstore in ein System ist geringer als die Zahl der intern zu ihrer Verknüpfung nötigen Koppelungen (nodes) im Strukturnetzwerk des Systems.

Beziehen wir nun diese Theoreme über die Struktur von "Toren" auf unsere Frage nach der Erhaltung temporaler Systemgrenzen und der zeitlichen Koordination mit der Umwelt im Fall sozialer Systeme.

1. Grenzsysteme können so spezialisiert sein, dass sie Umweltinformationen etwa nur im Hinblick auf ihre sachliche (Materialbeschaffung durch die Einkaufsabteilung einer Firma), soziale (Einstellung bzw. Entlassung von Mitarbeitern durch die Personalabteilung) oder zeitliche Dimension (Auftragsannahme oder Terminvereinbarungen durch das Sekretariat) bearbeiten und transferieren und für die jeweils anderen "Flüsse" unzuständig sind. Die zeitliche Koordination interner und externer Zeitpläne erfordert eine gute Kenntnis beider Bereiche, nur so sind Feinabstimmungen und Vorausplanungen möglich, die das System sowohl vor zeitlichem Leerlauf als auch vor Überforderung bewahren. Grenzsysteme geraten bei ihrer Koordinationsaufgabe typischerweise "zwischen die Fronten", indem sie sich entweder zum Anwalt externer Interessen machen müssen - etwa auf Temposteigerung zur Erfüllung eines Auftrags oder auf seine vorrangige Erledigung drängen - oder das System gegen externe Ansprüche verteidigen und so die Erwartungen der Umwelt enttäuschen. Im Gesamtsystem stehen Grenzsysteme immer in Ruch der "doppelten Loyalität", d.h. werden partiell als die Vertreter externer Ansprüche gesehen: so wenn eine Sprechstundenhilfe in der Arztpraxis zu viele "dringende Fälle" annimmt und so das Zeitbudget des Arztes sehr stark belastet.

Die Kehrseite der Spezialisierung der Tore auf bestimmte Informationsflüsse ist eine starke interne Belastung des Systems mit der Synchronisation der getrennten Flüsse. Dies erfordert es, einen Teil der Systemzeit auf Planungsprozesse zu verwenden, die dann in einem zweiten Schritt wiederum Zeit einsparen helfen (Bergmann, 1981, 243-253).

2. Statt im Inneren des Systems können die Koordinierungen bereits im Grenzsystem selbst geleistet werden, wenn diese als Tore für mehr als einen Umweltkontakt dienen. Im Extremfall können *alle* Umweltkontakte über eine Grenzstelle laufen, z.B. können Sekretärinnen dazu neigen, für ihre Chefs eine totale Pförtnerfunktion wahrzunehmen, indem sie ihn zeitlich, sachlich und sozial abschirmen und zugleich die einkommenden Informationen filtern und transformieren. Durch diese Multifunktionalität eines Tores bekommt ein System eine klar definierte Grenze, was die Orientierung der Umweltsysteme erleichtern mag, und die internen Synchronisationsprobleme werden vermindert, da die einkommenden Informationen sich schon bei der Aufnahme gegenseitig interpretieren. Dies kann Zeitgewinn durch "ökonomische Verknüpfung" (Platt, 1969, 206) bringen und die Umweltkomplexität drastisch reduzieren. Mit dieser Konzentration von Kontrollfunktionen an der Grenze gewinnt das Grenzsystem grossen Einfluss auch auf die zeitliche

Strukturierung des Gesamtsystems, das dadurch, eben weil das Grenzsystem ja immer auch die Umweltanforderungen berücksichtigen muss, zeitlich zu eng an die Umwelt gekoppelt wird. Die Kontaktverengung auf ein Tor führt zu einem geringen Auflösungsvermögen gegenüber Umweltereignissen, da nur wenige überhaupt rezipiert werden können: Informationen kommen im Extremfall zeitlich als Sequenz geordnet im System an, während über eine Mehrzahl von Toren immer mehrere Informationen gleichzeitig im System eintreffen können. Der Zwang zur Sequentialisierung verringert die verarbeitbare Komplexität.

3. Systeme, etwa einfache Interaktionssysteme, bei denen Gatekeeper-Rollen zumeist nur rudimentär ausgebildet sind, stehen vor dem umgekehrten Problem: ihre prekäre Umweltlage besteht gerade darin, dass Transaktionen - und damit auch Störungen - überall und zu jeder Zeit erwartet werden müssen, da keine kontaktverengenden Tore existieren, die leichter kontrolliert und abgeschirmt werden können. Kann eine Sekretärin ein laufendes Gespräch oder eine laufende Arbeit ihres Chefs vor Anrufern oder Besuchern abschirmen, indem sie diese warten lässt oder sie bittet, sich später wieder zu melden, d.h. indem sie diesen die zeitlichen Kosten aufbürdet, so können etwa Familiengespräche durch einen Telefonanruf nahezu jederzeit unterbrochen, ja abgebrochen werden. Hier gibt es allenfalls einige Normen der "Privatzeit" (Zerubavel, 1981, 138 ff.), die den Zugang für gewisse Zeiten als Verstoss gegen gesellschaftliche Konventionen unwahrscheinlicher machen: Anrufe nach 22 Uhr, während der "Tagesschau" usw. (vgl. Punkt 6). Wenn Systeme stärker differenziert sind, dann ist der "Verkehr mit Aussenstehenden nicht in gleicher Weise Sache aller Mitglieder" (Luhmann, 1964, 220), sondern muss bestimmte, definierte Tore benutzen. Grenzüberschreitungen an dafür nicht vorgesehenen Stellen werden leichter als Grenzverletzungen sanktionierbar bzw. negierbar. Wer etwa versucht, die terminmachende Grenzstelle "Sekrätarin" durch einen direkten Kontakt zum "Chef" zu überspielen oder wer sich einen Termin von einem nicht autorisierten Systemmitglied hat vermitteln lassen, wird damit rechnen müssen, länger zu warten oder nicht vorgelassen zu werden. Existieren keine differenzierten Grenzen, dann ist die Abwehr externer Zeitanforderungen nur schwer möglich, die zeitliche Autonomie ist eher bedroht.

4. Grenzsysteme können unterschiedlich angeordnet sein: als zentrale Stelle, von der aus die Umwelt beobachtet wird und durch die alle In- und/oder Outputs laufen, oder in Form eines Netzes räumlich getrennter Tore - man denke an eine zentrale Verkaufsstelle gegenüber einem Netz von mobilen Vertretern. Die Streuung der "Rezeptoren" bzw. der Output-Stellen liefert ein differenzierteres Bild der Umwelt bzw. bedeutet ein grösseres Anpassungsvermögen, da die verteilten Grenzsysteme eine grössere zeitliche Flexibilität gegenüber Umweltansprüchen besitzen. Sie können jeweils "vor Ort" situationsbezogen reagieren. Jedes Tor kann eine spezifische, auf ihren Umweltausschnitt zugeschnittene Zeitstruktur entwickeln, die sowohl von der anderer Tore wie auch vom Gesamtsystem abweicht. Während die

Hauptverwaltung einer Versicherung "normale" Arbeitszeiten hat, können die Vertreter im Aussendienst ihre Kunden am besten am Abend zu Hause antreffen. Die Vertreter müssen sich z.T. nach den Zeitplänen ihrer Kunden richten können. Bei dieser Organisationsform der segmentären Binnendifferenzierung einer spezialisierten Grenzstelle entstehen jedoch hohe Koordinationslasten im Inneren des Systems, die bei der chronisch knappen und daher kostbaren Koordinationskapazität in Systemen diese Form der Anordnung von Grenzstellen leicht ineffektiv macht (Schunck, 1979, 183): gegenüber einem mit vielen kleinen Läden operierenden Handelskonzern, dem über längere Lieferwege und hohen Personalstand hohe zeitliche und sachliche Kosten entstehen, kann ein einziger riesiger Supermarkt diese Kosten gering halten und die Waren billiger anbieten. Er verlagert dabei die "Zeitkosten" auf seine Umwelt, d.h. die Kunden, die nicht mehr den kurzen Weg zum Laden um die Ecke haben, sondern extra anfahren müssen, dies aber aufgrund der Preise und des grösseren Angebots wiederum auf sich nehmen, da die Freizeit (noch) nicht in gleichem Masse monetarisiert ist wie die Arbeitszeit. Für die Kunden bedeutet diese Anordnung der Grenzstelle einen höheren Planungsaufwand - die Familie fährt einmal in der Woche gemeinsam zum Grosseinkauf - im Vergleich zu spontanen, wenig zeitaufwendigen Einkäufen im Laden um die Ecke.

5. Anstatt In- und Outputs der gleichen Art über mehrere verteilte Tore einzuspeisen bzw. auszugeben, kann es für ein System u.U. funktional sein, umgekehrt zu verfahren: Inputs können exklusiv nur für ein Tor bestimmt und nur von diesem "wahrnehmbar" sein, Outputs können ebenfalls über spezialisierte Tore das System verlassen. So gibt es bestimmte "Sprecher" (z.B. Pressesprecher), die allein befugt sind, Informationen zu geben. Durch die Festlegung und Monopolisierung gewisser Kommunikationswegregelungen können In- oder Outputs geheimgehalten und es kann ihr Ausgabezeitpunkt besser kontrolliert werden. Für bestimmte Stellen im System kann so ein exklusiver Zugang zu Informationen gesichert werden (Luhmann, 1964, 235). Diese Form der Sicherung eines Informationsflusses kann z.B. eine "Durchschaltung" zwischen Grenzstelle und Führungsstelle ermöglichen, die letzterer einen sachlichen und zeitlichen Vorsprung verschafft und damit Zeit für interne Programmierung. Außerdem werden natürlich die Grenzstellen selbst durch exklusive Spezialisierung entlastet, da sie einen grossen Teil der eintreffenden Informationen gar nicht wahrzunehmen brauchen, sondern nur bei entsprechenden Inputs reagieren müssen. Diese Entlastung von Informations- und Zeitdruck wird allerdings mit der Möglichkeit von Informationsverlusten erkauft.

6. Grenzüberschreitungen sind jedoch nicht nur räumlich, sondern auch zeitlich nur begrenzt möglich. Die Transaktion von In- und Outputs ist häufig zeitlich geordnet und limitiert, zumeist in Form periodischer On- und Off-Zeiten, etwa Sprechstunden, Öffnungszeiten etc. Insbesondere weniger differenzierte Systeme können auf diese Weise Zeit für die interne Verarbeitung der Inputs gewinnen und sich zugleich vor einem "information input over-

"load" (Meier, 1965) schützen. Zeiten der Aufnahme wechseln periodisch mit Zeiten der Informationsverarbeitung ab. Die objektive Zeit, die Weltzeit, die von System und Umweltsystemen gleichermassen als Koordinationseinrichtung anerkannt wird, fungiert hier als Synchronisations- und Desynchronisationsinstanz: System und Umweltsysteme kennen die Öffnungszeiten und können sich daran ausrichten. Räumliche Markierungen, wie abgeschlossene Türen, "Bitte nicht stören"-Schilder etc., definieren die Zugänglichkeitsgrenzen. Neben den klar definierten Öffnungszeiten von Läden und öffentlichen Einrichtungen gibt es vor allem im privaten Bereich informelle, sozial weniger klar definierte Zeitnormen, die ebenfalls die Zugänglichkeit und Nichtzugänglichkeit regeln. So gelten im Privaten die Wochenende und die Abende als relativ exklusive Zeiten. Zerubavel hat darauf hingewiesen, dass die Zeitgrenzen hier je nach Interaktionskanal variieren. Während ein Anruf in unserer Kultur bis 22 Uhr auch für Fremde und entfernte Bekannte erlaubt ist, die Off-Zeit also erst mit 22 Uhr beginnt, würde ein Besuch um diese Zeit schon als Verletzung von Zeitgrenzen erscheinen (Zerubavel, 1981, 145). Für gewisse, definierte Zeiträume - in der Mittagsruhe, nach 22 Uhr - ist es für die Umwelt akzeptabel, wenn man unerreichbar ist, nicht ans Telefon geht oder einen automatischen Anrufbeantworter einschaltet. Die Zeitnormen für die Erreichbarkeit und damit für die On- und Off-Phasen variieren im Privaten mit der sozialen Nähe, im öffentlichen Leben mit Status- und Machtpositionen: einen einflussreichen und berühmten Kollegen wird die Sekretärin eines Universitätsprofessors kaum auf die wöchentliche Sprechstunde verweisen, sondern ihm einen Zugang innerhalb der Off-Zeit verschaffen. Transaktionen oder Transaktionswünsche ausserhalb der On-Zeiten kommen vor, bedürfen aber besonderer Begründungen und Voraussetzungen. Neben sozialer Nähe und neben Statusfaktoren kann auch das Eintreten von *Notfällen* die Öffnung der Grenzen in eigentlich als Off-Zeiten definierten Phasen erzwingen. Bei einem Todesfall wird man die Angehörigen auch in der Nacht oder am frühen Morgen anrufen, ein medizinischer Notfall muss auch ausserhalb der ärztlichen Sprechstunde behandelt werden. Will man Zeitnormen verletzen oder den "Pförtner" quasi "überrennen", dann muss man Dringlichkeit erzeugen, die eine Ausnahme legitimiert. Ruesch (1956, 357) hat darauf hingewiesen, dass Transaktionen an nicht dafür vorgesehenen Stellen und Zeitpunkten häufig illegalen Charakter tragen. Räumliche und zeitliche Grenzonen, etwa die Grenzregion zwischen Ländern, aber auch die Nacht als Off-Zeit oder Frontregion, haben häufig den Ruf, gefährliche Regionen zu sein, in denen Gesetze missachtet werden (Melbin, 1978, 10 ff.).

Die periodischen On- und Off-Zeiten müssen sowohl innerhalb des Systems und zwischen seinen Grenzstellen als auch zwischen System und Umwelt synchronisiert werden, was nach Platt zu einer gegenseitigen Verstärkung der Phaseneinteilung führt. So ziehen etwa die Schulferien die urlaubsbedingte Schliessung zahlreicher Geschäfte, die Reduzierung der Öffnungszeiten öffentlicher Einrichtungen etc. nach sich. Zerubavel (1982, 288) berichtet von der Tendenz, in den USA die divergierenden jüdischen

und christlichen Festtage Hanukkah und Weihnachten als Teile ein und derselben Festzeit zu behandeln. Die Off-Phasen, die oft sakral definiert sind, besitzen als "kollektive Pause" eine Reihe sozialer Funktionen, wie Orientierung, Integration, Koordination, Entspannung und gegenseitige Hilfe sowie Unterhaltung (Rinderspacher, 1987, 10), die sich durch vermehrte, aber desynchrone Off-Phasen nicht mehr erfüllen lassen. Der gegenwärtige Streit um die Wochenendarbeit geht letztlich um die Aufrechterhaltung oder Aufgabe der kollektiven Off-Zeiten zur gemeinsamen gesellschaftlichen Nutzung. Den Konzentrationsprozessen auf gewisse Zeiträume stehen gegenläufige Entzerrungsbemühungen gegenüber, um das Entstehen von Warteschlangen zu verhindern. On- und Off-Zeiten werden absichtlich gegeneinander verschoben - Ausstellungen werden bis in den Abend hinein geöffnet, Ferienzeiten werden zeitlich gestaffelt -, um eine breitere Zugänglichkeit zu ermöglichen und Staus zu vermeiden. Zur Zeit dominiert die Tendenz der Flexibilisierung der Arbeits- und Freizeit sowie der Desynchronisierung von On- und Off-Zeiten. Damit wird die Zugänglichkeit vieler Systeme etwa durch verlängerte Öffnungszeiten erhöht, Synchronisation erleichtert. Auf der anderen Seite bedarf die zeitliche Koordination zwischen Individuen eines grösseren Aufwandes, da kollektiv verbindliche Phasen fehlen, in denen Menschen füreinander zugänglich sind.

7. Die Tore sind, das dürfte aus dem Vorangegangenen klar geworden sein, keine blosen Löcher in der Grenze, sondern es sind *Transformationsstellen*, die die Inputs oder Outputs nach Massgabe interner oder externer Anforderungen qualitativ verändern. Jede Grenzstelle muss nach Miller und Rice (1967) drei Aktivitätsformen umfassen : Eingabeaktivitäten, Umwandlungsaktivitäten und Ausstossaktivitäten - und das in eine oder sogar in zwei Richtungen. Grenzstellen tendieren deshalb dazu, den Charakter eines teilweise autonomen Systems anzunehmen und eigene Zeitstrukturen auszubilden, die strukturell zwischen den internen und externen Strukturen liegen. Diese Orientierung an der "Eigenzeit" (Eigenzeit meint hier nicht wie bei Helga Nowotny den Anspruch auf individuelle Zeit, Zeit für sich, sondern die je systemspezifische Zeitstruktur, 1989, 19, 133) kann durchaus zu Blockaden in der System/Umweltbeziehung führen, so wenn eine Sekretärin Telefonate nicht mehr durchstellt oder späte Besucher abweist, weil es ihre Zeitpläne (Erledigung dringender Schreitarbeiten, früherer Feierabend etc.) stören würde. Die zeitliche Autonomie des Grenzsystems ist jedoch stets prekär, insbesondere dann, wenn das System über andere Tore Informationen bekommt, die zeigen, dass diese Grenzstelle die zeitlichen Vorgaben der Umwelt oder ihre eigenen allzu stark berücksichtigt. Grenzsysteme sind deshalb Subsysteme, deren eigene Zeitautonomie von innen und aussen bedroht ist, deren Zeitpläne häufig verzerrt werden. Sie werden deshalb nach beiden Seiten Zugänglichkeitsschranken in Form von Off-Zeiten etablieren, um so zeitlichen Spielraum zurückzugewinnen.

8. Die Zahl der systeminternen Verknüpfungspunkte ist stets um vieles höher als die mit der Umwelt. Eine grosse Zahl von Grenzstellen erhöht also

die Zahl der internen Entscheidungs- und Koordinationsstrukturen überproportional. Koordination aber kostet Zeit, koordinierende Einrichtungen - Hierarchie, "Querschnittabteilungen", Ausschüsse, Projektgruppen - geraten unter Zeitdruck. Sie müssen sowohl die externen, von den Grenzstellen übermittelten, bereits transformierten Zeitanforderungen in interne Zeitpläne übersetzen als auch intern die divergierenden Subsystemzeiten aufeinander abstimmen. Nur entsprechend komplexe Systeme können sich deshalb die Ausdifferenzierung spezialisierter Grenzsysteme leisten, ohne sich mit den internen Koordinationslasten zu übernehmen. Grenzsysteme, die über rudimentär ausgebildete Grenzrollen hinausgehen, finden sich deshalb erst auf der Ebene organisierter Sozialsysteme, die Komplexität einfacher Interaktionssysteme reicht dafür nicht aus.

3. Schluss

Diese Analyse der Zeitgrenzen von Sozialsystemen ist auf einer sehr abstrakten systemtheoretischen Ebene geblieben und hat empirisches Material nur fallweise zur Illustration herangezogen. Sie soll damit einen Rahmen liefern, in dem sich konkrete Einzeluntersuchungen der Grenzziehungsmechanismen und der Funktionsweise von Grenzstellen ansiedeln und den sie wiederum verändern können. Es gibt m.W. bisher nur wenige Untersuchungen, die sich mit den Formen "temporaler Segregation" (Zerubavel, 1982, 288), mit der Beschaffenheit zeitlicher Grenzregionen (Melbin, 1978) und mit der sozialen Ökologie von Zeitbarrieren (Schwartz, 1978) befasst haben. Vielleicht bietet dieser Aufsatz einen Anreiz, sich dem Aspekt der sozialen Zeit bei der Analyse von Grenzsystemen und Ausdifferenzierungsprozessen genauer zuzuwenden.

LITERATURVERZEICHNIS

- BARKER Roger G. (1968), Ecological Psychology : Concepts and Methods for Studying the Environment of Human Behavior, Stanford University Press, Stanford Cal.
- BERGMANN Werner (1981), Die Zeitstrukturen sozialer Systeme. Eine systemtheoretische Analyse, Duncker und Humblot, Berlin.
- LEWIS J. David & WEIGERT Andrew J. (1981), "The Structures and Meanings of Social Time", Social Forces, 60, 432-462.
- LUHMANN Niklas (1964), Funktionen und Folgen formaler Organisation, Duncker und Humblot, Berlin.
- LUHMANN Niklas (1984), Soziale Systeme. Grundiss einer allgemeinen Theorie, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.
- MEIER R.L. (1965), "Information Input Overload", in MASSARIK F. RATOOSH Ph. (Eds.), Mathematical Explorations in Behavioral Science, The Dorsey Press, Homewood J22.
- MELBIN Murray (1978), "Night as Frontier", American Sociological Review, 43, 3-22.
- MILLER E.J. & RICE A.K. (1967), Systems of Organization. The Control of Task and Sensitive Boundaries, Tavistock Publications, London.

- MÜNCH Richard (1974), "Evolutionäre Strukturmerkmale komplexer Sozialsysteme", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 26, 681-714.
- NOWOTNY Helga (1989), *Eigenzeit. Entstehung und Strukturierung eines Zeitgefühls*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.
- PARSONS Talcott (1956), "Boundary Relations Between Sociocultural and Personality Systems" in GRINKER Roy R. (Ed.), *Toward a Unified Theory of Human Behavior*, New York, 325-339.
- PLATT John (1969), "Theorems on Boundaries in Hierarchical Systems", in WHITE L.L. et al. (Eds.), *Hierarchical Structures*, New York, Amsterdam, London, 201-213.
- RINDERSPACHER Jürgen P. (1987), "Time, Work Time and Week-end Culture. On Problems of Time Allocation in der FRG", Mimeo.
- ROSEWITZ Bernd & SCHIMANK Uwe (1988), "Verselbständigung und politische Steuerbarkeit gesellschaftlicher Teilsysteme", in MAYNTZ Renate et al., *Differenzierung und Verselbständigung*, Campus, Frankfurt am Main, 295-329.
- RUESCH Jürgen (1956), "Analysis of Various Types of Boundaries", in GRINKER Roy R. (Ed.), *Toward a Unified Theory of Human Behavior*, New York, 340-361.
- SCHÖPS Martina (1978), "Familie und Zeit", *SSIP Bulletin*, 48, 162-167.
- SCHUNCK Hermann (1979), "Analyse der Organisation von Regierung und Verwaltung", *Zeitschrift für Soziologie*, 8, 183-193.
- SCHWARTZ Barry (1974), "Waiting, Exchange, and Power : The Distribution of Time in Social Systems", *American Journal of Sociology*, 79, 841-870.
- SCHWARTZ Barry (1978), "The Social Ecology of Time Barriers", *Social Forces*, 56, 1203-1220.
- TYRELL Hartmann (1978), "Anfragen an die Theorie gesellschaftlicher Differenzierung", *Zeitschrift für Soziologie*, 7, 175-193.
- WIESENTHAL Helmut (1988), "Das Syndrom Arbeitszeitflexibilität", in SEIFERT Eberhard K. (Hrsg.), *Ökonomie und Zeit. Beiträge zur interdisziplinären Zeitökonomie*, Haag und Herchen, Frankfurt am Main, 189-207.
- ZERUBAVEL Eviatar (1981), *Hidden Rhythms. Schedules and Calendars in Social Life*, The University of Chicago Press, Chicago, London.
- ZERUBAVEL Eviatar (1982), "Easter and Passover : On Calendars and Group Identity", *American Sociological Review*, 47, 284-289.
- ZERUBAVEL Eviatar (1987), "The Language of Time : Toward a Semiotics of Temporality", *The Sociological Quarterly*, 28, 343-356.
- ZURCHER Louis A. Jr. (1970), "The 'Friendly' Poker Game : A Study of an Ephemeral Role", *Social Forces*, 49, 173-185.

RYTHME CREATEUR ET TEMPS SOCIAL

Gérard Namer
Université Paris VII
Place Jussieu 2, F - 75251 Paris Cédex 05

1. L'idée de rythme créateur

L'idée première est celle d'une genèse du temps par le rythme s'opposant aux interprétations de la genèse du rythme par le temps.

Le dictionnaire donne plusieurs sens au mot rythme et nous gardons pour rythme le sens de "allure, vitesse à laquelle s'exécute une action sociale". Nous gardons le sens du rythme lié à l'action par opposition au rythme comme "vitesse à laquelle se déroule une suite d'événements".

Il y a deux sortes de rythmes :

- des rythmes qui sont construits à partir d'un instrument de mesure artificielle utilisant le temps : ainsi on parlera du rythme des crises, d'une épidémie, de la circulation ou de la monnaie ;
- l'autre forme du rythme est première par rapport au temps, c'est le rythme d'une substance naturelle ou le rythme d'un équivalent symbolique, rythme de l'émotion, de la pensée.

Pourquoi opposer le rythme social au temps social ? Non seulement pour des raisons de genèse, mais parce que, tandis que notre société est caractérisée par plusieurs systèmes temporels (la production, l'hôpital, le chômage, la retraite), le rythme social est le plus souvent contraint. La plupart des hommes doivent se faire au rythme du travail, régler leur vie privée en ayant comme horizon des rythmes qui les obligent à accélérer ou à ralentir.

L'exception c'est le rythme créateur : c'est l'expérience cruciale de ce que peuvent être les rapports entre rythme et temps. Pour que ce rythme créateur, politique, esthétique, création d'une sociabilité, puisse être utilisé, encore faut-il qu'on s'entende sur ce mot de créateur : il s'agit de création *d'oeuvre, d'objet* - matériel ou moral - ou d'un lien, ou d'un tissu social. *Le rythme créateur est premier* dans une société où existent des rythmes contraints. Le rythme créateur ne s'oppose que de façon secondaire à la question du temps. Essentiellement, il est fondateur de son propre temps ; ce n'est qu'à l'achèvement de la volonté de puissance du désir coordonnée à une division sociale du travail utilisant des rythmes comme rapports d'instrument matériel ou symbolique à un milieu, ce n'est qu'à son achèvement que peut viser le ryth-

me. C'est une fois son achèvement réalisé que son intelligibilité extérieure peut être rendue par une mesure temporelle.

Quelles sont les conditions qui permettent de parler du rythme social en 1989 ?

C'est d'abord l'expérience du choc des rythmes sociaux, du choc des rythmes culturels, des communautés ; l'expérience historique d'entreprises collectives menée sur le plan de la guerre, de la diplomatie.

A quelles conditions une création sociale est-elle possible ?

C'est cette question que pose la problématique rythme social et temps social.

A mettre en premier le temps, à supposer des rythmes contraints intériorisant des temps, on se représente la société comme déterminée par des rythmes obligés. A cette représentation s'oppose le fait que la société n'est pas pleine. Le rythme de l'argent n'empêche pas le rythme de la promenade, le rythme marginal. Là où il y a une difficulté c'est que les rythmes sociaux en dehors du rythme de la fête devenue marchande, dépendent d'une petite minorité de décisionnaires qui règlent la vie économique, politique et culturelle et que par conséquent le problème du rythme comme réalisation sociale de soi, avec, par, pour les autres, suppose que la domination du système temporel dominant ne soit pas sans échappatoire, suppose que le rapport au temps soit commandé par un désir de rythme ou commence par un désir de rythme et non pas par une intériorisation du temps social et des rythmes réifiés.

Notre thèse c'est que dans une société où un système temporel est dominant, il impose le rythme social et dans une certaine mesure toute une partie des rythmes sociaux sont des effets de la rareté du temps, de l'imbrication des temps en société complexe : les systèmes temporels dominants et dominés.

Mais notre thèse utilisant la tradition sociologique d'une part, et le caractère d'une société où les systèmes temporels tendent à se multiplier et à s'émanciper permet que renaisse à chaque instant le besoin de créativité, la multiplication à l'échelon mondial des séries rythmiques indépendantes : Tiers-monde, rencontre des séries rythmiques d'ordre différent dans une société : rythme écologique, rythme du corps, biologique, rythme de la connaissance, rythme religieux, idéologique, démographique, économique.

Tout ceci rend tout aussi importante la construction négociée, imposée des temps par les rythmes que la construction des rythmes par les temps.

Au thème si important de la causalité directe, physique, indirecte, (intériorisation du temps par le rythme) nous voulons donc ici opposer un autre domaine, un domaine nouveau, une antithèse : à savoir la genèse et la causalité des rythmes sur le temps.

2. La tradition sociologique

Dans un recueil d'articles remarquables une sociologue italienne du temps, Belloni (1986), parlait de l'aporie du temps pour signifier l'impossibilité d'écartier le passage incessant d'un temps objectif mesurable, contrignant voire coercitif à un temps intérieur valorisé dans une attente, une subjectivité, se situant par rapport à un événement, un passé. Mais il nous a semblé que la direction dominante allait dans ces études du temps objectif contraignant au temps subjectif valorisé, même si un changement structurel valorisant le présent pouvait avoir des conséquences à son tour sur le temps d'horloge de la productivité industrielle. Nous voudrions ébaucher par de là cette aporie *une genèse*, une genèse des temps par le rythme originel.

Un certain nombre d'intuitions existent dans l'histoire des sciences de l'homme que nous nous donnons comme des préalables, comme des points de repère. Chez Marx, d'abord les observateurs ont bien remarqué deux approches essentielles : le rythme de la reproduction du capital qui se sert du temps de l'horloge, contraignant jusqu'aux limites les rythmes biologiques du renouvellement de la force de travail de l'ouvrier dont on a acheté le temps productif ; la seconde approche de Marx est celle de la taupe révolutionnaire qui surgit et casse le temps par la révolution (Lavanco, 1988). Les rythmes objectifs sont ici ceux de la reproduction du capital analogues à des rythmes naturels, réifiés, et des rythmes du corps. Une troisième approche de Marx, celle de la créativité qui nous semble essentielle, retrouve dans d'autres textes, d'autres rythmes et l'idée anthropologique que chacun connaît que c'est par le travail que l'animal transforme le milieu en un monde humain.

Chez Bergson la créativité retrouve chez le sujet un dynamisme qui est une intuition qui va de Saint Simon à Gurvitch. Le rythme c'est la vie créatrice qui est jaillissement imprévisible de la durée avant de se figer en temps social, spatialisé, contraignant.

Dernière intuition et non la moindre, celle de Freud qui nous suggère que le rythme est celui du désir qui poursuit son chemin en tenant compte des contraintes, des reports tant intérieurs qu'extérieurs. Il nous semble que le paradigme de la créativité humaine dans le travail et dans la créativité révolutionnaire chez Marx, dans la créativité de la vie et des valeurs chez Bergson, dans la créativité du désir individuel et social chez Freud, peuvent prendre forme en un modèle pour une sociologie du rythme social fondateur.

Dans nos trois intuitions de créativité, au début est le rythme du désir humain, appropriation de la jouissance du monde ; le rythme fondateur n'a pas de temps mais une puissance physique et morale à aller jusqu'au bout de lui-même, à réaliser l'itinéraire du désir jusqu'au plaisir par des médiations, des reports, des coopérations sociales.

Pour le sociologue de 1989 ce rythme original n'est ni celui de la vie en soi ou de Dieu de Bergson, ni celui de l'humanité virtuelle du prolétariat, ni

celui d'un inconscient commun à tous les hommes. C'est le rythme du désir physique et mental de créer, dont l'urgence, le lieu de naissance individuel ou collectif est imprévisible. C'est lui qu'il s'agit de décrire en montrant la genèse du rythme en temps.

3. La naissance du rythme

Je rêve par exemple à constituer un groupe de recherche socio-politique nouveau. Au début est donc le désir, son intensité, son coloris affectif, qui est à la fois *rythme contre* et *rythme pour*; le rythme à ce moment naissant de la créativité est une mobilisation de mon corps qui avait, il y a un instant, toute une série de rythmes biologiques coordonnés entre eux. C'est au même titre une mobilisation de mon affectivité. Pour que mon désir se constitue en rythme dominant il lui faut affronter des équilibres préexistants des rythmes biologiques et psychologiques. Cette crise initiale je la constitueraï un jour dans ma mémoire comme un instant du temps social, ce sera une reconstruction après coup; mais au début il y a la naissance d'un rythme qui se confronte aux rythmes et résistances préalables, un rythme tendu par un projet imaginé. Je ne vis qu'une épaisseur de rythme pour mon projet, je ne vis pas l'instant du temps. Au début est alors le désir de mon rythme, d'un rythme pas seulement velléitaire, ou rêvé, mais qui devienne communication et pratique sociale, qui s'achève en réalisation et jouissance collective. Le rythme naît comme un *rythme contre*, pas seulement comme une énergie contre un équilibre énergétique existant, mais comme la conscience *d'un manque dans une valeur* de ce qui lui préexiste, et de la valeur que le rythme réalisé socialement pourrait créer. La persévérance du rythme du désir à transformer en pratique sociale se colore d'une éthique chez l'individu d'abord, dans le groupe ensuite. Dire que le rythme naît comme un rythme contre n'a de sens que pour une région du monde, une proximité physique, symbolique, éthique, celle qui correspond aux hommes qui partageront mon désir et à la région sociale du monde que modifiera le désir devenu collectif.

Au début le rythme du désir créateur naît dans l'indifférence et l'ignorance des milliers de rythmes préexistants, celui de chaque voiture, de chaque famille, de chaque métier. La première intuition que révèle la naissance du rythme de mon désir est l'infinité et l'isolement des rythmes sociaux préexistants. C'est l'ignorance générale que chacun a du rythme des autres, l'absence de liaisons de ces rythmes entre eux, l'absence de sociabilité. Je sais que quelque part dans le monde se jouent des rythmes dominants qui règlement l'économie mondiale. Je sais de temps à autre que je dois subir ces rythmes, une décision d'augmentation de mes impôts. Je sais être appelé bientôt à voter mais je ne sais rien de sûr concernant les rythmes de décision qui se préparent dans les partis politiques ou les administrations; ces rythmes là aboutissent à une contrainte, sur tous les domaines, sur tous les rythmes. On peut ainsi opposer *le vide rythmique de l'énorme foule solitaire* et le rythme des

grands décisionnaires qui influent, modifient des milliers de rythmes et tous les niveaux de la société. Je découvre brusquement, je devine une inégale densité des rythmes décisionnaires, un trop plein inconnu d'un côté de liaisons de rythmes et un vide de liaisons de rythmes de l'autre côté. Je découvre le problème politique de ma société moderne, l'incapacité de chaque citoyen de connaître, de se lier, de modifier le rythme d'autres citoyens, de renouveler par cette participation au rythme des autres et moi-même et le monde social. Si le rythme de mon désir ne peut dépasser l'ici et le maintenant, il s'épuisera comme le rythme du désir créateur d'un clochard jusqu'à son épuisement, jusqu'à la naissance d'un rythme biologique, jusqu'à la cassure du rythme velléitaire par l'embarquement dans le car de police.

4. Le rythme social

Le temps social préexistant coordonne, rationalise, peut casser la moindre velléité de naissance d'un rythme social créateur. Il y a une urgence à passer d'un rythme individuel à un rythme collectif de la créativité. Le rythme est confronté, il est contre des temps préexistants, contre des rythmes imposés, contre des moyens de communication, des échéances prévisibles dans le temps, des rythmes des autres, des rythmes qui nous sont imposés. Il y a donc une éthique fondamentale qui naît en plus de l'affectivité et du désir, c'est l'éthique de la lutte du rythme contre le temps. *L'éthique de la constance*, de la mémoire du rythme quand nous subissons d'autres rythmes et quand nous connaissons les temps qui les coordonnent. L'éthique du rythme c'est la mise entre parenthèses du temps, c'est sa réappropriation malgré la contrainte qu'il nous impose. Celle-ci apprend l'anglais pendant l'heure obligatoire de transport dans le métro : le rythme créateur du désir peut être notre liberté quand le temps social imposé est notre servitude. Mon rythme ne devient social que par mon projet de constituer un groupe en vue d'un but, l'étude et la politique du rythme social ; pour ce faire, il doit pouvoir retrouver les hommes pouvant être sensibilisés par cette étude et trouver non seulement un intérêt intellectuel mais une valeur commune à un groupe capable d'organiser une sociabilité, une division du travail, un enthousiasme collectif, c'est-à-dire une dynamique d'un désir collectif de créer au moins une œuvre intellectuelle pouvant influencer d'autres hommes.

Le rythme créateur se communique donc par la valeur, la valeur esthétique ou la valeur éthique de mon désir, valeur que j'arrive à communiquer, à faire partager, le jeu d'interactions des rythmes des désirs créateurs créent un moment de joie, de fusion, où se constitue un nous ayant une compréhension commune du but, un enthousiasme dynamique pour l'atteindre. Ici il faudrait chercher des conditions sociales de la rencontre des individus créant le groupe, le jeu d'interactions entre le désir rythmé initial et la constitution d'un rythme collectif, l'interaction des rythmes des connaissances et des affectivités. L'idée qui s'impose par sa simplicité est l'existence préalable d'un

milieu où ces hommes sont déjà en rapport par une proximité physique (une ville) ou symbolique (une école de savoir). Le moment qui précède la création d'un rythme collectif créateur est donc un moment de familiarité dans la pratique de rythmes sociaux routiniers ou imposés, des rythmes dont la valeur est médiocre. Le moment de création collectif du groupe et du rythme créateur est un moment où la valeur du rythme initial personnel transforme l'ancienne division sociale des rythmes réglés par le temps de l'institution, transforme l'agencement de ces rythmes par leur dévaluation. C'est le moment de la décision collective d'un objectif désiré. Ce moment est aussi le moment aussi bien de l'invention des moyens, des médiations, des programmes que de la recherche de nouvelles divisions du travail.

5. Les tensions du rythme collectif

Après la phase individuelle et la constitution de désirs collectifs, le rythme créateur est soumis à la contrainte du jeu de familles de rythmes : le rythme changeant de la créativité intellectuelle des membres du groupe qui s'oppose au rythme réifié de l'environnement et à l'organisation interne le rythme changeant des passions créatrices ; on note des apparitions de deux familles de tendance centrifuge : l'appropriation individuelle du rythme de la créativité collective, la rigidité ou la trop grande souplesse du contrat social des rythmes. L'achèvement de l'œuvre collective, les médiations pour qu'elles soient reconnues par une société, achèvent la réalisation d'un rythme social jusqu'à sa jouissance collective, la reconnaissance de sa réalisation est alors pensée de l'extérieur comme un temps social.

Ainsi prend forme un premier modèle de la genèse du temps par le rythme. Cherchons à le faire varier. Au niveau élémentaire qui correspond à ce que Locke imaginait, on peut supposer un obstacle collectif à la société qui l'oblige à partir du désir commun à se constituer en un nous. Mais ce nous peut être provisoire (clouer une planche, marquer un but). Le rythme collectif affronte le rythme matériel ou social du bois ou de l'équipe adverse, cherche l'instrument, la force de son dosage, la technique, l'invention des places, jusqu'à la planche clouée ou jusqu'au but marqué. Ce rythme peut fasciner un village ou des tribunes pendant une heure ; puis chacun reprendra dans son groupe un rythme soumis au temps d'horloge. Tel est le premier pôle.

A l'autre pôle se trouve notre groupe imaginé, imaginaire socio-politique qui correspond davantage à la situation du contrat social de Rousseau (Namer, 1981), en ce que le rythme du premier créateur et celui du groupe naissant d'un refus de la valeur des rythmes dominants tout comme les étudiants parisiens de 1986 refusaient un système de valeurs lié à leurs yeux à la loi Devaquet (Namer, 1986).

Le rythme collectif porteur d'une valeur individuelle et sociale qui s'oppose aux valeurs éthiques ou politiques d'une société a une portée qui vise

tous les rythmes sociaux et elle ne s'épuise pas dans la réalisation collective d'un acte. Sans revenir à l'archétype imaginaire du contrat social de Rousseau il s'agit de réhabiliter les hommes non pas à la bureaucratie de l'association mais à créer un tissu social par delà l'isolement, par delà l'éphémère,

6. Le contrat social du rythme

L'objectif c'est celui de l'apprentissage de la démocratie du contrat social du rythme collectif. L'alternance entre l'épuisement du rythme collectif en un temps court et sa poursuite symbolique en un temps long, l'articulation du rythme symbolique aux temps des institutions et des autres rythmes sociaux, l'aliénation volontaire de la réalisation du rythme à l'institution d'une loi, d'un règlement. Le contrat social du rythme est fondamental dans sa nouveauté. Il révèle l'expérience collective, il découvre que les valeurs liées au rythme peuvent durer avec un rythme changeant d'affectivité tandis que le groupe confronté aux rythmes environnants peut tantôt décider le temps court et la mise en sommeil du rythme, tantôt le temps long nécessaire à ébranler les temps institués. On n'a jamais théorisé ce contrat social du rythme bien que, en sciences, en politique, dans les beaux arts, toute crise de rythme a jusqu'aujourd'hui aboutit à des groupes valorisant telle ou telle intensité de rythme. En politique notamment les modèles théoriques nous semblent limités à la manipulation. Il s'agit toujours de la manipulation du rythme de la passion collective par un individu, le Prince qui guette tantôt par sa virtù, l'évolution de la virtù des classes antagonistes, un Robespierre qui attend patiemment que la diffusion d'une idée ait fait son oeuvre plutôt que de se soumettre à l'impulsivité des passions, un Lénine qui guette le mouvement collectif de montée des passions pour lancer le mot d'ordre de la révolution. Tous ces modèles sont des modèles de manipulation d'un chef pour s'emparer du pouvoir. Ici, ce dont il s'agit, c'est d'une école d'apprentissage concrète de la politique comme rythme créateur inégal, confronté avec les rythmes extérieurs antérieurs et virtuellement hostiles. C'est un apprentissage collectif de l'art du possible, du changement de leader, du ralentissement, de l'arrêt de la mise en suspens ou de la marginalisation du rythme. Le contrat social du rythme c'est une formalisation du changement de temps dans la pratique collective porteuse de valeurs.

Je dois convaincre un certain nombre d'hommes, déjà insérés dans d'autres activités, soumis à d'autres projets et à d'autres rythmes à accorder d'abord une attention secondaire à l'imaginaire de mon rythme jusqu'à la rupture pour les convaincre à créer un groupe nouveau. Il me faut combattre certains, convaincre d'autres, en ignorer beaucoup.

7. Les deux modèles du rythme

Le savoir préalable au passage du rythme individuel au rythme collectif est bien entendu le savoir objectif des rythmes préexistants proches de mon projet mais c'est surtout peut-être par rapport aux problèmes socio-politiques d'aujourd'hui de savoir qu'il y a deux modèles politiques : le modèle technocratique et le modèle éthique. Machiavel (Namer, 1982) symbolise le modèle technocratique, c'est l'idée de la virtù maîtresse de la créativité ou de l'équilibre changeant entre l'énergie du rythme créateur, sa prévision, sa connaissance, sa pensée rationnelle de l'interaction des rythmes de l'environnement. Ce modèle technocratique disjoint la morale en une force sociale qui anime les autres et déforme leur connaissance politique et une éthique du Prince, norme de sa réussite pour l'intérêt général. C'est le modèle dominant, modèle du créateur solitaire, du despotisme éclairé, du dirigeant de parti.

L'autre modèle se réalise parfois dans les équipes de recherche ou dans le moment de la recherche collective. Il implique une éthique collective nouvelle au cœur de la création tant qu'est respecté un contrat social des rythmes fondé sur la restructuration des rythmes des individus, du groupe, autour de celui ou de l'équipe qui renouvelle le mieux l'énergie, la qualité, la possibilité de la réalisation du rythme.

L'éthique politique de ce second modèle est de permettre de cristalliser sur des objectifs : faire communiquer, réinventer la sociabilité morcelée des objectifs comme des rythmes, réanimer des imaginaires communs, successifs jusqu'au quasi-épuisement du rythme initial en *un temps court* en tenant compte des résistances, de la nécessité de vivre la réalisation du désir, ou *au contraire en un temps long* en maintenant ces valeurs du désir collectif initial vers son élargissement.

Le temps court de réalisation aboutit à des institutions, à des lois, à des calendriers, intègrent entre eux des réalisations de sens collectif : une mémoire de la décision. Ces travaux, ces lois, ces calendriers, ces institutions font mettre en relation le rythme originel avec les autres rythmes sociaux qui le rendent nécessaire et en retour en communiquent et le modèle et la valeur. Le temps de réalisation du rythme créateur initial est donc à la fois une aliénation en temps linéaire d'institutions, de lois, et elle est à la fois un temps qui rebondit, un rythme qui se renouvelle du groupe initial jusqu'à des groupes qui ailleurs reprendraient des valeurs à leur compte.

Tant que domine le modèle machiavélien de connaissances variables des rythmes d'environnement, des rythmes des classes, entraînant le savoir changeant du Prince, on a à faire à une tactique ; ce savoir commande au Prince de ralentir, de feindre le nouveau, de cacher le nouveau ; le savoir ne sert qu'au Prince qui le confronte avec l'imaginaire de son projet. Au contraire un groupe de créativité collectif porteur d'un rythme, *apprend sa propre réa-*

lité et celle des rythmes d'environnement ; il invente la virtù de l'adaptation nécessaire ; il découvre d'autres rythmes, ceux qui existent aliénés dans la société, des rythmes cousins du sien et il découvre des objectifs futurs de création nouvelle : rythmes des institutions, rythme d'une transformation des moeurs ; l'art moral rationnel adapte la raison au possible du rythme. Dans le groupe créateur au contraire c'est l'expérience du conflit des rythmes et des valeurs qui débouche sur l'invention *de la négociation des rythmes* dans le groupe et hors du groupe. A l'éthique de la constance du projet se surajoute l'éthique de la négociation, du compromis avec les autres rythmes. Le contrôle social du rythme se fonde sur la constance de la valeur et sur la négociation inventée des valeurs compromises dans le conflit avec les autres rythmes. Le désir fondateur peut naître d'un individu et du rythme de son désir mais il ne se valorise que s'il révèle soit un manque de valeur d'une partie de la société soit l'urgence d'une catastrophe de l'environnement écologique, politique, extérieur, économique ressentie par les membres du groupe fondateur.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLONI Maria Carmen (1986), *L'Aporia del tempo soggettività e oggettività del tempo nella ricerca sociologica*, F. Angeli, Torino.
- LAVANCO G. (1988), *La Talpa e l'orologio*, A, Pellicani, Rome.
- NAMER Gérard (1981), *Rousseau sociologue de la connaissance*, Klincksieck, Paris.
- NAMER Gérard (1982), *Machiavel ou les origines de la sociologie de la connaissance*, PUF, Paris.
- NAMER Gérard (1986), *La Temporalité du mouvement étudiant*, L'Harmattan, Paris.

LA REPUBLIQUE OPPORTUNE ; COMTE ET LITTRÉ DEVANT LA DECHIRURE SOCIALE

Patrick Cingolani
7, avenue du Belvédère - F 93310 Le Pré Saint Gervais

Evoquer la République dans le cadre d'un comité de recherche consacré aux *temps sociaux* peut sembler étrange. C'est qu'on a oublié les trois concepts qui, aux alentours des années 1870 l'inaugurent : elle est *nécessaire*, *conservatrice*, *définitive*. Les trois concepts sont fondamentalement liés au temps. La République est *nécessaire*, c'est-à-dire qu'elle est historiquement *opportune* ; elle est *conservatrice*, elle se donne dans une *tradition* ; elle est *définitive*, elle ouvre un *site durable* aux vivants à venir. La République dont je veux parler ici est la république qui commence et qui dure, la troisième République.

Ces premières précisions qui laissent entendre qu'il sera plus question de temps que d'une *forme* politique, suffiraient à justifier mon propos, s'il ne fallait même ajouter un second élément qui étaie l'argument avec plus de solidité encore. Cette République qui dure, s'inscrit largement dans les concepts de la sociologie pour autant qu'elle fut pensée à partir du dispositif théorique d'Auguste Comte, et pour autant qu'elle a donné à la science sociale son statut institutionnel, son statut de science de l'institution.

C'est en effet un infidèle disciple de

Comte, un sociologue d'occasion pourrait-on dire, *Emile Littré* qui appliquera la sociologie à l'institution de la République française, tout en se faisant l'habile avocat de la science nouvelle. N'ayant de cesse depuis 1844 de présenter au public français la science sociale, Littré actualisera les concepts positivistes élaborés dans le cadre du projet comtien d'avènement de la sociocratie et adaptera le rêve grandiose d'une République Occidentale au cadre plus modeste d'une France battue, blessée, amputée, déchirée. Il s'avèrera ainsi un père fondateur dont se réclameront Gambetta et Ferry.

Désormais, peut être défini en son entier l'objet de mon propos. A travers le thème de *La République opportune, Comte et Littré devant la déchirure sociale*, je voudrais présenter la République comme expérience pratique d'une sociologie du temps ; à cette remarque près, qu'à mon sens, il n'est de sociologie que comme pensée du temps. Il s'agira de suivre les concepts par lesquels la sociologie a pu collaborer à l'institution d'une forme politique ainsi qu'à la pacification de la vie sociale et par là-même, de se ressourcer aux concepts fondamentaux de la science sociale. Le temps qui sera abordé ici, sera donc le temps de la longue durée et des œuvres grandioses, *le temps des monuments*.

Je montrerai d'abord, tout en me référant à l'histoire de la sociologie, en quoi, la question sociologique est par excellence *question du temps*, c'est-à-dire de la durabilité du site collectif des hommes. J'insisterai plus particulièrement sur les termes par lesquels Comte pense cette durée. Puis j'envisagerai comment Littré adapte les concepts massifs du positivisme à la spécificité du cadre français.

1. Etre et possible

Si, suivant en cela Nisbet, l'on considère que la sociologie naît dans la mouvance de la pensée contre-révolutionnaire, alors, il faut penser l'avènement de la sociologie dans le cadre d'une interprétation de l'événement révolutionnaire comme *crise*. La condition de cette crise, dont Burke avait formulé les concepts dès 1790, est précisément la rupture avec l'histoire, avec la tradition, autrement dit, la perte du sens du temps, l'oubli que le temps est constitutif du site des hommes : "Un des premiers principes, un des plus importants, sur lequel la chose publique et les lois sont consacrées, c'est le soin d'éviter que ces possesseurs temporaires, que ceux dont les jouissances sont à vie, insouciants de ce qu'ils ont reçu de leurs ancêtres, et sur ce qu'ils doivent à leur postérité, n'agissent comme s'ils étaient des maîtres absous ; d'éviter qu'ils puissent (...) commettre des dégâts dans les héritages, en détruisant à loisir la fabrique originale de la société dans laquelle ils vivent (...) toute la continuité de la chose publique serait rompue : il n'y aurait pas une seule génération qui fit chaînon avec une autre ; les hommes ne vaudraient plus guère mieux que les mouches d'un été" (Burke, 1790, 198-199).

En tentant de s'auto-constituer, en ne se fondant que sur la légalité de son entreprise ou que sur les délibérations de ses assemblées, le peuple français s'est déradé, pulvérisant à l'infini la société, réduisant - une autre expression de Burke - "les hommes à l'état de jetons isolés" (p. 398). Or, contre cette oeuvre de dissolution et de destruction, il faut restaurer, c'est-à-dire, sans que je puisse ici m'attarder à en faire la démonstration, redonner au temps son caractère instituteur.

En proposant d'en revenir à la révélation originelle, Bonald fixe dans le là-bas lointain du divin le fondement de toute socialité et fait du nouveau la forme par excellence de la corruption sociale. Si, "la vérité est toujours ancienne et rien ne commence dans le monde que l'erreur" (Bonaldi, 1802, III, 73) alors l'être ensemble des hommes ne peut se fonder que sur ce qui a pour soi la profondeur insondable du temps.

En s'appuyant sur un providentialisme tragique, Maistre, fait du rapport des hommes à l'histoire, un aveuglement. Seule la réserve, l'attention, l'écoute inspirée devant la main invisible de la divinité permet à l'homme d'entrer dans la durée. Qui veut constituer doit suivre avec scrupule la contingence et la particularité que sédimente insensiblement le temps. "La plus grande folie,

peut-être, du siècle des folies, fut de croire que des lois fondamentales pouvaient être écrites *a priori*" (Maistre, 1814, 248).

La sociologie est une écologie. Le temps comme ce qui sédimente en lui donnant sens la complexité irrationnelle de l'histoire ou, comme ce qui ouvre au ressassement indéfini de l'origine, donne son caractère naturel au site des hommes. Le séjour des vivants est un lieu édifié, aménagé par la chaîne infinie des morts qui ont bâti et poli la demeure de l'humanité.

2. Morts et vivants

Comte, en tant qu'il inaugure dans son *cours de philosophie positive* la discipline biologique elle-même, reprendra ce sens écologique du temps. Ainsi insiste-t-il sur une catégorie fondamentale de toute civilisation, la transmission et sa prééminence sur la production. Ainsi voit-il dans le langage l'expression de l'oeuvre accumulée du Grand Etre, le flux du labeur de l'être collectif dans le temps. Mais surtout Comte fait de la continuité historique le concept central de sa sociologie : il n'est d'être que comme évolution, il n'est d'être que comme enracinement.

En effet, tout en faisant de 1789 le point de départ de la chronologie des âges nouveaux, Comte reprend les thèmes contre-révolutionnaires et veut tout comme tous ses contemporains achever la Révolution. Or,achever pour le fondateur du positivisme, cela veut dire séparer l'événement de l'avènement.

L'événement, c'est-à-dire la Révolution comme esprit métaphysique, individualisme et dissolution, il faut, comme fait *anomal*, le résorber intégralement. L'avènement, c'est-à-dire la Révolution comme avenir théorique, du positivisme et de la relativité, il faut le garder. En effet, puisque par la Révolution le positivisme est avènement historique de l'histoire comme science, le positivisme réunit et relie l'ensemble des expériences de l'humanité et est le terme du procès cumulatif de sens et de puissance de l'oeuvre des morts.

D'un côté donc, le présent orgueilleux, arbitraire, artificiel des légitimes et des métaphysiciens, l'illusion de l'auto-fondation et : "la souveraineté politique de la multitude créant ou détruisant à son gré toutes les institutions quelconques" (Comte, 1830-1842, II, 424). Bref, l'insurrection des vivants contre les morts, l'insurrection contre l'histoire et le temps.

De l'autre, toute l'histoire des hommes depuis les grands moments de l'ordre que sont le fétichisme inaugural et les antiques théocraties jusqu'aux modernes transitions du progrès qu'inaugure la Grèce classique. Avec pour terme cette république anti-démocratique et cette sociocratie qui se présenteront comme un système de foi et d'hommages liant de devoirs réciproques inférieurs et supérieurs.

J'insiste, pourachever la Révolution, il faut remettre les hommes sur leur siège et sur leur socle historique qu'est l'humanité comme ensemble des morts ; là seul gît l'ordre mondial, tout autre théorie n'étant qu'artifice, abstraction, c'est-à-dire à court ou moyen terme anarchie. Il faut donc, en homme qui a le sens du temps ménager des transitions à l'intérieur même du mouvement qui mène à la première étape qu'est la République Occidentale ; et, pour ménager des transitions, il faut pour chaque moment passer des alliances.

Laissons les transitions qui n'ont l'intérêt que de nous rappeler que la République est un mouvement dont chaque moment est, cela va en conséquence, sous le signe du provisoire ; n'envisageons que les alliances, car ce sont elles qui nous permettront de découvrir comment s'est édifiée la République. En 1855, Comte lance un *Appel aux conservateurs* dans lequel il pratique la dialectique du un se divise en deux et du deux fusionnent en un. Comte, en effet, y propose une scission avec les extrêmes et une fusion au centre qui n'est pas sans proximité avec les récents événements qu'a connus la France de 1988. Il s'agit pour le penseur de l'ordre et de la continuité d'expurger chaque composante du paysage politique français de sa tendance démagogique. Dans le camp rétrograde il faut diviser les démagogues royalistes des conservateurs authentiques ; tandis que dans le camp révolutionnaire il faut diviser les démagogues égalitaires des républicains progressistes et libéraux ; conservateurs et républicains pouvant ainsi s'unir autour du nom de *constructeur*. Construire, ce sera reprendre le sens historique, le sens du progrès contre ceux qui rêvent au passé, les rétrogrades ; et ce sera s'appuyer sur l'ordre auquel conduit l'histoire contre ceux qui n'ont de cesse de la nier pour les seuls désordres du présent. Construire, ce sera en finir avec la confusion qui est inhérente au double statut de la Révolution ; comprendre enfin qu'elle n'est pas individualiste et émancipatrice, mais *conservatrice et sociale*.

3. La république opportune

Las, le sociologue n'aura guère le temps d'approfondir sa stratégie ; im prévisiblement il meurt en 1857 des suites d'un ictère infectieux. C'est seulement treize ans plus tard et dans une situation radicalement différente que Littré tentera d'adapter la pensée du maître. L'homme a alors soixante-dix ans et lui reste encore dix intenses années à vivre.

A la tête du gouvernement de la République fondée le 4 septembre 1870, le vieux Thiers opte pour conserver à la France la forme républicaine. Littré le soutient dans des articles qui seront réunis dans l'Ouvrage *De l'Etablissement de la III^e République* (1880). Littré reprend stratégiquement et tactiquement le cadre Comtien. Ni les bonapartistes, ni les royalistes, ni les socialistes ne peuvent donner une politique durable à la France.

Les premiers, soyons clairs, ce sont les destructeurs de la France. Des deux Napoléon, l'un fut régrograde et le second responsable de la défaite française. Les seconds, ils sont divisés entre orléanistes et légitimistes et, ce conflit montre que l'intérêt dynastique passe avant l'intérêt de la France. D'ailleurs, ils ont beau parler de l'antique constitution de la France, il y a long feu que la monarchie a cessé d'être légitime. "Sous Louis XIV, il plut à la monarchie (...) d'usurper sur la nation le droit de délibération des affaires publiques et de s'affranchir du contrôle des états généraux. On ne les appela plus (...). De période en période, l'isolement s'accrut entre la nation que la nécessité des réformes travaillait et la monarchie héréditaire à qui son méfait ne permettait plus de s'y laisser aller" (Littré, 1880, 249).

Les troisièmes enfin, inspirés par l'esprit métaphysique, sont des démolisseurs. Le socialisme est insocial sauf lorsqu'il a la forme conséquente du réformisme anglais. La seule issue, c'est donc la République ; une république dont le Littré lexicographe n'ignore pas le flou conceptuel, mais dont le Littré positiviste sait précisément qu'à raison de ce flou elle est forme évolutive, historique et non artificielle. Désormais, cette République est devenue nécessaire, c'est-à-dire opportune à l'histoire afin de s'y sceller définitivement. Car la République a pour elle la durée. Autant que les autres formes politiques, elle n'a cessé d'insister tout au long du siècle. Elle a pour elle la légalité. Elle est née sans violence. C'est même elle qui est la seule à être tradition. Car, non contente d'avoir été au cœur des aspirations du peuple français depuis la Révolution, elle va jusqu'à renouer avec toute l'histoire de France : "Nous ne rompons pas tellement avec le passé monarchique qu'il ne faille en conserver de précieuses reliques (...). La république des Etats Unis est nue, je veux dire qu'elle n'a encore l'éclat héréditaire ni de la tradition, ni des lettres, ni des arts, ni des sciences (...). Mais nous, grâce à nos aïeux, nous l'avons ; une longue histoire nous a transmis ce précieux héritage. La République a charge de l'entretenir" (Littré, 1880, 162).

Cette République ne sera pas démocratique et sociale, mais conservatrice et libérale, c'est-à-dire parlementaire. Elle seule est susceptible de gouverner au centre, c'est-à-dire à la moyenne. Car si la situation de médiété ne satisfait personne, elle pacifie tous les conflits en orientant la société vers les réformes et la durée.

En même temps qu'il fait appel aux bonnes volontés - y compris les bonnes volontés socialistes puisqu'il y a une légitimité de la demande ouvrière d'une moralisation des rapports industriels -, en même temps qu'il tâche de recomposer les élites et oeuvre à la régénération de l'appareil scolaire et universitaire, Littré, réadaptant encore une fois les concepts de Comte, lance les arguments du nouveau pouvoir spirituel, de la science et de la laïcité, ainsi que les premiers éléments de la morale républicaine et de la religion laïque.

"Une unité qui est irréalisable par la voie théologique se prépare par la voie positive. Monsieur Comte a donc été pleinement autorisé à la prévoir (...) Selon Monsieur Comte, cette unité sera l'humanité conçue idéalement

(...). On pourrait fort bien en accepter l'idée fondamentale et ce serait en effet une religion sans théologie" (Littré, 1879, 386).

"Monsieur Comte a exprimé de la façon la plus ferme et la plus féconde le principe de la morale sociale : consacrer toutes les forces réelles au service de tous" (Littré, 1879, 310).

4. La république conservatrice

La Révolution comme aube de l'âge moderne avait divisé le monde en deux ; les réactionnaires raidis sur la grandeur et la douceur idéalisées de la monarchie perdue, les révolutionnaires en proie à la sorcellerie du processus émancipateur, soumis à l'événement dans sa nouveauté radicale. Les premiers pour qui Dieu, au fond, est le temps, avaient l'avantage de l'être sur les seconds livrés aux atermoiements et aux douleurs du possible et pouvaient leur promettre une chute infinie. Le coup sociologique d'Emile Littré, car il faut ici être joueur, est d'avoir opportunément renversé la logique contre-révolutionnaire en faisant de la République une forme portée, déterminée par le temps, tout en interrompant la logique révolutionnaire de la quête indéfinie du nouveau et du travail incessant du négatif et de la rupture. Le génie du prudent vieillard est d'avoir su lier dialectiquement les deux camps qui s'opposent sur le statut de la Révolution ; d'avoir compris qu'il n'est de nouveau durable qu'à se donner ou s'inventer comme ancien ; qu'il n'est de durée qu'à s'appuyer sur l'ancien. La Révolution désormais ne vit que dans sa propre mort, que dans la précipitation de sa nouveauté dans l'ancien et, l'homme dont la vie traverse le siècle fige en les renouant l'ensemble des thèmes modernistes et organisateurs qui avaient constitué le sol philosophique de la première moitié du XIXe siècle. C'est dans cette mort vivante de la Révolution où s'achève la course indéfinie au possible que la France trouve l'être et découvre son site. Un site qui enfin précède, règle et accueille les vivants à venir tout en se donnant à leur sollicitude fructifiante ; et le nom de ce site, le nom de cette mort vivante de la Révolution, c'est République.

5. Le temps des sociologues

Au seuil des temps nouveaux, le discours sociologique s'inaugure dans le rappel tragique d'une spécificité de l'humaine condition ou de l'humaine nature, à savoir, sa corruptibilité (Bonald, 1802 ; Maistre, 1814) ou, à tout le moins, sa finitude et sa fragilité (Comte, 1830-1842). Sans le groupe et surtout sans l'histoire comme profondeur transgénérationnelle du groupe, l'homme ne serait qu'un fétu abandonné à la violence des éléments et à la puissance corrosive du Temps.

C'est dans le sérieux de cette question du Temps que se construit la science sociale et qu'elle se donne pour tâche de penser l'institution et l'édification de la société. Dans un siècle traversé par les diverses agitations révolutionnaires et dont elle ne cesse de diagnostiquer l'état pathologique et paroxystique, la sociologie tentera constamment de reconstituer la contexture même de la socialité à partir d'une historicité collective.

Certes, à l'aube du XXe siècle, c'est dans des accents plus messianiques, qu'un autre sociologue, Emile Durkheim, pensera les conditions de l'être ensemble et du groupe. Pourtant il n'en restera pas moins fidèle à la tâche édificatrice léguée par ses précurseurs en s'associant à l'entreprise républicaine. C'est d'ailleurs chez Durkheim, sans doute, que l'on trouvera la meilleure définition de la sociologie telle qu'elle a été présentée ici, lorsque dans la préface à la seconde édition des *Règles de la méthode sociologique*, sur une suggestion de Marcel Mauss, il désignera celle-ci comme la "science de l'institution" (Durkheim, 1901, XXII).

BIBLIOGRAPHIE

- BONALD Louis (1802), Législation primitive considérée dans les premiers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques (trois tomes), A. Le Clère, Paris.
- BURKE Edmund (1790), Reflections on the revolution in France, and on the proceedings in certain societies in London relative to that event, Dorsley, London. Cité d'après la traduction française, (s.d.) Chez Laurent, Paris.
- COMTE Auguste (1830-1842), Cours de philosophie positive, (six tomes), Bachelier, Paris. Cité d'après l'édition Hermann (deux tomes), Paris, 1975.
- DURKHEIM Emile (1901), Les règles de la méthode sociologique, 2e édition, Alcan, Paris. Cité d'après la dix-huitième édition, Presses Universitaires de France, Paris, 1973.
- LITTRÉ Emile (1852), Conservation, Révolution et Positivisme, Librairie Philosophique de Lagrange, Paris.
- LITTRÉ Emile (1879), Conservation, Révolution et Positivisme, 2e édition, Paris (comporte de nombreuses remarques critiques sur la première édition).
- LITTRÉ Emile (1880), De l'établissement de la IIIe République, Bureau de la Philosophie Positive, Paris.
- MAISTRE Joseph (1814), Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines, Société typographique, Paris. Cité d'après les Oeuvres Complètes de Joseph de Maistre, Tome I, Vitte et Perrussel, Lyon, 1884.
- NICOLET Claude (1981), "Littré et la République", Actes du colloque Littré, Centre international de synthèse, Paris, 463-496.
- NICOLET Claude (1982), L'Idée républicaine en France, Gallimard, Paris.
- NISBET Robert A. (1984), La tradition sociologique, Presses Universitaires de France, Paris.

TEMPS ET PERCEPTION, LA PROBLEMATIQUE DURKHEIMIENNE

Anne Wallemacq

Charge de recherches du Fonds National Belge de la Recherche Scientifique
Université Catholique de Louvain, Unité de Sociologie
Place Montesquieu 1, Boîte 13, B - 1348 Louvain-La-Neuve

1. Introduction

Alors que la préoccupation relative au temps n'est pas neuve en sociologie, elle ne s'était jamais, jusqu'il y a peu, constituée comme un "domaine" de la sociologie ou comme une de ses "spécialités", à la différence de l'espace, de la religion, de l'école ou de l'entreprise par exemple.

Or le temps apparaît depuis quelques années comme un thème spécifique de recherche au sein de la sociologie. Les nombreux colloques, associations et publications qui s'articulent explicitement autour de ce thème en témoignent : une certaine "sociologie du temps" est en train de se structurer.

Sans doute, une telle convergence n'est-elle pas sans rapport avec le contexte socio-économique et idéologique de nos sociétés où le temps apparaît de plus en plus comme un objet crucial de gestion, d'organisation et de revendications. Dans cette ligne, l'émergence d'une sociologie du temps répond à une demande sociale et peut développer des schémas intellectuels utiles au vu des enjeux sociétaux que recèle l'intérêt pour la question du temps.

Mais, en se structurant de la sorte autour d'un thème spécifique, le temps, la sociologie du temps se construit comme une réflexion sociologique sur un objet qui est constitué comme objet bien davantage au départ du découpage social que du découpage sociologique de la réalité. La sociologie du temps s'interroge sur un objet qui lui est donné comme objet et non qui serait constitué comme objet par le regard que la sociologie elle-même pose sur la réalité¹.

Ceci, qui n'est peut-être pas problématique en soi, n'est pas sans incidence sur la façon dont il va pouvoir être traité du temps au sein de ce nouveau domaine de la sociologie.

¹ On objectera à ceci que les sociologues se forgent sur le temps un regard proprement sociologique et, par là, construisent le temps comme objet d'investigation. Certes, mais il reste que cette reconstruction s'émancipe difficilement de la préconstruction (sociale) qui désigne le temps comme ce qu'il faut reconstruire par le regard sociologique.

Ainsi, la forme substantive du mot temps, comme le pointait déjà Elias, a des conséquences importantes quant à la façon dont le discours sociologique va pouvoir se construire autour de cet objet. Tout se passe en quelque sorte comme si, en faisant du temps un objet d'investigation, la sociologie du temps était amenée à en faire de facto un "objet tout court", un "quelque chose", alors qu'on pourrait aussi bien le penser, en suivant Elias (1985), comme relation de signification.

Dans la même ligne - et ceci est lié à cela - il nous est difficile de penser sociologiquement le temps sans en appeler dans l'analyse à l'existence d'un temps naturel qui serait reconstruit culturellement. On est placé devant ce paradoxe que pour poser la construction sociale du temps, point qui définit l'entrée propre aux sociologues, on est amené à devoir la référer à une sorte de substrat dont le statut est pour le moins ambigu. L'on est tenté d'admettre, souvent implicitement, l'irréductibilité d'un temps "donné" ou naturel en deça des différentes lectures culturelles qui peuvent en être faites et que la sociologie du temps se donne souvent pour projet de mettre à jour.

Ces deux points (temps comme un "quelque chose" et référence même purement analytique à une forme de substrat) forment en quelque sorte des termes de référence usuels de la sociologie du temps, devant lesquels on est toujours peu ou prou amené à se situer.

L'intérêt de la perspective durkheimienne consiste en ceci pour nous qu'elle pose la question du temps à l'intérieur de termes de référence différents. Ils indiquent ce faisant non seulement d'autres modes de compréhension mais aussi, ils ouvrent à l'analyse un registre de faits qui reste à notre connaissance peu exploités².

Comme nous tenterons de le montrer, les durkheimiens eux-mêmes cependant, ne tirent pas d'après nous tout le parti que l'on peut retirer de leur intuition.

Dans la présentation qui va suivre, nous avons pris le parti de retenir surtout ce qui fait pour nous les lignes de force de la perspective durkheimienne. Il nous importait avant tout d'isoler des principes de raisonnement qui, transposés, permettent d'amorcer une réflexion créative sur nos principes d'interrogation relativement à la question du temps. Il résulte de ceci que nous avons été parfois conduits à accentuer certains traits et à en laisser d'autres dans l'ombre, à privilégier certains aspects au détriment d'autres - jugés parfois centraux. La présentation qui va suivre est donc loin d'être neutre. Il convient de la prendre non comme un compte rendu "passif" mais

² Si cette voie a pu être indiquée, c'est probablement que la question du temps, pour les durkheimiens, prenait place à l'intérieur d'une préoccupation beaucoup plus large : celle qui touche globalement à ce que Mauss appelait l'histoire sociale des catégories de pensée. Moins directement focalisés sur l'objet "temps" qui ne l'est "la sociologie du temps", les durkheimiens étaient moins directement tributaires de la préconstruction sociale du mot temps.

comme une tentative de reprendre la perspective durkheimienne en vue d'une réutilisation analytique.

2. La perspective générique des durkheimiens : Le temps comme catégorie de l'entendement socialement produite

En deça même des développements qu'il en a fait (et sur lesquels nous revenons dans un instant) l'intuition fondamentale de Durkheim consiste à proposer de penser, au départ de Kant, le temps comme une catégorie de l'entendement qui, comme toutes les catégories, serait socialement produite.

En reprenant à Kant l'idée de catégorie de l'entendement, Durkheim se détache des perspectives qui, globalement dit, font du temps un "quelque chose", qui placent le temps "dans le monde". Durkheim procède de la sorte à un déplacement de perspective. Le temps, comme l'espace, est pour lui un cadre fondamental de la pensée. Celle-ci ne peut s'en passer sans se détruire. On ne peut saisir - ni a fortiori penser - un objet en dehors du temps et de l'espace car notre perception du monde est conformée par ces catégories, catégories dont on ne peut sortir. Et en effet, dire en dehors, au-delà, en deça, du temps ou de l'espace c'est encore utiliser des codes spatiaux et temporels³.

Mais alors que Kant faisait de ces cadres des données inhérentes à la nature humaine, des cadres "a priori" préalables à toute expérience (et même condition de cette expérience), pour Durkheim ceux-ci sont le résultat d'une production sociale.

Une telle conception présente l'avantage, et il s'en explique, de quitter les termes du débat apriorisme/empirisme qui traverse toute réflexion sur le temps. Le temps pour Durkheim est au sens fort une production ("intellectuelle" ou "symbolique") de la société comprise comme un tout sui generis. On pourrait utiliser, après Schutz, l'expression "nature intersubjective du temps" pour qualifier cette perspective.

Penser le temps comme une catégorie de l'entendement socialement produite renouvelle d'après nous nos façons habituelles de penser le temps en ce que cette production sociale n'est pas pensée comme une simple relecture d'un temps "naturel" pas plus que le temps n'est pensé comme un "quelque chose".

C'est en général essentiellement la dimension "production sociale" du temps que l'on retient de Durkheim et ce à notre avis au détriment de l'idée

³ C'est d'ailleurs ce qui conduira Kant à poser que, si monde des noumènes (le monde des choses "en soi") il y a, l'homme n'a jamais accès qu'au monde des phénomènes c'est-à-dire au monde tel qu'il suppose toujours la mise en oeuvre de ces principes d'appréhension.

de catégorie de l'entendement. Ceci tient sans doute entre autres à ce que dans le cours même du propos, Durkheim aura recours à des termes de référence dont la relation avec l'idée même de catégorie de l'entendement est peu explicitée. Quels sont-ils ?

Si l'on se penche sur les écrits de Durkheim, mais aussi sur ceux de Hubert et Mauss, ceux de Leach et de Halbwachs, la notion de temps est appréhendée au départ de la notion de division de la durée. Au-delà des accentuations propres à chacun, on peut observer ici une grande convergence dans la manière d'aborder la question du temps. Que ce soit Durkheim lorsqu'il montre que "ce qui fixe les points de repères par rapport auxquels elle (la durée) est divisée et organisée, ce sont les mouvements de concentration et de dispersion de la société" (Durkheim, 1968, 631). Que ce soit Leach (1968, 228) lorsqu'il insiste sur l'importance des fêtes dans la fonction d'ordonner le temps : "L'intervalle qui existe entre deux fêtes successives du même type est une 'période', habituellement une période nommée, par exemple 'semaine', 'année'". Que ce soit Hubert et Mauss (1929) quand ils montrent que les divisions en jours, semaines, mois, années, etc. correspondent à la périodicité des rites, fêtes et cérémonies publiques. Que ce soit enfin Halbwachs lorsqu'il affirme que "Le temps est divisé de la même manière pour tous les membres de la société" (Halbwachs, 1968, 80).

Opérationnaliser la notion de temps, et plus largement celle de catégorie de l'entendement pour Durkheim, au départ de cette notion de divisions de la durée ne va pas sans entraîner quelques difficultés. On peut se demander en effet d'une part si parler des divisions de la durée ou de catégorie de l'entendement revient au même. D'autre part, on peut se demander quel est le statut d'une telle durée qui préexisterait de la sorte aux divisions⁴.

En opérationnalisant "de fait" la notion de catégorie de l'entendement en termes de divisions de la durée, on a parfois l'impression que les durkheimiens restent en mineure par rapport à leur intuition de base, qui comme nous tenterons de le montrer rapidement plus loin, est d'après nous extrêmement féconde.

Nous pouvons à présent entrer plus avant dans les analyses des durkheimiens.

On peut globalement distinguer deux directions qui organisent les réflexions de Durkheim et de ceux qui s'inscrivent dans sa mouvance. D'une part, et c'est celle qui est semble-t-il prépondérante, ils s'attachent à faire, selon l'expression de Mauss, l'"histoire sociale des catégories humaines". Il s'agit, en quelque sorte de remonter en amont de la catégorie de temps et de décri-

⁴ Dans la ligne de ce que nous avançons plus haut relativement au débat objectivisme/subjectivisme, il semble bien que pour les Durkheimiens une telle durée ne s'appréhende pas comme un substrat. C'est sans doute Leach, sur lequel nous reviendrons, qui est le plus explicite sur ce point : pour lui en effet, le temps n'est pas un "déjà là" qui attendrait qu'on le mesure. Nous créons le temps en créant des intervalles dans la vie sociale.

re les formes qu'elle peut prendre dans diverses sociétés. D'autre part, et ce de façon plus allusive, ils abordent la question de ce que l'on pourrait appeler la "performativité" de la catégorie de temps, où le propos est d'investiguer, en aval de la catégorie, son caractère opératoire.

3. Les deux ordres de préoccupation des durkheimiens

3.1. "L'amont" ou l'*histoire sociale de la catégorie de temps*

Si Kant a déplacé le problème du temps en montrant qu'il fallait le considérer moins comme une propriété du monde que comme une catégorie de notre esprit percevant, pour lui les catégories sont en quelque sorte innées. Elles ne peuvent dériver de l'expérience : elles en sont les conditions de possibilité. Pour Durkheim par contre, il faut considérer les catégories "comme de savants instruments de pensée que les groupes humains ont laborieusement forgés au cours des siècles et où ils ont accumulé le meilleur de leur capital intellectuel" (Durkheim, 1968, 27). Ainsi, pour Durkheim, les catégories, et par là le temps, ne sont-elles pas comme pour Kant, inhérentes à la nature de l'homme, elles sont socialement produites.

L'école française de sociologie va certes penser cette production sociale contre l'apriorisme (i.e. la position de Kant) mais le contexte intellectuel dans lequel prennent place ses analyses va la conduire surtout à défendre l'idée d'une conception sociale du temps contre celle d'une nature individuelle du temps. Pour les Durkheimiens, le temps (social) ne résulte pas du temps individuel. A l'inverse, le temps de l'individu dérive du temps social.

D'entrée de jeu, Durkheim insiste sur le fait que c'est au départ de la société saisie "comme réalité sui generis" (1968, 22) qu'il faut rechercher l'origine du temps car c'est elle qui est au principe de la création des catégories. L'individu, dans cette ligne, ne constitue pas une unité d'analyse pertinente : "pour savoir comment sont faites ces conceptions que nous n'avons pas faites nous-mêmes, il ne saurait suffire que nous interrogions notre conscience" (Durkheim, 1968, 27). Au contraire, "du moment que l'on a reconnu qu'au-dessus de l'individu, il y a la société, et que celle-ci n'est pas un être nominal et de raison, mais un système de forces agissantes, une nouvelle façon d'expliquer l'homme devient possible" (Durkheim, 1968, 638).

De même, dans sa critique du subjectivisme bergsonnien qui voit l'origine des divisions conventionnelles du temps dans les pensées individuelles, Halbwachs affirme la dynamique propre au social qui ne saurait se réduire à un ensemble de conventions qu'auraient prises les individus de commun accord : "on ne peut dire, en effet, qu'elle (la division de la durée) résulte d'un accord conclu entre tous les groupes, ce qui impliquerait qu'à un moment donné ils

suppriment les barrières qui les séparent et se fondent pour quelque temps en une seule société qui aurait pour objet de fixer un système de division de la durée" (Halbwachs, 1968, 106). Pour lui, la conscience individuelle n'est que le point de rencontre des temps collectifs qui trouvent leur origine dans la dynamique sociale prise dans son ensemble.

Ainsi, pour l'un comme pour l'autre c'est la société et non l'individu qui est à l'origine du temps, et c'est par là, la société elle-même, comme ensemble de forces agissantes, qui constitue l'unité d'analyse pertinente pour reconstituer l'histoire sociale de la catégorie de temps. Encore faut-il préciser sous quelles modalités ils envisagent le jeu de ces forces agissantes dans la constitution de la catégorie de temps. Voyons ce qu'il en est.

Pour Durkheim (1968), "un calendrier exprime le rythme des activités collectives" (p. 15) ; "c'est le rythme social qui est à la base de la catégorie de temps" (p. 628) ; "ce qui fixe les points de repères par rapport auxquels elle (la durée) est divisée et organisée, ce sont les mouvements de concentration et de dispersion de la société, plus généralement ce sont les nécessités périodiques de la réfection collective" (p. 631). Pour Leach, ce sont les fêtes qui, en créant des intervalles dans la vie sociale, créent le temps. Pour Hubert et Mauss, il y a correspondance entre la périodicité de la vie collective et les divisions de la durée. Pour Halbwachs (1968, 80), "les divisions du temps, la durée des parties ainsi fixées résultent de conventions et de coutumes et (...) elles expriment l'ordre inéluctable aussi suivant lequel se succèdent les diverses phases de la vie sociale".

Pour reprendre l'image organiciste, ce sont donc en quelque sorte les "respirations" propres à la vie collective qui déterminent les divisions de la durée qui servent de repères à tous et, en tout cas pour Durkheim et Leach, construisent la catégorie de temps. Nous avons insisté sur le fait que pour les durkheimiens ces respirations doivent être ramenées à la logique propre du social c'est-à-dire au fonctionnement de la société saisie comme un tout *qui generis* - fonctionnement qui dans l'optique des durkheimiens est autonome par rapport aux individus en ce qu'il agit sur eux bien plus qu'eux n'agissent sur lui.

Ce qui est en question ici semble bien être davantage les divisions de la durée que l'idée de catégorie de l'entendement. Il reste que la notion de rythme qu'avancent les durkheimiens, mais aussi surtout celle d'intervalle que propose plus directement Leach sont pour nous particulièrement intéressantes en ce qu'elles indiquent une façon d'opéralionaliser la notion de temps, si ce n'est en termes de catégories de l'entendement, en tous cas en dehors de la référence à cette sorte de substrat dont nous parlions plus haut.

L'idée de division de la durée implique une forme de raisonnement "vertical" ; on pose une continuité, la durée (dont le statut reste quelque peu ambigu) que les divisions viennent découper introduisant une discontinuité. Les notions de rythme et d'intervalle par contre procèdent d'un mode de raisonnement plus "latéral". Elles impliquent de penser la discontinuité et la conti-

nuité ensemble, l'une par l'autre, comme les deux faces d'un même système de rapports. La notion d'intervalle, comme celle de rythme, porte en elle à la fois un principe de discontinuité (la limite de l'intervalle) et un principe de continuité (l'intérieur de l'intervalle). Par rapport à la simple idée de division de la durée, l'intervalle ne définit pas seulement une discontinuité dans une continuité mais une continuité dans la discontinuité. Autrement dit pas plus que les divisions ne sont pensées comme naturelles, la durée elle-même ne peut être pensée comme naturelle.

Pour Leach, le temps ne préexiste pas aux intervalles, il se constitue, il se crée dans la constitution des intervalles, comme système de rapports entre discontinuité et continuité.

Certes, en raisonnant de la sorte, nous ne retrouvons pas à proprement parler l'idée de catégorie de l'entendement. Mais nous avons cependant celle de voir le temps comme un système de différences/identité, ce que l'on pourrait appeler un "opérateur symbolique". Ni "dans les choses", ni "dans l'homme", le temps comme cadre général et, comme le dit Durkheim, en quelque sorte impersonnel, est une création sociale au sens fort, qui n'est pas une simple relecture d'un temps naturel. Durkheim insistera en effet sur le rôle créateur de la société. Le mot "opérateur symbolique" que nous avons utilisé, ne doit pas laisser supposer que pour les durkheimiens, le temps soit une création "hors tout". Durkheim montre en effet, dans la ligne des "respirations" dont nous parlions plus haut, que "ces cadres, elle (la société) ne les crée pas artificiellement ; elle les trouve en elle ; elle ne fait qu'en prendre conscience" (Durkheim, 1968, 634). C'est un cadre de pensée qui s'est constitué non comme une relecture des divisions naturelles de la durée mais comme une élaboration des divisions sociales d'une durée, elle aussi sociale. Ainsi peut être opérationnalisée l'idée de création sociale du temps dans toute sa force. Si les divisions se rattachent le plus souvent à quelque phénomène matériel, comme la récurrence régulière d'un astre ou comme les saisons, dira Durkheim, c'est seulement parce que des signes objectifs sont nécessaires pour rendre sensible cette organisation essentiellement sociale. L'ordre des priorités analytiques est inversé : le temps n'est pas relecture d'un temps naturel. Le temps est d'abord social⁵.

3.2. *La question de l'"aval"*

A côté des préoccupations relatives à l'origine du (de la catégorie de) temps, l'école française de sociologie s'est encore intéressée à ce que nous appelons "l'aval". Le terme est à dessein assez vague car c'est moins à proprement parler de la catégorie de l'entendement qu'il va être question ici que

⁵ On notera cependant que pour Durkheim nature et social ne s'opposent pas. Voir Durkheim, 1968, page 25 et note 3 page 26.

de l'action des divisions de la durée et de la représentation collective du temps sur l'ordre social⁶.

En deça des modalités diverses selon lesquelles cette question est développée, on peut à nouveau déceler à l'intérieur de la perspective durkheimienne, une grande convergence dans la manière dont elle est posée. Pour les durkheimiens, on s'en sera douté, l'action "du temps" est traitée en termes de "fonction" : les divisions de la durée remplissent une fonction cruciale dans le maintien de l'ordre social.

Pour Durkheim en effet, si un calendrier exprime le rythme des activités collectives, il a aussi pour fonction d'en assurer la régularité. Halbwachs reprenant Durkheim indique que, pour celui-ci, "la vie en société implique que tous les hommes s'accordent sur les temps et les durées et connaissent bien les conventions dont ils sont l'objet. C'est pourquoi il y a une représentation collective du temps" (Halbwachs, 1968, 80). Pour Leach, une des fonctions les plus importantes des fêtes est d'ordonner le temps ; sans celles-ci les périodes qu'elles créent "n'existeraient pas et l'ordre disparaîtrait de la vie sociale" (Leach, 1968, 228).

Comme précédemment, l'unité de réflexion est d'abord "la société" saisie comme un tout dont les divisions de la durée, en tant qu'elles ordonnent la vie collective, assurent la régulation. Ici deux idées se superposent. C'est d'abord l'idée que la représentation du temps (ici les divisions de la durée saisies au plan des représentations) remplit une fonction sociale (cf. supra). Mais c'est aussi et surtout, de façon sous-jacente, l'idée que les divisions "effectives" de la durée induisent une synchronisation de la vie collective, synchronisation qui, comme on vient de l'évoquer, est vue comme une condition de l'ordre social.

Sur la manière dont s'opère cette synchronisation au départ des divisions conventionnelles de la durée, les durkheimiens sont en général peu explicites. Et c'est assez normal : dans la mesure où l'unité d'analyse est la société prise comme un tout, qui a ses règles de fonctionnement propres, le problème ne se pose pas vraiment puisque, dans leur conception, divisions de la durée et synchronisation s'impliquent mutuellement dans l'autoproduction de la société.

Cependant, en insistant sur l'irréductibilité du temps social au temps individuel, Durkheim et surtout Halbwachs indiquent en quelques traits com-

⁶ La dimension "catégorie de l'entendement" n'est pas complètement absente : "Pour pouvoir vivre, elle (la société) n'a pas seulement besoin d'un suffisant conformisme moral ; il y a un minimum de conformisme logique dont elle ne peut se passer. Pour cette raison, elle pèse de toute son autorité sur ses membres afin de prévenir les dissidences. Un esprit déroge-t-il ostensiblement à ces normes de toute pensée ? Elle ne le considère plus comme un esprit humain dans le plein sens du mot, et elle le traite en conséquence. C'est pourquoi, quand, même dans notre for intérieur, nous essayons de nous affranchir de ces notions fondamentales, nous sentons que nous ne sommes pas complètement libres, que quelque chose nous résiste, en nous et hors de nous" (Durkheim, 1968, 24).

ment, si l'on prend pour unité d'analyse l'individu et non plus la société, se pose alors la question qui nous occupe pour l'instant, de savoir comment s'opère *in concreto* la synchronisation au départ des divisions de la durée. Les individus, pour eux, sont soumis aux divisions de la durée qui ordonnent la vie collective et qui par là garantissent l'ordre social. Et ce, sur deux plans différents : d'abord celui de la représentation du temps⁷, ensuite celui des comportements.

1. Pour Halbwachs, la conscience individuelle n'est que le point de rencontre des temps collectifs. Durkheim, lui, affirme que "le rythme de la vie collective domine et embrasse les rythmes variés de toutes les vies élémentaires dont il résulte ; par suite, le temps qu'il exprime domine et embrasse toutes les durées particulières" (Durkheim, 1968, 632). Dans cette ligne, le temps tel que le perçoit l'individu dérive du temps social. Durkheim insistera sur ce que cette nature sociale du temps explique la "nécessité" avec laquelle celui-ci s'impose aux individus, nécessité que la philosophie rapportait au caractère "*a priori*" des catégories de l'entendement (Durkheim, 1968, 23).
2. Halbwachs, et ce plus explicitement que les autres, montre que les comportements individuels eux-mêmes et non plus seulement la perception que l'on a du temps, sont contraints par les divisions de la durée socialement établies. "Le temps fait souvent peser sur nous une dure contrainte" (Halbwachs, 1968, 80) ; il parlera dans la même ligne de discipline sociale à laquelle l'individu est obligé de se plier dans ses occupations et distractions. Il est difficile de déterminer si cette contrainte relève d'abord pour lui de ce que l'on pourrait appeler pour reprendre l'expression courante "des normes temporelles" ou s'il s'agit plutôt d'une contrainte de fait. Nous pencherions cependant pour la seconde position. Halbwachs en effet s'attache à montrer combien la synchronisation appelle la synchronisation : "Si je veux aller à mon bureau, je ne puis m'y rendre au moment où le travail est interrompu (...) Il faut bien que j'arrive à l'heure, si je veux assister à un concert, ou à une pièce de théâtre, ne pas faire attendre les convives du dîner où je suis invité, ne pas manquer mon train" (Halbwachs, 1968, 81). Si les divisions de la durée sont contraignantes, Halbwachs indique que nous nous y résignons, et même que nous nous en accommodons assez bien. Et ce du fait qu'elles sont traditionnelles, qu'elles résultent de conventions et de coutumes et qu'elles expriment, comme on l'a signalé, l'ordre inéluctable suivant lequel se succèdent les diverses phases de la vie sociale.

On retiendra surtout de cette analyse de "l'aval" que, pour ce qui est du plan "de la représentation", les durkheimiens insistent sur l'efficace du temps social sur l'individu : la structuration interne de la durée personnelle n'est

⁷ Nous laissons intentionnellement de côté ici les analyses passionnantes d'Halbwachs sur la mémoire, qui pourraient trouver place ici. Le sujet demanderait à lui seul tout un travail.

pas individuelle ou personnelle, elle a une origine sociale. Outre cet aspect "représentation", l'efficace du temps social s'appréhende encore, pour les durkheimiens en termes de conformité des comportements dans le temps.

4. Conclusion

On aurait pu s'attendre à ce qu'ayant posé le temps comme une catégorie de l'entendement, les durkheimiens se soient davantage intéressés, pour ce qui est de "l'aval", à la relation entre temps et signification. Si cette dimension n'est certes pas absente - puisqu'ils s'intéressent à l'aspect "représentation" - il semble que les durkheimiens, en tout cas pour ce qui est de "l'aval", soient restés en mineure par rapport à leur intuition.

Pour notre part, nous pensons que revenir à l'idée même de catégorie de l'entendement (avec l'addition de Durkheim : "socialement produite") peut ouvrir à l'interprétation un champ et une voie d'investigation qui à notre sens restent peu exploités par la sociologie du temps. Ce champ peut être décrit comme celui de la constitution symbolique de notre réalité.

La relation temps/signification n'est certes pas absente au sein de la sociologie du temps. Mais elle se formule en général comme une interrogation sur la signification du temps ou sur les diverses significations qui se greffent sur les différentes temporalités. La perspective durkheimienne nous invite à un léger déplacement de point de vue. En proposant de voir le temps comme une catégorie de l'entendement - socialement produite s'entend - elle invite à penser le temps, dans la ligne de Leach, comme un "opérateur symbolique" qui participe à la constitution de notre univers de sens, et, bien plus, de notre réalité.

Pour pousser à bout, cependant, l'intuition de Durkheim et entrer dans ce champ que nous indiquons, que d'après nous elle ouvre à l'interprétation, il faut revenir à Kant.

Kant ne parlait pas à propos du temps de catégories de l'entendement, mais de "conditions de possibilités de toute expérience a priori". Pour Kant, le temps comme l'espace sont des formes de notre sensibilité ou de ce qu'il appelle l'intuition. Nous parlerions plutôt aujourd'hui de perception. Pour Kant, la façon dont nous intuitionnons les choses, la façon dont elles nous apparaissent est "conformée" par ces cadres de perception que sont l'espace et le temps. Le monde dans lequel nous vivons, la réalité qui est la nôtre ne peut donc être celui des choses en soi (le monde des noumènes), c'est la réalité telle qu'elle est toujours conformée par ces cadres au départ desquels nous l'appréhendons (le monde des phénomènes).

Il y a en quelque sorte immédiateté du monde perçu et de la perception. Alors que la notion de catégorie de l'entendement conçoit le temps comme un principe d'intelligibilité des choses préconstituées, la notion de perception

permet de penser le temps, non pas comme "dans les choses" ni "sur les choses", mais comme un de ces codes incontournables avec lequel notre réalité nous apparaît telle que déjà constituée comme univers de sens et qui participe de sa constitution. Le temps de la sorte est conçu non comme un principe d'intelligibilité d'une réalité préexistante mais comme un critère culturel (si l'on admet qu'il est socialement produit) constitutif de notre réalité, de ce qui nous apparaît comme réalité, de notre univers de sens.

Le rapport entre temps et sens qu'invite à investiguer cette ouverture théorique conduit à penser le symbolique non comme greffé sur les choses mais comme constitutif des choses, comme constitutif de notre réalité, de ce que Kant appelait le monde des phénomènes. Il invite à penser le temps non en référence à un substrat naturel ou en soi susceptible de faire l'objet de multiples relectures culturelles mais comme un produit culturel au sens fort, qui constitue notre réalité comme déjà une réalité de sens. Il invite à s'interroger moins sur la signification *du temps* qu'à la manière dont le temps intervient dans la constitution (symbolique) de notre réalité.

C'est en quelque sorte à un changement de paradigme que nous invite l'intuition durkheimienne, changement de paradigme qui renouvelle nos façons de penser et nos questions, et qui peut, par là, renouveler aussi notre connaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- BASTIDE R. (1970), "Mémoire collective et sociologie du bricolage", *L'Année sociologique*, 21, 65-108.
- COSER L.A. & COSER R.L. (1963), "Time Perspectives and Social Structure" in GOULDNER & GOULDNER (Eds.), *Modern Sociology*, Burlingame : Hacourt, Brace and World, New York, 638-647.
- DURKHEIM E. (1968), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, Paris, pp. 12-28, 627-635 (1912).
- ELCHARDUS M. (1985), "Het sociale Substraat van de tijd", *Tijdschrift voor Sociologie*, 4, 317-354.
- ELIAS N. (1985), *Een Essay over tijd*, Meulenhoff, Amsterdam.
- HALBWACHS M. (1968), *La mémoire collective*, PUF, Paris.
- HUBERT H. & MAUSS M. (1929), *Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie*, *Mélanges d'Histoire des religions*, Alcan, Paris.
- KOLAJA J. (1969), *Social System and Time and Space. An introduction to the Theory of Recurrent Behavior*, Pittsburg, Louvain.
- LEACH E.R. (1968), *Critique de l'Anthropologie*, PUF, Paris.

II.

**L'EXPERIENCE DU TEMPS : STRUCTURES
ET REPRESENTATIONS**

**ZEITERFAHRUNG : STRUKTUREN
UND VORSTELLUNGEN**

SOZIALE VERWALTUNG VON ZEIT : ZEITORDNUNG UND ZEITBEWUSSTSEIN

Marlis Buchmann

Soziologisches Institut der Universität Zürich
Birchstrasse 95, CH - 8050 Zürich

In Saint-Exupéry's "Le Petit Prince" (1982) trifft der kleine Prinz auf seiner interplanetarischen Reise durch die menschliche Gesellschaft mit all ihren Charaktertypen und sozialen Grundsituationen auf einen Händler, der mit "höchst wirksamen, durststillenden Pillen" handelt. Nur eine davon pro Woche genügt "et l'on n'éprouve plus le besoin de boire". Wozu eine solche Pille, möchte der kleine Prinz wissen, und der Händler führt den enormen Zeitgewinn ins Feld : "C'est une grosse économie de temps (...) Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine". Noch leuchtet dem kleinen Prinz dieses Verkaufsargument für die Pillen nicht ein : "Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ?". Von der hohen Bedeutung, welche die Zeit im sozialen Leben der modernen Gesellschaft einnimmt, von ihrer zunehmenden Verknappung und der daraus resultierenden Verpflichtung zu optimaler Zeitnutzung weiss er noch nichts. Sein Zeitbewusstsein - und darin ist er ein echter Prinz - ist vorindustriell, wenn wir Lewis Mumford (1934) in seinem bekannten Buch "Technics and Civilization" folgen wollen ; denn danach ist "the clock, not the steam engine (...) the key machine of the industrial age". Der Händler verweist nun den Prinzen auf den universalen Tauschwert der Zeit und damit ihren beliebig individualisierbaren Gebrauchswert : "On en fait ce que l'on veut" - Zeit ist dem andern universalen Tauschmittel vergleichbar, dem Geld : "Time is Money", auch dies seit Benjamin Franklin eine der Grundeinsichten der neuzeitlichen Gesellschaft. Doch wie reagiert der kleine Prinz auf diese Ordnungsgrundsätze der Zeit in der modernen Gesellschaft ? "Moi (...) si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine (...)", Gemächlichkeit als Ausdruck für den individuellen Eigensinn des Zeiterlebens und damit für soziale Unabhängigkeit und individuelle Autonomie, selbst als Distinktionsmerkmal einsetzbar, wie es Walter Benjamin (1983) in seinen Betrachtungen über den Flaneur im Passagenwerk beschreibt : "1839 war es elegant, beim Promenieren eine Schildkröte mit sich zu führen. Das gibt einen Begriff vom Tempo des Flanierens in den Passagen". Gemächlichkeit aber auch als Ausdruck des symbolischen oder faktischen Widerstandes gegen die sozial durch rationalisierte Zeitbewirtschaftung. Man denke etwa an Bummelstreiks oder bummelstreikähnlichen "Dienst nach Vorschrift". Dass die Geschichte der modernen Gesellschaft eine Geschichte der Kämpfe um die Zeit ist, ein sich über Generationen hinziehender, mühseliger Prozess der Internalisierung der Zeitdisziplin, hat E. P. Thompson (1967) in seinem inzwischen

schen klassischen Aufsatz "Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism" dokumentiert.

Es überrascht nun angesichts der so offensichtlichen Bedeutung der Zeit als eines zentralen Ordnungsfaktors in der Gesellschaft, insbesondere der modernen, dass dieses Thema in der Soziologie relativ wenig systematische Zuwendung erfahren hat (Maines, 1987). Zwar wurde gelegentlich festgestellt, dass Zeitlichkeit eine Schlüsselkategorie für das Verständnis menschlicher Interaktion und Kooperation sei. So hat z.B. Georg Simmel bereits 1903 in seinem Aufsatz "Die Grossstädte und das Geistesleben" auf das Chaos hingewiesen, das entstehen würde, "wenn alle Uhren in Berlin plötzlich in verschiedener Richtung falsch gehen würden, auch nur um den Spielraum einer Stunde". Damit thematisierte er schon früh den gesellschaftlichen Zwang zur zeitlichen Koordinierung und folgerte: "So ist die Technik des grossstädtischen Lebens überhaupt nicht denkbar, ohne dass alle Tätigkeiten und Wechselbeziehungen aufs pünktlichste in ein festes, übersubjektives Zeitschema eingeordnet würden".

Doch von solchen isolierten Fällen abgesehen hat erst neuerdings in der Soziologie eine intensivere Beschäftigung mit der Zeit unter dem Aspekt ihrer sozialen Bedeutung eingesetzt. Zweifellos steht diese wissenschafts-historische Entwicklung im Zusammenhang mit den gegenwärtigen sozialen Umbrüchen und Wandlungsprozessen westlicher Industriegesellschaften. Solche Umbrüche lassen sich in vielen Bereichen sozialer Wirklichkeit wie auch in der individuellen Lebensführung nachweisen und betreffen gerade auch das soziale Zeitverständnis und die individuelle Zeitperspektive.

An diese gesellschaftlich bedeutsamen Erscheinungen möchte ich im folgenden anknüpfen. Ein kurzer Überblick über die klassischen und neueren Zeitkonzeptionen in der Soziologie soll den Rahmen abstecken, in dem ich dann das eigentliche Thema erörtern will: die Frage nach den Auswirkungen der gegenwärtigen gesellschaftlichen Wandlungsprozesse auf die soziale Zeitordnung und das individuelle Zeitbewusstsein. Dabei werde ich von der These ausgehen, dass die vielfältigen aktuellen Flexibilisierungstendenzen von Zeitstrukturen eine zusätzliche Erhöhung der Komplexität der Zeitordnung im sozialen Leben bewirken und damit neue Anforderungen an das individuelle Zeitbewusstsein und Zeitmanagement stellen.

Soziologische Zeitkonzepte

An der Art und Weise, wie der Händler und der kleine Prinz das Zeitproblem thematisieren, lassen sich in nuce die klassischen Konzeptionen über die Zeit in der Soziologie nachzeichnen. Mit seinem Hinweis auf die Sachverständigen und ihre Berechnungen tritt der Händler gewissermassen als Repräsentant der überindividuellen, sozialen Zeitordnung auf, während der kleine Prinz die Verwendung von dreiundfünzig übriggebliebenen Minu-

ten an seine subjektive Bedeutung von Zeit knüpft. Zeit als "soziale Tatsache" versus Zeit als "subjektive Konstruktion" - diese beiden Pole markieren zugleich die klassischen soziologischen Positionen.

Die erste Position verbindet sich mit Emile Durkheim (Katovich, 1987). In seinem Buch "Les formes élémentaires de la vie religieuse" stellt er eine je eigene, individuelle Zeit der sozialen Zeit gegenüber "tel qu'il est objectivement pensé par tous les hommes d'une même civilisation". Insofern Zeit nicht nur das individuelle Leben, sondern dasjenige einer sozialen Gruppe oder der Gesellschaft strukturiere, sei sie eine kollektive Vorstellung, eine soziale Tatsache : Kalender und Zeitpläne reflektierten den Rhythmus des sozialen Lebens und hielten ihn zugleich auch aufrecht.

Durkheim entwickelte sein Zeitkonzept an der fundamentalen Distinktion von Sakralem und Profanen. Die Trennung beider Sphären, an welche die soziale Organisation des religiösen Lebens gebunden ist, basiere wesentlich auf zeitlicher Abgrenzung. Daher sei die Zeit ein bedeutsames Differenzierungsprinzip in der Gesellschaft. Sie trenne das, was nicht zusammengehört - und das ist in letzter Instanz eine genuin soziale Frage. Ob es sich um die Wechselrede im Gespräch handelt, um die Abfertigung von Klienten in einem Dienstleistungsbetrieb oder um eine heimliche Liebschaft, immer geht es darum, Gleichzeitigkeit sozialer Situationen zu vermeiden, wozu die normative Kraft temporaler Grenzziehungen eingesetzt wird.

Die zur zeitlichen Differenzierung komplementäre Dimension der Koordination sozialer Aktivitäten steht im Zentrum der frühen Überlegungen zur Zeit von Pitirim A. Sorokin und Robert K. Merton (1937). "All time systems", so argumentieren sie, "may be reduced to the need of providing means for synchronization (...) of the constituents of social groups". Zeitliche Bezugssysteme seien daher relativ, erklärten sich aus der Logik jeweiliger sozialer Prozesse und stellten letztlich soziale Konventionen dar.

An diese Denktradition anknüpfend unterscheiden verschiedene jüngere zeitsoziologische Arbeiten vier temporale Muster, die in der modernen Gesellschaft weite Bereiche des sozialen Lebens regeln (Zerubavel, 1976, 1981 ; Heinemann & Ludes, 1978 ; Lewis & Weigert, 1981 ; Bergmann, 1983). Temporale Regelmässigkeiten beruhen erstens auf der Einbettung sozialer Situationen und Ereignisse in starre sequentielle Strukturen. Solche geregelten Abfolgen finden sich von der Organisation von Bildungslaufbahnen über die Abwicklung einzelner Verwaltungsakte bis hin zur Reihenfolge der Speisen beim Essen. Zweitens ist die soziale Standardisierung der Dauer von Ereignissen Bestandteil der Zeitstruktur. So sind Arbeitszeiten, aber auch Besuche bei Bekannten danach geregelt, wie lange sie währen sollen. Die Normierung der zeitlichen Lokalisierung von Ereignissen legt drittens fest, wann sie stattfinden. Dafür ist die zeitliche Festlegung der Volljährigkeit ebenso beispielhaft wie der standardisierte Beginn der Nachrichten im Fernsehen. Und die Regelung des Rhythmus bestimmt viertens, wie oft bestimmte Ereignisse auftreten dürfen : Geschäftsbilanzen und politische Wahlen

wiederholen sich in vorgegebenen Rhythmen und konstituieren so spezifische "soziale Zyklen".

Im Unterschied zu dieser strukturellen Sicht, in der Zeit als äussere, vom individuellen Bewusstsein unabhängige Grösse erscheint, diskutieren handlungstheoretische Ansätze, insbesondere der Symbolische Interaktionismus, das Zeitproblem im Rahmen der subjektiven Bedeutung, den die beteiligten Akteure einer Situation beimessen. George Herbert Mead (1929, 1932) hat dazu die entscheidenden, allerdings nach wie vor noch wenig beachteten Beiträge geliefert.

Mead's Zeitkonzept ist eng mit dem für seine Handlungstheorie wesentlichen Begriff des Perspektivenwechsels verknüpft. Im Prozess der Rollenübernahme sind Menschen fähig, sich zugleich selbst wie auch aus der Perspektive anderer wahrzunehmen. Sie stimmen ihre Perspektiven wechselseitig ab, indem sie das zukünftige Handeln des anderen antizipatorisch verringenwärtigen und so eine gemeinsame, also eine intersubjektive Zeit aufbauen. Diese im Perspektivenwechsel eingebaute Reflexionsphase konstituiert die Gegenwart als den Ort der Realität, von dem aus Vergangenheit und Zukunft symbolisch rekonstruiert, also vergangene und zukünftige Ereignisse im Hinblick auf ihre gegenwärtige Bedeutung neu geordnet werden. So ist Zeit keine unabhängige von den Individuen strukturierte Grösse, sondern sie ist an individuelle Interpretationsleistungen gebunden.

Obwohl Vergangenheit als symbolisch rekonstruierte die Gegenwart nicht völlig determinieren kann, ist sie gleichzeitig aber auch nicht beliebig manipulierbar; sie legt, wie Mead mit seinem Begriff der "social structural past" betont, bestimmte Wahrscheinlichkeiten für zukünftige Ereignisse fest¹. Diese doppelte Bestimmung der Vergangenheit strukturiert die Gegenwart im Spannungsfeld von Kontinuität und Diskontinuität. "The novel", so Mead, in der je gegenwärtigen Situation erzeugt Diskontinuität; kontinuierliche Gegenwart ist umgekehrt "the inevitable", das durch vergangene Ereignisse Festgelegte.

An diese zeittheoretischen Auffassungen knüpft in der neueren Soziologie insbesondere Niklas Luhmann (1968, 1976, 1979, 1980) an und integriert sie teilweise in seine freilich sehr abstrakte und stark formalisierte Systemtheorie. Danach erhöht die funktionale Differenzierung die gesellschaftliche Komplexität und Interdependenz gerade auch in zeitlicher Hinsicht. Indem sich soziale Teilsysteme gegenüber ihrer Umwelt ausdifferenzieren und intern funktional spezialisieren, entwickeln sie ihre eigenen Zeitstrukturen, ihre eigenen Zeitgrenzen und beanspruchen zur Erfüllung ihrer eigenen Aufgaben Zeit, insbesondere auch zur Synchronisation mit anderen Teilsystemen.

¹ Maines et al. (1983) liefern eine ausgezeichnete Übersicht über Mead's Theorie der Vergangenheit.

Komplexität und Interdependenz stellen nun für Luhmann die systemstrukturellen Bedingungen für das in hochdifferenzierten Gesellschaften zentrale Problem der Zeitknappheit dar. Zeit wird knapp, weil die vielfältigen Beziehungs- und Handlungsmöglichkeiten immer nur zum Teil tatsächlich auch verwirklicht werden können. Diese Diskrepanz zwischen Möglichkeitshorizont und Erwartungshorizont zwingt zur Selektion, die ihrerseits Zeit beansprucht, demgemäß Zeit erneut verknapppt. Die hohe Interdependenz der Teilsysteme trägt ebenfalls zur Verknappung von Zeit bei, da die zunehmenden Koordinationserfordernisse zur Institutionalisierung unzähliger Termine und Fristen führen, die wiederum neue Termine und Fristen erzeugen, wodurch Synchronisationsprobleme notwendigerweise wachsen. Zunehmende Zeitknappheit zwingt daher zu permanenter Entwicklung zeitsparender Techniken. Optimale Zeitnutzung wird damit zu einer vitalen Bedingung zur Bewältigung von Zeitdruck.

Flexible Zeitstrukturen in der Wirtschaft und Arbeitswelt

Wenden wir uns nun von den stark formal-abstrakten systemtheoretischen Überlegungen Luhmanns einigen konkreten sozialen Entwicklungsscheinungen zu und fragen wir uns, ob und wieweit gegenwärtige gesellschaftliche Wandlungsprozesse auch das soziale Zeitverständnis und die individuelle Zeitperspektive berühren ?

Da sind einmal die gegenwärtig sich ausbreitenden Zweifel an der das industrielle Zeitalter prägenden Fortschrittsidee. Permanente und beschleunigte Innovation als Kern des Fortschrittsgedankens, einer linearen Bewegung in eine offene Zukunft, wird heute zum Teil als Grenze erfahren : als entschwindende Zukunftsgewissheit. Sie resultiert aus der wachsenden Unsicherheit über die gesellschaftlichen Bewältigungsmöglichkeiten wissenschaftlich-technischer Erneuerungen und ihrer Nebenfolgen. Parallel dazu häufen sich die Anzeichen, dass das "Lebensscript", die normativ gestützte temporale Struktur des Lebenslaufs, in vielen Fällen nicht mehr so ganz stimmt. Faktische Brüche im Bildungs-, Berufs-, und Familienverlauf lösen die bislang in hohem Masse standardisierte Verkettung von Lebensereignissen auf, die dem Lebenslauf Kontinuität gab, ihn vorhersagbar machte und dadurch eine stabile, linear langfristige Zeitperspektive ermöglichte². Schliesslich untergräbt das in den letzten Jahren sich ausweitende Angebot von Rund-um-die-Uhr-Dienstleistungen die alltägliche Zeitroutine, entledigt sie ihres bislang fest verankerten kollektiven Rhythmus und läuft im Ergebnis auf eine Ge-

² In dieser Zeitperspektive wird die Gegenwart als Ergebnis der Vergangenheit erfahren, die in die Zukunft führt (Rammstedt, 1975).

sellschaft hinaus, die immer geöffnet hat - auf die "ruhelose Gesellschaft", so kürzlich Jürgen Rinderspacher (1985)³.

In diesem vielschichtigen Wandlungsprozess temporaler Ordnungen sind die sich abzeichnenden neuen Zeitstrukturen in der Arbeits- und Berufswelt von besonderer Bedeutung. Denn sie beeinflussen massgeblich die Zeitperspektive und die Zeitverwendung von Individuen. Ihnen wollen wir uns noch genauer zuwenden. Seit etwa einem Jahrzehnt sind in den meisten westlichen Industriegesellschaften Tendenzen zur Arbeitszeitflexibilisierung einerseits und zur Flexibilisierung berufsbiographischer Zeitstrukturen andererseits zu beobachten (Offe et al., 1983; Schmid, 1985).

Diese Entwicklungen hängen eng mit den gegenwärtigen technologischen Umschichtungsprozessen in Produktion und Dienstleistung zusammen. Sie beruhen auf der Mikroelektronik als Basistechnologie, die der weiteren Rationalisierung und Automatisierung von Arbeitsabläufen dient, zugleich eine größere Produktionsflexibilität ermöglicht und durch die Vernetzung von Arbeitsprozessen insbesondere auch als Organisationstechnologie einsetzbar ist. Auf ihrer Basis können daher flexiblere Organisationsformen institutionalisiert werden, welche die Anpassungsbereitschaft von Industrie- und Dienstleistungsunternehmen gegenüber immer schwerer kalkulierbarer und immer schneller auftretender Umweltveränderungen erhöhen.

Dazu dient auch die Institutionalisierung flexibler Arbeits- und Beschäftigungszeiten, die der Tendenz nach eine veränderte Strategie zur Zeitökonomisierung anzeigen und zu neuen sozialen Zeitstrukturen in der Wirtschaft führen. Vielfältige Formen arbeitszeitlicher Flexibilisierungen wie Gleitzeit, Teilzeitarbeit, Job-sharing, kapazitätsorientierte variable Arbeitszeit, Leiharbeit, befristete Aufträge eröffnen den Unternehmen Spielräume in der Nutzung von Arbeitskraft und erhöhen dadurch ihre Reaktions- und Umschaltungsmöglichkeiten angesichts diskontinuierlicher, kontingenter Entwicklungen der Wirtschaft⁴. Und Wettbewerbsvorteile im Kampf um Absatzmärkte oder schlicht die Überlebensfähigkeit von Unternehmen - hängen je länger je mehr von der Beherrschung des Zeitfaktors ab. "Wie im Sport, wo längst die Zentel- und Hundertstelsekunden über Sieg oder Niederlage entscheiden", so Helga Nowotny in ihrem neuesten Buch mit dem Titel "Eigenzeit", "sind es im internationalen Wettkampf um Märkte und technologische Innovationsvorsprünge die kleinen zeitlichen Differenzen, die Profit und weitere Vorsprünge bringen". Die Zeitökonomisierung erreicht daher im gegenwärtigen gesellschaftlichen Wandlungsprozess eine neue Stufe erreicht: Die fle-

³ Nachdem die Expansion im Raum längst abgeschlossen ist, also keine räumlichen Grenzen mehr zu durchstossen sind, erhält die Erschließung neuer Zeitzonen vermehrte Bedeutung. Zeit ist in Murray Melbin's Worten (1978) "the last great frontier of human migration (...) a spreading of wakeful activity throughout the twenty-four hours of the day".

⁴ Erstaunlicherweise fliesst dieser Aspekt in viel geringerem Masse in die öffentliche Diskussion um flexible Arbeitszeiten ein als die Tatsache, dass damit Arbeitnehmerwünsche nach freierer Gestaltung ihrer Arbeitszeit abgedeckt werden.

xible Zeitnutzung, die auf eine ständige, jederzeitige Verfügbarkeit von Gütern, Dienstleistungen, Informationen und auch Menschen drängt.

Verändern flexible Arbeitszeiten vor allem die tägliche Zeitroutine, die Alltagszeit, so berühren flexible berufsbiographische Zeitstrukturen die temporale Gliederung des Lebenslaufs, die Dimension der Lebenszeit. Diese Tendenzen sind vor allem darauf zurückzuführen, dass die erhöhte Einführungs- und Verbreitungsgeschwindigkeit immer neuer Technikgenerationen den Verschleissprozess beruflicher Qualifikationen beschleunigt (Buck, 1985), sodass inzwischen in einigen Berufszweigen die mittlere Lebensdauer von Berufen das mittlere Arbeitsleben der darin Tätigen unterschreitet⁵. Die abnehmende Halbwertszeit der Vermarktbareit von Berufskompetenzen reduziert die Wahrscheinlichkeit eines kontinuierlichen Entwicklungsprozesses auf der Basis eines einmal erlernten Berufes. Berufsbiographien zeichnen sich in vermehrtem Mass durch Diskontinuitäten aus, die eine laufende Neuorientierung erfordern.

All diese Prozesse treiben die gesellschaftliche Individualisierung weiter voran (Buchmann, 1989). Flexible Arbeitszeiten führen zu unterschiedlicher Dauer, Lage und Regelmässigkeit des Arbeitskräfteeinsatzes, unterhöhlen damit die Institution des Normalarbeitstags und schwächen so den kollektiven Rhythmus des sozialen Lebens ab⁶. In ähnlicher Weise untergräbt die wachsende Diversifizierung zeitlicher Beschäftigungsverhältnisse die Norm lebenslanger Ganztagsarbeit, worauf sich die zeitliche Gliederung vor allem der männlichen Berufsbiographie abstützt. Der beschleunigte Verschleiss von Berufskompetenzen schliesslich führt zu einer Zerfaserung kollektiv gültiger beruflicher Werdegänge, die sich durch typische Sequenzen und relativ stabile Erwartungshorizonte auszeichnen. Dabei ist freilich einschränkend zu bemerken, dass dies längst nicht für alle Berufe in gleichem Masse gilt.

Individuelle Zeitorientierung und der Umgang mit Zeit

Welche möglichen Konsequenzen können aus diesen Entwicklungstendenzen für den Aufbau der individuellen Zeitperspektive und den Umgang mit Zeit abgeleitet werden ? Es lassen sich meines Erachtens zwei Schlussfolgerungen ziehen.

⁵ Das heisst : Das Tempo des berufsstrukturellen Wandels ist unter die Generationenschwelle gefallen. Veränderungen in der beruflichen Qualifikationsstruktur fallen nicht mehr mit dem Austausch von Generationen auf dem Arbeitsmarkt zusammen (Müller, 1983).

⁶ Die Tendenz zur Auflösung des Normalarbeitstages wirkt sich normative Regulierung der Arbeitszeit aus. Bislang waren vor allem der Staat und die Gewerkschaften, die beide die Standardisierung und Homogenisierung der Arbeitszeit befürworten, die wichtigsten Akteure zur Regulierung der Lage, der Dauer und der Verteilung von Arbeitszeit. Mit der Aufweichung des Normalarbeitstages erhalten die einzelnen Firmen ein grösseres Gewicht hinsichtlich der Regelung von Arbeitszeit (Offe et al., 1983 ; Negt, 1984).

Flexiblere Zeitordnungen im Alltag und im Lebenslauf steigern erstens die Vielfalt gesellschaftlicher Zeitenformen, was vermehrte individuelle Vermittlungsleistungen zwischen verschiedenen Zeitplänen erforderlich macht und folglich auch zu zunehmenden Synchronisationsproblemen führt. In der Luhmannschen Konzeption des Zeitproblems steigt mit wachsenden Anforderungen zeitlicher Koordination das Bewusstsein knapper Zeit, was im Ergebnis auf eine höhere Bewertung der Zeit hinausläuft. Kurz: Flexiblere Zeitstrukturen verlangen in stärkerem Masse einen individuell reflektierten Umgang mit Zeit, erfordern häufigere Entscheide, wie Zeit strukturiert und verwendet werden soll und erhöhen damit die Anforderungen an die zeitliche Handlungskompetenz des einzelnen. So ist zeitgerechtes Handeln insbesondere für die Synchronisation der berufsbiographischen Entwicklung mit der Gültigkeitsdauer von Berufsqualifikationen im Beschäftigungssystem notwendig. Die Erneuerung von Berufskompetenzen als Schutz vor Dequalifikation oder gar Arbeitslosigkeit erfordert individuelle Investitionen in Weiterbildung, die in hohem Masse zeitökonomischer Rationalität unterliegen. Es gilt im Bewusstsein knapper Zeit - hier knapper Lebenszeit - nicht nur in sachlicher Hinsicht adäquate Entscheidungen zu treffen, sondern insbesondere auch durch richtiges Timing beruflicher Weiterbildung Zeit in optimaler Weise zu nutzen.

Zweitens deutet die gegenwärtige Flexibilisierung berufsbiographischer Zeitstrukturen mögliche Veränderungen im Zeitbewusstsein an. Obwohl Zeitbewusstseinsformen und ihre Ausprägungen zwischen verschiedenen sozialen Gruppen stark variieren, wie empirische Arbeiten zur individuellen Zeitperspektive nahelegen, dürfte dennoch das lineare Zeitbewusstsein mit offener Zukunft die dominante Form in westlichen Industriegesellschaften darstellen⁷. Unter Verwendung von George Herbert Mead's Zeittheorie verknüpfen nun David Maines und Monica Hardesty (1987) dieses Zeitbewusstsein mit der Struktur des Lebenslaufs: "Linear temporal worlds rest on the underlying assumption of life course continuity. They assert that novelty, or unexpected events, will be defined in a way that accommodates that continuity". In dem Masse, wie nun soziale Wandlungsprozesse die Kontinuität beruflicher Laufbahnen untergraben, Diskontinuitäten sich häufen, wird es schwieriger, so könnte man vermuten, diesbezügliche Ereignisse und Stationen in der Zeitdimension als aufeinander aufbauende Sequenzen zu interpretieren, die ein lineares Zeitbewusstsein stützen. Berufliche Entwicklungen werden kontingenter, sind daher in geringerem Masse voraussagbar und mit grösseren Unsicherheiten behaftet. Sie könnten nun ein entsprechendes Zeitbewusstsein fördern, worauf Maines und Hardesty (1987) aufmerksam machen: "Contingent temporal worlds rest on the underlying assumption of the certainty of novelty in the life course. Disruption and deflections are expected as normal events of the anticipated future". Das kontingente Zeitbewusst-

⁷ Siehe Tismer (1985) für empirische Studien über schichtspezifische Zeitorientierungen; Maines und Hardesty (1987) sowie Trommsdorff et al. (1979) für geschlechtsspezifische Zeitperspektiven.

sein also als neue mögliche Form der Erfahrung von Zeit ; ein "digitales" Zeitbewusstsein, wie Hanns-Georg Brose (1982, 1983, 1984, 1985) es nennt. Dies in Anlehnung an die digitale Zeitanzeige, in der die springende Sekundenziffer neben der Dauer auch das Moment der Diskontinuität abbildet im Gegensatz zur analogen Zeitanzeige, in der das Verfließen der Zeit eine kontinuierliche Bewegung ist. Handeln im Rahmen dieser Zeitkonzeption dürfte stärker darauf angelegt sein, sich offen und flexibel zu halten für mögliche alternative Zukünfte ; gegenwärtige Entscheidungen sollen die Zukunft nicht irreversibel festlegen und verbauen. Im Gegenteil : Angesichts instabiler Umweltbedingungen und diskontinuierlicher Entwicklungen sollen sie im Hinblick auf ihre Kompatibilität mit möglichst vielen zukünftigen Optionen bewertet werden.

Schlussfolgerungen

Wenden wir uns abschließend der Frage zu, ob diese Entwicklungen die individuellen Dispositionsmöglichkeiten über Zeit eher erhöhen oder einschränken ? Lassen sie eher zu, so zu handeln, wie der kleine Prinz : "Moi, (...) si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine (...)" oder schliessen sie dies im Gegenteil immer mehr aus ?

Zweifellos erhöhen flexiblere und in stärkerem Masse individualisierte Zeitstrukturen den individuellen Dispositionsspielraum über Zeit. Die Entscheidungsmöglichkeiten hinsichtlich der Zeitverwendung nehmen zu ; gleichzeitig steigen damit aber auch die Anforderungen an die individuelle Improvisation und Planungsfähigkeit. Komplementär dazu erzeugen komplexere Zeitstrukturen ein geschärftes Bewusstsein knapper Zeit, was verstärkte Entscheidungswänge hinsichtlich optimaler Zeitnutzung zur Folge hat. Handeln unterliegt in höherem Masse zeitökonomischer Rationalität, wodurch der Eindruck subjektiv verfügbarer Zeit eher abnehmen dürfte. So erweitern flexiblere Arbeitszeiten zwar den individuellen Dispositionsspielraum über Zeit ; diskontinuierlichere Berufsbiographien erfordern aber zugleich als Schutz vor Dequalifikation individuelle berufliche Weiterbildung, verlangen demgemäß den rationaleren Umgang mit der "freien Zeit", zeitökonomische Rationalität also auch in der Freizeit.

LITERATURVERZEICHNIS

BECK Ulrich (1986), Risikogesellschaft, Suhrkamp, Frankfurt.

BENJAMIN Walter (1983), Das Passagen-Werk, Suhrkamp, Frankfurt.

BERGMANN Werner (1983), "Das Problem der Zeit in der Soziologie. Ein Literaturüberblick zum Stand der 'zeitsoziologischen' Theorie und Forschung", Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, 35, 462-504.

- BROSE Hanns-Georg (1982), "Die Vermittlung von sozialen und biographischen Zeitstrukturen", Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Sonderheft 24 : Materialien zur Industriesoziologie, 385-407.
- BROSE Hanns-Georg (1983), "Die Gegenwart als Zukunft der Arbeit", Universitas, 38, 751-760.
- BROSE Hanns-Georg (1984), "Arbeit auf Zeit - Biographie auf Zeit ?" in KOHLI M. & ROBERT G. (Eds.), Biographie und soziale Wirklichkeit, Metzler, Stuttgart.
- BROSE Hanns-Georg (1985), "Die Bedeutung der Zeitdimension für die Analyse des Verhältnisses von Arbeit und Persönlichkeit" in HOFF E.-H., LAPPE L. & LEMPERT W. (Eds.), Arbeitsbiographie und Persönlichkeitsentwicklung, Huber, Bern.
- BUCHMANN Marlis (1989, in press), The Script of Life in Modern Society : Entry into Adulthood in a Changing World, University of Chicago Press, Chicago.
- BUCK Bernhard (1985), "Berufe und neue Technologien. Über den Bedeutungsverlust berufsförmig organisierter Arbeit und Konsequenzen für die Berufsbildung", Soziale Welt, 36, 1, 83-105.
- DURKHEIM Emile (1925), Les formes élémentaires de la vie religieuse, 2 Ausgabe, F. Alcon, Paris.
- HEINEMANN Klaus & LUDES Peter (1978), "Zeitbewusstsein und Kontrolle der Zeit", Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Sonderheft 20 : Soziologie des Alltags, 220-243.
- KATOVICH Michael A. (1987), "Durkheim's Macrofoundations of Time : An Assessment and Critique", The Sociological Quarterly, 28, 3, 367-385.
- LEWIS David J. & WEIGERT Andrew J. (1981), "The Structures and Meanings of Social Time", Social Forces, 60, 432-462.
- LUHMANN Niklas (1968), "Die Knappheit der Zeit und die Vordringlichkeit des Befristeten", Die Verwaltung, Bd. 1, 3-30.
- LUHMANN Niklas (1976), "The Future Cannot Begin", Social Research, 43, 130-152.
- LUHMANN Niklas (1979), "Zeit und Handlung : Eine vergessene Theorie", Zeitschrift für Soziologie, 8, 63-81.
- LUHMANN Niklas (1980), "Temporalstrukturen des Handlungssystems. Zum Zusammenhang von Handlungs- und Systemtheorie" in SCHLUCHTER Wolfgang (Ed.), Verhalten, Handeln und System, Suhrkamp, Frankfurt, 32-67.
- MAINES David R. (1987), "The Significance of Temporality for the Development of Sociological Theory", The Sociological Quarterly, 28, 3, 303-311.
- MAINES David R. & HARDESTY Monica J. (1987), "Temporality and Gender : Young Adults' Career and Family Plans", Social Forces, 66, 1, 102-120.
- MAINES David R., KATOVICH Michael A. & SUGRUE Noreen M. (1983), "The Sociological Import of G.H. Mead's Theory of the Past", ASR, 48, 161-173.
- MEAD George Herbert (1929), "The Nature of the Past" in COSS John (Ed.), Essays in Honor of John Dewey, Holt, New York, 235-242.
- MEAD George Herbert (1932), The Philosophy of the Present, Open Court, La Salle.
- MELBIN Murray (1978), "Night as Frontier", ASR, 43, 3-22.
- MÜLLER Walter (1983), "Frauenerwerbstätigkeit im Lebenslauf" in MÜLLER Walter, WILMS Angelika & HANDL Johann (Eds.), Strukturwandel der Frauenarbeit 1880-1980, Campus, Frankfurt, 55-106.
- MUMFORD Lewis (1934), Technics and Civilization, Harcourt, Brace and Company, New York.

- NEGTT Oskar (1984), *Lebendige Zeit, enteignete Zeit, Politische und kulturelle Dimensionen des Kampfes um die Arbeitszeit*, Campus, Frankfurt.
- NOWOTNY Helga (1989), *Eigenzeit. Entstehung und Strukturierung eines Zeitgefühls*, Suhrkamp, Frankfurt.
- OFFE Claude, HINRICHES Karls & WIESENTHAL Helmut (1983) (Eds.), *Arbeitszeitpolitik. Formen und Folgen einer Neuverteilung der Arbeitszeit*, 2nd edition, Campus, Frankfurt.
- RAMMSTEDT Otthein (1975), "Alltagsbewusstsein von Zeit", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 27, 47-63.
- RINDERSPRACHER Jürgen P. (1985), *Gesellschaft ohne Zeit. Individuelle Zeitverwendung und soziale Organisation der Arbeit*, Campus, Frankfurt.
- SAINT-EXUPERY Antoine (1982), *Le Petit Prince*, Paris.
- SCHMID Thomas (1985) (Ed.), *Das Ende der starren Zeit. Vorschläge zur flexiblen Arbeitszeit*, Wagenbach, Berlin.
- SIMMEL Georg (1957), "Die Grossstädte und das Geistesleben", in BRÜCKE & TUER, Herausgegeben von Michael Landmann, K.F. Köhler, Stuttgart.
- SOROKIN Pitirim A. & MERTON Robert K. (1937), "Social Time : A Methodological and Functional Analysis", *AJS*, 42, 615-639.
- TISMER Karl-Georg (1985), "Zeitperspektive und soziale Schichtzugehörigkeit", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 37, 677-697.
- THOMPSON E.P. (1967), "Time, Work-discipline and Industrial Capitalism", *Past and Present*, 38, 56-97.
- TROMMSDORFF Gisela, BURGER Christine & FÜCHSLE Traudl (1979), "Geschlechtsdifferenzen in der Zukunftsorientierung", *Zeitschrift für Soziologie*, 9, 4, 366-377.
- ZERUBAVEL Eviatar (1976), "Timetables and Scheduling : On the Social Organization of Time", *Sociological Inquiry*, 46, 2, 87-94.
- ZERUBAVEL Eviatar (1981), *Hidden Rhythms. Schedules and Calendars in Social Life*, University of Chicago Press, Chicago.

BEZAUBERNE ZEITEN

Die Zeit der neuen Magie, dargestellt am Beispiel der "radiästhetischen Geomantie"

Hubert Knoblauch

Sozialwissenschaftliche Fakultät, Universität Konstanz
Universitätsstrasse 10, Postfach 5560 - D 7750 Konstanz 1

I. Die Magie mit Wünschelrute und Pendel und die Geomantie

"Rutengänger", "Wasserschmöcker" und Pendler gelten uns meist als Relikte einer traditionellen, eher volkstümlich-bäuerlichen als modernen Kultur. Fast unbemerkt von Sozial- und Kulturwissenschaftlern hat sich diese jedoch, zusammen mit anderen Formen der magischen Divination, in die moderne Gesellschaft hinüber"gerettet" und taucht plötzlich - für Vertreter einer vollkommenen Säkularisierung überrascht als "Wiederverzauberung" etikettiert - im Sog modischer Strömungen eines "Neuen Zeitalters", der modernen Esoterik oder des modernen Okkultismus wieder auf¹. Es gibt nicht nur erste deutliche Hinweise auf eine zunehmende Verbreitung von Elementen einer neuen magischen Weltanschauung². Tausende von Wünschelrutengängern und Pendlern sind in Vereinen organisiert, ein Vielfaches davon betreibt diese magische Praxis unorganisiert oder in privaten Einrichtungen. Auch ein erstaunlich hoher Prozentsatz sogar von Jugendlichen ist damit vertraut³, und offensichtlich finden Rutengänger und Pendler eine breite und zahlungswillige Klientele⁴.

¹ Zum "New Age" vgl. Schorsch 1988; zur religionssoziologischen Einschätzung vgl. Knoblauch 1989.

² Mörth (1989) stiess in einer österreichischen Befragung immerhin auf 4 % "New Age-Aktivisten"; das Umfeld scheint noch weitaus grösser zu sein.

³ Auf die "Modernisierung" der Radiästhesie hatten erstmals Barrett und Vogt hingewiesen. Immerhin scheinen über 20 % der Jugendlichen Erfahrungen mit Pendeln und ebenso viele mit dem Rutengehen zu haben. Vgl. Mischo 1988, S. 14; so mittelbar diese Daten erhoben wurden, sie gewinnen durch eine Vergleichsuntersuchung einiges Gewicht, die in etwa dieselben Ergebnisse erzielt. Vgl. Bauer, Lay und Mischo 1988.

⁴ Die Nutzung etwa der "medizinischen Radiästhesie" bestätigt sich nicht nur durch eine flächendeckene Untersuchung, die von Wiegmann durchgeführt wurde. Eine Befragung von mehr als tausend Arbeitern einer österreichischen Firma ergab immerhin, dass fast jeder über "Erdstrahlen" Bescheid wusste und über ein Viertel schon einen "Geobiologen" im Haus hatten. Vgl. Hauzenberg 1985; Wiegmann 1987.

Die Überraschung über die plötzliche Renaissance der Magie liegt jedoch mehr in der Ignoranz solcher Phänomene begründet als darin, dass eine völlige Entzauberung tatsächlich stattgefunden hätte. Die Magie ist keineswegs der Moderne zum Opfer gefallen. Sie hat lediglich ihre Form verändert. Hatte noch Keith Thomas (1973) in seiner klassischen Studie über die Magie im neuzeitlichen England deren Untergang beschrieben, so sehen wir spätestens mit dem Mesmerismus, dem Spiritismus, der Ausbildung der Parapsychologie, der unverwüstlich und nach wie vor sehr populären Astrologie, wie die Magie den Weg in die Moderne antrat.

Das gilt auch für die Lehre von Pendel und Wünschelrute, die wir hier kurz *Radiästhesie* nennen wollen. Nach einer romantischen Renaissance darbte sie bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. Im Gefolge einer Popularisierungswelle des Okkultismus, einer ersten "New Age"-Mode und einer populistischen Wiederentdeckung "traditioneller" Lebensformen um die Jahrhundertwende erlebte sie einen Wiederaufschwung, der - in Frankreich, in Deutschland, später auch in Österreich und der Schweiz - zur Gründung von Vereinen und Verbänden führte; zugleich setzte eine neue Professionalisierungswelle ein (nachdem das Rutengehen aus dem Bergbau verschwunden war). Erste "Betriebe" sind spätestens seit den 20er Jahren bekannt; Gründungswellen neuer Betriebe mit einem magisch-radiästhetischen Angebot sind in den 30er, 50er und 80er Jahren dieses Jahrhunderts zu verzeichnen. Die "Modernisierung" beschränkte sich jedoch nicht auf die Organisationsformen. Parallel zu ihrer Organisierung entwickelten die Radiästheten immer komplizierter werdende Systeme, regelrechte "unsichtbare Strahlenwelten", die von den mit Rute und Pendel angezeigten Kräften gebildet werden sollen. Zudem wurde die besondere "habilité des mains", von der schon Marcel Mauss sprach, gewissermassen demokratisiert: den heutigen Ausbildern gilt nun fast jeder Mensch als prinzipiell "fühlig" - oder wenigstens empfänglich für die immer abstrakter werdenden "Erdstrahlen". Die zunehmende Theoretisierung und Institutionalisierung gab den Anstoß zu einer internen Ausdifferenzierung der Radiästhesie in verschiedene "Disziplinen". So entstand zum Beispiel die heute (auch unter anderen Namen) weit verbreitete "Geopathie", bei der sich mehr und mehr professionelle Rutler und Pendler mit den gesundheitsschädlichen Wirkungen der Erdstrahlen und deren Bekämpfung auseinandersetzen. Eine andere Disziplin, die hier im Mittelpunkt steht, wird üblicherweise "*Geomantie*" genannt.

Als Vorläufer der Geomantie kann das Schatzsuchen mit Wünschelrute und Pendel angesehen werden, das seit dem 17. Jahrhundert belegt ist⁵. Zu Anfang dieses Jahrhunderts begann man sich archäologischen Vorkommen zuzuwenden, es entstand die "archäologischen Radiästhesie" (Seyne, 1926, 8f.), die sich in den 30er Jahren dieses Jahrhunderts vor allem in Frankreich

⁵ Noch um 1918 scheint das betrieben worden zu sein. Vgl. Herzog 1918.

und England grosser Wertschätzung unter Radiästheten erfreute⁶. "Archäologische Radiästhesie" bedeutet, dass man sich mit Pendel und Rute auf die Suche nach unbekannten unterirdischen Kulturgütern mache. Die darauf aufbauende "Geomantie" (die aus noch zu erläuternden Gründen besser "radiästhetische Geomantie" genannt werden sollte) kommt erst in den 70er dieses Jahrhunderts auf. Sie geht von der Annahme aus, dass es besondere Wasserzonen, Kraftfelder usw. gebe, die sich unter den bekannten alten Kultstätten, wie etwa den Menhiren in Carnac, Stonehenge u.ä. befinden sollen.

Der "Geomantie" werden Kapitel in Einführungsbüchern und ganze Nummern radiästhetischer Zeitschriften gewidmet⁷. Der Geomantie wegen werden auch gesonderte, beinahe touristische Veranstaltungen durchgeführt, wie z.B. die "Reisen zu magischen Orten"⁸. Die Geomantie findet zwar kein so breites Publikumsinteresse wie die Geopathie; doch ist sie immerhin die einzige radiästhetische Disziplin, die es zu anerkannten wissenschaftlichen Meriten gebracht hat (in Gestalt der Dissertation eines österreichischen Architekturdozenten, der Wünschelrute und Pendel als wissenschaftliche Methode einsetzte)⁹.

Für unsere Untersuchung aber ist die Geomantie aus einem weiteren Grund von Interesse. Denn hier haben wir es mit einer magischen Praxis zu tun, die Zeiterfahrung auf eine Weise zu ihrem Gegenstand macht, die exemplarisch für die neue Magie und die sogenannte "New Age-Bewegung" ist. Der Geomantie geht es um das "Nachfühlen" von Kräften, die sozusagen historisch verfestigt zu Stein geworden sind. Um diese etwas metaphorische Umschreibung zu erhärten, möchte ich im folgenden die Vorgehensweise von Geomanten beschreiben.

Ich stütze mich hierbei auf eine zweijährige Feldforschung über Radiästhesie, die ich im deutschsprachigen Raum (Österreich, Schweiz, BRD) durchgeführt habe. Als Material dienen mir dabei nicht nur veröffentlichte Texte und "graue Literatur", sondern auch Ton- und Bildaufzeichnungen der Praxis selbst. Darüber hinaus nahm ich an einer Reihe von Ausbildungsgän-

⁶ Beispiele für die archäologische Radiästhesie finden sich etwa im Jahrgang 1939 des Journal of the British Society for Dowsers; als Vorreiter der Geomantie können die französischen Archäologen Merle und Diot gelten, die schon in den frühen 30er Jahren über "Wasserzonen" unter prähistorischen Begräbnisstätten berichteten; bedeutsam war auch R.A. Smith, der die Punkte unter prähistorischen Kultstätten "blind springs" nannte. Vgl. dazu Purner 1988, 142f.

⁷ Vgl. z.B. Graves 1986; Schweizerische Zeitschrift für Radiästhesie, Geopathie, Strahlenpathologie 3 (1986) (Hauptthema: Geomantische Zonen). Auch in anderen Zeitschriften finden sich Artikel über "Geomantie auch im südamerikanischen Urwald" oder "Netzgitter-Streifen und Orte der Kraft auf Tahiti". Vgl. z.B. Zeitschrift für Radiästhesie III (1988).

⁸ Laut einer Anzeige eines Buchversandes in Zeitschrift für Radiästhesie 1 (1983), 32. Ein Teilnehmer einer Schulung berichtete, er habe sich eigens für seine Reisen zu antiken Sehenswürdigkeiten eine kleine, aufklappbare Rute beschafft, damit er unter den Touristen nicht auffalle.

⁹ Vgl. Purner 1982. Auch aus Polen sind mindestens zwei solche Dissertationen bekannt.

gen der verschiedensten radiästhetischen Einrichtungen teil, so dass nicht nur Beobachtungen, sondern auch eigene Erfahrungen mit ins Spiel kommen.

Eine so hautnahe Beobachtung ist die Pflicht des rechten Soziologen, der wissen will, worüber er spricht. Doch soll es hier nicht nur um die Beschreibung zu tun sein. Anhand der - wegen der Kürze nur illustrativ eingeflochtenen Belege¹⁰ - stellt sich die Frage danach, welche Zeit die moderne Magie kennt. Diese Frage selbst aber ist einer weiteren Frage untergeordnet: was interessiert den Soziologen an der Zeit?

II. "Ein jegliches hat seine Zeit"

Diese Frage mag den verwundern, dem eine Soziologie der Zeit als selbstverständlich gilt. Doch sollte das grundlegende Problem nicht übergangen werden. Kant (1976, 78f.) begann seinen Abschnitt über die Zeit mit dem Satz: "Die Zeit ist kein empirischer Begriff". Ebensowenig sei die Zeit ein diskursiver Begriff. Welchen Sinn sollte es also für die Wirklichkeitswissenschaft Soziologie machen, sich mit einer blossen "Form der sinnlichen Anschauung" zu beschäftigen?

Eine für das hier zu untersuchende Phänomen fruchtbare soziologische Antwort wird von Luckmann (1983, 1986, 1987) entwickelt. Luckmann stimmt Kant zum einen Teil zwar zu: Zeit ist der Stoff, aus dem das menschliche Selbst gebildet ist. Dann aber fährt er fort (um es in einer an Plessner angelehnten Formulierung auszudrücken): Der Mensch ist nicht nur Zeit, er macht auch die Zeit und er hat Zeit (mit und von anderen). Diese Formel enthält drei wesentliche Zeitkonzeptionen.

Die *innere Zeit* ist die Zeit des subjektiven Erlebens, Erfahrens und Handelns; sie wird durch die elementaren Bewusstseinsleistungen automatischer Synthesen von Wahrnehmungsphasen im Rückblick, d.h. in Retentionen, und im Vorblick, in Proventionen, gebildet. "Die innere Dauer ist die Form des Bewusstseins als kontinuierlicher Erlebnisstrom." (Luckmann, 1987, 150) Die innere Zeit erhält ihre Form durch die fortlaufenden Bewusstseinsakte, die in die körperlichen Rhythmen von Wachen und Träumen, Ekstasen usw. eingefügt sind, d.h. sie stellt das Verbindungsglied zwischen Körper und Bewusstsein dar. Von einer inneren Dauer allein können wir jedoch nur reden, wenn wir das Individuum als einsamen Robinson konzipieren. Im Alltagsleben des sozialisierten Menschen wird die innere Dauer von zwei weiteren Zeitschichten überlagert und überformt: konkret erfahren und erlebt wird die Zeit des unmittelbaren gesellschaftlichen Handelns.

¹⁰ Zitate aus Vorträgen, Gesprächen und Interviews werden durch ein anonymisiertes Kürzel des Namens und die Seitenangabe der Abschrift markiert.

Schon auf der vorkategorialen Ebene macht die Interaktion zwischen zwei Individuen eine *Synchronisierung* der beiden Bewusstseinsverläufe erforderlich, durch die erst eine Koordination von Interaktionsverläufen ermöglicht wird. In der Interaktion spielen sich gewissermassen "Rhythmen" des wechselseitigen Handelns ein: Formen der Eröffnung, der Verlaufskoordination und des Abschlusses usw. Die verwickelte Struktur dieser Prozesse der Handlungssynchronisierung kann hier nicht nachgezeichnet werden¹¹. Von Belang ist lediglich, dass solche "Abstimmungen" gerade bei den "einsam" anmutenden magischen Praktiken von besonderer Bedeutung sind. Man erinnere nur an die Subtilität der Koordination beim sogenannten Tischrücken oder beim Ouija-Board; die feinsinnigen Abstimmungen zwischen einem "rechnenden" Pferd wie dem legendären "klugen Hans" und den unmerklichen körperlichen "cues" seines Besitzers, die schon Hans Pfungst herausgestellt hatte. Auch das Rutengehen wird nicht einsam erlernt; in Zusammenarbeit mit einem anderen Rutengänger oder gar einem spezialisierten Radiästhesie-Lehrer lernt der Neuling, den Rutenaußschlag auf seine Gehbewegungen, erwarteten Ziele oder imaginierten Muster abzustimmen.

Das Alltagsleben wäre beschwerlich, müssten wir solche Abstimmungsleistungen immer aufs neue wiederholen. Für die meisten und gesellschaftlich relevantesten Handlungsformen entwickeln sich aus den synchronisierten Interaktionen heraus *Zeitkategorien*. Zeitkategorien sind sozial objektivierte und kommunikativ vermittelte Formen, wie verschiedene Instrumente der Zeitmessung und -Festlegung oder sprachliche gefasste Zeitkonzepte. Es sind nun gerade diese Zeitkategorien, die als sozial produziertes Wissen Gegenstand der Soziologie werden können. Zeitkategorien sind Teil des gesellschaftlichen Wissensvorrates: Die Zeit des Sonnenhäuptlings der Hopi ist nicht dieselbe wie die der anderen Stammesmitglieder; die Zeit des Physikers ist nicht die Zeit des Schauspielers usw.¹² Die Radiästhesie kennt seit langem eine Reihe von ritualisierten Zeitkategorien, die insbesondere die Zeit des Schneidens der Rute regeln, eine Unterscheidung "'starker' und 'schwacher', 'günstiger' und 'ungünstiger Zeiten'. Je nach Region sollte das in der Johannisknacht, in der Nacht zum Karfreitag, am Palmsonntag usw. zu je bestimmten Uhrzeiten geschehen. Damit waren weitere Handlungsfolgen verbunden: Die geschnittene Rute sollte auf einen Namen getauft, in Weihwasser gelegt, im Kleid eines Täuflings versteckt oder mit Zaubersprüchen versehen werden (Orth, 1938/41). Diese Zeitkategorien finden im Mythos der Geomantie eigene Ausprägungen. "So sind schriftlichen Hinweisen zufolge etwa dem Wasserkult nur ganz bestimmte Zeitperioden geweiht gewesen, und man wisse von den besonderen Kräften, die sich nur in der Nacht des Johannistages offenbaren würden" (Purner, 1988, 127). Diese Zeitkategorien

¹¹ Diese Darstellung kann die vielschichtige Analyse Luckmanns, der zwischen innerer, Zeit, intersubjektiver Abstimmung, Interaktionszeit, sozialer Kategorisierung, biographischen Schemata und historischer Zeit unterscheidet, nur in groben Zügen gerecht werden.

¹² Die sozialstrukturelle und kulturelle Bedingtheit von Zeitkonzeptionen habe ich anhand eines Vergleichs zwischen Hopi und Nuer herauszuarbeiten versucht. Vgl. Knoblauch 1986.

bilden keineswegs mehr die gleichbleibende apriorische Basis des Erfahrens, von der Kant sprach ; sie sind die Wissenselemente, deren Konstruktion, Verbreitung und Funktion der Soziologe nachzugehen hat.

Dabei wäre der oftmals gegen eine falsch verstandene Wissenssoziologe erhobene Vorwurf irreführend, solche Kategorien verkürzen die Zeiterfahrung "kognitivistisch". Zeitkategorien werden verinnerlicht ; sie werden als "zeitliche Strukturen der subjektiven Erfahrung wirksam und steuern das Handeln des einzelnen Menschen entsprechend den Anforderungen typischen gesellschaftlichen Handelns" (Luckmann, 1987, 160f.). Damit überformen sie die Zeit des Handelns und Erleben und prägen erlebte Zeit. Das zeigt sich z.B. an den "biographischen Schemata". Biographische Schemata verleihen bestimmten Phasen der Lebenszeit eine besondere Bedeutung, und diese Bedeutung wird auch nacherlebt : sie werden gewissermassen teleskopisch vergrössert, wie etwa Hochzeiten, Geburtstage, Prüfungen. Die Zeiten der täglichen Routine dagegen erscheinen mikroskopisch klein. Die Prägung der Erfahrung durch Zeitkategorien werden wir unten noch an einem anderen Beispiel ausführen.

Während sich die biographischen Schemata auf die Dauer des einzelnen Lebens beziehen, hat die *historische Zeit* eine Spannweite, die die Lebenszeit des Einzelnen überschreitet. Durch Kategorien der historischen Zeit wird der Einzelne zum ehrenwerten Vertreter einer Familientradition, zum Repräsentanten einer Zunft, zum 5. Schachgrossmeister Südbadens usw. Auf die interessanten Verkoppelungen zwischen historischer Zeit und biographischen Schemata möchte ich hier nicht eingehen. Die historische Zeit spielt für unsere Untersuchung eine ganz andere Rolle. Was nämlich in der Geomantie "nacherlebt" wird, sind solche Kategorien der historischen Zeit. Wie sieht nun diese Praxis der Geomantie aus?

III. Historische Zeit und die Praxis der Geomantie

In der Vorgehensweise unterscheidet sich die Geomantie kaum von anderen Formen der Radiästhesie. Der Rutengänger marschiert gemächlich, bis die Rute offenbar und dem subjektiven Empfinden nach selbsttätig ausschlägt. Es würde zu weit führen, hier auf die verschiedenen Formen der Geräte, Haltetechniken und Methoden einzugehen. Wichtig ist hier vor allen Dingen, dass der Ruten- oder Pendelausschlag etwas bedeutet, was nicht selbst zum Vorschein kommt. Traditionell beschränkte sich diese Bedeutung auf "Erz", "Wasser" oder "Wasseradern", die, selbst unsichtbar, durch den Ausschlag angezeigt werden sollen. Seitdem sich die moderne Radiästhesie organisiert hat, vervielfältigte sich das, was der Ausschlag zu bedeuten hat, und es wurde zusehends abstrakter. Die Radiästheten "entdeckten" eine Vielfalt komplizierter und oftmals miteinander konkurrierender Systeme einer "unsichtbaren Strahlenwelt", die die Form von Gitternetzen, Kuben, Strahlungslinien und ähnlichem annehmen. Obwohl die in der übrigen Radiästhe-

sie gebräuchliche Strahlenwelt ("Gittersysteme", "Strahlenlinien", "Polarisierungen" etc.) auch in der Geomantie eine Rolle spielt, hat diese eine Reihe besonderer "Strahlungsmuster" hinzugefügt. Dazu gehören u.a. die vom schon erwähnten Smith entwickelten "blind springs", Punkte unter den von ihm untersuchten prähistorischen Kultstätten, von denen aus eine Anzahl von Reizstreifen verlaufen. Eine Ausweitung, die von vielen Geomanten aufgenommen wurde, entwickelte Guy Underwood, der in seinem Buch "The Pattern of the Past" (London 1974) drei geodätische Linien unterscheidet ("water lines": Wasserlinien; "aquastats": Linien, die Wasserlinien nur ähneln und "track lines": Fährtenlinien, die von Menschen und Tieren begangen wurden.)

Die radiästhetische Mutung hat eine für die Magie bezeichnende tautologische Struktur. Typischerweise nämlich wird nicht der selbsttätige Ausschlag gedeutet; der Radiästhet legt vielmehr vorab fest, was er bei einem Gang suchen will. Der darauf folgende Ausschlag nun bedeutet dieses gesuchte, aber verborgen bleibende Ziel; eine Kontrolle erfolgt im Regelfall dadurch, dass der Gang wiederholt und ein Ausschlag an derselben Stelle erwartet wird. Die tautologische Struktur der "Ausmutung" (wie der Vorgang insgesamt genannt wird) erinnert an die besondere Logik der Magie, die Lévi-Strauss "wildes Denken" genannt hatte¹³. Die radiästhetische Geomantie unterscheidet sich von ihren Vorläufern jedoch durch eine Verstärkung des tautologischen Musters. Während nämlich beim traditionellen "Wasserschmöcken" ebenso wie etwa bei der radiästhetischen Archäologie (mit, in der Regel, mehr als zweifelhaftem Erfolg) nach dem Ziel gegraben werden konnte, unterliegen die Muster der unsichtbaren Strahlen einer solchen empirischen Kontrolle nicht mehr. Die "Erdstrahlen", "geopathischen Zonen" und diversen "Gittersysteme" finden genauso wenig wie "geomantische Zonen", "geodätische Linien", "Ley lines" u.ä. eine Bestätigung, die anders als durch die magischen Instrumente der Wünschelrute oder des Pendels erbracht werden könnte.

Nun gibt es verschiedene Möglichkeiten, der unsichtbaren Wirklichkeit dennoch einen über die bloss subjektive Erfahrung des Rutenausschlags hinausgehenden Wirklichkeitscharakter zu verleihen. Hier interessiert uns besonders die Vorgehensweise der Geomantie.

Der Geomant begibt sich an mehr oder weniger berühmte, oft heidnische, aber auch christliche Kultorte, um dort die entsprechenden Linien aufzusuchen. Bei seinen vielen Gängen um die Altäre, Opferplätze oder Begegnungsstätten dieser Kultorte findet er mit der Wünschelrute dann - in der Horizontalen wie in der Vertikalen - eine Reihe der genannten Linien, Punkte, Flächen, die er oftmals mit verschiedenfarbigen Meterstäben, vorge-

¹³ "Das wilde Denken trennt nicht den Augenblick der Beobachtung von dem der Interpretation, so wenig wie man die von einem Gesprächspartner ausgesandten Zeichen zuerst aufnimmt und dann zu verstehen sucht: er spricht, und die sinnlich wahrnehmbare Sendung bringt ihre Bedeutung gleich mit." Lévi-Strauss, 1981, 257.

fertigten Musterbändern o.ä. fein säuberlich auslegt. Diese Muster gelten ihm nun als Abbild der unsichtbaren Strahlenwelt. Im Regelfall stellt der Geomant fest, dass das Muster seiner "Ausmutung" grosse Ähnlichkeiten mit der architektonischen und symbolischen Gliederung der jeweiligen Kultstätte aufweist. So liegt etwa ein "hochenergetischer Kreuzungspunkt" direkt unter dem mittelalterlichen Altar, der Kreuzgang ist deckungsgleich mit einem der verschiedenen "Gitternetz" oder die kultische Steinreihe parallel zu einer besonderen Strahlenlinie. Aufgrund der tautologischen Struktur sind diese Parallelen nicht sonderlich überraschend. Der Geomant geht ja nicht blind. Er erhält diese Ergebnisse in voller Kenntnis der symbolischen Bedeutungen und im Anblick der architektonischen Gliederung; Korrekturen sind äusserst zweifelhaft und Widerlegungen praktisch unmöglich¹⁴. Deshalb ist es nicht sehr überraschend, dass etwa ein Geomant in seiner Untersuchung von über 130 "historischen Kirchen, Kathedralen und anderen Kultstätten" "nicht eine einzige alte Stätte [fand], bei der dies ["besonders intensive terristrische Strahlungen"] nicht der Fall gewesen wäre" (Ott, 1985, 75).

Die Kontrolle spielt für den Geomanten aber auch keine grosse Rolle. Denn der gerade zitierte Geomant geht davon aus, dass diese alten Kultstätten auf Plätzen gebaut wurden, die enorm starke (in der Regel "positive") Energien aufweisen. Der Geomant spürt also bestimmten Kräften nach, deren Ausdruck historische Monuments sind. Die Geomantie nimmt sich ausschliesslich solche Objekte vor, die eine besondere - und besonders alte - 'kultische Aufladung' haben.

"Der Diplom-Physiker R. Schneider untersuchte mit einer Studiengruppe alte Kirchen (...), um die These zu verfolgen, dass Altäre der vor Jahrhunderten erbauten Kirchen oft von den Baumeistern nach geheimnisvollen Gesichtspunkten geplant wurden. Sie sollen so errichtet worden sein, dass der Platz des Priesters sich genau über einer Mehrfachkreuzung von Wasseradern befand. (...) Die Studiengruppe fand in den alten Kirchen der genannten jugoslawischen Städte diese These bestätigt und informierte die verblüfften Geistlichen." (Grün, 1986, 160).

Eine Durchsicht der verschiedenen geomantischen Untersuchungen ergibt eine Serie solcher Kultstätten, für die Stonehenge, Carnac, verschiedene mittelalterliche Kathedralen und Kirchen usw. exemplarisch genannt werden können. Die oftmals übermäßig starken Ausschläge erfolgen bevorzugt an deutlich erkennbaren Stellen: Altären, den von Steinreihen (z.B. in Carnac) gebildeten Linien oder ähnlichen zentralen Stellen. Deren Form wird sodann mit den radiästhetisch "gemuteten" Strahlen - in der Terminologie der jeweiligen Schule - in Beziehung gesetzt:

¹⁴ Es wäre müssig, die Liste der Literatur anzuführen, in der die "erfolgreiche Funde" bzw. Übereinstimmungen zwischen verschiedenen Radiästheten überprüft wurden. Unter kontrollierten Bedingungen ergeben sich in aller Regel keinerlei signifikante Ergebnisse.

"So sind z.B. Aussenkanzeln bei Wallfahrtskirchen des 15. - 18. Jahrhunderts über rechtsdrehenden Kreuzungen des 3. Gitters aufgestellt ('Linie der Beredsamkeit'). Bei Zentralkirchen (...) sind immer am Zentral-Punkt 'rechtsdrehende' Mehrfachkreuzungssysteme zu finden, ebenso an vorchristlichen Steinsetzungen mit Mittebetonung." (Schneider, 1981, 239)

Wir halten fest : Die Geomantie beschäftigt sich ausschliesslich mit älteren "Kultstätten", die ihr gleichsam versteinerte Kategorien einer früheren historischen Zeit sind. Allerdings - und das ist für uns von besonderem Interesse - vollzieht der Radiästhet in seinen Ausmutungen deren "Ordnung" nach. Im Erfahren des Ausschlags "reanimiert" er gewissermassen deren Konstruktionsprinzipien, er fühlt die einst wirksamen Kräfte und überwindet so die zeitliche Spanne auf eine besondere, und, wie wir sehen werden, "hautnahe" Weise. Bevor dies eingehender beschrieben wird, darf eine besondere Variante nicht verschwiegen werden, die der Transzendenz der historischen Zeit eine quasi religiöse Bedeutung verleiht.

Schon in den 50er Jahren wird von einem Rutengänger berichtet, der am Wallfahrtsort Heroldbach "heilige", "hochheilige" und "teuflische Ausschläge" suchte :

"Er könne deutlich unterscheiden zwischen natürlichen Ausschlägen der Rute (...) und sogenannten übernatürlichen Ausschlägen. Die übernatürlichen Ausschläge teilte er in drei Gruppen : heilige - hochheilige - und teuflische. (...) Der hochheilige Ausschlag bestünde in einem raschen und energischen Ausschlagen der Rute nach aussen. Überall dort, wo er die Kinder die Muttergottes, die Engel und die Heiligen gesehen hätte, habe sich der heilige Ausschlag eingestellt" (Kriss, 1954, 224).

Auch heute wird etwa in einer grösseren radiästhetischen Vereinigung zwischen drei Arten von Wasser unterschieden. An den Kultstätten findet sich nur die reinste Art, das (stark rechtsdrehende) "heilige Wasser". Zweifelsohne spielen hier Motive aus dem religiösen Volksglauben eine gewisse Rolle. Dazu zählt insbesondere der Glaube an "heilige Quellen", an "heiliges Wasser" und "heilige Orte" (vgl. Strauss, 1987). Diese "Sakralisierung" scheint eines der Merkmale zu sein, das die Geomantie zu einem Beispiel einer "New Age"-Disziplin macht. Auch hier gelten "Heilige Orte" als bevorzugte Kultplätze, und ihre Heiligkeit steht in einem historisch gedachten Zusammenhang (vgl. Bischof, 1984 ; 1984a).

Der Geomant jedoch spürt nicht bloss einer Versteinerung nach. Er stösst tatsächlich auf ein historisches Wissen. Er geht nämlich davon aus, "dass die einstigen Architekten vom Vorhandensein solcher Muster gewusst hatten", die "seit ältesten Zeiten beim Bau religiöser und einiger bedeutungsvoller profaner Gebäude beachtet" wurden (Graves, 1986, 175). Ausschläge auf den architektonisch markierten Stellen bedeuten dem Geomanten, dass die "Alten" dieselben Ausschläge gehabt oder die "Kraft der Orte" auf andere

Weise honoriert haben mussten. "In den Bergen finden wir nur im Zusammenhang von unterirdischen Wasseradern oder Verwerfungen stärkere Strahlenorte. Solche Stellen wurden von unseren Vorfahren verehrt" (Mettler, 1986, 10). Dasselbe "Gefühl" wird gewissermassen in die Zeit hineingedacht. Die Vorläufer der Geomantie werden dabei aus den verschiedensten Zeiten und Kulturen zusammengesucht. Auch

"unsere Vorfahren bis zurück in die Steinzeit [haben] um die Auswirkung von Erdstrahlen auf ihre heiligen Stätten gewusst" (Ott, 1985, 89).

Das "Wissen" von dem Ott hier spricht, leitete die "Alten" in ihren Handlungen. "Es spricht einiges dafür, dass man bewusst solche 'Orte der Kraft', wie sie auch genannt wurden, suchte und dann die Kirche regelrecht drumherum baute" (Grün, 1986, 160). Einen Eindruck von den gelegentlich eigenwilligen Vorstellungen mag ein Ausschnitt aus einem öffentlichen raästhetischen Vortrag vermitteln.

Der "chinesische Geomant" ist ein "Mensch, der mit der Wünschelrute umgehen konnte. (...) Ein Rutengänger in der Zeit des Mittelalters war natürlich ein Adeliger, der zur gleichen Zeit auch das Ingenieursstudium des Bergbaus studiert hatte (Wie, 1)".

Entscheidend ist nicht, ob die "Alten" explizit von solchen Kräften wussten oder ob sie sie nur "instinktiv" oder "intuitiv" ahnten. Der blosse Umstand, dass sie auf Stellen ihre Kultbauten errichteten, die noch heute mit Wünschelrute und Pendel identifiziert werden können, ist Beweis genug.

Wie die bisherigen Zitate schon andeuteten, können die "Alten" aus der frühen Neuzeit, dem Mittelalter, der Antike, der Vorgeschichte und aus "archaischen" Kulturen stammen.

"Erst Grundstück untersuchen, Haus richtig einordnen, wie's die Römer, die Griechen gemacht haben, die Kelten, wie's bei uns die Zisterzienser gemacht haben bis zum Mittelalter" (Herr W., 7).

Die "Fähigkeit" ist eine Fähigkeit, die dem Menschen innewohnt. Die besondere "historische Tiefe" der Geomantie ist indessen die Folge eines weiteren Motivs, das die Bezeichnung "Archaismus" verdient. Das dem Raästheten eigene Wissen nämlich war "den Alten" zugänglich; in der Moderne aber wurde es verschüttet. "Die Zeit war aus den Fugen". Erst jetzt wird sie vom Geomanten wiederentdeckt - es ist eine "wiedergefundene Zeit":

"Vermutlich sind derartige geodätische und religiöse Erkenntnisse bzw. Erfahrungen in vorgeschichtlicher Zeit in einer ähnlichen Form auch von den Kelten als späte Atlantiden und ihren Nachfahren in der Rheinebene praktiziert worden. Später dann wurden in christlicher Zeit Kaiserdoms, Kirchen und Schlösser über ehemals heiligen Kultstätten der Urväter errichtet, die damit - wahrscheinlich unwissentlich - heute noch eine ursprünglich beabsich-

tigte kosmische Ordnung auf Erden widerspiegeln, was allerdings mehr und mehr in Vergessenheit geraten ist" (Hoffmann, 1986, 30).

Ott weiss sogar, dass dieses "Wissen um die Zusammenhänge solcher Ausstrahlungen" "Ende des 17. Jahrhunderts" (Ott, 1985, 94) verlorengegangen sei. Ähnlich datiert ein nach eigenen Aussagen historisch interessierter Radiästhet die Epochewende :

"Was immer für mich erstaunlich ist, dass solche Urvölker die Netzgitter ausrichten, Ausrichtung von Sakralbauten, nicht nur bis einschliesslich Renaissance. In der Aufklärung ging's verloren" (St., 9).

Das "alte Wissen", dem der Radiästhet nachspürt, fehlt den Modernen. So schliesst sich an die Beobachtung eines historischen Bruches auch eine Zivilisationskritik an.

"In diesem Zusammenhang finde ich es eigentlich sehr bedauerlich, dass wir heute jeden Sinn für ein Denken in grossen Zeitabläufen verdrängt haben und nur mehr in ganz kurzen, meist ichbezogenen Zeitmaßstäben denken können. Wir empfinden uns nicht mehr als Glieder einer Kette, die weit in die Vergangenheit zurückreicht und ihre Fortsetzung in kommenden Generationen findet" (Ott, 1985, 93).

Allerdings hat die geomantische Konzeption nichts von einem verlorenen "goldenen Zeitalter". Denn die Gegenwart ist keineswegs das eiserne Zeitalter der vollendeten Sündhaftigkeit. Es sind ja die Radiästheten, die dieses Wissen wieder an den Tag bringen. In ihrer Fähigkeit wird ein "altes" Vermögen der Menschen wiederbelebt, das sich in historischen Monumenten ausdrückt¹⁵. Die Kultstätten sind Kategorien einer vergangenen Zeit, in der diese Fähigkeit bestand und eben zu diesen Monumenten führte.

Die "alte Zeit", die der Geomant auf diese Weise aufspürt, bleibt jedoch keineswegs eine fleischlose Kategorie. So wie diese Fähigkeit durch menschliches Handeln steinerne Formen annahm, so geht sie dem Geomanten in Fleisch und Blut über. "Kultstätten" sind für den Geomanten nicht nur versteinerter Beweis einer Geschichte; sie sind auch Ausgangspunkt einer nacherlebbaren Geschichte. "Die Zeitkategorien sind auch in die (alles andere als abstrakten) Mythen und Symbolsysteme eingebettet, die in solchen Gesellschaften die Verbindung der Routinen der alltäglichen Erfahrung mit den aussergewöhnlichen Wirklichkeiten (und ihren Zeiten) herstellen" (Luckmann, 1987, 295). Was der Radiästhet hier als ehrwürdige "Anciennität" ansieht, ist keine blosse Kategorie. Der Radiästhet erlebt diese Kräfte nach.

15

Eine etwas "fortschrittlich-wissenschaftsorientierte Auffassung bringt Schneider, op. cit., zum Ausdruck: "Erst in unserer Zeit ist es möglich, diese Gebräuche mit modernen, insbesondere physikalischen Methoden der Naturwissenschaft erfolgreich zu interpretieren."

Dieses Nacherleben beschränkt sich keineswegs auf den blossen Rutenausschlag. Die "heiligen Orte", "Orte der Kraft" oder schlicht "geomantische Zonen" gelten dem Radiästheten als "hochenergetische" Plätze. Und diese Energie wird gefühlt. Der Rutenausschlag wird für gewöhnlich von besonderen "Zuständen" begleitet. Die "Fähigkeit" ist dem Rutengänger keineswegs nur eine ihm selbst unbegreifliche "habilité des mains", eine "kundige Hand", wie Goethe sie nannte. Wenn der Radiästhet die "strahlende Zone" betritt, spürt er "ein Kribbeln in den Fingern", einen Stau, der sich dann "entlädt". Andere erfahren es am ganzen Leibe.

Schon Vogt und Hyman hatten berichtet, dass die Radiästheten beinahe ekstatische Reaktionen erfahren. Der Radiästhet fällt "aus dem Atemrhythmus. Und dann kommt der Rutenausschlag. Und dann kommt auch ein elektrisches Empfinden, wie ein Schwachstrom." Das blosse Überschreiten einer Zone kann zu "wahnsinnigen Zuständen" führen. "Mir bläht's so im Bauch auf, und ich muss aufstossen." Wieder andere merken es "anhand meiner Organe. Die Beine fangen an zu schmerzen, die Bauchspeicheldrüse schmerzt. Man bekommt Blähungen"¹⁶.

Diese "Verinnerlichung" des Rutenausschlags ist im übrigen nicht sonderlich alt. Alle Indizien weisen darauf hin, dass die Radiästheten (im Anschluss an eine Reihe desaströser Experimente, die belegten, dass sich die Rute nicht ohne Zutun des Rutengängers bewege) diese Verinnerlichung erst seit der Romantik vollzogen haben. Wenige Jahre nach den damals berühmten Münchner Versuchen des Physikers Ritter schildert Goethe, der darüber gut informiert war, in den "Wahlverwandtschaften", wie Ottilie körperliche Empfindungen über Kohleadern verspürte, kurz bevor sie das Pendeln lernte. Das ist einer der ersten literarischen Hinweise auf die besondere "Sensibilität", die dem Radiästheten eignet.

Durch die "Verinnerlichung" magischer Kräfte kommt ein romantisches Motiv in die Radiästhesie. "War es früher die Natur, die es so eingerichtet hatte, dass sich der Gesamtorganismus des Universums im Menschenkörper befand, so ist es jetzt der Mensch selbst, der in einer bewussten Handlung diese verborgenen Korrespondenzen ans Licht bringt"¹⁷. Die einst an der Rute zerrenden Kräfte werden zur inneren Erfahrung des Individuums. Die Kräfte werden ins Subjekt verlegt.

So fühlt auch der Geomant die zu Stein gewordenen historischen Kategorien nach. Er erhält seinen Ausschlag nicht an allen Orten, sondern dort, wo die "Alten" schon - und zwischen ihm und den Alten klafft eine Lücke -

¹⁶ Diese Zitate stammen aus Interviews und Gesprächen, die ich mit Radiästheten führte. Ähnliche Beobachtungen machte auch Purner (1985), 157ff.

¹⁷ Vgl. Wetzels, 1973, 117. Ritter, selbst praktizierender Pendler, war tatsächlich einer der ersten, der die "Verinnerlichung" der radiästhetischen Kräfte auf den Begriff brachte. Dank seiner Bekanntschaft mit den Romantikern und vor allem mit Goethe (der diese verinnerlichte Kraft in den Wahlverwandtschaften beschrieb, fand diese Auffassung auch eine grosse Resonanz.

solche Kräfte spürten. Kultstätten bergen Kategorien der historischen Zeit, die im magischen Akt empfunden werden.

Allerdings ist es eine seltsame Geschichte, die hier gefühlt wird. Denn nicht das historische Handeln und dessen Produkte bildet den Ausgangspunkt der Geomantie. Vielmehr sieht sie in den "Kultstätten" eine über die Zeit hinweg wirkende (und doch verborgene) Kraft, die die "Alten" - wissentlich oder unwissentlich - bewegte¹⁸. Die Geomantie ähnelt so der alten Magie, wie sie etwa von Lévi-Strauss (1981, 256) beschrieben wurde. Die Geschichte ist naturalisiert; nicht die Kultstätten werden "verstanden"; der Geomant fühlt stattdessen die Kraft, die schon die Erbauer dieser Stätten - bewusst oder unmerklich - leitete. Schon der Umstand, dass diese Kräfte seit einiger Zeit vergessen waren, macht deutlich, dass es der Geomant mit einer "anthropomorphen Natur" zu tun hat. Die Kräfte treten zuvörderst nicht in der empirischen Natur, sondern im fühlenden Menschen auf, sie zeigen sich kraft der subjektiven Erfahrung des Geomanten. Immerhin sehen wir schon an dieser Stelle, wie in der Geomantie eine Zeit erfahren wird, die keineswegs "apriori" zugänglich, sondern Ausdruck eines konzeptionellen und doch fühlbaren Archaismus ist. Obwohl sich die Geomantie wie die alte Magie durch einen Anthropomorphismus der Natur auszeichnet, weist sie sich durch besondere Eigenschaften aus, die sie zu einem Exempel für die modernisierte Magie (und das sogenannte "New Age") macht. Die Geomantie verliert ihre gefühlte historische Zeit nicht nur durch die Naturalisierung; sie geht ihr noch auf eine andere Weise verlustig.

IV. "Die Zeiten der Vergangenheit sind uns ein Buch mit sieben Siegeln"

Die Geomantie geht von der Annahme aus, dass die Kräfte, die sie selber nachweist, auch früheren Generationen zugänglich waren. Dabei entwickelt sie eine erstaunlich breite "Vorgeschichte", die schon in einigen Zitaten zum Ausdruck kam: Urvölker, chinesische Geomanten, Griechen, Römer, Kelten, Zisterzienser, mittelalterliche, studierte Rutengänger sind nur eine kleine Auswahl aus der Reihe derer, die als Vorläufer angeführt werden. Der aufällig lockere Umgang mit bekanntem historischem Wissen zeigt sich nirgends so deutlich wie am Begriff der Geomantie selbst. Der Begriff "Geomantie" nämlich hat nichts mit Wünschelruten oder Pendeln zu tun. Ursprünglich bezeichnet er divinatorische Praktiken, die die Erde als ein Mittel

¹⁸ Diese "unbewusste" Steuerung des Verhaltens durch geomantische Kräfte wird an vielen Stellen deutlich: "So wird [zur Kathedrale von Chartres] eine Art 'Pulsschlag erwähnt, der durch jene ortsgebundenen Kräfte gehen soll, die das geistige Fluidum dieses Ortes prägen. Dieser Rhythmus haben dereinst den Zeitpunkt der Wallfahrt bestimmt, an dem die Einweihung empfangen werden konnte, durch die man zum Rang deines Druiden aufstieg." Purner, 1988, 127.

benutzen¹⁹. Nicht einmal ethnographisch informiertere New-Age-Bücher verwenden den Begriff in dieser falschen Bedeutung (Bonin, 1986, 17ff.).

Dieselbe Willkür im Umgang mit bekanntem Wissen herrscht vor, wenn Belege für die Vorgänger angeführt werden. In einer verwirrenden Weise werden hier "Wassersucher", "Stabmagier" u.ä. angeführt, ohne dass die Frage gestellt würde, ob denn die jeweilige Stabmagie nach Örtlichkeiten suchte oder ob das Wassersuchen mit etwas der Wünschelrute oder dem Pendel Ähnlichem betrieben wurde. Als Beleg wird etwa ein chinesischer Kaiser angegeben, der mit einem "Stimmgabel-ähnlichen" Instrument abgebildet ist, oder Flavius Josephus' Bericht von 1.500 v.Chr.(!), wie Moses eine Gabelrute fertigt (Bird, 1985, 61). Die im engeren Sinne geomantische Auswahl eines Bauplatzes im Alten China gilt hier ebenso als Beleg wie etwa eine Stelle aus dem Alten Testament, in der berichtet wird, wie Moses mit einem Stab auf den Felsen schlägt, aus dem sodann Wasser herausläuft²⁰. Genannt werden australische Ureinwohner, etruskische und römische Wassersucher, "aqualices" usw. Andere halten sich ans Instrument, in der Annahme, die Wünschelrute sei ein seit langer Zeit und über verschiedene Kulturreiche verbreitetes magisches Instrument. Angeführt wird der "Hermesstab", der Stab des Merkur und verschiedene andere, die zum Bereich der Rhabdomantie, der Stabmagie zu zählen sind. Auf der Basis dieses eklektisch zusammengesuchten und unüberprüften Wissens hängen die Geomanten wie die Radiästheten insgesamt dem Glauben an, Rutengehen und Pendeln sei eine "äonenalte" Technik, die "seit Menschengedenken" existiere. In einer populären Darstellung setzt die "Geschichte der geophysikalischen Radiästhesie" mit "Malereien in der Höhle von Lascaux, Südfrankreich" um ca. 15000 v.Chr. ein²¹; in einer anderen heißt es, sie finde sich "bei fast allen Völkern und zu allen Zeiten" oder sei gar "so alt wie die Menschheit selbst" (Vgl. Wittmann, 1952, 257; Wetzel 1982).

Diese "selbstgestrickte" Geschichte der "Vorläufer" ist nicht nur deswegen von Bedeutung, weil deren vermeintliche, so "rekonstruierte" Fähigkeiten ja "nachgefühlt" werden. Sie überrascht um so mehr, als es durchaus solides historisches Wissen gibt. Zu erwähnen sind die Arbeiten von Barrett und Besterman (1926), Ellis (1917), von Klinckowstroem und von Maltzahn (1931). Es ist jedoch bezeichnend, dass all diese Werke älteren Datums sind und, trotz der regen publizistischen Aktivität innerhalb der Radiästhesie, weder erhältlich sind noch zitiert werden.

¹⁹ (Vgl. Boehm 1930/31. Dieses Missverständnis wird durch ungenaue Definitionen überdeckt, wenn etwa Schneider sie zur "Deutung aus der Erde" umdefiniert. Schneider, op. cit., 231.

²⁰ 2. Buch Moses 14,16f. u. 17,6f. Weniger häufig wird eine Stelle aus der griechischen Mythologie genannt, in der Atlante, als sie auf der Jagd vom Durst gequält wird, den Fels schlägt, aus dem sogleich auch Wasser heraussprudelt.

²¹ Vgl. Der Naturarzt 6(1987).

Folgt man diesen älteren, historisch gut informierten Autoren, so erweist sich die erwähnte "Vorgeschichte" als eine regelrechte Mythisierung. Denn durchgehend erhärtet sich die Vermutung, dass das Rutengehen frühestens im Mittelalter in Deutschland entstanden ist.

Zwar ist die Stabmagie durchaus "universal as regards place and time. It occurs among all peoples throughout the whole globe, at all events among most of them and is capable of being indicated in all periods of history." (De Waele, 1927, 205). Die weite Verbreitung der Stabmagie mag wohl ein Ausgangspunkt für die Entwicklung zum Rutengehen sein. In seiner historisch-philologischen Arbeit kommt De Waele aber zum Schluss, dass die Wünschelrute in der Antike völlig unbekannt gewesen sei²². Auch die Existenz einer über die Stabmagie hinausgehenden, dem Rutengehen ähnlichen Praxis in anderen Kulturen lässt sich kaum bestätigen. Wo die Radiästhesie außerhalb der westlichen Kultur gefunden wurde, konnte sie auf westliche Einflüsse zurückgeführt werden. (Vgl. Vogt und Golde 1958, 522).

Sichere Hinweise auf das Rutengehen finden wir erst seit der Renaissance und zunächst nur aus dem Deutschen Reich. Um 1430 erwähnt ein Bergbautechniker erstmals die Wünschelrute und spricht auch von einem Ausschlag, der auf metallische Ausströmungen zurückgehe. Die älteste bekannte bildliche Darstellung findet sich in einer Handschrift im Wiener Hofmuseum aus dem Jahre 1420, das den Rutengänger neben einem Brunnen darstellt. In einer Handschrift aus dem Jahre 1464 sieht man, wie Moses das Rote Meer mit einem Stab teilt, dessen Form deutlich einer Wünschelrute ähnelt.

Schon diese kurzen historischen Hinweise machen deutlich, dass die "historische Zeit", die von Geomanten so hautnah erlebt wird, eine eigenwillige Konstruktion ist. Es ist mit einiger Sicherheit davon auszugehen, dass lange Zeit weder eine der Radiästhesie ähnliche Praxis existiert noch in einer der "Geomantie" ähnlichen Weise für Konstruktion der Kultstätten eine Rolle gespielt hat. So künstlich diese "historische Zeit" also erscheint - ihre in der Geomantie institutionalisierten Kategorien werden tatsächlich gefühlt.

Hier soll es jedoch nicht um eine beckmesserische Korrektur der obskurentistischen historischen Vorstellungen moderner Geomanten gehen. Vielmehr interessiert uns die soziologische Funktion einer solchen Zeitkonzeption, die in ähnlicher Weise auch andere Bereiche des "New Age" prägt.

²² Die naturgeschichtlichen Schriften der Antike, die sich mit der Entdeckung unterirdischen Wassers oder Erzes beschäftigen, schweigen über die Wünschelrute; weder Columella, noch Cassiodorus im 4. Jahrhundert noch Palladius im 6. erwähnen die *Virgula divina*. Plinius' *Aquileges* waren wohl (besonders in Etrurien verbreitete) "Wasseranzeiger" bzw. "Brunnen-sucher", die Erzgänge suchten und beim Bau von Aquadukten eingesetzt waren, doch ist nicht bekannt, dass sie ein der Wünschelrute ähnliches Instrument benutztten.

V. "...der Herren eigner Geist, in dem die Zeiten sich bespiegeln"

Die Ausführungen zur historischen Zeit machen auf eine Besonderheit der modernen Magie aufmerksam. Einerseits beruft sich die Geomantie auf eine Tradition, die zwar einen Bruch aufweist, davor aber eine durchgängig bestand. Indem diese Epochentrennung handlungsleitend wird²³, entsteht erst ein epochales Bewusstsein, das typisch für das "neue Zeitalter" ist. Das Christentum, besonders aber die aufklärerische Wissenschaft wird als eine Zeit der Krise dargestellt, die etwa mit dem 17. Jahrhundert einsetzt²⁴. Der Geomant übt seine Tätigkeit im vollen Bewusstsein solcher Epochenschiede aus und erzeugt damit das "Neue Zeitalter".

Diese Tradition hat insofern keine "Geschichte", als sie nicht aus menschlichen Handlungen sich aufbaut, sondern sich als anthropomorphe Natur erweist. Schon die Naturalisierung trägt erkennbar Züge, die die aufgeklärte Auffassung von der menschengemachten Geschichte umgehen. Historische Zeit wird auch nicht nach Massgabe einer "Ahnen-Mythologie" konzipiert (vgl. Schott, 1968); vielmehr wird Kultur in einen Naturkosmos eingefügt, dessen wirkende Kräfte verborgen bleiben. Der sichtbare Teil des magischen Handelns wird von einem Wissen geleitet, das sich an altehrwürdigen Kultobjekt festmacht - und das zugleich ausschliesst, was weltlich und menschlich daran ist.

Allerdings weist diese Magie spezifisch moderne Züge auf. Sie ist weder wenigen, charismatisch besonders Begabten vorbehalten noch bedarf sie - in den Augen der Geomanten - einer "anderen Wirklichkeit", die sich etwa der modernen Naturwissenschaft entzöge. Der entzieht sie sich faktisch durch die fundamentale Subjektivität ihrer Leistungen, die weder empirische Ergebnisse zeitigen noch sich der magischen Tautologie entziehen können. Vielmehr steht das Motiv des Archaismus unter dem Primat der individuellen Erfahrung, "dass nämlich der Kosmos ein lebendiges Ganzes ist, durchwaltet und beherrscht von geistigen Kräften und Potenzen, letztlich vom Bewusstsein selbst" (Hummel, 1987, 21). Die Geomantie ist damit, ähnlich wie der Neoschamanismus, ein Musterbeispiel für die magischen Disziplinen des "Neuen Zeitalters, die eine subjektivistische "Rehabilitierung des Archaischen" betreiben. Rehabilitiert wird dabei, wie Hummel zurecht bemerkt, ein mythisch-magisches Weltbild, das, wie man vermutet, der Aufklärung zum Opfer gefallen sei. Trotz der Verweise auf "Althergebrachtes", "Traditionelles" wird hier aber, wie wir gesehen haben, nicht wirklich Tradition wiederaufgenommen.

²³ "Ohne ein 'epochales Bewusstsein' gäbe es auch kein epochales Geschehen." Löwith, 1952, 221.

²⁴ Z.B. im Vergleich der Weltanschauungen des Mittelalters und des 17. Jahrhunderts bei Berman, 1985, 50.

Die Ausklammerung der modernen, aufgeklärten Gesellschaft, die in der subjektiven Zeiterfahrung des Geomanten zum Ausdruck kommt, könnte als ein Sediment im kollektiven Gedächtnis der Disziplin selber angesehen werden, die die Aufklärung aus ihrer Geschichte streicht und, in ihren historischen Zeitkategorien, ihre aufgeklärten Gegner quasi "nihiliert" (Berger und Luckmann, 1980, 121ff.). Der Geomant nämlich sucht seine "heiligen Orte" aus Zeiten zusammen, vor denen die Magie - in seinen Augen - die Legitimation verlor. Eine solchen Deutung aus der Perspektive der neuen Magie muss jedoch ergänzt werden durch die anfangs gestellte Frage nach den gesellschaftlichen Bedingungen einer solchen Zeitkonzeption und -erfahrung.

Die auffällige Halbbildung und der eigenwillige Synkretismus einer eigenen "Vorgeschichte" legte eine Erklärung nahe, die sich an die von Bourdieu inspirierten Forschungen Chevaliers (1983 ; 1986) über den "neuen Okkultismus" anschliesst.

Die Konstruktion einer eigenen "Geschichte" zeichnet sich nicht nur durch eine besondere Willkür aus. Die Elemente der verschiedensten, nicht etablierten (und nur zum Teil etablierten) Traditionen werden nach Belieben herausgepickt und zu einer eigenen "esoterischen" Tradition geformt. Die Geomantie produziert zwar - in ihren "Forschungen" und Veröffentlichungen - ein öffentliches Wissen, doch umgeht sie die Produkte legitimen Wissens. Ansatz historische Dokumente zu sammeln, wird Historie im magischen Akt "dokumentiert", und zwar nach Massgabe einer subjektiven Erfahrung : die Zeit wird gefühlt. Die Zeit, auf die sich Geomanten berufen, ist eine Zeit, die sich Zugriffen der Instanzen legitimen Wissens entzieht. Wenn die von Chevalier gefundenen Ergebnisse auf den deutschsprachigen Raum übertragbar sind, dann rekrutieren sich die Träger solcher Vorstellungen aus jenen "neuen Kleinbürgern", denen zwar im Rahmen der Bildungsreformen ein Zugang zu den höheren Bildungsstätten und so zum legitimen Wissen eröffnet wurde; zugleich jedoch bleiben sie von den Berufen, die legitimes Wissen produzieren, ausgeschlossen und suchen sich ihren Teil in den Wissensbereichen, die ausserhalb der offiziellen Tradition stehen : Magie, Okkultismus, Esoterik. Dort finden sie nicht nur ein offenes Betätigungsfeld; sie finden auch jene ausserordentlichen Erfahrungen, die dem modernen Individuum seine besondere Bedeutung verleihen. Sie verankern es damit einer (wenigstens künstlich erzeugten) Tradition, die ihre eigene, "neue" Zeit birgt.

LITERATURVERZEICHNIS

- BARRETT Linda K. & VOGT Evon Z. (1969), "The Urban American Dowser", *Journal of American Folklore*, 82, 195-213.
- BARRETT William & BESTERMAN Theodore Beserman (1926), *The Divining Rod. An Experimental and Psychological Investigation*, London.
- BAUER Eberhard Barbara Lay u. MISCHO Johannes (1988), "Eine Umfrage bei psychosozialen Beratungsstellen zum Thema 'Okkultpraktiken bei Jugendlichen'", *Zeitschrift für Parapsychologie und Grenzgebiete der Psychologie*, 33-56.

- BERGER Peter L. & LUCKMANN Thomas (1980), *Die gesellschaftliche Konstruktion der Wirklichkeit*, Frankfurt.
- BERMAN Morris (1985), *Wiederverzauberung der Welt. Am Ende des Newtonschen Zeitalters*, Reinbek.
- BIRD Christopher (1985), *Die weissagende Hand oder das Mysterium Wünschelrute*, München (2.Aufl.).
- BISCHOF Marco (1984), "Heilige Orte. Ein Netzwerk ritueller Kommunikationsnetzwerke im magischen Klangfeld?", *Sphinx Magazin*, 2.
- BISCHOF Marco (1984a), "Gesichter der Steinzeit. Die Entdeckung der 'Kultur' der Grossskulpturen", *Sphinx Magazin*, 28, 22-28.
- BOEHM (1930/31), "Geomantie", in HOFFMANN-KRAYER E. & BÄCHTOLD-STÄUBLI H. (Hg.), *Handwörterbuch des Deutschen Aberglaubens*, Band IX, Berlin.
- BONIN Werner F. (1986), *Naturvölker und ihre übersinnlichen Fähigkeiten. Von Schamanen, Medizinmännern, Hexern und Heilern*, München.
- CHEVALIER Gérard (1983), *Pensée mythique et rapport au savoir. Contribution à une sociologie des nouvelles formes de croyance*, Diss. Paris.
- CHEVALIER Gérard (1986), "Parasciences et procedés de légitimation", *Revue française de Sociologie*, 27, 205-219.
- DE WAELE F.J.M. (1927), *The Magic Staff or Rod in Graeco-Italian Antiquity*, Dissertation Gent.
- ELLIS Arthur J. (1917), *The Divining Rod. A History of Water Witching*, Washington.
- GRAVES Tom (1986), *Pendel und Wünschelrute : Radiästhesie. Theorie und praktische Anwendung*, München (5. Aufl.).
- GRÜN Willi H. (1986), *Erdstrahlen. Unheimliche Kraft oder blühender Blödsinn?*, Frankfurt/Main.
- HAUZENBERG Barbara (1985), *Volksmedizin-heute*, Diss. Salzburg.
- HERZOG Emerich (1918), *Die Fund- und Doppelrute*, Karlsbad.
- HOFFMANN Hellmuth (1986), "Geomagnetische Energiezentren in Deutschland", RGS, 3.
- HUMMEL Reinhart (1987), "Zwischen den Zeiten und Kulturen : Die New Age-Bewegung", HEMMINGER Hans-Jörg (Hg.), *Die Rückkehr der Zauberer*, Reinbek.
- KANT Immanuel (1976), *Kritik der reinen Vernunft*, Band 1, Frankfurt 1976 (2.Aufl.).
- KLINCKOWSTROEM Karl Graf von & MALTZAHN Rudolf von (1931), *Handbuch der Wünschelrute. Geschichte, Wissenschaft, Anwendung*, München, Berlin.
- KNOBLAUCH Hubert (1986), "Soziale Zeitkategorien der Hopi und der Nuer", in FÜRSTENBERG Friedrich & MÖRTH Ingo (Hg.), *Zeit als Strukturelement von Lebenswelt und Gesellschaft*, Linz, 327-355.
- KNOBLAUCH Hubert (1989 ; in Druck), "Das unsichtbare neue Zeitalter. New Age, Kulte und das kultische Milieu", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*.
- KRISS Rudolf (1954), "Heroldbach. Eine verbotene Wallfahrt der Gegenwart", In SCHMIDT Leopold (Hg.), *Kultur und Volk*, Wien.
- LEVI-STRAUSS Claude (1981), "Die wiedergefundene Zeit", *Das wilde Denken*, Frankfurt (4.Aufl.).
- LÖWITH Karl (1952), *Die Dynamik der Geschichte und der Historismus*, Eranos, Jahrbuch, XXI.
- LUCKMANN Thomas (1983), "Remarks on Personal Identity : Inner, Social and Historical Time", in JACOBSON-WIDDING Anita (Hg.), *Identity : Personal and Socioculture*, Stockholm.

- LUCKMANN Thomas (1986), "Zeit und Identität : Innere, soziale und historische Zeit", in FÜRSTENBERG Friedrich & MÖRTH Ingo (Hg.), *Zeit als Strukturelement von Lebenswelt und Gesellschaft*, Linz.
- LUCKMANN Thomas (1987), "Gelebte Zeiten - und deren Überschneidungen im Tages - und Lebenslauf", in HERZOG Rainhart & KOSSELLECK Reinhart (Hg.), *Epochenschwelle und Epochenbewusstsein. Poetik und Hermeneutik XII*, München.
- METTLER Matthias (1986), "Geomantische Zonen", *Schweizerische Zeitschrift für Radiästhesie, Geopathie und Strahlenbiologie*, 3.
- MISCHO Johannes (1988), "Okkultpraktiken bei Jugendlichen - Ergebnisse einer Umfrage bei Religionslehrern im Bistum Trier", *Zeitschrift für Parapsychologie und Grenzgebiete der Psychologie*.
- MÖRTH Ingo & WAGNER Franz u.a. (1989 ; in Vorb.), *New Age-Bewusstsein und New Age-Szene in Österreich*, Linz.
- ORTH (1938/41), "Wünschelrute", HOFFMANN-KAYER E. & BÄCHTOLD-STÄUBLI H. (Hg.), *Handwörterbuch des Deutschen Aberglaubens*, Band IX, Berlin.
- OTT Theo (1985), *Sie leben mit dem sechsten Sinn. Expeditionen ins Reich der Fühligkeit*, Zürich/Sankt Gallen.
- PURNER Jörg (1982), *Radiästhetische Untersuchungen an Kirchen und Kultstätten*, Dissertation Innsbruck.
- PURNER Jörg (1985), "Radiästhesie - Erfahrungsfeld zwischen Glauben und Erkennen", in ANGERER Josef u.a., *Mensch-Wünschelrute-Krankheit. Umwelt-Strahlungen. Wie sie auf uns wirken*, Sankt Gallen.
- PURNER Jörg (1988), *Radiästhesie - Ein Weg zum Licht ? Mit der Wünschelrute auf der Suche nach dem Geheimnis der Kultstätten*, Zürich.
- SCHNEIDER A. (1981), "Radiästhesie-Geomantie-Naturwissenschaft", in RESCH A. (Hg.), *Kosmopathie. Der Mensch im Wirkungsfeld der Natur*, Innsbruck.
- SCHORSCH Christof (1988), *Die New Age Bewegung. Utopie und Mythos der Neuen Zeit*, Gütersloh.
- SCHOTT R. (1968), "Das Geschichtsbewusstsein schriftloser Völker", *Archiv für Begriffsgeschichte*, 12, 166-205.
- SEYNE Graf Edler von (1926), *Meine Erfahrungen mit der Wünschelrute*, Göttingen (Broschüre).
- STRAUSS H. & STRAUSS P. (1987), *Heilige Quellen*, München.
- THOMAS Keith (1973), *Religion and the Decline of Magic. Studies in Popular Beliefs in the Sixteenth and Seventeenth Century England*, Harmondsworth.
- VOGT Evon Z. & GOLDE Peggy (1958), "Some Aspects of Water Witching in the United States", *Journal of American Folklore*, 71.
- VOGT Evon Z. & HYMAN Ray (1979), *Water Witching U.S.A*, Chicago, London (2.Aufl.).
- WETZEL Claus M. (1982), *Radiästhesie- Rute und Pendel heute im Morgen des Wasser- mannzeitalters*, München (3.Auf.).
- WETZELS Walter D. (1973), *Johann Wilhelm Ritter : Physik im Wirkungsfeld der deutschen Romantik*, Berlin/New York.
- WIEGELMANN Günter (1987) (Hg.), *Volksmedizin heute*, Münster.
- WITTMANN S. (1952), "Die Wünschelrute", in PAKRADUNY T., *Die Welt der geheimen Mächte*, Innsbruck.

REINKARNATION UND ZEITERFAHRUNG

Gerhard Schmied

Johannes Gutenberg Universität, Institut für Soziologie
Fachbereich 12, Sozialwissenschaften, Saarstrasse 21, D - 6500 Mainz

1. Exposition

"Wiedergeburt" ist eine derzeit häufig gebrauchte Vokabel. Sie wird z.B. verwandt, wenn spektakuläre Elemente jener modischen Strömung, für die sich auch im deutschen Sprachraum der Anglizismus "New Age" durchgesetzt hat, erörtert werden. Zwar weist das Wort "Wiedergeburt" pronomiert jenen Bezug zur Zeitlichkeit auf, der im Mittelpunkt aller Abhandlungen dieses Sonderhefts stehen soll. Es ist eine Kombination von zeitlichen Begriffen: Zum einen benennt das "Wieder" das folgende Identische, zum anderen die "Geburt" einen Anfang, den neben Tod und Fortpflanzung schlechthin elementaren Fixpunkt des Lebens. Aber der Begriff "Wiedergeburt" ist wenigstens teilweise irreführend, weil zu weit ausfassend, wenn solche o.a. Phänomene bezeichnet werden sollen. Denn "Wiedergeburt" meint auch jene "zweite Geburt", von der es im Johannesevangelium heißt: "Wenn einer nicht wiedergeboren wird aus dem Wasser und dem Geist, so kann er nicht in das Reich Gottes eingehen" (Jo 3, 5). Und das Buch des Religionswissenschaftlers Mircea Eliade "Das Mysterium der Wiedergeburt" handelt von den Initiationsriten in verschiedenen Kulturen. Sie umfassen meist "auf mehr oder weniger erkennbare Weise einen rituellen Tod, auf den eine Auferstehung oder Wiedergeburt folgt" (Eliade, 1961, 13). Aber auch in der korrekten, weil weniger allgemeinen Benennung des Phänomens, das zur Diskussion steht, nämlich "Reinkarnation" oder "Wiederverkörperung" bleibt die zeitliche Dimension erhalten; hier konzentriert sie sich auf das Phänomen der Wiederholung, des Noch-einmal oder Immer-wieder. Bei dieser semantischen Prägnanz eines temporalen Aspekts bietet es sich an, auch eine sozialwissenschaftliche Analyse von Reinkarnation unter den Leitgedanken der Zeitlichkeit zu stellen. Spezifiziert wird diese Grundannahme in zwei Thesen. Die erste These ist relativ konkret: Die Annahme der Reinkarnation bedeutet ein Zurückgehen auf die absolute Zyklizität; die "Errungenschaft" der Linearität wird damit aufgegeben¹. Eine zweite, eher formale, eher abstrakte These, die erst im Gange der Erörterungen inhaltlich gefüllt werden kann, lautet: Die Annahme einer Reinkarnation beeinflusst Lebensplan und Lebensgefühl dessen, der von ihr ausgeht.

¹ Weitere Literatur zu Zyklizität und Linearität findet sich in meiner Schrift (Schmied, 1985).

2. Reinkarnation als letzter Schritt in die absolute Zyklizität

Welt war in den meisten Kulturen, die bisher existierten, die Wiederkehr des Immergeleichen. Der Tag folgt der Nacht, die wieder dem Tag weichen muss. Winter und Sommer lösen einander ab. Der Mond schwindet und wird wieder zum Vollmond. Flut und Ebbe sind ebenfalls zyklische Phänomene, die bis in das Wort "Zeit" hineinwirken, wenn man etwa in der englischen Sprache die Verwandtschaft zwischen "time" und "tide" berücksichtigt. In dieses natürliche Geschehen reiht sich der Mensch mit seinem Tun ein. Er gestaltet immergeleiche Tages- und Jahresabläufe, er lässt Saat und Ernte einander folgen. Er markiert die Wiederkehr wichtiger sozialer Punkte mit Festen. Er denkt an mythische und viel später an historische Ereignisse und wiederholt sie in Gedenken und Feier. Nach Eliade entbehrt in archaischen Gesellschaften alles, was nicht Wiederholung ist, sogar des Wirklichkeitscharakters. Jedes neu auftretende Ereignis muss mit einer Vergangenheit in Bezug gesetzt werden (Eliade, 1953, 55).

In dieses selbstverständlich gewordene, quasi-natürliche zyklische Denken bringt das Judentum wie keine andere Geisteswelt dezidiert eine lineare Weltsicht ein. War etwa noch in griechischen Vorstellungen die Geschichte ein Auf und Ab, ein Emporsteigen und Fallen von Herrschern und Reichen, dominierte im chinesischen Zeitdenken - so Ernst Cassirer - "Das reine gleichartige *Ver-harren im Sein*" (Cassirer, 1958, 153, Hervorhebung durch C.), so ist das Judentum von einer neuen Zukunft erfüllt, von einer Zukunft, die ganz anders sein wird als die Gegenwart und die Vergangenheit. Unwiderrlegbar wird diese Vorstellung bei den Propheten. Sie geben das lineare Ziel etwa folgendermassen an wie Deutero-Jesaja : "Wolf und Lamm werden einträchtig weiden, und der Löwe frisst Stroh wie das Rind, die Schlange aber ernährt sich vom Staub, man wird nichts Böses und Verderbliches tun auf meinem heiligen Berg" (Js 65, 25). Das Christentum greift diese Linearität auf, setzt sie gegen Kreislaufvorstellungen des Universums wie der menschlichen Seele bei Kirchenvätern, wie Origines, setzt sie gegen die Gnosis durch. Ziele des linearen Geschichtsverlaufs sind : der wiederkehrende Christus, der neue Himmel und die neue Erde, das ewige Leben bei Gott, sei es das der Seele unmittelbar nach dem Tode oder das des ganzen Menschen am Jüngsten Tag. Der französische Kulturhistoriker Ariès hat gezeigt, wie sich diese Vorstellungen im Abendland abwechselten (Ariès, 1980). Die Linearität bleibt auch erhalten, wenn die Apokalypsen säkularisiert werden und in der Neuzeit als Utopien aufsteigen. Hegels absoluter Geist, der auf ein letztes Ziel hinstrebt, und die marxistischen Annahmen von Mechanismen der Produktionsverhältnisse, die notwendig zur klassenlosen Gesellschaft führen, zeugen davon. Wo findet sich aber draussen in der Natur, wo findet sich im Menschenleben eine Stütze für diese Vorstellungen eines linearen Zeitverlaufs, für ein Ziel, in dem es nicht zur Wiederholung des Bisherigen kommt, sondern zu etwas ganz Neuem ? Es soll hier nicht auf die wissenschaftlichen Theorien über die Ausdehnung des Weltalls eingegangen wer-

den. Herausragend bleibt dann als nahezu einziges das Leben des Menschen zu nennen, das unweigerlich auf ein Ziel hinläuft, auf den Tod. zieht man aber für diesen existentiell erregenden Aspekt die Reinkarnation ins Kalkül, verflüchtigt sich die Linearität im Nu, und der Mensch sinkt absolut in das Zyklische zurück, das sein Leben beherrscht.

Nun liesse sich gegen diese Darstellung einwenden, in vielen religiösen Konzepten, in denen die Wiedergeburt eine Rolle spielt, sei auch ein Ziel mitgedacht, auf das hingestrebt wird, etwa das Nirwana. V. Glasenapp schreibt jedoch über das indische Denken: "Die Kette der Wiedergeburt ist... im gewöhnlichen Verlauf der Dinge ohne Ende" (V. Glasenapp, 1961, 1638). Abgesehen davon also, dass auch in grossen Strömungen des östlichen religiösen Denkens dieses Ziel eine Ausnahme bleibt, trifft eine Zielvorstellung kaum die Gedankenwelt des Anhängers der Reinkarnationsvorstellungen im Westen, die hier vorrangig analysiert werden sollen. Das zeigt deutlich auch der Verlauf jener spektakulären Fernsehsendung des Zweiten Deutschen Fernsehens "Viele Male auf Erden!" vom 9.1.1986.

Rund ein Viertel der Bevölkerung in der Bundesrepublik Deutschland zieht nach Umfrageergebnissen die Reinkarnation in Erwägung. Dabei erhöhte sich die Durchschnittsquote mit steigendem Bildungsgrad der Befragten (Daiber, 1987, 209-210). Was die Spitzen dieser Bildungspyramide betrifft, wo sich besonders viele Anhänger der Reinkarnationslehre finden müssen, so scheint eine zeitüberdauernde Tendenz zu bestehen. Zu diesem Datum könnte immer noch die Passage aus Max Webers Vortrag "Wissenschaft als Beruf" passen, der im Winter 1918/19 gehalten wurde. Dort schreibt Weber, "dass manche moderne Intellektuelle das Bedürfnis haben, sich in ihrer Seele, sozusagen mit garantiert echten, alten Sachen auszumöblieren, und sich dabei dann noch daran erinnern, dass dazu auch die Religion gehört hat, die sie nun einmal nicht haben, für die sie aber eine Art von spielerisch mit Heiligenbildchen aus aller Herren Länder möblierter Hauskapelle als Ersatz sich aufzutzen oder ein Surrogat schaffen in allerhand Arten des Erlebens, denen sie die Würde mystischen Heiligeitsbesitzes zuschreiben und mit dem sie - auf dem Büchermarkt hausieren gehen" (Weber, 1968, 611). Auch der letzte Hieb passt und sitzt noch 1989, wenn man etwa an die jüngsten Schriften der renommierten Todesforscherin Elisabeth Kübler-Ross denkt (Kübler-Ross, 1985). Weist die Art des von Weber beschriebenen faibles für religiös "Apartes", wobei "apart" auch die Vorstellung der Abseitigkeit in der weltanschaulichen Position einschliesst, nicht auf das Oszillierende wie Unverbindliche in vielen Intellektuellenleben hin, kurz: Ist sie ein Indikator für jenes "Freischwebende" an der Intelligenz, das Karl Mannheim 1929 in "Ideologie und Utopie" unübertrefflich beschrieben hat (Mannheim, 1969, 135ff.)?

Um von diesem Exkurs wieder zur Hauptlinie unserer Erwägungen zurückzukehren: Wie vage oder ausgearbeitet bei den genannten rund 25 Prozent im einzelnen die Vorstellungen von einer neuen Existenz sein mögen, welche Wahrscheinlichkeit ihnen im einzelnen zugesprochen wird, immer

liegt der Akzent auf einer Wiederholung des menschlichen Lebens auf dieser Erde. Das Zyklische dominiert ; das endgültige Versinken wird selten oder so gut wie nie thematisiert.

3. Reinkarnation und Lebensentwurf

Wiedergeburtsvorstellungen stehen trotz positiver Äusserungen eines Lessing oder Goethe, eines Herder oder Lavater, eines Friedrich des Grossen oder Schopenhauer - um nur einige Namen zu nennen, die in diesem Zusammenhang immer wieder aufgeführt werden - nicht in der grossen Linie abendländischer Tradition. Falls Menschen Vorstellungen eines anderen Kulturkreises wie die Reinkarnation anziehend finden, dann werden diese Vorstellungen bestimmten Bedürfnissen in besonderer Weise gerecht. Wenn es ein typisch menschliches Grundbedürfnis gibt, so ist es das nach Orientierung, nach Überblick ; ja auch Geborgenheit ist eine Komponente in diesem Bedürfnis. Zur näheren Begründung dieser These liessen sich viele Argumente aus Arnold Gehlens Anthropologie heranziehen (Gehlen, 1961, 71). Unerwartetes, aber auch Neues, Unvorstellbares, das - mit den Worten des Paulus - "kein Auge gesehen und kein Ohr gehört hat" (1 Kor 2,9), irritiert auch als Verheissung zunächst einmal. Wenn aber nach dem Tod alles wieder von vorn beginnt, fügt sich das in das allvertraute Ablaufschema dieser Welt. Beständig ist der Wechsel des Hin und Her, des Auf und Ab. Gute Tage werden den bösen folgen, wie der Vollmond dem Neumond folgt, vor dem sich viele Bewohner in Naturvolksgesellschaften ängstigen. Und in dieser Weise wird ein neues Leben dem Tode folgen. Ahasver von Brandt charakterisiert dieses mit der Wiederholung verbundene Gefühl trefflich, wenn er schreibt : "Der Mensch ist geborgen in diesem Kreislauf" (V. Brandt, 1966, 726). Das gilt für den Kreislauf des Jahres, der Lebensjahre wie der Lebensfolgen.

Asiatische Lehren sehen in einem weiteren Leben, vor allem in einer Wiedergeburt mit schwierigeren, erbärmlicheren Verhältnissen als zuvor die Folge der Schuld in vorangegangenen Leben. Das ist eine mögliche Sicht. Sie kann von dem, der sie kennt und akzeptiert, durchaus als positiv gegenüber der aufgefasst werden, nach der der Baum liegen bleibt, wie er fällt. Die Gesamtbilanz einer Existenz lässt sich dann in der Aufeinanderfolge der Leben verbessern. Hier passt wenigstens teilweise die Feststellung Nietzsches in seinem Nachlass zu der von ihm vertretenen Lehre der ewigen Wiederkehr : "Diese Lehre ist milde gegen die, welche nicht an sie glauben, sie hat keine Höllen und Drohungen. Wer nicht glaubt, hat ein flüchtiges Leben in seinem Bewusstsein" (Nietzsche, 1978, 478). Die Zukunft wird dann, um es wieder in Termini der Zeiterfahrung zu übersetzen, nicht das radikal Andere bringen. Damit hat sie an Bedeutung verloren. Aber sie ist nicht bedeutungslos geworden. Und sie weitet sich. Da ist nichts von der unendlichen Gegenwart und Gleichförmigkeit des ersehnten Endzustandes - sei er im Jenseits

oder im utopischen Ziel auf dieser Erde. Die Folge der Existenzen ist dann nicht übersehbar, wenn man an die Wiedergeburt glaubt.

Aber verbinden Zeitgenossen stets ihre Gedanken an eine mögliche Wiedergeburt mit solchen religiös vorgeprägten Denkbahnen? Ich glaube es nicht. Vorstellungen einer persönlichen Schuld haben nicht gerade Konjunktur. Aber man kann mit dem Gedanken der Wiedergeburt das verbinden, das wir oft mit der Wiederholung verbinden, nämlich die Vorstellung einer neuen Chance. Und so kann sich jemand mit dem Gedanken der Reinkarnation trösten, die ihm die Möglichkeit gibt, einem verpfuschten Leben ein gelungenes folgen zu lassen. Es kann Gelassenheit angesichts von Schicksalschlägen und Fehlern eintreten. Der Lebensplan kann mit weniger Ansprüchen ausgestattet und dennoch als zufriedenstellend beurteilt werden. Das Drängen der Stunde, das Wachsein-Müssen, das sich zum Beispiel in den neutestamentlichen Gleichnissen vom Dieb in der Nacht, von den törichten und den klugen Jungfrauen findet, wird zu einem gemessenen "Es kann immer noch einmal".

Schuld und Bilanzierung eines Lebens sind traditionelles Gedankengut. Mit der Vorstellung des Zeitkonzeptes "Lebensplan" rücken wir in die Aktualität ein. Dieses Wort "Lebensplan" wird modisch akzentuiert, wenn wir die Vokabel "Selbstverwirklichung" einsetzen. Dabei werden Leben und Selbst wie ein Kunstwerk betrachtet, das so zu gestalten sei, dass es eine Form erhält und dass dieser Vorgang des Formens gleichzeitig von dem sich Formenden als tiefste Befriedigung erlebt wird. Die Vielzahl der Möglichkeiten im Leben, die eine im Vergleich zu traditionellen und ständischen Formationen heute sehr offene Gesellschaft bietet, gibt aber nie die Sicherheit, tatsächlich sein Selbst verwirklicht zu haben. Soll man in der Mitte des Lebens nicht wieder anfangen, Neues im privaten wie im beruflichen Bereich wagen? Bietet das Alter außer Last auch noch Chancen? Und wer dies alles versucht und leidlich hinter sich gebracht hat, vielleicht gar Erfolg vor sich und der Umwelt hatte, wird er dann des Lebens satt sein wie Hiob? Manche oder auch viele werden sagen: "Nein. Bei dieser Gabelung hätte ich anders einschlagen müssen". "Dann habe ich noch Talent zu dem und zu jenem". Dazu kommt, dass viele in fremde Länder reisen und trotz touristischer Verengungen der Wahrnehmungsperspektive doch Lebensweisen sehen, die - mehr oder weniger bewusst - attraktiv erscheinen, als etwas erscheinen, das uns die eigene Situation als defizitär empfinden lässt. Und geben nicht die Medien pausenlos reale und fiktive Modelle des Lebens vor, die die ganze denkbare Palette der Existenzweisen umfassen? Und wenn sich in einem Leben nicht alle aufscheinenden Möglichkeiten ausschöpfen lassen, wenn die ergriffenen Möglichkeiten nicht optimal genutzt wurden oder genutzt werden können, dann kann es verlockend erscheinen, die Aussicht auf ein weiteres Leben, auf eine neue Chance zu besitzen, in der dann alles das getan werden kann, wofür ein einziges Leben nicht genug Platz bietet.

Friedrich Nietzsche, der Philosoph der "ewigen Wiederkehr", lässt seinen Zarathustra sagen : "Siehe (...) diesen Augenblick ! Von diesem Torwege läuft eine lange ewige Gasse *rückwärts* : hinter uns liegt eine Ewigkeit" (Nietzsche, 1981, 173-174). Die Reinkarnationslehren geben nicht nur eine Antwort auf die Frage : Wohin gehe ich ?, sondern auch auf : Woher komme ich ? Die Zeit vor diesem Leben ist hier nicht die schlichte Nicht-Existenz, sondern eine wie die Zukunft von zahlreichen Verkörperungen erfüllte. Und damit ist vielleicht eine elementare Frage angesprochen, die Menschen z.B. auch in Naturvolksgesellschaften bewegt (Durkheim, 1984, 336-337, 349-351) und die kleine Kinder immer wieder fragen lässt : "Wo war ich da, als das und das passierte ?" Es könnte sein, dass es uns durch Erziehung abgewöhnt wurde, sie zu stellen. Blaise Pascal stellte schon im 17. Jahrhundert fest : "Vergangenheit und Gegenwart sind Mittel, die Zukunft allein ist unser Ziel" (Pascal, 1948, 94). Vielleicht sind wir Heutige schon zu sehr Zukunftsmenschen, so dass uns eine existentielle Vergangenheit nicht mehr so direkt anruht wie Kinder und Menschen in primitiven und archaischen Kulturen, wobei für letztere - daran sei wieder erinnert - Vergangenheit allein das war, was Gegenwart wie Zukunft bestimmte, für die Kenntnis der Vergangenheit der Schlüssel war, der Gegenwart wie Zukunft eröffnete. Oder lassen wir uns - und dafür könnte das Interesse an Wiedergeburt ein Beleg sein - gerne in diese Stadien zurückfallen, in die Kindheit des Lebens wie der gesellschaftlichen Entwicklung, die wir beide so leicht mit Glück verbinden ?

Ein letztes zum modernen Leben : Nicht umsonst gehört in der soziologischen Systemtheorie eines Niklas Luhmann der Begriff der Komplexität zu den zentralen (Luhmann, 1971, 115-119). Die Undurchschaubarkeit dieses modernen Lebens, die letztlich auch dem Entfremdungsbegriff zugrunde liegt, ist ein typisches Orientierungsproblem unseres Zeitalters. Und glaubt man einen Bereich durchschaut zu haben, treten Änderungen ein, die diesen Eindruck zunichtemachen. Eine Reaktionsform auf die Vielfalt des Vorhandenen wie die Beschleunigung des Wandels kann Spezialisierung sein, eine andere die Übernahme simpler Schablonen, die über alles gelegt werden, eine andere, die jeden ab und zu ergreift, ist Hilflosigkeit, Ratlosigkeit, ein Schwindel innerhalb des Karussells der Änderungen. Und dann die Fragen : Wohin führt das alles ? Gibt es doch ein Ziel, und zwar ein schauriges, ein Inferno ? Und damit sind wir mitten im dunklen Gemütsleben unserer westlichen Gesellschaften, das - so habe ich bisweilen den Eindruck - in der Bundesrepublik Deutschland ausnehmend schwarz gefärbt ist. Das eigene Leben ist in dieser Untergangsstimmung stets mitgedacht. Geht es den oft beschworenen Weg unserer Gesellschaften mit, oder hat es in anderer Form, in einer Wiedergeburt eine eigenständige Chance ? Die Vorstellung einer Reinkarnation macht es möglich, diese gegenwärtige Situation als Episode zu betrachten. Unsere Situation und dieses Leben sind *eine* Form, die Übersicht über die Folge der Leben kann die momentane Desorientierung relativieren. Die Folge der Leben ist das Eigentliche, in ihr ist dieses jetzige Leben als Teil zu sehen. Der schon einmal zitierte Ahasver von Brandt schrieb über die Einführung von Jubiläen als Feiern, die das Zyklische des Lebens neu betonten.

Was er über Jubiläen ausführt, lässt sich mühelos auf die Attraktivität der Vorstellungen von Reinkarnation übertragen. Er spricht von einem "sehr merkwürdigen Versuch des gesellschaftlichen Unterbewusstseins (...) aus der Gefährdung durch den immer rasenderen linearen Zeitablauf in die Geborgenheit der zyklischen Zeit zurückzukehren" (V. Brandt, 1966, 728).

4. "Gegengewicht"

Die vorangegangenen Ausführungen mögen den Eindruck erwecken, es solle für die Idee der Wiedergeburt geworben werden. Das kam wohl daher, dass die Attraktivität dieses Gedankens begründet und Anhaltspunkte dafür in unserer gesellschaftlichen Situation gesucht werden mussten. Daher soll abschliessend durch eine Art "Gegengewicht" dieser Eindruck austariert werden. Wenn dazu noch einmal Nietzsche zitiert wird, soll die Aufmerksamkeit des Lesers dabei weniger auf den Aspekt des Verwandelns als auf das Niederdrückende in der Aussage gelenkt werden. Nietzsche schreibt : "Wie, wenn dir eines Tages oder Nachts ein Dämon in deine einsamste Einsamkeit nachschliche und dir sagte : 'Dieses Leben, wie du es jetzt lebst und gelebt hast, wirst du noch einmal und noch unzählige Male leben müssen : und es wird nichts Neues daran sein, sondern (...) alles unsäglich Kleine und Grosse deines Lebens muss dir wiederkommen, und alles in derselben Reihe und Folge (...). Die ewige Sanduhr des Daseins wird immer wieder umgedreht - und du mit ihr, Stäubchen vom Staube !' (...) Wenn jener Gedanke über dich Gewalt bekäme, er würde dich, wie du bist, verwandeln und vielleicht zermalmen ; die Frage bei allem und jedem : 'willst du dies noch einmal und noch unzählige Male ?' würde als das grösste Schwergewicht auf deinem Handeln liegen !" (Nietzsche, 1976, 231). Es muss nicht verlockend sein, die Kleinigkeiten, Armseligkeiten, Erbärmlichkeiten, die untrennbar mit einem Leben - in gleich welcher Position - verbunden sind, wieder und wieder zu durchleben. Vielleicht ist es besser, dieses Leben als einziges in seiner Beschränktheit auszuleben, auszuleben als Gestaltung wie als zeitliche Begrenzung.

LITERATURVERZEICHNIS

ARIES Philippe (1980), Geschichte des Todes, Hanser, München-Wien.

CASSIRER Ernst (1958), Philosophie der symbolischen Formen, II. Teil, 3. Aufl., Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.

DAIBER Karl-Fritz (1987), "Reinkarnationsglaube als Ausdruck individueller Sinnsuche", in BECKER Hansjakob et al., Eds., Im Angesicht des Todes. Ein interdisziplinäres Kompendium I, Eos, St. Ottilien, 207-227.

DURKHEIM Emile (1984), Die elementaren Formen des religiösen Lebens. 3. Aufl., Suhrkamp, Frankfurt am Main.

ELIADE Mircea (1953), Der Mythos der ewigen Wiederkehr, Diederichs, Düsseldorf.

- ELIADE Mircea (1961), Das Mysterium der Wiedergeburt, Rascher, Zürich-Stuttgart.
- GEHLEN Arnold (1961), Anthropologische Forschung, Rowohlt, Reinbek.
- KÜBLER-ROSS Elisabeth (1985), Über den Tod und das Leben danach, 4. Aufl., Silberschnur-Verlag, Melsbach.
- LUHMANN Niklas (1971), "Soziologie als Theorie sozialer Systeme", Soziologische Aufklärung, 2. Aufl., West-deutscher Verlag, Opladen, 113-136.
- MANNHEIM Karl (1969), Ideologie und Utopie, 5. Auflage, G. Schulte-Bulmke, Frankfurt am Main.
- NIETZSCHE Friedrich (1976), Die fröhliche Wissenschaft, 6. Aufl., Kröner, Stuttgart.
- NIETZSCHE Friedrich (1978), Die Unschuld des Werdens, II. Bd., 2. Aufl., Kröner, Stuttgart.
- NIETZSCHE Friedrich (1981), Also sprach Zarathustra, 17. Aufl., Kröner, Stuttgart.
- PASCAL Blaise (1948), Pensées, 4. Aufl., Tübinger Verlagshaus, Tübingen.
- SCHMIED Gerhard (1985), Soziale Zeit. Umfang, "Geschwindigkeit" und Evolution, Duncker & Humblot, Berlin, 144-163.
- V. BRANDT Ahasver (1966), "Historische Grundlagen und Formen der Zeitrechnung", Studium Generale, 19, 720-730.
- V. GLASENAPP Helmuth (1961), "Seelenwanderung. Religionsgeschichtlich", in GALLING Kurt, Ed., Die Religion in Geschichte und Gegenwart, V. Band, 3. Aufl., J.C.B. Mohr, Tübingen, 1637-1639.
- WEBER Max (1968), "Wissenschaft als Beruf", Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre, 3. Aufl., J.C.B. Mohr, Tübingen, 582-613.

**QUELQUES REMARQUES SUR DES STRUCTURES TEMPORELLES
COERCITIVES DANS LE QUOTIDIEN, DANS LA NEVROSE
OBSESSIONNELLE ET DANS LE FASCISME¹**

Rainer Zoll

Universität Bremen

Bibliothekstrasse, Postfach 33 04 40, D - 2800 Bremen 33

Nous reregardons l'heure et nous nous pressons pour respecter l'heure convenu. Bien que la montre indique qu'il reste assez de temps pour arriver à temps nous sommes inquiets. Nous avons peur de dépasser le temps et de ne pas être à l'heure. Pour cela nous répétons le geste et nous regardons l'heure de nouveau pour nous assurer du temps.

Dans la société actuelle le quotidien est plein de tels gestes obsessionnels. Ces actes obsessionnels ne se réfèrent pas toujours directement au temps mais ils le font presque toujours indirectement. La coordination d'une société complexe comme la nôtre demande une structure temporelle adéquate (Elias, 1984) telle qu'elle est fournie par le temps linéaire (Lefebvre, 1947, 1981). Cette forme du temps n'est point le temps naturel de l'homme. E.P. Thompson (1967) a décrit d'une manière impressionnante quelle coercition fut nécessaire pour faire pénétrer la discipline du temps linéaire dans l'esprit et la pratique des premiers ouvriers de l'ère industrielle. Maintenant c'est fait, le temps linéaire fait partie du temps propre de l'homme, les normes temporelles de la structure temporelle spécifique de "l'esprit du capitalisme"² sont intériorisées. Sans cette intériorisation la société capitaliste ne fonctionnerait pas. Mais il y a toujours des difficultés, l'individu doit - consciemment ou non - se contraindre, se faire violence pour respecter les normes temporelles.

Face aux structures temporelles coercitives de notre société, nos sentiments sont tout à fait ambivalents ; nous nous réjouissons quand nous sommes ponctuels et le partenaire de notre interaction a fait de même ; l'interaction planifiée a donc des chances de réussir. Par contre nous sommes fâchés parce que nous avons dû nous forcer pour respecter l'heure et nous le sommes d'autant plus si l'autre vient tard, trop tard. La confrontation avec des parties résiduelles de notre société ou avec d'autres sociétés dans lesquelles le temps linéaire, dans lesquelles nos normes temporelles ne sont pas

¹ Ces remarques se basent sur un article plus détaillé de Astrid Grenkowitz, Helga Loest & Rainer Zoll (1988, 426).

² Voir l'interprétation du schéma temporel inhérent à l'éthique protestante sécularisée, Weber, 1920 ; Neumann, 1988, 160).

ou moins respectées, comporte des expériences désagréables : nous ne supportons pas le "manana", la non-fiabilité des horaires.

Mais une telle confrontation peut aussi nous faire comprendre que des structures sociétales complexes et rigides demandent l'intériorisation de normes temporelles coercitives.

Ces structures temporelles sont tellement "normales", font à tel point partie de notre quotidien que nous ne sommes guère conscients de leur caractère coercitif voire obsessionnel. Mais si de telles structures deviennent trop puissantes dans un individu ou dans une société déterminée, quand elles dépassent le cadre de ce qui passe pour "normal", alors nous marginalisons cet individu comme pathologique et face à une société autoritaire nous gardons la conscience tranquille parce que nous sommes des démocrates et nous vivons dans une démocratie. La névrose obsessionnelle et le fascisme n'ont rien à voir avec notre quotidien. Mais la forme quotidienne de l'obsession renvoie à sa forme pathologique. Et la forme quotidienne de la coercition dans la société bourgeoise renvoie à sa forme pathologique dans le fascisme.

La névrose obsessionnelle et le fascisme - à première vue les deux phénomènes ne semblent avoir rien en commun. Le fascisme peut être compris comme forme pathologique de la société bourgeoise et la névrose obsessionnelle comme pathologie de l'individu bourgeois. En regardant plus près on découvre une analogie structurelle surprenante entre le rapport de l'individu obsessionnel au temps et le rapport du fascisme au temps. Elvio Fachinelli a décrit cette analogie pour l'Italie dans "La freccia ferma" (1979). Il a ainsi fourni l'idée de fond pour les remarques suivantes qui se servent pour le fascisme de l'exemple allemand, du national-socialisme.

1. Le système temporel de la névrose obsessionnelle

La névrose obsessionnelle dévoile la vérité de l'obsession quotidienne. Se cramponner aux traditions et aux rituels a la fonction de donner appui et orientation à l'individu dans une société qu'il vit comme difficile voire hostile. Dans la névrose obsessionnelle la recherche de tels systèmes, le développement de normes coercitives et protectrices devient une manie, une obsession. Et ces systèmes et ces normes qui devraient protéger l'individu de ses propres pulsions ont presque toujours une dimension temporelle. L'individu obsédé craint la spontanéité, craint ses propres pulsions. Une vie dans le "maintenant", dans un présent vraiment vécu ouvrirait les portes à la spontanéité, aux pulsions non permises et pourrait ainsi provoquer des actions "impures", "défendues".

La psychanalyse freudienne découvre les origines de la névrose obsessionnelle dans le refoulement de la sexualité enfantine, en particulier des pulsions analérotiques (Freud, 1982a, 265 ; 1982b, 112). Ici c'est le rapport entre

l'érotisme anal et la conscience temporelle - tel qu'il est par exemple décrit par Otto Fenichel (1983, 129) - qu'il faut souligner : "la conscience temporelle et en particulier la capacité de mesurer le temps ont leur racine inconsciemment dans l'érotisme anal. Combien de fois et avec quel interval une défécation doit avoir lieu, quelle durée elle doit avoir, combien de temps on peut la remettre avec succès, etc. - ce sont les situations dans lesquelles l'enfant acquiert ses représentations en ce qui concerne l'ordre et le désordre temporel et la mesure du temps en général". L'enfant apprend à se faire violence dans le "toilet training", dans l'éducation à devenir "propre".

Le névrosé obsessionnel utilise la contrainte comme mesure de protection. "Elle donne de la sécurité face à la menace de la spontanéité dangereuse. Tout ce qui se fait de manière obsessionnelle est fait de manière routinière suivant un plan préconçu ce qui doit tenir à distance les pulsions interdites" (Fenichel, 1983, 132). Mais quelle intensité le névrosé met dans ses tentatives de suivre ses règles, il ne peut jamais être certain de ne pas avoir négligé un détail, d'avoir désobéi à une de ses normes. Il s'ensuit un cercle vicieux de doutes perpétuels, de se creuser la tête, d'idées obsessionnelles d'une part et de rituels sévères, de cérémonies très strictes, bref d'"actions forcées" de l'autre. Déjà Freud avait découvert le caractère temporel spécifique de ces actions, c'est-à-dire qu'elles sont "à deux temps" (Freud, 1982a, 256), un premier dans lequel l'action se fait et un deuxième dans lequel elle est "défaite", révoquée, annulée. Le système temporel de la névrose obsessionnelle résulte des normes sévères et du caractère "à deux temps" des actions. "Beaucoup de névrosés ont un intérêt exagéré dans la division du temps. Souvent toute leur vie est régie par des horaires systématiques et minutés" (Fenichel, 1983). Les efforts pour une division du temps sont un aspect de la tentative surhumaine de dominer le temps ce qui produit nécessairement son contraire - une situation dans laquelle l'individu est dominé par un système temporel.

2. La fragmentation du temps

Au niveau phénoménal le système temporel obsessionnel se montre de prime abord comme fragmentation du temps. "(...) tout se passe en fragments, en morceaux (...) Souvent il n'y a pas de prétexte extérieur pour ces pensées ; je dois alors me représenter que je monte l'escalier ici ou chez moi : un pas, encore un pas, une seconde, encore une seconde, etc."³.

Von Gebssattel qui cite ce témoignage a problablement été le premier à décrire et analyser la fragmentation du temps dans la névrose obsessionnelle : "(...) l'action saccadée de l'anancaste (du névrosé obsessionnel) montre une toute autre structure temporelle ; au niveau descriptif elle implique le

³ d'un texte d'une névrosée obsessionnelle citée par V.E. von Gebssattel (1954a, 3).

morcellement, la démolition de l'articulation vitale des processus d'action (...) Il manque à cet agir destructif l'articulation dans un juste-encore, un moment-présent et un après ; au lieu de cela nous le trouvons entièrement dissolu dans des points-maintenant" (Von Gebsattel, 1954b, 110).

Le temps événementiel qui est cyclique et "irrégulier" est homogénéisé et fractionné par le névrosé obsessionnel. La coulée vivante du temps est réifiée, le temps cyclique devient linéaire. Les règles rigides du système temporel obsessionnel ne laissent plus de marge de liberté au névrosé ; une action autonome et des décisions deviennent impossibles ce qui mène à une incapacité totale d'agir. Fachinelli en donne un exemple impressionnant en citant le cas d'un homme dont toute la vie est régie jusque dans le moindre détail par l'observance extrême des Dix Commandements : "Il faut ne rien faire le dimanche parce que c'est le jour du Seigneur, parce que ce jour est sacré. Mais aussi lundi parce qu'il suit, et le mardi... et ainsi il y a des séries entières de semaines et de mois où il ne doit rien faire parce que tout ce temps est dédié au Seigneur" (Fachinelli, 1979, 11).

Le névrosé obsessionnel se voit chaque instant devant l'alternative de se décider pour ou contre le respect de ses règles. Le résultat de ce processus, c'est la division et le morcellement du temps. "Chacun de ces fragments de temps est séparé des autres (...) Le temps est tendanciellement morcelé à l'infini parce que le Mal apparaît tendanciellement des fois infinies" (Fachinelli, 1979, 11-12). Les fragments de temps deviennent infiniment petits, le nombre de fragments infiniment grand - tout comme le temps linéaire possède une étendue infinie et est divisé dans des fragments infiniment petits.

Face au système temporel impérieux le moi du névrosé obsessionnel fait preuve d'une passivité énorme ; il est disposé "à prendre sur soi dans une mesure étonnante des punitions, des pénitences et même des tortures" (Fenichel, 1983, 143). La passivité avec laquelle le moi se soumet aux punitions est une forme de masochisme, les "pénitences" et "l'auto-punition" "signifient en même temps satisfaction de pulsions masochistes" (Freud, 1982a, 261).

Après 1933, la vie en Allemagne fut dominée par des normes très rigides qui intervenaient plus que jamais dans les sphères les plus privées du quotidien. Les appareils de contrôle étatique pénétraient dans toutes les sphères culturelles et sociales pour ne pas laisser naître d'insécurité ou de tentations. Le "Jungvolk" s'occupait des garçons, les "Jungmädel" des jeunes filles. Passé l'âge de 14 ans, ils entraient dans la "Hitler-Jugend" et elles dans le "BdM", le "Bund deutscher Mädchen". Après cela c'était le service de travail obligatoire, le "Arbeitsdienst" et puis le service militaire. "La structure (de ces organisations) était strictement hiérarchique, la vie y était réglementée en continue. Il n'y avait pas d'espace pour la spontanéité ou la vivacité ; la formation d'autres groupes n'était pas permise" (Wiggershaus, 1980, 362). Le contrôle complet de la presse, de la radio et du cinéma est un autre exemple de la surveillance totalitaire de la vie sociale (Shirer, 1961, 239).

Tout comme le névrosé obsessionnel essaie de supprimer toutes les pensées et actions "impures" ainsi le national-socialisme réprimait toutes les pensées et actions "anti-allemandes", "juives" et de gauche. Tout comme le névrosé obsessionnel divise son temps par son système normatif dans des fragments très petits, ainsi les national-socialistes essayaient de faire prévaloir "une mesure uniforme et stéréotype" (Riemann, 1982, 114) de la vie en Allemagne et de tout soumettre au système normatif fasciste. Tous les rituels, petits et grands, du salut hitlérien et du rituel des drapeaux jusqu'aux grandes cérémonies comme le rassemblement du parti (Reichsparteitag) servaient cette soumission. Pendant la guerre, beaucoup d'écoliers ont dû apprendre les rapports de l'armée par cœur (Inhetveen, 1986, 20). Les rituels morcelaient le temps et l'organisaient en même temps.

Ainsi comme le névrosé obsessionnel ne peut pas admettre et accepter les aléas de la vie, le fascisme essayait de presser la vie sociale dans un système temporel fixe, de la réglementer de telle manière qu'il n'y avait aucune possibilité de déviation ou de dissidence. Face aux règles rigides de la vie sociale le peuple allemand restait étonnamment passif. Le masochisme du névrosé obsessionnel et la passivité du peuple allemand dans la période fasciste montrent une agression dirigée contre soi qui a son pendant dans une agression dirigée vers l'extérieur.

3. L'incapacité de vivre le présent

Vivre veut dire vivre "ici et maintenant", vivre un présent dans lequel le passé et l'avenir sont intégrés sans détruire le présent. L'incapacité de vivre "ici et maintenant" peut déjà être observée dans les petites actions obsessionnelles du quotidien. Quand nous retournons à la porte pour nous assurer du fait que nous l'avons bien fermée parce que nous avons peur que quelqu'un pourrait "forcer" la porte, alors nous retardons en même temps notre départ et après nous devons nous presser, nous ne pouvons pas "vivre" le départ et nous réjouir de ce qui nous attend.

Le névrosé obsessionnel est incapable de vivre "ici et maintenant", la spontanéité et les aléas lui font peur. "J'ai toute la journée un sentiment mêlé de peur qui se réfère au temps. Je dois continuellement penser que le temps passe. Pendant que je parle avec vous, maintenant je pense à chaque mot : "passé, passé, passé". Cet état des choses est insupportable et engendre un sentiment de stress. Je suis toujours 'stressée'" (Von Gebsattel, 1954a, 2).

Mais on ne peut pas dire que les névrosés obsessionnels ne veulent pas vivre. Von Gebsattel raconte de la femme citée "qu'elle aime la vie (...) Ces malades veulent vivre, agir, se développer, progresser et c'est pour cela que le fait de ne pas le pouvoir, que l'inhibition devient si apparente" (Von Gebsattel, 1954a, 2). Le vouloir-vivre se transforme dans un ne pas le pouvoir, le temps qui signifie vie s'enfuit.

Plusieurs auteurs soulignent que ces individus qui veulent gagner du temps avec leurs rituels obsessionnels en perdent par là-même et finissent par ne jamais avoir du temps. Et cela signifie en dernière conséquence qu'ils n'arrivent pas à vraiment vivre.

Le névrosé obsessionnel doit toujours renvoyer la vie à "demain". Mais il ne peut pas, non plus, vivre dans l'avenir parce qu'il est incertain et ouvert, et cela provoque chez lui des peurs énormes. La fragmentation du temps a la fonction de dominer ces peurs.

Il est bien connu que la vie des allemands dans la République de Weimar fut dominée par le chômage et la misère matérielle et que cela s'empirait avec la crise économique mondiale ; le présent était insupportable. Un paysan exprime l'atmosphère catastrophique de ce temps ainsi : "Et oui, le temps à ce moment était ainsi. C'était la fin (du monde) ! Et chacun a dit : 'Cela, ça ne peut pas continuer comme ça'" (Inhetveen, 1986, 9). Hermann Hesse a décrit cette atmosphère dans une lettre à Romain Rolland : "En Allemagne, les états d'âme ont quelque chose d'anarchique, mais aussi d'un fanatisme religieux. C'est une ambiance de fin du monde et d'entrée dans le règne millénaire" (Grebing, 1964).

Cette atmosphère de fin du monde fut habilement utilisée par la propagande nazie. Elle interprétait le présent insupportable de telle sorte que beaucoup d'allemands se sentaient compris. Hitler qualifiait ce présent "comme conséquence catastrophique évidente de l'empoisonnement éthique et moral, de la réduction de l'instinct de l'autoconservation et de ses présupposés qui minent depuis beaucoup d'années les fondements du peuple et de l'empire" (Hitler, 1937, Bd. I, 230). Le mauvais présent fut confronté avec un avenir idéal vers lequel le national-socialisme allait mener les allemands. Goebbels se chargeait de peindre cet avenir que Hitler promettait.

Nous trouvons donc dans le fascisme la même attitude négative envers le présent : avant 1933 les nazis en soulignaient le caractère insupportable. Après 1933 ils se gardaient bien de valoriser le présent et orientaient tous les espoirs vers l'avenir.

Mais si le névrosé obsessionnel ne peut pas vivre "ici et maintenant", s'il ne peut pas tirer du présent la force et l'inspiration pour ses actions, alors il faut regarder son rapport au passé. Freud avait déjà souligné que la névrose est une tentative de révoquer et de refouler le passé (Freud, 1982a, 264). En se référant à Freud, M. Mitscherlich (1963, 44) écrit : "La domination du passé détruit le présent et rend l'avenir impossible (...) Chaque névrose est caractérisée par le règne du passé sur le présent et l'avenir".

La profonde ambivalence des sentiments des individus dans cette société est poussée à l'extrême chez le névrosé obsessionnel ; il exprime cette ambivalence en combinant des attitudes totalement opposées. En lui "coexistent deux mondes fondamentalement différents" (Fachinelli, 1979, 70).

Dans le rapport au passé cette ambivalence apparaît d'une part comme idéalisation d'un temps mythique *avant* le premier "péché" (*Sündenfall*) et comme tentative vaine de rendre non avenue ce péché. "Chez le névrosé obsessionnel la connection entre le manquement à la règle, le péché et la purification par la révocation, l'annulation du temps est tout à fait évidente" (Fachinelli, 1979, 42). Fachinelli souligne le caractère "technique temporelle" de la tentative de rendre non avenu le manquement ; Freud l'avait décrit comme "actions obsessionnelles à deux temps dont le premier est annulé par le deuxième" (Freud, 1982c, 61), "où le deuxième acte révoque le premier comme si rien s'était passé" (Freud, 1982a, 263). La référence au passé implique deux stades bien différents du passé parce qu'en tant qu'acte d'expiation il presuppose le manquement, le péché à expier ; il presuppose donc aussi le temps "pur" avant le manquement à la règle.

La tentative de rendre non avenu le manquement ne peut évidemment pas réussir puisque l'action qui est considérée comme péché est répétée et la répétition doit nécessairement provoquer le doute. Ainsi l'action doit être répétée de nouveau ce qui provoque de nouveau le doute. La contrainte à la répétition et la nécessaire vanité de l'action se conditionnent mutuellement ; c'est un rapport circulaire sans issue.

En paraphrasant Von Gebsattel nous pouvons résumer : le manquement doit être expié, l'action doit être répétée, la répétition doit être contrôlée, le contrôle provoque nécessairement des doutes, c'est pour cela que l'action doit être répétée et ainsi de suite.

Dans le présent le rituel magique conjure un passé réel ou fictif. Le rituel est un cercle vicieux qui implique la tendance à la répétition infinie. Ainsi le passé est détruit et le présent devient invivable.

L'expiation doit reconstituer l'idéal, l'idéal du passé avant le péché, dans l'avenir. La pureté fictive du passé est projetée dans l'avenir. Mais cet idéal doit être réalisé avec exactitude dans sa pureté mythique ce qui est une tentative extrêmement difficile pour le névrosé obsessionnel puisqu'il a une profonde méfiance - inspirée par sa peur anale de toute impureté - contre tout ce qui "sort" de lui, donc aussi contre toutes les actions, surtout contre toute activité créatrice, avec laquelle l'homme se projette dans l'avenir. La répétition projette un avenir et le détruit en même temps. Le névrosé obsessionnel se réfugie dans un faux infini, sa volonté de vivre se mue dans son contraire.

De ces réflexions ressort aussi que le passé véritable est sans grande importance pour le fonctionnement de la névrose obsessionnelle. Il peut avoir été ainsi ou autrement. Une fois que la circularité fermée de l'obsession est constituée, elle devient autoréférentielle : la répétition provoque le doute, le doute engendre une nouvelle répétition et chaque répétition renforce l'obsessionnalité.

La crise économique mondiale semblait avoir amené la république de Weimar dans une situation sans issue et donc sans espoir. Le programme na-

tional-socialiste offrait une issue. Ce programme comportait dans une analogie frappante avec la névrose obsessionnelle une double référence au passé ; en rendant non avenir le mauvais passé, les allemands allaient vers un avenir glorieux. Dans l'interprétation nazie le passé allemand fut divisé en deux périodes radicalement différentes qui étaient séparées par le péché, c'est-à-dire le "coup de poignard du 9 novembre 1918". La November-Revolution a fourni le prétexte pour la Dolchstoss-Legende. "La défaite nationale et le traité de Versailles devenaient des symboles de la paupérisation nationale" (Fromm, 1945, 211).

Hitler glorifiait le temps avant le "péché" d'une manière excessive (Hitler, 1937, Bd. I, 224-225). Cette glorification devait être aussi extrême pour rehausser le contraste avec le présent invivable. Il dit dans "Mein Kampf" : "La chute de l'empire et du peuple allemand est tellement profonde que tout, comme saisi d'un vertige, semble avoir perdu contenance et sentiment ; on peut à peine se rappeler la hauteur du passé, à tel point que la grandeur et la gloire d'autan paraissent irréelles et fantasmagoriques face à la misère d'aujourd'hui" (Hitler, 1937, Bd. I, 225).

Ici aussi nous rencontrons les "deux temps" que Freud avait analysés pour le "manquement" du névrosé obsessionnel. L'objectif national-socialiste était de rendre non avenue cette honte. Déjà le 18.9.1922 Hitler l'a formulé dans son discours : "Nous exigeons un règlement de comptes avec les criminels de novembre 1918. Nous ne pouvons pas admettre que deux millions d'allemands soient tombés pour rien (...) Non, nous ne pardonnons pas, nous demandons revanche" (Bullock, 1969, 69-70).

Rendre non avenir, c'était dans la logique du national-socialisme non seulement l'annulation du traité de Versailles mais aussi la répétition de la guerre mondiale et la restauration de la "pureté" de la race, la "pureté" du peuple. L'action de "purification" concernait d'abord les soi-disants "criminels de novembre". "Le déshonneur national doit prendre fin. Les traîtres de la patrie et les dénonciateurs à la potence !" (Bullock, 1969, 73-74).

Mais l'action de "purification" concernait de plus en plus les juifs. Bien qu'Hitler et les nazis voyaient dans la révolution de novembre 1918 le "péché national" et que la punition des "coupables" devait donc viser les révolutionnaires, par une manipulation propagandiste - la technique classique de l'amalgame - les juifs furent impliqués dans ce mécanisme de faute et punition. Il y a eu un "déplacement d'objet" de mesure gigantesque qui renvoie à un autre niveau de la référence au passé, passé non plus du peuple allemand mais de la race aryenne.

Et là aussi, nous retrouvons la division du passé dans un passé idéal - celui de la race "pure" des germains -, le "péché" du mélange des sangs et le passé mauvais de la race "impure" qui continue dans le présent. La raison profonde pour le choix des juifs comme coupables est à chercher dans le schéma du bouc émissaire : ne peut être bouc émissaire que celui qui est en même temps dedans et dehors, donc ici qui est en même temps membre de

la société et quand même dans une certaine mesure "étranger". Rauschning (1940) raconte que Hitler lui aurait dit qu'il a besoin des juifs comme victimes de sa politique : "Non, nous devrions l'inventer. Il nous faut un ennemi visible, non seulement un ennemi invisible" (cité in Grebing, 1964, 68).

C'est pour cela que le juif est - d'après l'analyse de Viktor Klemperer "l'homme le plus important dans l'état de Hitler : il est la tête de Turc la plus populaire et bouc émissaire (...) sans le juif obscur pas de figure lumineuse du german nordique" (Klemperer, 1946, cité par le 3e éd. Darmstadt, p. 193).

Le fascisme projette - tout comme le névrosé obsessionnel - un idéal qu'il ne peut jamais atteindre mais il en poursuit pourtant la réalisation. Pour Hitler seulement des aryens étaient des êtres humains. "Le juif" était la menace la plus grande pour la "pureté" de la race aryenne. "La raison la plus profonde et dernière de la décadence de l'ancien empire, c'est la non-reconnaissance du problème racial" (Hitler, 1937, Bd. I, 279).

L'individu obsessionnel ne peut pas isoler le coupable parce que c'est lui-même qui est coupable à cause de ses pulsions et pensées impures ; la société fasciste par contre peut isoler et "concentrer" les coupables parce qu'ils sont une minorité. Et quand une minorité n'est plus susceptible de remplir le rôle du bouc émissaire, il faut "inventer" un autre bouc émissaire.

4. Un avenir qui ne devient jamais présent

Les névrosés obsessionnels se préparent toujours à un avenir mais ne vivent jamais le présent. L'avenir devient irréalisable. La contrainte de la répétition projette un avenir qu'elle détruit en même temps. "Y a-t-il un avenir ? Autrefois j'avais un avenir mais il se rétrécit de plus en plus. Le passé est tellement importun, il se jette sur moi et me tire en arrière" (Schilder, 1979, 109).

Les actions répétées avec obsession, les rituels névrotiques ont comme objectif - au-delà de l'avenir qui s'enfuit - l'éternité ; ce sont des efforts de la vie de s'éterniser, des tentatives de donner à la vie passagère la qualité intemporelle de l'être éternel. C'est cela le sens profond de la répétition : ce qui se répète toujours, est éternel. Mais dans la névrose obsessionnelle comme dans le fascisme les actions répétées ont un caractère destructeur : "auto-destructeur et détruisant d'autres, masochiste et sadiste. Quand les tentances sadistes s'expriment pleinement (...) elles demandent l'éternité (...) l'éternité de la torture abolit dans un certain sens la mort". Les tentatives de saisir la vie ou - ce qui revient au même - de saisir le temps se pervertissent dans leur contraire. "Temps et éternité deviennent équivalents : les deux sont pleins d'une destructivité sans fin" (Schilder, 1979, 112).

La différence des efforts nazis de rendre non avenu le "coup de poignard de novembre 1918" et le traité de Versailles et des rituels fascistes avec le système névrotique obsessionnel réside surtout dans le fait que le névrosé obsessionnel incorpore en même temps celui qui punit et celui qui est puni. Il se sent donc paralysé et est poussé à se creuser la tête. Par contre les leaders et les organisations fascistes ne connaissaient pas de telles hésitations et retenues puisque c'était toujours d'autres qui étaient punis.

L'avenir nazi ressemblait beaucoup à l'avenir obsessionnel. Il était à tel point hypostasié qu'il apparaît irréel à l'observateur distancié. Les national-socialistes eux-mêmes savaient que c'était "un avenir lointain" comme le disait Heinrich Himmler (1935, cité par Nolte, 1963, 476), le chef de la SS. Dans ce discours Himmler ne faisait pas de promesses pour un avenir proche mais orientait les espoirs sur la "vie éternelle" du peuple allemand. "Nous avons trouvé le chemin de l'éternité" soutenait le nazi Robert Ley en 1938 (Klemperer, 1946, 123). Et Hitler lui-même parlait de "l'avenir millénaire" (Hitler, 1937, t. II, 41).

L'analyse du langage nazi par Viktor Klemperer souligne le rapprochement au langage religieux et la signification particulière du mot éternel qui est souvent utilisé : "Eternel n'est un attribut que du divin ; ce que j'appelle éternel, je le hausse dans la sphère du religieux" (Klemperer, 1946, 123). C'est également valable pour le concept national-socialiste du Reich, de l'empire qui ne fait pas seulement allusion au passé idéalisé de l'empire de Bismarck ou de l'empire romain de nation allemande mais aussi à la notion chrétienne de l'empire millénaire. le "tausendjährige Reich" de Hitler renouait avec les conceptions chrétiennes d'éternité et d'infini. "La propagande nazie veut donc décrire le national-socialisme comme un phénomène intouchable par la suggestion d'une intemporalité dans le sens de l'éternité" (Inhetveen, 1986, 1).

5. La peur de la mort

La confrontation du rapport névrotique obsessionnel au temps avec le rapport national-socialiste au temps montre - même dans la version très brève - une analogie surprenante ce qui ne veut évidemment pas dire que ce sont des phénomènes identiques. Ni sont des névrosés obsessionnels les fascistes, ni sont des fascistes nécessairement les névrosés obsessionnels. Mais l'analogie structurelle suggère que la névrose obsessionnelle pourrait avoir pour l'individu une signification semblable à celle qu'a le fascisme pour la société bourgeoise.

Les tentatives névrotiques de donner à la vie la qualité intemporelle de l'être éternel se réfèrent doublement à la mort, d'une part comme effort de bannir la mort, de vivre éternellement, d'autre part par la qualité qui n'est le propre que de ce qui ne vit pas, qui est mort. C'est une situation-paradoxe de

laquelle le névrosé obsessionnel ne peut pas sortir. Schilder (1979, 112) et Von Gebssattel (1954a, 3) soulignent la peur de la mort qu'ont ces malades. "J'ai une peur horrible" - De quoi ? - "Qu'une minute après l'autre passe et que la mort s'approche". La névrose obsessionnelle est une certaine manière de traiter la peur de la mort qui se mue en peur de la vie. La vie signifie changement, spontanéité, nouveauté et moment auquel le névrosé obsessionnel ne peut pas s'adonner. En ceci il ressemble aux idéalistes desquels Adorno avait dit qu'"ils glorifient le temps comme intemporel et l'histoire comme éternelle, de peur qu'elle ne commence" (Adorno, 1966, 323).

Au fond, la peur de la mort et la peur de la vie sont une et même peur. "Avec tout ce que je fais, la distance qui me sépare de la mort se rétrécit. C'est pour cela que j'ai peur de tout ce que je fais, aussi de penser" (Von Gebssattel, 1954a, 3). La peur de la vie s'exprime dans l'incapacité de vivre le présent d'une manière dramatique. Peur de la mort et peur de la vie - deux aspects d'une même peur dont un renvoie toujours à l'autre. Le rapport logique est donné par le fait qu'il n'y a pas de vie sans la mort. Le névrosé obsessionnel est incapable de s'adonner au temps qui dissout le paradoxe dans un l'un-après-l'autre de vie et de mort, de mort et de vie ; il reste enfermé dans un cercle fatal, c'est pour cela que sa vie, sa pratique est déterminée par la manie d'éviter toute activité et par le réflexe de "faire le mort" ; il "fait le mort" de peur de la mort, de peur de la vie.

Au niveau phénoménal la peur-paradoxe s'exprime aussi comme une fascination énorme qu'exerce la mort sur le névrosé obsessionnel. Cette fascination vient de la signification qu'a la mort pour beaucoup d'individus : la mort c'est la fin du temps, elle est au-dessus du temps, elle réalise le désir secret du névrosé obsessionnel de se rendre maître du temps.

Il est hors de doute que le national-socialisme succombait à cette fascination de la mort. Il suffit de se rappeler des cérémonies mortuaires, véritables fêtes de la mort, de la division "tête de mort" de la SS ou de certains discours et articles de Goebbels où il ne parle que de "danse de la mort", "l'armée des morts", "les héros de la mort" et ainsi de suite (Grebing, 1964, 77). "L'armée des morts" fut exaltée par les national-socialistes dans une mesure horriante. L'extermination en masse d'êtres humains a aussi la signification que les national-socialistes essayaient de se rendre maîtres de vie et de mort et donc aussi "maîtres du temps".

La révolution des conseils ouvriers et soldats de 1918 aurait pu signifier la fin de la société bourgeoise en Allemagne. La menace de mort qui visait une certaine forme de société fut pervertie par les nazis dans une menace pour le peuple allemand. Beaucoup d'allemands acceptaient de bon gré cette substitution d'objets évidente parce qu'elle a une fonction psychique soulageante : la menace individuelle que beaucoup avaient vécue dans la guerre ou qu'ils vivaient en tant que sujets économiques fut ainsi tournée dans un sort collectif - et un sort collectif peut être conjuré de manière magique dans quoi les nazis avec leurs rituels excellaient. La substitution fut d'autant plus volontiers

acceptée qu'elle dissolvait d'une certaine manière la profonde ambivalence envers la patrie qui avait "trahit ses fils" ; la menace que l'individu vivait et de laquelle la patrie n'était point innocent fut ainsi réduite dans sa signification par la menace pour la patrie elle-même. Hitler avait toujours souligné que l'individu doit subordonner ses intérêts à ceux du peuple et de la patrie. Fachinelli (1979, 98 et ss.) a analysé la même logique de mort pour l'Italie fasciste.

Comme dans la névrose obsessionnelle, la peur de la mort était en même temps peur de la vie dans la république, peur de la concurrence en tant que forme de mouvement des sujets dans la société bourgeoise ; une peur de la décomposition, de la perte de chaque appui, de toute orientation stable. La mort économique qui les menaçait, avait pour les uns la forme du chômage, pour les autres la forme de la faillite, mais les deux pouvaient accepter l'interprétation offerte par les national-socialistes.

Ce qui est la vie pour l'homme, est la concurrence pour le sujet de la société bourgeoise : elle est la forme de mouvement. La menace réelle de sombrer dans la concurrence qui est considérablement renforcée par la crise économique fait que beaucoup souhaitent dépasser la concurrence. Pendant la République de Weimar la peur de la décomposition, de la ruine fut le mobile de beaucoup de mouvements sociaux et politiques. Mais on peut dire que les forces de gauche - de n'importe quelle tendance politique et syndicale - optaient pour le dépassement de la concurrence dans une société solidaire. Les national-socialistes par contre attisaient encore plus la peur existentielle provoquée par la concurrence, cherchaient à la transformer en une peur collective, en une préoccupation concernant le sort même du peuple allemand ; ils stigmatisaient les révolutionnaires de gauche et les juifs comme coupables, comme boucs émissaires.

6. La tentative d'arrêter le temps

Tandis que les mouvements de gauche cherchaient à dépasser la concurrence, le fascisme cherchait à arrêter la dynamique sociale, à arrêter le temps. Cette tentative qui, à long terme, était nécessairement vouée à l'échec, s'exprimait clairement dans les rituels répétés et dans la conjuration de l'éternité, "Dans la répétition régulière du même devait se révéler une valeur éternelle" (Inhetveen, 1986, 26).

Mais aussi les mesures politiques et législatives du national-socialisme afin d'inhiber la concurrence économique immédiate, manifestaient clairement cette volonté d'arrêter la concurrence. Le sujet de cette intervention politique dans la société civile ne pouvait être que l'Etat ; pour cela l'objectif premier du fascisme était la conquête du pouvoir étatique. Le parti fasciste se fondait dans l'Etat et contribuait beaucoup par son organisation sociale à son hypertrophie. Comme le temps ne peut être arrêté qu'avec de la violence

et il ne peut être arrêté que partiellement et temporairement, il fallait un Etat hypertrophié pour intervenir dans la dynamique sociale.

Dans l'individu névrotique obsessionnel c'est le sur-moi hypertrophié qui sert d'instance pour engendrer mais aussi pour dompter la peur. Le sur-moi peut être décrit comme intérieurisation de contraintes de nature morale et souvent aussi religieuse. Déjà Freud a fait ressortir le rôle du sur-moi dans la névrose obsessionnelle : "Le sur-moi devient particulièrement sévère et dur, le moi développe, en obéissant au sur-moi, des réactions qui donnent de la pitié, la propreté et forment un être scrupuleux. Le moteur de toutes les formations de symptômes est ici évidemment la peur du moi face à son sur-moi" (Freud, 1982a, 258, 270). Le sur-moi hypertrophié intervient dans la dynamique de la vie, intervient dans le rapport entre le ça et le moi et essaie d'arrêter cette dynamique, d'arrêter le temps.

Le concept de pathologie - la névrose obsessionnelle comme pathologie de l'individu bourgeois et le fascisme comme pathologie de la société bourgeoise - permet de penser qu'il s'agit dans les deux cas de phénomènes de crise qui impliquent la possibilité d'un changement, changement de l'individu et de la société. Dans les deux cas, les symptômes paraissent être des défenses, et contre le changement possible, et contre la propre transformation.

Les efforts névrotiques obsessionnels ou fascistes d'arrêter le temps sont à différencier du désir de suspendre le temps, de sortir du temps linéaire. L'homme fait l'expérience de la suspension du temps dans l'extase - qu'elle soit un moment de bonheur profond, un orgasme ou une expérience mystique. Ex-tasis veut dire être en-dehors-de-soi, être en dehors du temps linéaire ; mais en même temps être en dehors du Moi et pourtant chez soi, donc être *dans* le temps. Mais ce n'est plus le temps objectivé, linéaire, c'est la durée dans l'entendement bergsonien, la coulée intérieure du temps. Maintenant nous pouvons donc supposer que derrière la répétition obsessionnelle il y a probablement le désir de vivre la suspension du temps dans l'extase mais ce désir se pervertit dans la tentative névrotique obsessionnelle ou fasciste d'arrêter le temps (Von Gebsattel parle aussi de "l'arrêt du temps du devenir", 1954a, 9). Pourtant l'arrêt du temps n'est possible que comme le contraire du mouvement, le contraire du temps ; la tentative d'arrêter le temps est arrêtée" (Mitscherlich, 1963, 44). La suspension du temps dans l'extase par contre n'est point "un figement, une pétrification du moment" mais "un séjourner ou demeurer dans le temps" (Wolf, 1963, 35).

La stupeur provoquée par la peur et l'extase sont donc des expériences-limites opposées. Les expériences temporelles obsessionnelles et fascistes peuvent être paraphrasées comme paralysie, stupeur, figement, pétrification, état sans issue, être mort. Cette mort, Von Gebsattel l'a appelée la mort "transcendante", en opposition avec la mort naturelle, la mort "immanente". "Cette mort est une mort pensée, inventée par le moi ; elle est une caricature de la mort immanente à la vie. C'est un produit artificiel au même titre que le temps pensé, le temps objectif" (Von Gebsattel, 1954a, 14).

Peut-être l'expérience temporelle extatique signifie que le Moi et le Soi se touchent, s'unissent, une expérience de durée sans limites. Bien que l'extase puisse provoquer de la peur chez celui qui n'y est pas préparé, elle n'est pas angoissante par elle-même. Au contraire. L'expérience temporelle extatique est créatrice, elle associe avec "d'être né" et "mort immanente", donc la vie.

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO Theodor W. (1966), *Negative Dialektik*, Frankfurt/Main.
- BULLOCK Alan (1969), *Hitler*, Düsseldorf.
- ELIAS Norbert (1984), *Über die Zeit*, Frankfurt/Main.
- FACHINELLI Elvio (1979), *La freccia ferma*, Milan. Cité d'après l'édition allemande, *Der Stehende Pfeil*, Berlin, 1981.
- FENICHEL Otto (1983), *Psychoanalytische Neurosenlehre*, Bd. II, Frankfurt/Main, Berlin, Wien.
- FREUD Sigmund (1982a), *Hemmung, Symptom und Angst*, Studienausgabe, Band VI, Frankfurt/Main.
- FREUD Sigmund (1982b), *Die Disposition zur Zwangsneurose*, Studienausgabe, Band VII, Frankfurt/Main.
- FREUD Sigmund (1982c), *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, Studienausgabe, Bd. VIII, Frankfurt/Main.
- FROMM Erich (1945), *Die Furcht vor der Freiheit*, Zürich.
- GREBING Helga (1964), *Der Nationalsozialismus. Ursprung und Wesen*, München, Wien.
- GRENKOWITZ Astrid, LOEST Helga & ZOLL Rainer (1988), "Die Zwanghaftigkeit von Zeitstrukturen im Alltag, in der Zwangsneurose und im Faschismus", in ZOLL Rainer, *Zerströrung und Wiederaneignung von Zeit*, Frankfurt.
- HIMMLER Heinrich (1935), *Die SS als antibolschewistische Kampforganisation. Schlussätze einer Rede aus dem Jahr 1935*.
- HITLER Adolf (1937), *Mein Kampf*, München.
- INHETVEEN Heide (1986), *Zeit und Macht*, Ms. Erlangen.
- KLEMPERER Victor (1946), *Die unbewältigte Sprache*, 1. Aufl., Leipzig.
- LEFEBVRE Henri (1947-1981), *Critique de la vie quotidienne*, Grasset, L'Arche, Paris, 3 volumes.
- MTSCHERLICH Margarete (1963), "Die Tiefenpsychologie und das Problem der Zeit", in SCHALTENBRAND George, *Zeit in nervenärztlicher Sicht*, Stuttgart, 43 et ss.
- NEUMANN Enno (1988), "Das Zeitmuster der protestantischen Ethik", in ZOLL Rainer, *Zerströrung und Wiederaneignung von Zeit*, Frankfurt.
- NOLTE Erich (1963), *Der Faschismus in seiner Epoche*, München.
- RAUSCHNING H. (1940), *Gespräche mit Hitler*, Zürich.
- RIEMANN F. (1982), *Grundformen der Angst*, München, Basel.
- SCHILDER Paul (1979), "Psicopatologia del tempo", in SABBADINI Andrea, *Il Tempo in psicoanalisi*, Mailand.
- SHIRER William L. (1961), *Aufstieg und Fall des Dritten Reiches*, Köln, Berlin.
- THOMPSON Edward P. (1967), "Time, Work-discipline and Industrial Capitalism", *Past and Present*, No 38.

- VON GEBSATTEL Victor E. (1954a), "Zeitbezogenes Zwangdenken in der Melancholie", in VON GEBSATTEL Victor E., Prolegomena einer medizinischen Anthropologie, Berlin, Göttingen, Heidelberg.
- VON GEBSATTEL Victor E. (1954b), "Die Welt des Zwangskranken", in VON GEBSATTEL Victor E., Prolegomena einer medizinischen Anthropologie, Berlin, Göttingen, Heidelberg.
- WEBER Max (1920), Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie, Bd. I, Tübingen.
- WIGGERSHAUS Rolf (1980), "Frauen im Nationalsozialismus", in BECK u.a., Terror und Hoffnung in Deutschland 1933-1945. Leben im Faschismus.
- WOLF R. (1963), "Ichstörung bei Wandlung des Zeiterlebens", in SCHALTENBRAND George, Zeit in nervenärztlicher Sicht, Stuttgart, 33 et ss.

ASPEKTE ZUM PROBLEM DES ZEITBEWUSSTSEINS

Otthein Rammstedt

Fakultät für Soziologie, Universität Bielefeld
Universitätstrasse, Postfach 8640 - D 4800 Bielefeld 1

Dass Zeitbewusstsein von Verständnis von Zeit als Zeit kaum zu unterscheiden ist, scheint eine Selbstverständlichkeit, seitdem Aristoteles Bewegung und Zeit analytisch trennte und Zeit als das gemessene oder messbare Nacheinander in der Bewegung umschrieb, Zeit also im Gegensatz zur Bewegung von Verstand in Abhängigkeit sah (Aristoteles, 1972, 219, b, 8 ; Husserl, 1910, 313 ; Wittgenstein, 1969, 6, 3611)¹. Wenn in diesem Beitrag trotzdem zwischen Zeitbewusstsein und Zeitverständnis unterschieden wird, so geschieht dies, um den Blick frei zu halten vom jeweils herrschenden Verständnis von Zeit als Zeitverständnis² im Unterschied zu gleichzeitig möglichen "Zeitverständnissen" in der gleichen Gesellschaft als Zeitbewusstseine. Die Formen des Zeitverständnisses sind zwar als evolutionäre Errungenschaften zu werten, aber sie sind komplementär ; sie weisen keine Entwicklung auf, dass man sagen könnte, eine spätere Form des Zeitverständnisses sei höher oder genereller, so dass die vorher geltende Form in ihr aufginge. Von hieraus wäre zu fragen, warum ein neuer Aspekt zur Erfassung von Zeit entwickelt wurde, so dass wir von einem neuen Zeitverständnis sprechen können und warum dieses erweiterte Zeitverständnis zur herrschenden Anschauung wird ; oder, anders gefragt, welche Funktion hat dieser neue Aspekt.

- I -

Die Aktualisierung des Zeitproblems in den Sozialwissenschaften hängt deutlich von der Durchsetzung der Kategorie "soziales Handeln" ab und deren beginnender Problematisierung. Handeln impliziert einen Aspekt der Zeit, indem zwei Ebenen, Vorher-Nachher, verbunden sind, bezogen auf einen übergeordneten Bewegungsablauf. Unter der Voraussetzung, dass es für das Nachher Äquivalente gibt oder zu geben scheint, wenn wir vom Vorher ausgehen, bzw. dass es für das Vorher Äquivalente gab, wenn wir vom Nachher ausgehen, kann Handeln zur Kategorie für die Analyse des Sozialen werden : der Wirklichkeit sind jeweils Möglichkeiten zugeordnet,

¹ Zu den wenigen, die in der heutigen Diskussion Bewegung und Zeit nicht trennen, gehört G. Gurvitch mit seinen Arbeiten zur Zeit.

² Nur dies scheint das Objekt philosophiegeschichtlicher Untersuchungen zum Problem Zeit zu sein (Gent, 1962, 1965).

die im vorhinein gleichzeitig zur verwirklichten Möglichkeit angesehen waren. Da nach klassischer Modalitätstheorie die Verwirklichung einer Möglichkeit deren Alternativen annihielt, unterstellt die Kategorie soziales Handeln eine offene, machbare Zukunft. Diese Offenheit der Zukunft ergibt sich nicht aus dem Handeln selbst, noch aus der immanent sinnhaften Erfassung des Handelns. Wenn soziales Handeln zur Kategorie erhoben wird in bewusster Absetzung zu anderen Formen der Einwirkung der Systeme auf die Umwelt, so beinhaltet dies bereits ein Zeitverständnis³. Dies Zeitverständnis liegt dabei jedoch nur im Handlungsentwurf des Handelnden (Weber, 1951, 70, 531; Schütz, 1932), da wahrnehmbare Ereignisse sich nicht selbst erklärend in Zusammenhang bringen, z.B. A ist Ursache von Wirkung B, das hinwiederum Ursache von Wirkung C, das wiederum von Wirkung D, sondern die Ereignisse A, B, C und D werden über den Handlungsentwurf als Handlungsablauf verstanden. So wird ein eingetretenes Ereignis A als Problem verstanden, das gelöst werden muss, oder im anderen Falle etwas bewirkt, was beim Handelnden dann sinnhaft verbunden ist mit den Ereignissen B, C, D. In diesem Beispiel bleibend, gehört A der Vergangenheit an, die in die Gegenwart, die zwischen A und B liegt, noch hineinreicht; B, C und D sind Möglichkeiten, die in der Zukunft liegen, die eintreten oder verhindert werden können. Dass ein unterstelltes Kausalverhältnis auch nur zweiebenig vorgehen kann, liegt an der engen Verquickung von temporal und kausal, da ein propter hoc immer ein post hoc sein muss.

Bereits hier lässt sich aus dem Begriff des "sinnhaften Handelns" folgendes ableiten :

1. Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft sind nicht miteinander verbunden; Handeln koppelt eigentlich nur Zukunft an Gegenwart; nur über den Handlungsentwurf kommt es auch zu einer Bindung von Vergangenheit an Gegenwart;
2. die Zukunft birgt mehr Möglichkeiten, als verwirklicht werden können;
3. in soweit kann Handeln zumeist nur Entscheidung unter Risiko oder unter Unsicherheit sein;
4. die geforderte Rationalität des Handelns kann nicht auf einen einzigen Rationalitätsbegriff reduziert werden, weil über das Nachher des Nachhers der Handlung trotz aller Information per definitionem keine sicheren Aussagen zu machen sind, so dass hier irrationale Faktoren Einfluss nehmen, bezogen auf die Einschätzung einer Entwicklung unabhängig von meinem Handeln (Stegmüller, 1969, 779), also die Zeitvorstellung.

Schon hier zeichnet sich ab, dass das Phänomen der sozialen Zeit sich nicht über Handeln, sondern nur problematisieren lässt, wenn auf die Ebene

³ Daher scheint es fragwürdig, Handeln in diesem Sinne als Anthropologikum anzusehen und ein Bewusstwerden der Zeit daran zu koppeln (Gehlen, 1958; Tenbruck, 1972).

zurückgegangen wird, von der die Negation, bzw. Annihilation von Möglichkeiten abhängt, d.h. auf das soziale System.

Die aristotelische Unterscheidung von Bewegung und Zeit verweist auf die Abhängigkeit der Zeit von der System/Umwelt-Differenzierung; eine Ereignisfolge muss als Bewegung verstanden werden, erst dann können Abschnitte der Bewegung im Nacheinander als Zeit wahrgenommen werden. Bei einer historischen Analyse des Zeitbewusstseins lässt sich stipulieren, dass vorerst nur relevante Ereignisfolgen in der Umwelt als Bewegungen erkannt und im Erkennen zugleich problematisiert werden. Von hieraus kann die Hypothese aufgestellt werden, dass sich das Zeitverständnis ändert mit dem, was als relevante Bewegung in der Umwelt gesehen wird, bzw. dass das Zeitverständnis abhängig ist vom Wandel des System/Umwelt-Verhältnisses.

Im Folgenden wird ansatzweise versucht, einige grundsätzliche Formen des Zeitverständnisses in Abhängigkeit von der System/Umwelt-Differenzierung zu sehen. Dabei wird angestrebt nachzuweisen, dass das übergreifende System mit Änderungen seines Zeitverständnisses für Subsysteme solche Umweltbedingungen schaffen kann, dass das "überholte" Zeitverständnis ihrer Situation adäquater bleibt und nun als Zeitbewusstsein⁴ auf Subsystemebene weiter besteht und eine spezifische Differenzierung fördert; an bewussten Änderungen des Systems sind dann nur noch Subsysteme beteiligt, deren Zeitbewusstseine mit dem Zeitverständnis identisch sind.

- II -

Vornehmlich sind es drei Aspekte, die bei einer historischen Analyse der Zeitvorstellung beachtet werden müssen, und zwar die Unterscheidungen nach :

1. Jetzt/Nicht-Jetzt,
2. Vorher/Nachher und
3. Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft.

Gemeinsam ist allen drei Gesichtspunkten, dass das eigene System gegenüber Änderungen in der Umwelt identisch gehalten werden soll, ein Problem, das in der Sozialpsychologie als "soziale Gewissheit" angesprochen wird. Diese Identität, die nicht nur für das Handeln, sondern auch für das Erleben Voraussetzung ist, kann auf verschiedene Weise gewonnen werden, nämlich indem den Veränderungen der Umwelt ein konstantes System entgegen-

⁴ Diese willkürliche sprachliche Regelung dient ausschliesslich der Verständniserleichterung, indem Zeitverständnis als herrschende Anschauung auf der Ebene des übergreifenden Systems verstanden wird, Zeitbewusstsein als ehemalige Zeitverständnisse des Systems, als synchrone Anschauungen in Subsystemen.

setzt wird, indem die Veränderungen in der Umwelt gesetzmässig, monokausal ablaufend gesehen werden, und folglich keine Veränderungen nach sich ziehen müssen, oder schliesslich indem die Veränderungen in dem System und in der Umwelt als Gesetzmässigkeiten erkannt werden. Dabei wird davon ausgegangen, dass "soziale Gewissheit" nicht nur dann vorliegt, wenn sich keine Veränderung ergibt, sondern auch dann, wenn mit Gewissheit eine bestimmte Veränderung erwartet werden kann, und dies liegt vor, wenn bestimmte Veränderungen unter die Gesetzmässigkeit einer Bewegung subsummiert werden.

Einfache soziale Systeme, die weder segmentär-föderativ noch funktionell differenziert sind, erlangen für ihr System dadurch "soziale Gewissheit", dass sie Veränderungen in der vorwiegend natürlichen Umwelt nicht als Folge von Seinsveränderungen pro Augenblick, sondern diese grossräumig-zeitlich betrachten, so dass die je Gegenwart lang wird. Von hieraus wird in die Gegenwart Vergangenheit und Zukunft nicht getrennt einbezogen, sondern beide gleichwertig abgesetzt.

Sowohl im Althochdeutschen heisst *êgēstern* "übermorgen" und "vorgestern" als auch im Altnordischen *igaér* "morgen" und "gestern" eigentlich "am anderen Tag von heute aus gerechnet". Parallel hierzu wird der Begriff heute ausgeweitet: etymologisch bedeutet "Morgen" eigentlich nur die Dämmerung, die erste Tageshälfte; unser Begriff "morgen" leitet sich vom Dativ Singular ab: am Morgen, speziell des folgenden Tages, also am folgenden Tage. Wenn der Morgen des nächsten genau wie der Abend des vergangenen Tages, von heute aus gesehen, zum gegenwärtigen Tage hinzugezogen werden, so kann morgen als am folgenden Tage "übermorgen" bedeuten. Der Morgen wie der Abend können dann noch ausgedehnt werden und zwar auf den ganzen Tag, was im Begriff Sonnabend mitschwingt (Kluge, 1905), so dass das Heute zwei oder drei Tage umfassen kann.

Wesentlich scheint hier, dass dem Veränderungsablauf in der Umwelt kein eigener - auch kein analog synchron ablaufender Vorgang im System entgegengehalten wird. Zwischen Veränderungen in der Umwelt und dem System kann nicht im Hinblick auf Bewegungen unterschieden werden. Das "Wissen" um eine Bewegung in der Umwelt lässt sich nicht reduzieren auf eine Erkenntnis aufgrund des Identitätsbedürfnisses, sondern es resultiert aus einer Identifikation, demzufolge die Bewegung "erkannt" wird, indem man sich dem gleichen Mythischen ausgeliefert fühlt, das die Veränderungen in der Umwelt hervorruft. Dies wird nicht logisch-begrifflich fassbar, sondern durch unmittelbares Erleben (Flückinger, 1954, 89). Für den Aspekt des Zeitverständnisses in einfachen sozialen Systemen scheint es unerheblich, ob die zyklische Folge der Jahreszeiten oder diese verbunden mit dem linearen Ablauf des menschlichen Lebens zur Grundlage des Mythos der Abfolge von Veränderungen werden. Entscheidend ist vielmehr, dass die Veränderungen nicht zwangsläufig gesetzmässig erfolgen, sondern im Begreifen nur bildlich

abstrahiert sind, so dass Veränderungsabläufe, obwohl sie als Bewegungen gesehen werden, nicht gesetzmässig zu sein haben⁵.

Diese Vorstellung sieht die Veränderungen im System und die Veränderungen in der Umwelt auch in Abhängigkeit von mythischen Kräften; Veränderungen im System können nur "bewirkt" werden, indem die Kräfte, von denen die Veränderungen abhängen, "gebeten", durch Opfer und Gaben "bestochen" werden. Veränderungen sind somit als Folgen von Willkürakten fassbar, die weder raumzeitlich noch in ihrer Art erwartbar sind. Da jeder Willkürakt zuviel Komplexität mit sich bringt, ist das System darauf bedacht, unvorhersehbare Änderungen zu minimieren⁶. Von hieraus erscheint in dieser Zeitvorstellung das je gegenwärtige System als das einzige mögliche in Absetzung zu einer Umwelt, in der alles möglich ist; parallel dazu beschränkt sich die Differenzierung von Zeitebenen auf eine ausgeweitete Gegenwart und eine nicht in die Wirklichkeit eingreifende Vergangenheit und Zukunft⁷.

Solche Systeme, in der Literatur meist als archaische umschrieben, weisen sich im Hinblick auf unsere Fragestellung durch das generelle Merkmal der Alternativlosigkeit und der Repräsentanz aus: die Mitglieder des Systems können keinem anderen System angehören; jedes Bedürfnis muss durch und im System befriedigt werden. Dies bedeutet zum einen, dass das System nur wenig Strukturen aufweisen kann, was den Vorteil hat, dass divergierende Probleme angegangen werden können, jedoch den Nachteil, dass anstehende Probleme undifferenziert gelöst werden müssen, bedeutet zum anderen, dass die Stabilität auf der starken Einschränkung der Erwartungen der Mitglieder beruht, und zwar sowohl im Hinblick auf aktuelle Bedürfnisbefriedigung als auch im Hinblick auf zeitlich herausgezogene "soziale Gewissheit". Das Moment der Repräsentanz ist raumzeitlich zu verstehen, d.h. Mitglieder des Systems sind nicht nur diejenigen, die in einem bestimmten Augenblick an einem bestimmten Ort anwesend sind, sondern diejenigen, die in der ausgedehnten Gegenwart und einem weiteren Raum sich befinden (Cranach, 1970). Dieses Repräsentanzverständnis beruht auch darauf, dass Probleme nicht durch eine allseitige Kommunikation reduzierbar gemacht werden müssen, da systemrelevante Entscheidungen aufgrund der

⁵ Zur Problematisierung von Geburt und Tod bei den Göttern mit den davon abhängenden Veränderungen in der Umwelt, vgl. z.B. für das antike Ägypten, Hornung (1971, 143 ff.).

⁶ Das beinhaltet, dass alle unerwarteten Ereignisse sowohl im System wie in der relevanten Umwelt als von mythischen Kräften bewirkt verstanden werden, dass das Erwartbare, das Gewisse jedoch auch von diesen Kräften gestört werden kann; es wäre jedoch zu kurz geschlossen, wollte man die mythischen Kräfte einfach nur als Umwelt bezeichnen.

⁷ Dieser Aspekt klingt noch in der Lehre der Megariker an, dass nur das möglich ist, was wirklich wird, der Aristoteles (1966, 1046b) seine Unterscheidung von potentia und actus entgegenhält.

durch Alternativlosigkeit stabilisierten Herrschaftsstruktur von Einem oder Wenigen gefällt werden⁸.

- III -

Erst wenn Veränderungsvorgänge auf Bewegungsgesetzmässigkeiten zurückgeführt werden, reicht eine Unterscheidung zwischen Jetzt und Nicht-Jetzt nicht mehr aus; der Veränderungsvorgang muss hier begrifflich abstrahierbar sein, muss es ermöglichen, dass Ereignisse in ein Vorher/Nacher in bezug auf einen gesetzmässigen Bewegungsablauf verortbar werden. Wenn dem System ein eigener Bewegungsablauf zugestanden wird, so sind die Veränderungen in der natürlichen Umwelt nicht mehr als anfällig für das willkürliche Eingreifen mythischer Kräfte, sondern als aus sich selbst gesetzmässig anzusehen. Indem das System als natürliches verstanden wird, unterliegen Natur und System in ihren Veränderungen dem gleichen Gesetz⁹. Im Gegensatz zur totalen Komplexität der Umwelt, wie sie im mythischen Denken anzutreffen war, wird durch die Einführung des Vorher/Nachher diese eingeschränkt, und zwar dadurch, dass sinnhaft dem System Komplexität unterstellt wird, indem es als ein Sich-Veränderndes gesehen wird, gemäss einer Gesetzmässigkeit, der auch die natürliche Umwelt unterliegt. Das Ruhende liegt jedoch nicht im Konstanten der Bewegung, sondern im Sein der Teile, im Hier und Jetzt des Wirklichen¹⁰, sowie im Realen der Gesetzmässigkeit. Damit wäre die Komplexität aufhebbar, wenn durch Erkenntnis dieser Gesetzmässigkeit das Unsichere in den Veränderungen annuliert wird.

"Vorher war Zustand X, nachher ist Zustand Y" besagt, dass X von Y aus gesehen als wirklich akzeptiert wird, jedoch nicht als alternative mögliche Wirklichkeit für den Zustand Y, sondern als eine Wirklichkeit, die der von Y

⁸ Dass Kommunikation ein Äquivalent für die Entscheidungsfunktion qua Herrschaft sein kann, ist der Arbeit von Sigrist zu entnehmen (1964). Jedoch muss die Konsensfindung in der Gruppe nicht unter Zeitdruck stehen, so dass von den Amba nur spezielle Probleme als entscheidungsbedürftig durch die Gruppe angesehen werden. Eine Kommunikation dieser Art ist in einfachen archaischen Systemen anfänglich nicht nachzuweisen, denn 1.) ist der Einzelne nicht Teil des Ganzen; das sind vielmehr der oder die Machtinhaber; 2.) gibt es kein Recht des Einzelnen und damit auch keine Wertigkeit für konfligierende Einzelinteressen; 3.) ist Kommunikation im Hinblick auf Entscheidungen nur, wenn es dazu kommen sollte, ein Signal für die Gewalt. Beispielhaft sei hier der Artikel von Verdenius (1966) erwähnt, der den Übergang im Verständnis von "logos" als göttliche Argumentation, und somit synonym für Weltordnung, zum "logos" als Grundlage der intersubjektiv übertragbaren Wissenschaft aufzeigt.

⁹ Die Erkenntnis der Totalität des zeitlichen Werdens kann dann wie in der Vorsokratik umschlagen in eine Einschätzung der Zeit als etwas Reales, als die Bestimmtheit der Bewegung, die unabhängig vom Erkennen besteht.

¹⁰ Noch Leibniz (1903, 623) erklärt Veränderungen dadurch, dass ein Körper in einem Punkt des Raumes und der Zeit vernichtet werden muss, um in einem anderen neu erschaffen zu werden.

vorausgegangen ist, im Zeitpunkt von Y nun nicht mehr Wirklichkeit ist, aber notwendig war, damit Y Wirklichkeit werden konnte. Eine zeitlich vor- ausgehende Wirklichkeit wird jedoch nicht der nachfolgenden entgegengesetzt, sondern beide sind Teile *der Wirklichkeit*; von hier aus wird durch die Frage nach der Identität die Frage nach dem Bewegungsgesetz relevant, dem die Natur unterliegt, diese sowohl in der Umwelt wie im sozialen, wie im personalen System. Wenn die Zeit als die Zahl der Bewegung in bezug auf Vorher/Nacher angesehen wird, so kann die Bewegung immer nur zyklisch verlaufen, um im Nacheinander messbar zu sein. Typisch ist daher für den Vorher/Nachher-Aspekt im Zeitbewusstsein ein zyklisches Zeitbild; mit ihm wird ein Bewegungsablauf beschrieben, in dem, von heute aus gesehen, zwar nicht Vergangenheit und Zukunft zusammenfallen, aber trotzdem auf eine grundsätzliche Unterscheidung zwischen Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft verzichtet werden kann; das, was vergangen war, kommt wieder, bzw. das, was kommt, war schon einmal. Die einzelnen Ereignisse im Bewegungsablauf sind daher nicht einmalig; somit ist das, was kommen wird, nicht machbar, sondern durch den Zyklus prädestiniert; möglich ist wiederum nur das, was wirklich wird. Der Mensch hat zwar Alternativen für sein Handeln, jedoch beziehen sich diese nicht auf einen Zeitpunkt, in dem eine Alternative wirklich wird, und damit zugleich alle anderen Möglichkeiten als verwirklichbare Möglichkeiten annihielt werden, sondern die Alternativen sind Teil des Zyklus, so dass wichtiger Bestandteil des Handeln wird, im richtigen Zeitpunkt richtig zu handeln, wobei "richtig" nicht eine interpersonell gegebene Wertung für eine Handlung meint, sondern etwas objektiv Vorgegebenes.

Der Weltzyklus wird als ein Weltgesetz des Werdens und Vergehens angesehen, es ist damit jedoch nicht so etwas wie ein Naturgesetz im heutigen Sinne gemeint, sondern die Betrachtung der Welt ist zugleich ihre Rechtfertigung. Dies schlägt sich in der Antike in Solons Lebensalterelegie nieder, mit der Suche nach dem "Mass", oder in den naturphilosophischen Überlegungen zu dem "Alles-Bewegenden". Immer wird bei diesen Überlegungen vom Teil/Ganzes-Axiom ausgegangen; die "Säfte" des Körpers, die "Schichten" der Polis, die Stadtstaaten Griechenlands sind jeweils Teile von Systemen, die durch Harmonie zusammengehalten werden. Gut funktionieren die Systeme jedoch nur, wenn die einzelnen Teile ihr je bestimmtes "Mass" erhalten, ihren jeweiligen Platz im Ganzen bekommen, aber auch nicht darüber hinausgehen. Störungen im System, Konflikte, sind Symptome für Disharmonien, die behoben werden können, indem man die Teile wieder an ihren Platz verweist. Dieses "an den Platz verweisen" besagt jedoch nicht, dass Harmonie, als stabilisierendes Moment für das System betrachtet, nur dadurch erreichbar wird, konfligierende Kräfte in ihrer Potenz unveränderbar zu halten, sondern verweist zugleich auf den ontologischen Aspekt dieser Anschauung. So meint der Vorher/Nacher-Aspekt keine bloss ideelle Beziehung, ist nicht Teil eines rein mathematischen abstrakten Erkennens der Bewegung; denn zu Veränderungen gehörte immer das "Wo". Wenn sich nach peripatetischer Ansicht die polis als ein Werdendes auf Materie (hyle),

Form (eidos) und Beraubung (steresis) zurückführen lässt, so beinhaltet eidos zugleich den Raum an sich, da der Körper durch den Ort und der Ort durch den Körper festgelegt ist (Aristoteles, 1972, 190a).

Die Teile eines Ganzen haben daher eine räumlich festgelegte unvertauschbare Stellung in ihm. Für segmentär differenzierte Systeme ist die Unterscheidung von Vorher/Nacher in der hier skizzierten Form systemstabilisierend. Sei es, dass ein soziales System sich in Segmente aufteilt, sei es, dass ein soziales System mit anderen in engeren Kontakt kommt, jeweils könnten unterschiedlich strukturierte Systeme als alternative Möglichkeit für das je andere gelten. Dies wird mit der zyklischen Vorstellung unterlaufen, indem einerseits für die Wirklichkeit keine alternativen Möglichkeiten akzeptiert sind, und zum anderen nicht bewirkt werden kann, was nicht schon war. Das jetzige Sein der Gesellschaft in das Nachher eines von anderen Gesellschaften unterschiedlichen Vorher; dies setzt sich durch eine bestimmte Herrschaft und deren Form, einen bestimmten Kult und den Ort ab. Nur wer an diesem Vorher teilhat, kann in der nachherigen Gesellschaft als Teil akzeptiert werden (Busolt, 1920, 133, 514, 955; Stumpfeld, 1970, 63). Von hieraus wird verständlich, dass die herrschende Schicht es als Mittel zur Stabilisierung ihrer Position und zur Durchsetzung ihrer Interessen anwenden konnte, die übrige Bevölkerung vom Kult auszuschliessen¹¹.

Wenn es im Rahmen dieser Zeitanschauung zu einer unvollständigen funktionalen Differenzierung des sozialen Systems kommt, so wird mit der Trennung von Verwaltung und Herrschaft, von Politik und Ökonomie, sowie von göttlichen Willen und Wahrheit das System selbst zum Problem.

Unvollständig ist die Differenzierung vor allem deshalb, weil, wie im klassischen Griechenland, die politisch-soziale Gesellschaft als lebendes Ganzes verstanden wird, das streng hierarchisch strukturiert ist.

Dieser Aspekt lässt sich in unserer Fragestellung dahingehend deuten, dass die je gegenwärtige Gesellschaft nun als das Vorher gesehen und damit die Politik, als die Ausprägung von Institutionen und Verfahren der politischen Entscheidung, im Hinblick auf ein Nachher problematisiert wird. Dies muss vor dem politisch-sozialen Hintergrund gesehen werden: So mussten vom 7. bis zum 5. Jahrhundert z.B. in Athen immer neuen Schichten der Polis Rechte zugesprochen werden, wobei die entleerten Unterschichten durch Sklaven aufgefüllt wurden. Nur indem man letztere - mittelbar bedachte dies das Abwandern der Ökonomie ins Substaatliche - nicht als Teile der Polis verstand, konnte das Sein der koinonia politike als selbstverständlich gewertet werden.

Analog zu allem Werdenden in der Natur hat die koinonia einen immamenten Zweck - das eigentliche Sein der den Veränderungen unterworfenen Dinge -, durch den die Zukunft selbst nicht problematisch wird. Dieser

¹¹ Zu diesem Aspekt in den Reformen des Kleisthenes, Busolt (1920, 868).

Zweck ist zwar nicht abstrakt, sowohl der des Ganzen wie der der Teile, jedoch vermögen die Teile nur durch das Ganze auf diesen Zweck hin zu agieren.

Dies spiegelt sich im Bedeutungswandel des Begriffs "arete" (Tugend) wieder, der anfänglich nicht eine Verhaltensvorschrift meinte, sondern einen Zustand umschrieb: Besitz, Kraft, Schönheit¹², gute Sinneswerkzeuge, aber auch Heldenruhm und Ehre umfasste "arete"¹². Sie muss vom Menschen erstrebt werden, jedoch ist sie nicht aus eigenem Vermögen zu erreichen; sie ist ein Geschenk der Götter. Das fast rein Materielle, das der Begriff bezeichnete, konnte von dem, der die "arete" hatte, zur Bedürfnisbefriedigung umgesetzt werden. In der unvollständig funktional differenzierten Gesellschaft bezieht sich das im Besitz der "arete" sein auf die Stellung, die der Einzelne im sozialen Ganzen einnimmt; sie meint nun die Erkenntnis der eigenen Grenzen und deren Einhaltung. Wer diese Grenzen überschreitet, verfällt der Hybris. Damit ist die "arete" nicht mehr unmittelbar Symbol für "gutes Leben", vielmehr Symbol für den guten Bürger, der durch sein Verhalten den Zweck der koinonia fördert und damit - nur mittelbar - zu seiner eigenen "Glückseligkeit" beiträgt.

Da das soziale Ganze aus Individuen besteht, die in der starren Hierarchie einen bestimmten Rang innehaben, der räumlich festgelegt ist, richtet sich die Tugend, die das Leben der Menschen in der Gesellschaft erst möglich macht, vornehmlich auf die Stabilisierung dieser Hierarchie.

Oben und unten lassen sich hier personell nicht austauschen, sie sind räumlich und zeitlich vorgegeben, jedes Eingreifen in die Struktur hindert die Entwicklung des Ganzen. Diese straffe hierarchische Struktur wird dabei nicht nur durch die Tugend abgesichert, sondern auch durch den Tatbestand, dass jeder, der aus dieser Ordnung ausbricht, die akumulierte Gewalt der übrigen gegen sich hat. Dies beinhaltet, dass die upper-class ihre Position mit geringerer faktischer Gewalt beibehalten kann (Rammstedt, 1971).

- IV -

Die Raum-Zeitlichkeit, von der bisher ausgegangen wurde, bedeutet für das Zeitbewusstsein, dass Raum und Zeit nicht relativiert werden. Wirklich ist daher nur, was hier und jetzt geschieht, wirklich kann nicht sein, was auf der Zeitachse verschoben wird, was war oder was sein wird, was jetzt aber

¹² Zu Besitz, Homer (1938a, XVIV, 124), zu Kraft und Schönheit (Homer, 1938b, XV, 220; 1938b, XVII, 70), zu Sinneswerkzeugen, Platon (1958, 353 b); zu Heldenruhm und Ehre, dieser Tugend der kriegerischen Tapferkeit entsprechend (*andreia*), braucht nicht besonders hingewiesen zu werden.

nicht ist, bzw. was auf der "Raumachse" verschoben wird, was also an einem anderen Ort geschieht¹³.

Ausgehend von der Analogie des menschlichen Erlebens ist bei der Erklärung sozialer Systeme feststellbar, dass ihnen, als lebende Ganze verstanden, wirklich ist, was hier und jetzt geschieht. Im unvollständig funktional differenzierten System wird angenommen, dass diese Wirklichkeit, wie komplex sie auch wird, immer als Einheit zu sehen ist, da alles was geschieht, sinnhaft mit dem Ganzen verbunden ist, dies vornehmlich, da die Teile durch das Ganze erst ihren Zweck erreichen.

Natürlich gibt es auch unter dem Vorher/Nachher-Aspekt ein Vorher für das Vorher und ein Nachher für das Nachher. Jedoch ist dieses nicht mit dem abstrakten Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft zu verwechseln; hier fehlt nämlich weitgehend der räumliche Aspekt, hier wird die Gegenwart auf einer Zeitkoordinate verschiebbar. Wenn statt dessen von Gestern, Heute, Morgen gesprochen wird, klingt dieses Moment noch mit. Voraussetzung für den Aspekt Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft ist die Relativierung von Raum und Zeit¹⁴, d.h. es wird akzeptiert, dass neben unserer hiesigen Wirklichkeit andere Wirklichkeiten existieren und dass es vor und nach unserer jetzigen Wirklichkeit, Wirklichkeiten gibt, die keinerlei Beziehung zu unserer jetzigen Wirklichkeit haben müssen; oder, unter einem anderen Blickwinkel gesagt, solange an der Vorstellung festgehalten wird, dass die Zeit eine Einheit darstellt - nicht die Zeitrechnung -, solange alles Werden voneinander abhängt, einem Zweck gemäss bedingt und bedingt wird, solange bedarf es der Relativität nicht; alles hängt dann mit allem räumlich und zeitlich zusammen. Diese Anschauung liegt dem Verständnis vom monohierarchischen System im Mittelalter zugrunde, dem Ordodenken. Damit vermochte man mit zunehmender Komplexität die Wirklichkeit im Hier und Jetzt nur noch, wegen der geforderten Widerspruchsfreiheit, höchst abstrakt zu erfassen, und zwar nur noch so abstrakt, dass die Komplexität der Wirklichkeitserfassung nicht mehr im Handlungsentwurf der Handelnden untergebracht werden konnte.

Mit dem Aufkommen der funktional differenzierten Systeme, mit der Ausdifferenzierung von Recht und Politik, mit der Verlagerung des ehedem

¹³ Deutlich wird dies in der scholastischen Diskussion um die Gegenüberstellung von Zeit und Ewigkeit, so Anselm von Canterbury (1966, 76), der die Zeit bereits über Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft deutet, jedoch wegen des räumlichen Aspekts zu dem Schluss kommt, dass Gott als Ewiger zu keiner Zeit und somit an keinem Ort ist.

¹⁴ Dies wird im allgemeinen auf die heliozentrische Astronomie des Kopernikus zurückgeführt, auch wenn E. Cassirer (1969, 183) darlegt, dass in der Philosophie des Nikolaus Cusanus die Relativierung der peripatetischen Raumvorstellung enthalten ist. In der Nachfolge von Kepler musste die Vorstellung fallen gelassen werden, dass alle Sternbewegungen aus dem Umlauf des Fixsternhimmels durch ein System von Zyklen und Epizyklen mechanisch abzuleiten seien, und zugleich musste akzeptiert werden, dass mit der neuen "Verortung" der Erde die aufgrund ihrer Rotation gewonnenen Masseneinheiten keinerlei Vorrang vor anderen haben. Damit wurde aus dem unmittelbar am Kosmos ablesbaren Gestaltprinzip das Erkenntnisprinzip.

geltenden Zwecks des Ganzen in die Privatsphäre des Einzelnen und der Reduzierung des Systemzwecks auf das blosse Sein, ändert sich auf gleicher Ebene die Komplexität der sinnhaften Erfassung der Wirklichkeit, die jetzt weniger auf Abstraktheit beruht als vielmehr auf Widersprüchlichkeit und Unvereinbarkeit, wenn man dies vom gleichen Blickwinkel aus betrachtet. Die Zweckverlagerung fördert die Differenzierung und wird durch diese gefördert, insofern das Ganze/Teil-Prinzip in der Zwecksetzung durchbrochen und damit der Weg zur weitgehenden Subsystemautonomie frei wird ; das Sein als Zweck ist zwar im übergreifenden wie im Subsystem unterstellt, korrespondiert jedoch nicht, da das Sein des Ganzen der Funktionserfüllung der Teile entspricht, von denen es abhängt. Somit können die Subsysteme eine Eigengesetzlichkeit im Hinblick auf Problemlösungen entfalten, die ein Abstimmen (welcher Art auch immer) der Ziele nicht mehr erforderlich macht, sie sogar unterläuft ; d.h. in den Handlungsentwürfen je Subsystem muss das Sinnhafte nicht mehr notwendig auf das Ganze bezogen sein. Damit gibt es in der Gesellschaft hier und jetzt mehrere Wirklichkeiten, sogar dann, wenn die Zukunft noch nicht als machbar angesehen wird, da diese ja jetzt von den Subsystemen abhängen. Dass diese Wirklichkeiten nicht generalisiert vereinheitlicht werden, hat die Vorteile, nicht auf die Reduktionsmöglichkeiten verzichten zu müssen, die sich aus den Widersprüchlichkeiten ergeben ; zum anderen bietet sich damit die Chance, vom Subsystem aus gesehen, Wirklichkeiten in anderen Subsystemen nicht hier und jetzt als solche akzeptieren zu müssen, sondern sie auf der Zeitachse als Wirklichkeit zu verschieben ; weiterhin sollte hier erwähnt werden, dass, wenn das Gesamte im Handlungsentwurf mit enthalten sein muss, die daraus resultierende Komplexität dazu führen würde, dass wegen der notwendigen Quantität von Informationen nicht mehr unter Risiko, viel weniger noch unter Sicherheit entschieden werden könnte. Demgemäß kann nicht mehr davon ausgegangen werden, dass die Bewegung in den durch sie bewirkten Änderungen ihren Zweck offenbart. Vielmehr wird unter dem Gesichtspunkt einer wertvollen Wirkung der Zweck prinzipiell auswechselbar, auch wenn die Versuche, die zu bewirkende Wirkung als Wahrheit zu werten, als Übergangsphase zu deuten sind. Die "Positivierung" der zu bewirkenden Wirkung korreliert mit der zunehmenden Autonomie der sozialen Systeme, die sich vorher als Teile einer Weltgesellschaft verstanden¹⁵. Mit diesem Prozess wird neben der nun eingeräumten Priorität der Sicherung des eigenen Systems gegenüber anderen im System immer deutlicher, dass aus Gründen der notwendigen Identität nicht über inhaltlichen Zielkonsens Strukturen aufgebaut werden können ; diese müssen vielmehr generell sein, bzw. nur noch die Strukturen für Problemlösungen betreffen, weil Probleme nicht vor ihrem Auftreten fassbar sind.

¹⁵ Dies zeichnet sich noch bei den Formen der Zeitrechnung ab, die sich auf systeminterne Ereignisse stützend, für Außenstehende nicht "sinnvoll" waren, so dass auf Intersystemebene eine Kommunikation mit Zeitrechnungselementen unmöglich wurde. Diese Art der Zeitrechnung, vornehmlich auf dynastischen Abfolgen basierend, wirkt systemstabilisierend.

Mit der funktionalen Differenzierung sind Subsysteme durch die Existenz des Systems in ihrer Existenz gesichert. Nur dieses ungefährdete Hier und Jetzt erlaubt es den funktionalen Teilen, im Gegensatz zum übergreifenden Ganzen, auf Zukunft hin zu handeln. Diese Diskrepanz zwischen Gegenwartsbezogenheit des Systems und Zukunftsorientierung der Subsysteme erfährt durch die Offenheit der Zukunft dadurch eine Einschränkung, dass zum einen die Gesamtheit der wirklichen Möglichkeiten ausschliesslich vom System abhängen und von den möglichen Möglichkeiten zu unterscheiden sind, dass zum anderen die Vielfalt der wirklichen Möglichkeiten eine in die ferne Zukunft gerichtete "Entscheidung unter Risiko" zunichte macht.

So zeigt sich in der Galtung-Studie, dass in hochdifferenzierten Gesellschaften das Jahr 2000 einerseits als weit entfernt gesehen wird und andererseits im Hinblick auf den Entwicklungsstand überwiegend skeptische Prognosen erstellt werden. Im Gegensatz dazu betrachten Länder der Dritten Welt das Jahr 2000 als "nahe Zukunft" und ihren Entwicklungsverlauf als steil ansteigend. Zwei Momente der Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft-Zeitvorstellung kommen hier zum Ausdruck :

1. Zur Zukunft des einen Systems kann die Gegenwart des anderen gemacht werden, und
2. die Zeit ist dynamisierbar, indem mögliche wirkliche Möglichkeiten im Vorhinein negiert werden (Galtung, 1970, 8).

Parallel kann dazu auch das Problem der Zeitknappheit betrachtet werden : Es beruht auf der Vorstellung, dass mehrere "Zeiten" nebeneinander bestehen, die ineinander verflochten werden sollen ; Zeitknappheit besteht da, wo disponierte wirkliche Möglichkeiten negiert werden müssen, um disponierte wirkliche Möglichkeiten in einer anderen "Zeiteinheit" aufrecht zu erhalten. Zeitknappheit betrifft somit vorerst die, die gleichzeitig in verschiedenen Zeitbereichen stehen, und dann die, die in ihrem Bereich negieren müssen, da sonst Möglichkeiten von Aussen annihielt werden.

Der Aspekt Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft trägt der Eigenzeitlichkeit verschiedener Systeme Rechnung, ermöglicht jedoch zugleich mit der Relativität von Raum und Zeit eine Interaktion. Dies ist notwendig, da durch die funktionale Differenzierung zwar die Subsysteme und das soziale System sich wechselseitig zur Umwelt werden, jedoch zugleich das Verhältnis Subsystem-System weitgehend vor dem Hintergrund einer gemeinsamen Umwelt durch den Zeitaspekt nicht problematisierfähig ist. Die Zeitvorstellung stabilisiert die Subsysteme ; wird mit der vorgegebenen Offenheit der Zukunft die Zukunft zur Gegenwart, kann nicht mehr das Individuum als Teil akzeptiert werden, sondern nur noch dessen Handlungen als Teil eines Subsystems¹⁶.

¹⁶ D. Claessens hat häufiger darauf hingewiesen, dass der soziologische Begriff der Rolle sozial-evolutionär bedingt ist. Unser Aspekt würde bei genauerer Analyse eine weitere Fazette für diese Hypothese sein (Rolle & Macht., 1968).

Dies korreliert aus der Sicht des Individuums mit Unsicherheit¹⁷, indem dem Einzelnen obliegt - um nur ein Moment zu nennen -, aus Gründen der eigenen Identität für sich selbst integrieren zu müssen, was das System verweigert. Um die Eigenkomplexität hoch zu halten, wird er im Kontext zum Personalsystem gezwungen, dem alles zur Umwelt wird : die Verdinglichung des eigenen Handelns, vom Subsystem als ausschliesslicher Teil gefordert, führt zur Entfremdung im Erleben.

- V -

Wenn die Zeitvorstellung durch die System/Umwelt-Differenzierung bedingt ist, so müsste sich eine Synchronizität der verschiedenen Zeitbewusstseine in der Gesellschaft aufweisen lassen, sofern die entsprechenden System/Umwelt-Verhältnisse gleichzeitig nebeneinander existieren.

Die System/Umwelt-Differenzierung hängt dabei davon ab, wie das System die Umwelt problematisiert, was wiederum auf die Art der Strukturierung des Systems selbst verweist und anzeigt, inwieweit andere Teile des übergreifenden Systems mit zur Umwelt zählen, so dass beispielsweise nur bestimmte Funktionen für ein Ganzes wahrgenommen werden müssen. Nur undifferenziert haben wir bisher die Auswirkungen des Zeitbewusstseins als systemstabilisierend bezeichnet ; dies meinte vornehmlich, dass mit der System/Umwelt-Differenzierung das System nicht nur nicht gefährdet, sondern zugleich durch das dadurch bedingte Zeitbewusstsein gestärkt wurde. Dieser Gesichtspunkt trifft auch für funktional differenzierte Gesellschaften mit ihren Subsystemen und dem Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft-Aspekt zu. Jedoch sind in diesen Gesellschaften die System/Umwelt-Verhältnisse der Subsysteme so ähnlich, dass sich in ihnen keine unterschiedliche Zeitvorstellung, es sei denn mit einem time-lag, nachweisen lässt¹⁸.

Sodann ist aber auch eine andere quer zur funktionalen Differenzierung verlaufende Strukturierung festzustellen ; da diese weitgehend von der Bestandsproblematik des Ganzen abhängt, erklärt sich, dass Macht als gesamtgesellschaftliches Problem betrachtet wird und zu hierarchischen Strukturen führt, um Gewalt von "ausser und innen" zu unterbinden. Dass in den Subsystemen mehr oder weniger ähnliche Hierarchisierungen auftreten, ergibt sich nicht aus der funktionalen Differenzierung. Die Stabilität dieser Hierarchien beruht jedoch nicht ausschliesslich auf Machtverhältnissen, vielmehr gibt hier das System für die verschiedenen Ebenen der Hierarchie je spezifische Umwelt-Situationen vor, die hinwiederum weitgehend Aktivitäten zugunsten

¹⁷ Vgl. F.X. Kaufmann (1970), der zwar den Zeitbewusstseins-Aspekt hervorhebt, jedoch das systemstabilisierende Moment der Unsicherheit vernachlässigt.

¹⁸ Selbst auf der Ebene der Religion wird dieses Zeitverständnis übernommen, auch wenn jede Form der Handlungstheorie dem christlichen Zeit/Ewigkeit-Gegensatz nicht integrierbar ist.

einer Infragestellung der Hierarchie absorbieren. Diese Umweltsituationen laufen quer durch alle Subsysteme und weisen eine grundsätzliche Gemeinsamkeit für die personellen Systeme auf ; die daraus resultierenden Handlungen ähneln daher einander.

Wie bereits anfangs bemerkt, kann soziales Handeln nicht auf einen einzigen Rationalitätsbegriff zurückgeführt werden ; vielmehr greift hier das Zeitbewusstsein als irrationaler Faktor ein, der die soziale Situation in soweit widerspiegelt, als er die Machbarkeit von wirklichen Möglichkeiten umreisst. Unter diesem Gesichtspunkt ist das Zeitbewusstsein nur eine erklärende Variable¹⁹.

Die hier angeführten Aspekte des Zeitbewusstseins verweisen schliesslich auf Schichtkriterien, die hier nur noch für eine Diskussion skizziert werden sollen : bei Priorität des Vorher/Nachher-Aspekts in der Gesellschaft bleibt der Jetzt/Nicht-Jetzt-Aspekt bei den Schichten vorherrschend, denen kein Einfluss auf die Gestaltung des sozialen Ganzen zugebilligt wird. Dies trifft für das antike Griechenland formal für alle diejenigen zu, die nicht als Bürger akzeptiert wurden, die Sklaven, die Mitglieder des Oikos, die ökonomisch Unselbständigen ; gemeinsam ist ihnen, dass ihr Hier und Jetzt ständig durch Willkür bedroht ist und somit weder Vergangenheit noch Zukunft sinnvoll in die Gegenwart integriert werden kann - also in etwa die Kriterien, die Marx zur Charakterisierung des Lumpenproletariats heranzieht (1852). Und bei einer Priorität des Vergangenheit/Gegenwart/Zukunft-Aspekts in der Gesellschaft kann davon ausgegangen werden, dass Schichten mit dem Vorher/Nachher-Aspekt sowie solche mit dem Jetzt/Nicht-Jetzt-Aspekt abgestuft wenig oder keinen Einfluss haben : sei es, dass eine absteigende Mittelschicht die Gegenwart allein durch die Vergangenheit problematisiert, sei es, dass Gruppierungen am Rande des real oder sozial definierten Existenzminimums nur dem Hier und Jetzt leben können ; jeweils ist durch die soziale Situation die Gegenwart und die unmittelbare Zukunft nicht so gesichert, als dass auf eine offene Zukunft hin gehandelt werden könnte.

LITERATURVERZEICHNIS

- ARISTOTELES (1966), Metaphysik, Reinbek.
- ARISTOTELES (1972), Physikvorlesung, Werke, Bd. 11, 2. Aufl., Berlin.
- BUSOLT G. (1920), Griechische Staatskunde, 3. Aufl., München.
- CASSIRER E. (1969), Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance, 3. Aufl., Darmstadt.
- CLAESSENS D. (1968), Rolle und Macht, München.
- CRANACH M.W. (1970), "The Role of orientating behavior in human interaction", in ESSER A.H. (Hrsg.), The use of space by animals an men.
- FLÜCKINGER F. (1954), Geschichte des Naturrechtes, Bd. I, Zollikon-Zürich.

¹⁹ Dieser Aspekt ist von mir (Rammstedt, 1975) dann ausführlich behandelt worden.

- GALTUNG J. (1970), *Images of the World in the Year 2000*, August 1970, Manuskript.
- GEHLEN A. (1958), *Der Mensch, seine Natur und seine Stellung in der Welt*, 6. Aufl., Bonn.
- GENT W. (1962), *Die Philosophie des Raumes und der Zeit*, 2 Bde, 2. Aufl., Hildesheim.
- GENT W. (1965), *Das Problem der Zeit*, 2. Aufl., Hildesheim.
- GURVITCH G. (1959), "Structures sociales et Multiplicité des Temps", *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 52.
- GURVITCH G. (1964), *The Spectrum of Social Time*, 3. Aufl., Dordrecht.
- GURVITCH G. (1965), *Dialektik und Soziologie*, Neuwied.
- HOMER (1938a), *Odyssée*, Leipzig.
- HOMER (1938b), *Ilias*, Leipzig.
- HORNUNG E. (1971), *Der Eine und die Vielen*, Darmstadt.
- HUSSERL E. (1910), "Philosophie als strenge Wissenschaft", Logos 1,
- KAUFMANN F.X. (1970), *Sicherheit als soziologisches und sozial-politisches Problem*, Stuttgart.
- KLUGE F. (1905), "Art : Abend, heute, gestern, morgen", *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 6 Aufl., 2 Abdruck, Strassburg.
- LEIBNITZ G.W. (1903), *Opuscules et fragments inédits*, L. Couturat, Paris.
- MARX K. (1852), *Der 18te Brumaire des Louis Napoléon*, MEW 8, Berlin, 1969.
- PLATON (1958), *Politeia, sämtliche Werke*, B. III, Hamburg.
- RAMMSTEDT O. (1974), "Gewalt und Hierarchie" in Rammstedt O. (Hrsg.), *Gewaltverhältnisse und die Ohnmacht der Kritik*, Frankfurt.
- RAMMSTEDT O. (1975), "Alltagsbewusstsein von Zeit", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 27.
- SCHÜTZ A. (1932), *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Wien.
- SIGRIST Ch. (1964), "Die Amba und die These der Universalität von Herrschaft. Eine Erwiderung auf einen Aufsatz von Ralf Dahrendorf", *Europäisches Archiv für Soziologie*, 5.
- STEGMÜLLER W. (1969), *Probleme und Resultate der Wissenschaftstheorie und Analytischen Philosophie*, Bd. I, Berlin, Heidelberg, New York.
- STUMPFELD H. (1970), *Staatsverfassung und Territorium im antiken China*, Düsseldorf.
- TENBRUCK F.H. (1972), "Geschichtserfahrung und Religion in der heutigen Gesellschaft", Spricht Gott in der Geschichte ?, Freiburg, Basel, Wien, 9-94.
- VERDENIUS W.J. (1966), "Der Ursprung der Philologie", *Studium Generale* 19, 103-114.
- VON CANTERBURY Anselm (1966), *Monologien-Proslogien*, Köln.
- WEBER M. (1951), *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, 2. Aufl., Tübingen.
- WITTGENSTEIN L. (1969), *Tractatus logico-philosophicus*, 7. Aufl., Frankfurt..

LES TEMPS SOCIAUX : LE DEFI DU TERRAIN

SOZIALE ZEITEN : DIE EMPIRISCHE HERAUSFORDERUNG

LE CHANGEMENT DES MODELES CULTURELS DU TEMPS ET LE PROBLEME DE LA FLEXIBILITE DANS LA SOCIETE CONTEMPORAINE

Giovanni Gasparini

Università Cattolica del Sacro Cuore, Dipartimento di Sociologia
Largo A. Gemelli 1, I - 20123 Milano

1. La culture du temps entre le XIXe et le XXe siècles

Cet article se propose de présenter des lignes de réflexion concernant le changement des modèles culturels du temps dans les sociétés occidentales, notamment en ce qui concerne le passage à un type de société industrielle avancée ou "post-industrielle" ; dans ce cadre, il aborde surtout le problème de la flexibilité temporelle. Ces notes, qui ne prétendent pas être exhaustives étant donné la complexité du sujet et les contraintes d'espace, se placent dans le cadre d'une étude en cours sur "temps, travail et société" qui a déjà abouti à des premiers résultats (Gasparini, 1986, 1988b).

Tout d'abord, nous allons reprendre à notre compte certains résultats d'un ouvrage de l'historien américain S. Kern (1983) : il s'agit d'une contribution très remarquable à l'étude de la transformation de la culture du temps et de l'espace dans une période-clé des sociétés occidentales, celle comprise entre 1880 et 1918. Pour en rester aux aspects qui nous concernent davantage ici, Kern (1983, pp. 1-2) montre en synthèse que "Depuis 1880 environ jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale une série de grands changements dans la technologie et la culture ont créé de nouveaux modes spécifiques de penser et d'expérimenter le temps et l'espace. Des innovations technologiques telles que le téléphone, le télégraphe sans fil, les rayons X, le cinéma, la bicyclette, l'automobile et l'avion ont fourni le support matériel à cette nouvelle orientation ; des développements culturels indépendants tels que le roman "stream of consciousness", la psychanalyse, le cubisme et la théorie de la relativité ont formé directement la conscience". En particulier, dans la période envisagée de nouveaux modèles culturels apparaissent à l'égard du temps, dans le sens de la perception et de l'organisation sociale du temps. Deux aspects marquants de la nouvelle culture peuvent être cernés. D'un côté, on remarque l'importance énormément accrue du présent dans la vie individuelle et dans les rapports sociaux, comme en témoigne la communication électronique instantanée (mise en place par le télégraphe, le téléphone, etc.), qui influence la perception du présent et également de la vitesse et de la distance : l'événement-clé fut à cet égard le naufrage du Titanic dans la nuit du 14 avril 1912, lorsque pour la première fois le monde entier fut ap-

pelé à participer d'une façon presque simultanée (grâce au télégraphe) à un drame qui était en train ou venait de se produire à des milliers de kilomètres ; on peut ajouter à cela un autre événement marquant, c'est-à-dire la transmission des premiers signaux horaires au monde entier que la tour Eiffel effectua de Paris le 1er juillet 1913 (Kern, 1983, ch. 1-2). De l'autre côté, et il s'agit de l'aspect le plus compréhensif selon Kern, on assiste au surgissement d'une pluralité de temps (qui va de pair avec une pluralité d'espaces) : cela comporte l'affirmation de la réalité du temps privé vis-à-vis du temps public, et implique une sorte de contradiction : d'une part, il y a l'acceptation diffuse (à la fin du XIX^e siècle) d'un temps public - le même pour tous - au niveau planétaire, mais d'autre part on assiste à l'affirmation de l'irréductibilité du temps à ce temps public et uniforme qui est calqué sur le temps newtonien. Selon l'historien américain, ce fut justement l'introduction d'un temps unique universel qui tout en stimulant une plus grande uniformité favorisa en revanche (par réaction, on dirait) plusieurs théorisations et pratiques qui portent sur la multiplicité des temps : ainsi, les individus créèrent "autant de temps différents qu'il existe de styles de vie, de systèmes de référence et de formes sociales" (Kern, 1983, 15). Ce mouvement de relativisation du temps public fut abordé surtout par certains courants significatifs de la physique, de la philosophie, de la sociologie et également de la littérature : les théories d'Einstein parvinrent à une réfutation du temps absolu, en même temps que l'école durkheimienne plaiddait par ses études sur les sociétés primitives pour une relativisation du temps occidental et insistait sur les aspects qualitatifs du temps, que Bergson de son côté avait mis en lumière dans son approche philosophique. En passant, nous remarquons que la multiplicité des temps sociaux est un des axes de la réflexion de la sociologie et des sciences humaines sur le temps : en témoignent entre autres Sorokin & Merton (1937), Gurvitch (1964), Elias (1984) et Pomian (1984). L'ouvrage de Kern nous incite à poser deux questions qui nous concernent de près et qui seront abordées respectivement dans les deux paragraphes suivants.

La première question se rapporte au caractère et à la place du temps de travail, qui est resté pendant longtemps le temps-pivot des sociétés industrialisées du siècle passé et du nôtre. Or, il s'agit de vérifier quels sont les changements subis aujourd'hui par le temps social consacré au travail et quelle est sa place vis-à-vis d'autres temps sociaux qui sont devenus de plus en plus importants (tels que le temps libre ou le loisir, le temps de la formation, le temps consacré à la famille, etc.).

La deuxième question concerne l'évolution des sociétés industrialisées contemporaines : il s'agit, d'une façon générale, d'analyser si on peut cerner des changements majeurs dans la culture du temps qui seraient en train de se produire au cours du passage des sociétés industrialisées occidentales à des sociétés post-industrielles, à l'instar de ce qui s'est vérifié dans la période examinée par Kern.

2. Le temps de travail dans les sociétés industrialisées contemporaines

Les modèles culturels du temps de travail ont été affectés en profondeur par la révolution industrielle. Sans prétendre épuiser un sujet qui a été abordé dans de nombreux travaux historiques et sociologiques, nous nous bornerons ici à observer certaines facettes de l'influence de l'industrialisation sur le temps de travail :

- a. il s'agit d'un temps long, qui ne laisse guère de temps libre au travailleur au cours de la journée, de la semaine, de l'année et de la vie toute entière ;
- b. il s'agit d'un temps quantitatif mesuré avec précision (le temps devient le critère et le mètre de la rémunération du travail) et contrôlé strictement : en effet, c'est bien par le biais du temps de travail à l'usine ou dans l'entreprise que se développe une discipline sociale et une socialisation aux contraintes du temps quantitatif qui est neuve (Thompson, 1967) et qui aura son aboutissement le plus exaspéré dans l'organisation scientifique du travail de Taylor et dans le fordisme ;
- c. le temps de travail n'est pas qu'une affaire des travailleurs eux-mêmes, il concerne à la limite toute la collectivité et répand son influence sur les autres temps sociaux : ainsi, la sirène de l'usine représente pendant longtemps le "Zeitgeber" ou donneur de temps sonore fondamental auquel doivent s'adapter les autres temps du travailleur et également des membres de sa famille et de la communauté ;
- d. le temps de travail est uniforme et rigide : il y a une unité (ou unicité) tendancielle du temps pour tous les travailleurs, dans le sens que :
 1. tout le monde travaille à peu près le même nombre d'heures pendant la journée, la semaine et l'année ;
 2. tout le monde commence le travail, fait une pause pour le repas et termine le travail en même temps ;
- e. dans l'ensemble, il s'agit d'un temps typiquement constraint, qui impose aux travailleurs la régularité et la ponctualité, et qui prévoit de sévères sanctions à l'égard de ceux qui ne s'y conforment pas.

Face à ce tableau schématique, nous allons essayer de dégager des caractères du cadre temporel du travail, à retenir comme des indicateurs significatifs des sociétés post-industrielles. On pourrait évoquer ici la diminution importante de la durée du travail qui s'est vérifiée dans notre siècle, et notamment à partir des années '50, dans tous les pays industrialisés. On pourrait également souligner l'importance accrue des temps sociaux qui ne s'identifient pas avec le travail tels que le loisir ou le temps libre, le temps de la formation, etc. et qui gagnent de plus en plus de statut dans la culture sociale (cf. entre autres Dumazedier, 1988).

Mais nous allons nous centrer sur un autre aspect qui nous semble marquant et porteur d'avenir dans nos sociétés contemporaines : il s'agit de la flexibilité du temps de travail. Flexibilité signifie ici, au sens large, la possibilité d'adapter les normes et les pratiques qui concernent l'organisation temporelle du travail, face à certaines contraintes ou demandes provenant tour à tour de l'entreprise même, des travailleurs ou de l'environnement. Cela peut viser toute une série de modèles et modules de travail qui sont en train de se répandre (Gasparini, 1988a), comme les horaires flexibles ou variables, la modulation des horaires de travail au cours de l'année, la panoplie des horaires atypiques de travail (où on compte le travail à temps partiel, le travail "à temps choisi", le travail en équipes, le travail concentré dans le week-end, etc.), les contrats atypiques de travail (contrats à durée déterminée, travail intérimaire et temporaire, travaux d'utilité collective, etc.) et d'autres instruments tant anciens que nouveaux (comme les heures supplémentaires ou la retraite à la carte). Grâce à ces exemples, on voit bien les implications de la flexibilité au niveau de la mise en oeuvre d'une pluralité des temps de travail, et on remarque aussi la proximité de la flexibilité temporelle au phénomène du desserrement de l'étreinte dans le travail que d'autres auteurs ont évoqué (Grossin, 1984).

Le processus de flexibilisation temporelle bute sur deux problèmes généraux : celui de la synchronisation et celui d'une conception et pratique continue du temps. En premier lieu, il semble évident qu'un enjeu majeur d'une organisation temporelle du travail orientée à la flexibilité est représenté par des demandes nouvelles et plus importantes de synchronisation entre les membres de l'entreprise (travailleurs ayant des modules ou/et des durées de travail différentes, cadres, direction) ainsi qu'entre ceux-ci et les équipements et - dans le tertiaire - entre les membres et les clients de l'organisation¹. L'entreprise doit ainsi assurer des formes de synchronisation entre les acteurs et les équipements qui sont plus complexes et exigent une organisation plus sophistiquée. Il est vrai d'ailleurs que les technologies nouvelles peuvent assouplir les problèmes de synchronisation : par exemple, des technologies flexibles permettent la dissociation et le découplage des temps respectifs des travailleurs dans le processus de fabrication d'un produit ; ou bien, des équipements automatisés peuvent désynchroniser le temps du travailleur vis-à-vis de celui du client, comme dans le cas des guichets de banque automatiques.

Le deuxième problème majeur qui a été évoqué concerne une conception et une pratique continue du temps de travail dans l'entreprise. En effet, au fur et à mesure que les acteurs adoptent des orientations flexibles quant à la temporalité, l'entreprise est amenée à envisager une activité productive "incessante", qui ne soit pas limitée dans le temps de la journée ou de la se-

¹ Par exemple, le Rapport Taddei (1986) rédigé en France à la demande du gouvernement peut être lu comme une réponse au problème de la synchronisation des temps des hommes et des temps des machines dans l'industrie, qu'on a formulée à partir d'une relance du travail en équipes sur des bases en partie nouvelles.

maine, ce qui naguère n'était l'affaire que de peu d'industries ayant des contraintes technologiques strictes (comme la sidérurgie) ou de certaines organisations de service considérées essentielles (les hôpitaux, la police, etc.). Du point de vue de l'entreprise, l'impulsion à cette orientation, qui implique une utilisation accrue de ses équipements, provient de l'évaluation d'une série de nouvelles contraintes qui portent sur la turbulence de l'environnement et témoigne de son effort de gagner plus de pouvoir face aux travailleurs et aux syndicats, à l'état et également au système économique et politique international². En même temps, la redéfinition du cadre temporel du travail avec les syndicats se réalise le plus souvent par un échange entre aménagement et réduction du temps de travail : dans les branches affectées par des formes importantes de flexibilisation temporelle, les syndicats sont affrontés à des problèmes plus sérieux de protection et de représentation des travailleurs, dans la mesure où se répandent le travail de nuit et le travail du dimanche. Les pouvoirs publics sont également concernés et leur "politique des temps sociaux" est questionnée : en particulier, un problème important qui va vraisemblablement se poser concerne l'autorisation à l'ouverture généralisée des magasins le dimanche et les jours fériés.

3. Flexibilité et cadres temporels des sociétés post-industrielles

La réalité changeante du travail et de l'entreprise d'aujourd'hui nous incite à élargir nos réflexions pour les situer au niveau plus vaste des évolutions des modèles culturels des temps sociaux dans les sociétés post-industrielles.

Comme nous l'indiquions dans la première partie de cet article, la question centrale est bien à notre avis celle de vérifier si à la transformation des sociétés industrialisées en cours dans cet après-guerre correspondent des changements majeurs dans les modèles culturels du temps (conceptions et pratiques), et cela en face de certains événements marquants qui ont eu lieu dans le domaine scientifique-technologique, dont nous retenons à titre paradigmatic l'exploitation de l'énergie atomique, l'exploration interplanétaire, l'emploi des biotechnologies et l'invention de l'informatique.

Or, nous avançons ici l'hypothèse que les sociétés contemporaines de l'Occident ne font que parfaire, développer de plus en plus et généraliser à des masses toujours plus nombreuses d'acteurs les conceptions et les pratiques

² En Italie, par exemple, on assiste maintenant à la mise en place de formules d'horaire continu, 24 heures sur 24, 7 jours par semaine, dans des branches industrielles qui n'ont aucune contrainte technologique à cet égard et qui n'avaient jamais eu recours à ces formes. Il s'agit notamment du textile, où les syndicats ont signé des accords d'entreprise qui ont introduit le travail du dimanche pour un certain nombre de travailleurs, et de l'électronique, où des accords pareils sont actuellement en discussion. Dans ces deux cas, les entreprises ont invoqué des contraintes économiques (le marché international, le risque de fermeture de l'activité) et ont offert aux travailleurs des contreparties assez importantes en termes de réduction de la durée de travail.

ques de la temporalité déjà amorcées dans les transformations fondamentales de la culture qui se sont vérifiées entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Nous pensons à l'affirmation du présent et de la simultanéité, avec ses implications sur la vitesse et la communication ; nous visons également le phénomène de la synchronisation à tous les niveaux, dans lequel s'inscrit en partie celui de la simultanéité. Ainsi, le drame du *Titanic* au début du siècle préfigure d'une façon exemplaire la possibilité de participation presque simultanée ou en direct que les moyens de communication de masse (radio-télévision, journaux, etc.) et interpersonnels (téléphone, télifax, systèmes de communication informatisés, etc.) multiplient et généralisent aujourd'hui, en permettant à la limite l'implication immédiate au niveau mondial dans un événement qui se passe n'importe où sur la planète. On peut envisager d'une façon pareille le sujet de la vitesse des moyens de transport contemporains : les progrès techniques formidables et indéniables qui se sont vérifiés au fil de ce siècle n'ont fait somme toute qu'accroître et diffuser une perception et une pratique de la vitesse qui avaient été déjà entamées lors de l'invention de l'automobile et de l'avion (et également, avant la période envisagée, du train). De plus, on remarque actuellement l'apparition de limites sociales à la puissance technologique des moyens de transport et donc à leur vitesse : ainsi, on interdit la circulation des voitures dans les centres historiques des villes, on impose de sévères limites à la vitesse des véhicules sur les routes, on remarque l'encombrement du trafic aérien et l'allongement des temps effectifs de voyage pour les usagers des avions.

Et encore, le triomphe du temps public universel qui synchronise et relie par une même unité de mesure tous les pays et les coins de la terre n'est que l'aboutissement de l'invention du "standard time" et des fuseaux horaires il y a un peu plus d'un siècle. Bien qu'il continue d'exister des calendriers différents, la référence à un temps mondial unique et mesuré de façon ultra-précise (par des horloges atomiques au césum) constitue le seul exemple à présent d'une unité de mesure qui soit acceptée au niveau universel ; cela se répercute évidemment sur la création de réseaux de communication qui a priori peuvent stimuler une plus grande intégration et coopération entre pays et régions (Cf. par exemple, en ce qui concerne l'espace européen, Gökarp, 1987).

Nous venons donc d'évoquer l'importance et la persistance de la simultanéité et de la synchronisation dans les sociétés développées contemporaines. Si on retient l'hypothèse générale que nous avons avancée, il s'agirait ainsi d'un changement plutôt de degré et de diffusion que de qualité. Mais tout n'est pas si simple et évident, parce qu'il y a à aborder un écueil majeur, celui de la flexibilité.

L'argument de la flexibilité temporelle, que le sujet du travail nous a fait considérer, se représente ainsi à une échelle plus grande. Il ne s'agit pas seulement de remarquer l'importance que malgré tout le temps social du travail garde aujourd'hui pour beaucoup de raisons : c'est que, si on touche à celui-ci pour le rendre plus flexible - qu'il s'agisse de la proposition française du

travail à temps choisi (Echange et Projets, 1980) ou du "flexible life scheduling" proposé aux Etats-Unis (Best, 1980) ou de bien d'autres formules - on ne peut qu'impliquer aussi les temps sociaux hors-travail (formation, loisir, retraite, etc.) et viser en même temps un projet général de société, qui porte sur les modes de vie et la culture temporelle. La flexibilité serait-elle alors un obstacle sur la voie de la synchronisation et de l'exaltation du présent adoptée par nos sociétés, voire un caractère neuf de la culture temporelle ? Nous allons essayer, dans les limites de cet article, d'apporter des éléments partiels pour étayer une réponse à cette question, qui à notre avis reste encore largement ouverte.

Avant toute chose, nous remarquons que la flexibilité appelle tout au moins une certaine désynchronisation entre les acteurs. Reprenant à notre compte des observations amorcées par J. de Rosnay (1981), nous pourrions affirmer que la flexibilité s'oppose à un flux "laminaire" et endigué du temps, c'est-à-dire à une société où tout le monde fait les mêmes choses dans les mêmes heures, dans les mêmes jours ou dans les mêmes âges de la vie (le temps du travail, du loisir, de la formation, de la retraite, etc.) : elle s'oriente plutôt à l'idée d'un flux "tourbillonnaire" du temps et met ainsi en question le sujet de la synchronisation.

En outre, la flexibilité semble s'accorder à l'idée d'une pluralité des temps qui apparaît déjà, du moins à l'état embryonnaire, dans la culture sociale au début du XXe siècle (Kern, 1983). En effet, une conception et une pratique de flexibilité temporelle peuvent s'inscrire dans la reconnaissance d'une pluralité de modes de vie et de projets des acteurs qui serait orientée à une plus grande qualité de la vie : une même période de temps (heure, jour, année, cycle de vie) n'aurait pas le même signifié social pour tout le monde, étant donné qu'il y aurait à cet égard une diversification poussée des sujets d'une même catégorie sociale ou d'âge, et plus en général entre tous les membres d'un système social. A cet égard, on observe que certaines pratiques de flexibilité temporelle qu'on repère dans nos systèmes actuels vont à l'encontre de la rigidité normative des sociétés industrielles précédentes : nous pensons par exemple à la flexibilité des horaires de travail - qui représente une rupture à l'égard d'une certaine culture de la ponctualité et de la discipline sociale au travail -, ou même au remplacement de calendriers et horaires uniques dans les services par des aménagements temporels souples et diversifiés³.

La flexibilité évoque également la disponibilité de certaines technologies nouvelles qui permettent de situer différemment le travail dans l'espace-temps (c'est le cas, entre autres, du télétravail) ou de stocker le temps : c'est notamment le cas du magnétoscope, qui permet de retransmettre en temps voulu des programmes télévisés, mais qui à notre avis a peu de chances de

³ Le cas de l'Italie montre que ces dernières années on a permis une certaine flexibilisation des heures d'ouverture des magasins et des calendriers scolaires selon les régions : avant, il y avait des heures et des temps uniques malgré la diversification géographique, climatique et sociale du pays.

diminuer au niveau global l'importance de la simultanéité-synchronisation et, en l'occurrence, de certains repères temporels (journal télévisé, film du soir, etc.) qui sont devenus de véritables "donneurs de temps" pour une grande partie des membres d'une société.

En discutant de flexibilité temporelle, nous ne saurions nous passer de reprendre le sujet d'une conception ainsi que d'une pratique du temps "en continu". M. Melbin a récemment souligné (1987) qu'un phénomène marquant de nos sociétés est représenté par la conquête des frontières de la nuit, ce qui nous aurait amenés tout court à une pratique continue du temps : selon cet auteur américain, notre culture a perdu désormais le sentiment de retenue et de respect face au temps du repos nocturne, comme en témoigne d'ailleurs le nombre croissant et la variété des entreprises et organisations qui opèrent 24 heures sur 24, 365 jours par an. Nous ne suivons pas Melbin lorsqu'il préconise qu'on pourra à l'avenir même éliminer le temps du repos nocturne (pour ceux qui le voudront) et qu'il affirme l'irrésistible montée du travail et des activités de nuit, parce qu'il y a des limites sociales à l'exploitation de la nuit ainsi que des contraintes chronobiologiques, qui font que l'homme soit et reste un animal essentiellement diurne⁴. Mais il faut reconnaître qu'il y a là un sujet majeur, qui évoque la relation entre temps quantitatif et continu d'une part, temps qualitatif et discontinu d'autre part.

Nous en venons donc à des conclusions partielles au sujet de la flexibilité temporelle. Tout d'abord, nous tenons à préciser que, tout en appréciant la visée générale de certaines approches (De Rosnay, 1981 ; Echange et Projets, 1980), nous avons à l'esprit une flexibilité "limitée", c'est-à-dire une flexibilité qui ne bouleverse pas de fond en comble le régime temporel des sociétés contemporaines et qui par certaines pratiques de désynchronisation arrive quand même à établir des formes d'intégration et de synchronisation au niveau général entre ses membres. C'est d'ailleurs évident : le manque absolu de synchronisation ne pourrait qu'aboutir à la dissolution des systèmes sociaux en question, du fait que la rencontre entre les humains presuppose qu'on partage, en partie du moins, le même (les mêmes) temps. Deuxièmement, il nous semble que dans les sociétés post-industrielles une culture de la flexibilité puisse cohabiter, en ligne de principe, avec une culture de la synchronisation et de la simultanéité : ces deux orientations ne nous apparaissent pas incompatibles dans les faits, et cela malgré les résistances que certains secteurs et couches sociales opposent à la diffusion des critères de flexibilisation temporelle.

Cela dit, nous observons qu'une culture de flexibilité temporelle peut remplir la fonction sociale d'adaptation aux exigences, contraintes ou projets différents des sujets et des groupes qui existent dans des systèmes sociaux hautement complexes : nous pensons ici à une flexibilité qui s'engage dans le

⁴ La persistance des contraintes chronobiologiques et des rythmes "naturels" sur l'activité humaine et sociale a été récemment soulignée, entre autres, par Rifkin (1987) et Young (1988).

respect du pluralisme et de la qualité de la vie des acteurs. De plus, dans un cadre international, une conception et une attitude de flexibilité pourraient valoriser la richesse humaine qui reste enracinée dans des cultures du temps aussi différentes qu'on arrive encore à repérer à travers le monde entier (Gardet et al., 1976).

En même temps, et par contre, des pratiques de flexibilisation peuvent stimuler une déréglementation sauvage dans les relations professionnelles et une perte de convivialité (si par exemple on arrivait à banaliser le travail du dimanche) ; de même, la flexibilité pourrait correspondre moins à des choix individuels qu'à des contraintes économiques avancées par les organisations productives.

En conclusion, la flexibilité à l'état actuel ne semble pas avoir eu une incidence telle à changer radicalement les cadres temporels des sociétés industrielles contemporaines. Il s'agit pourtant d'un phénomène novateur, dont il faudra suivre de près les manifestations si l'on veut saisir les changements des modèles culturels de la temporalité qui sont en train de se dessiner.

BIBLIOGRAPHIE

- BEST Fred (1980), *Flexible life scheduling*, Praeger, New York.
- DE ROSNAY Joël (1981), "La valeur du temps", Sur l'aménagement du temps, ouvrage collectif, Denoël/Gonthier, Paris, 53-67.
- DUMAZEDIER Joffre (1988), *Révolution culturelle du temps libre 1968-1988*, Méridiens Klincksieck, Paris.
- ECHANGE ET PROJETS (1980), *La révolution du temps choisi*, A. Michel, Paris.
- ELIAS Norbert (1984), *Über die Zeit*, Suhrkamp, Frankfurt am Main.
- GARDET Louis et al. (1976), *Cultures and time*, The Unesco Press, Paris.
- GASPARINI Giovanni (1986), *Il tempo e il lavoro*, F. Angeli, Milano.
- GASPARINI Giovanni (1988a), "Lavoro e flessibilità temporale - Considerazioni preliminari su una comparazione Italia/Francia", Papier présenté à la 3e Réunion Scientifique de l'AIEL (Associazione Italiana Economisti del Lavoro), Arco (Trento), 2-4 juin 1988.
- GASPARINI Giovanni (1988b), "Le temps et le pouvoir : des jalons pour une perspective humaniste", *Informations sur les Sciences Sociales*, 27/4, 623-645.
- GÖKALP Iskender (1987), "Réseaux, espace et temps" ID., Ed., Conséquences d'un réseau mondial sur l'autonomie et la pertinence des espaces, Document interne FAST, No 197, Bruxelles, 255-299.
- GROSSIN William (1984), "Temps de travail et temps libres", *Revue Française des affaires sociales*, 38/2, 9-20.
- GURVITCH Georges (1964), *The spectrum of social time*, Reidel, Dordrecht.
- KERN Stephen (1983), *The culture of time and space 1880-1918*, Harvard University Press, Cambridge Mass.
- MELBIN Murray (1987), *Night as frontier*, The Free Press, New York.
- POMIAN Krzysztof (1984), *L'ordre du temps*, Gallimard, Paris.
- RIFKIN Jeremy (1987), *Time wars*, H. Holt, New York.

- SOROKIN Pitirim & MERTON Robert K. (1937), "Social time : a methodological and functional analysis", *The American Journal of Sociology*, 42/5, 615-629.
- TADDEI Dominique (1986), *Des machines et des hommes*, La Documentation Française, Paris.
- THOMPSON Edward (1967), "Time, work-discipline and industrial capitalism", *Past and Present*, 38, 36-97.
- YOUNG Michael (1988), *The metronomic society*, Harvard University Press, Cambridge Mass.

TEMPS ET ORGANISATION

Daniel Mercure

Département de sociologie, Pavillon Charles-De-Koninck
Université de Laval, Québec - Canada G1K 7P4

Analyser l'entreprise sous le prisme du temps n'est pas un phénomène nouveau. D'une part, c'est dans une large mesure à partir d'un tel examen que de nombreux chercheurs, tant historiens que sociologues, en sont venus à cerner quelques-unes des principales caractéristiques des temporalités sociales au sein de nos sociétés industrielles avancées. A l'instar de la temporalité dominante qui caractérise nos sociétés, le temps des grandes organisations est de type linéaire et cumulatif, fondé sur un futur projeté et à conquérir et régi par l'idéologie du progrès et de la croissance. C'est le temps de l'"entreprise" au sens fort du terme, des instances économiques reconnues, de la vie professionnelle et de la carrière dans son acception la plus traditionnelle. D'autre part, le temps des grandes organisations a aussi été examiné sous les divers angles des incertitudes et des dynamiques du changement qui semblent inéluctablement caractériser leur devenir : théâtre d'un nombre croissant d'innovations techniques et de transformations économiques, les entreprises seraient de plus en plus confrontées aux incertitudes d'un présent soumis à une intense dynamique du changement. C'est pourquoi, suivant le langage à la mode des planificateurs et autres gestionnaires de l'incertitude, le "management du changement" et surtout la "gestion du futur" sont considérés comme des ingrédients indispensables à la réussite de toute entreprise. Pour les organisations, imaginer, prévoir et planifier l'avenir seraient ainsi devenus de véritables nécessités puisque par la force des choses elles doivent anticiper les changements et planifier l'innovation afin de prendre de vitesse leurs concurrents. Le cercle vicieux de la temporalité des entreprises est bien connu : celles-ci participent à une course aux futurs possibles qui ne fait pas que révéler leurs incertitudes présentes et, de là, les incertitudes des sociétés dans lesquelles elles constituent toujours le premier pôle de croissance, mais qui les crée en même temps qu'elle tente d'y répondre. En effet, une telle course à l'innovation accélère le processus de changement et accroît d'autant le climat d'incertitude au sein de l'entreprise. Cette logique fait que l'entreprise devient ainsi victime du processus par lequel elle tente d'assurer sa survie : elle se trouve donc enfermée dans sa propre dynamique du changement.

Il est toutefois un autre axe qui conduit aussi à mettre en lumière les rapports complexes entre l'entreprise et le temps mais qui a malheureusement été peu exploré par les chercheurs attachés à l'étude des temporalités sociales : c'est celui de la gestion des ressources humaines. Inutile d'insister ici sur l'importance d'une telle fonction pour les organisations. Par contre, il nous semble opportun de souligner le fait que les divers modes de gestion des ressources humaines mis en place depuis quelques décennies par les or-

ganisations impliquent presque toujours une gestion implicite des temporalités individuelles ou collectives de leur personnel qualifié, et plus particulièrement une gestion de leurs perspectives d'avenir. C'est du moins ce que nous tenterons de montrer dans le cadre de cet article.

D'entrée, précisons que nous associons les diverses politiques contemporaines de gestion des ressources humaines, depuis l'Ecole des relations humaines jusqu'au courant plus récent désigné par le terme général de "Corporate Culture", à des idéologies de gestion, en ce sens que de telles politiques visent généralement à orienter les comportements du personnel visé selon les objectifs souhaités par les gestionnaires. En conséquence, il s'agit pour nous de cerner les fondements temporels de ces idéologies de gestion.

De façon plus précise, nous tenterons de montrer que les diverses idéologies contemporaines de gestion des ressources humaines s'appuient sur deux grands principes soit, d'une part, la gestion du processus identificatoire impliquant des formes de projection dans le temps de l'identité et, d'autre part, la gestion des perspectives d'avenir et plus particulièrement du champ des aspirations, des projets et des plans d'avenir. Ainsi, nous considérons que la gestion du temps et de l'identité constituent les deux principaux fondements de telles idéologies de gestion. Afin de montrer le bien-fondé d'une telle affirmation, nous analyserons deux modes de gestion des ressources humaines largement différents.

Au-delà des différentes modalités d'intervention, deux grandes tendances se dessinent aujourd'hui dès lors que l'on tente, de façon un peu arbitraire il est vrai, de cerner dans ses grands traits les principaux modes de gestion du personnel qualifié au sein d'une organisation.

La première tendance met surtout l'accent sur le plan de carrière comme mécanisme de gestion des temporalités individuelles. Elle correspond à une approche bien établie et repose sur une philosophie de la motivation qui favorise le faire-valoir individuel s'exprimant par la capacité de mener à terme ses dossiers. En fait, le plan de carrière est souvent au cœur du mode traditionnel de gestion des ressources humaines en ce sens qu'il assure une gestion individualisée des aspirations. Un tel mode de gestion répond aussi à deux exigences propres à tout milieu de travail où règne une forte division des tâches : celle liée au système productif, pour lequel il sélectionne et forme par étapes successives les ressources requises pour la poursuite des buts ; et celle liée au système d'intégration, pour lequel il contribue, du moins en partie, à susciter la coopération et l'engagement du personnel envers l'organisation. Associé à une certaine conception de la réussite, il est susceptible de susciter, par le truchement de la promotion attendue, une forte contribution à l'atteinte des objectifs souhaités par les gestionnaires.

La seconde tendance met davantage l'accent sur la création d'un projet organisationnel en principe produit et largement partagé par tous. Elle correspond à une approche plus récente et s'appuie sur une philosophie de déréglementation et de participation. Elle met plutôt l'accent sur la création

d'une mission commune, soit le projet organisationnel, et sur la reconnaissance des valeurs propres aux diverses équipes de travail. Elle vise plus particulièrement à développer un esprit de corps au sein de l'organisation. Elle répond également à deux exigences propres à toute organisation : mobiliser les ressources et unifier les efforts en vue de l'atteinte des objectifs de l'entreprise.

Que l'efficacité de telles pratiques de gestion des ressources humaines soit largement discutable n'enlève rien à leur caractère inéluctable. En fait, elles correspondent à un ensemble d'exigences auxquelles doivent se soumettre la plupart des grandes entreprises en vue d'accroître la coopération et l'engagement de leur personnel dans la poursuite des objectifs souhaités par les gestionnaires. Pour les fins de notre propos, il suffit de prendre acte de la présence de telles idéologies de gestion et d'en cerner les principaux fondements. Comme nous allons tenter de le montrer, ces deux grandes idéologies de gestion s'appuient, dans un cas comme dans l'autre mais selon des modalités différentes, sur les mêmes mécanismes culturels, soit la gestion des perspectives d'avenir et du processus identificatoire.

1. Le plan de carrière comme mode de gestion des perspectives d'avenir en milieu organisationnel

L'importance et l'efficacité relative du plan de carrière comme outil traditionnel de gestion des ressources humaines peut s'expliquer de différentes manières. Au-delà des considérations économiques, il nous semble possible de soutenir qu'un tel mode de gestion rejoint les fondements mêmes de toute dynamique culturelle qui se joue entre un acteur et une organisation soit, d'une part, les mécanismes de développement et de pilotage du champ des aspirations et, d'autre part, les processus liés à la constitution et à la reconnaissance de l'identité.

1.1. Les perspectives d'avenir et le champ des aspirations

En offrant à l'acteur un avenir professionnel, le plan de carrière mobilise ses aspirations en vue de l'atteinte d'un certain nombre d'objectifs organisationnels, en même temps qu'il intègre cette dynamique des aspirations dans un cadre institutionnel déterminé. Le projet professionnel proposé par l'organisation conduit ainsi à assurer une certaine régulation des comportements sous le double mode des finalités et des moyens, c'est-à-dire des buts professionnels et des orientations stratégiques.

A un premier niveau, le plan de carrière peut être vu comme un mécanisme d'échange des buts entre l'employé qualifié et l'organisation. Par le plan de carrière, l'organisation propose à l'acteur un avenir qui lui apparaît

comme un "à venir" possible mais dont la réalisation est intimement liée à sa participation active à la réussite des futurs projets par l'organisation. Une telle idéologie de gestion laisse donc sous-entendre que c'est en contribuant à l'atteinte des objectifs de l'organisation que l'acteur sera en mesure de réaliser ses buts "personnels" et éventuellement, au fil des promotions, de contribuer à la définition des objectifs mêmes de l'organisation. Un tel processus est donc susceptible de susciter un plus grand engagement des ressources à l'endroit de l'organisation : d'une part, l'acteur est progressivement conduit à reconnaître la légitimité des buts poursuivis par l'entreprise auxquels il associe les siens ; d'autre part, il est également amené, au fil des ans, à intérioriser les finalités de l'organisation, de même que sa conception de la réussite. Enfin, plus il gravit les échelons de la réussite, plus il est amené à participer à la définition des objectifs de l'organisation, ce qui est susceptible d'engendrer chez lui une plus grande fusion entre "sa" temporalité et celle de "son" entreprise. Un tel processus trouve d'intéressantes illustrations dans les travaux de March et Simon (1969) de même que dans ceux de Levinson (1973).

A un second niveau, la réalisation du projet professionnel, dans la mesure où elle suppose la mise en œuvre de voies et de moyens pour atteindre les buts poursuivis, implique de la part de l'acteur une identification assez claire de son espace stratégique ; elle nécessite le repérage des règles, des procédures et des traditions propres à son organisation. C'est dans le cadre de ce processus d'orientation stratégique que l'acteur est le plus directement confronté à la philosophie d'action de son organisation. Il découvre alors l'espace de tolérance culturelle de son organisation et est ainsi conduit, à l'intérieur de ces balises, à développer diverses stratégies d'accommodation avec son environnement. Cette orientation stratégique dans l'espace de jeu culturel inhérent à toute organisation permet également à l'acteur d'investir ses propres finalités dans l'organisation tout en étant à son tour marqué par les finalités de celle-ci. Progressivement, et à la suite d'ajustements successifs, l'acteur en vient ainsi à délimiter le champ des orientations stratégiques socialement acceptables et à intérioriser un certain nombre d'objectifs organisationnels. Comme l'ont montré Crozier et Friedberg (1977), l'acteur peut aussi - et c'est très souvent le cas - contourner ces règles par différents mécanismes de réinterprétation des politiques ou encore de contournement des finalités de l'organisation. Une telle philosophie de gestion comporte donc, quant à son efficacité, des limites évidentes.

Quoi qu'il en soit de leur efficacité, les idéologies de gestion fondées sur le projet de carrière visent toujours, en dernier ressort, à "orienter" les dimensions motivationnelles et plus particulièrement à susciter l'engagement des ressources par la gestion du champ des aspirations individuelles, des projets et des plans d'avenir. Une telle idéologie de gestion constitue donc, parmi d'autres, une forme implicite d'investissement de l'organisation dans la régulation des temporalités individuelles. Ajoutons enfin qu'un tel mode de gestion s'appuie, dans presque tous les cas, sur la diffusion d'un imaginaire organisationnel composé de symboles, de mythes, de rites et d'archétypes qui

véhicule une image idéale du moi et de la réussite toujours associée à la progression dans la hiérarchie de l'organisation, et donc au projet de carrière. Les études classiques de Whyte (1960), de même que celles, plus récentes, d'Enriquez (1972), de Pagès (1979) et de Pettigrew (1979) représentent toutes, à leur manière, d'excellentes illustrations de ce phénomène.

1.2. Temps et identité

Le plan de carrière n'est pas non plus sans jouer un rôle fondamental dans la construction et la reconnaissance des identités personnelles. Dans son acception la plus générale, l'identité peut être vue comme un rapport à soi-même et aux autres : elle repose sur un processus d'individuation, puisque la constitution du singulier nécessite un rapport de différenciation ; elle s'inscrit également dans le pluriel des groupes, dans la mesure où la reconnaissance de l'autre est essentielle à la constitution de l'identité et que cette reconnaissance doit être socialement conquise. L'interaction est donc au centre du processus de construction de l'identité puisque celle-ci ne peut prendre forme sans être identifiée par autrui.

La participation active aux objectifs poursuivis par l'organisation permet à l'acteur d'être identifié de façon positive par les différents paliers hiérarchiques comme une identité particulière. La contribution de l'organisation à ce processus d'individuation s'effectue notamment par le plan de carrière. Celui-ci est une reconnaissance explicite de la valeur de l'acteur ; il lui propose une trajectoire individuelle, un avenir propre, et, ce faisant, contribue à différencier de façon positive l'acteur concerné des autres. Aussi, le plan de carrière ne saurait être réduit à une simple reconnaissance immédiate de la particularité de l'acteur. Plus fondamentalement, il est une reconnaissance à distance en tant qu'il projette l'identité dans l'avenir par anticipation d'un statut à acquérir. En ce sens, il n'est pas uniquement une réponse à l'identification de l'acteur à l'organisation et à ses buts ; bien plus, il participe au développement d'un tel processus, notamment par le truchement de la promotion anticipée. Ainsi, le processus d'individuation associé au projet de carrière dans l'organisation peut être envisagé comme un mécanisme particulier régissant la coopération et l'engagement du personnel envers les objectifs souhaités par les gestionnaires.

Le projet de carrière apparaît ainsi comme un des mécanismes fondamentaux de la gestion des temporalités individuelles et plus particulièrement des perspectives d'avenir au sein des organisations traditionnelles. Fondé sur la création d'un imaginaire organisationnel qui diffuse un modèle idéal de la réussite, et intimement lié au processus identificatoire, un tel mode de gestion des temporalités individuelles s'exprime notamment par la double dynamique de l'échange des buts entre l'acteur et l'organisation et des orientations stratégiques dans un espace de jeu culturel. Le plan de carrière révèle ainsi la présence de liens intimes entre la gestion des représentations de l'a-

venir (qui, dans le cas présent, rejoint le champ des aspirations individuelles) et la gestion implicite du processus identificatoire.

2. Le projet organisationnel comme mode de gestion des perspectives d'avenir dans une organisation

Que le temps et l'identité soient toujours intimement associés au sein des principaux modes de gestion des ressources humaines, c'est bien ce que montre encore une fois un regard sommaire sur certains nouveaux modes d'intervention au sein des organisations. Considérées comme une réponse aux ratés de fonctionnement qu'ont connu les milieux de travail depuis un certain nombre d'années, ces nouvelles pratiques se sont inspirées de courants multiples, notamment celui désigné par le terme de "nouvelles philosophies organisationnelles" (Peters & Waterman, 1982 ; Pascale & Athos, 1981), surtout d'inspiration japonaise, et celui désigné par le terme "Corporate Culture" (Deal & Kennedy, 1982), principalement ce que Mintzberg (1983) appelle la culture missionnaire (Missionary Culture). Dans leur forme la plus achevée, ces nouvelles pratiques remettent en question la trop grande importance traditionnellement accordée à la planification stratégique, de même que la surréglementation des organisations et les modes trop rigides de gestion des ressources humaines. De façon constante, ces nouveaux modes d'intervention insistent à la fois sur la nécessité de créer au sein de l'organisation un système de valeurs partagées par tous et de mobiliser l'ensemble des effectifs dans le cadre d'une "mission commune", d'un projet organisationnel.

Ces nouvelles pratiques présentent donc un certain nombre de traits communs qui, comme nous allons tenter de le montrer, mettent en relief la présence d'un mode particulier de gestion des représentations de l'avenir et de l'identité.

2.1. Projet organisationnel et représentations de l'avenir

Dans une telle philosophie organisationnelle, la gestion des représentations de l'avenir repose sur deux principes, soit : la large diffusion d'une "mission commune", ou encore d'un projet d'entreprise, et la forte valorisation d'un passé organisationnel qui est, en quelque sorte, garant du projet collectif.

En premier lieu, on note que la plupart de ces nouveaux modes d'intervention tentent, par différentes formules, de mobiliser les ressources, d'unifier les efforts et de susciter l'adhésion en définissant et en diffusant largement un projet collectif, une "mission commune", qui, en principe, engage tous les paliers de l'organisation. Par exemple, les modes de recrutement et de socialisation, aussi bien que les diverses formes de reconnaissance des

contributions individuelles et d'équipes, sont soumis à un certain nombre de principes qui permettent d'orienter les actions vers la réalisation du projet organisationnel. Celui-ci devient, en quelque sorte, le lieu privilégié où s'exprime la culture de l'organisation, où se diffuse tout un système de valeurs et de modèles idéaux de comportement. Il agit, en fait, comme le principe régulateur de la vie sociale en milieu de travail. Le projet collectif contribue donc à ériger le futur organisationnel en axe majeur des durées individuelles par la création d'un métatemps qui les englobe et les dépasse.

En second lieu, une telle philosophie de gestion enracine profondément le projet collectif dans un passé commun largement valorisé. Par exemple, les programmes d'accueil et les plans de formation destinés aux nouveaux employés présentent toujours l'histoire de l'entreprise ; celle-ci est généralement meublée d'anecdotes et de légendes qui racontent la longue saga des fondateurs et illustrent leur vision de l'entreprise. Aussi, les nombreux événements qui, lors des périodes critiques, ont témoigné d'un sentiment de solidarité et d'appartenance chez les différents membres de la communauté de travail constituent toujours les temps forts de cette histoire commune. Certains événements passés acquièrent donc une valeur symbolique de première importance en devenant les points de référence d'une représentation commune de ce qu'a été, de ce qu'est et de ce que devrait être l'entreprise. Le projet organisationnel trouve donc ses racines dans une mémoire collective actualisée par un ensemble de cérémonies, de fêtes et de rites d'initiation pour les nouveaux venus. Ces rituels, qui constituent autant de rappels de la mission commune et de ses racines historiques, sont également l'occasion, pour chacun des membres de l'organisation, d'inscrire sa durée individuelle dans des horizons temporels plus larges qui, en principe, lui donnent un sens.

2.2. Projet organisationnel et identité

Le projet organisationnel joue également un rôle de premier plan dans la gestion de l'identité, notamment en contribuant à développer un fort sentiment d'appartenance envers l'entreprise et sa mission.

En premier lieu, c'est en favorisant la participation des employés à la définition des objectifs et des modalités de réalisation du projet organisationnel qu'une telle philosophie de gestion tente de développer chez eux une forte identification envers leur organisation et sa mission. Pour ce faire, l'entreprise favorise la mise en place d'un grand nombre de mécanismes de participation voués à l'examen et à la révision de ses objectifs. C'est d'ailleurs dans le cadre d'un tel exercice que l'employé est amené à manifester, auprès des autorités de l'entreprise et de ses collègues, ses qualités personnelles d'initiative, de leadership et de dévouement. L'organisation valorise fortement la participation des membres de la collectivité de travail en mettant au point diverses formes de reconnaissance sociale dans le milieu.

En second lieu, les équipes de travail constituent elles aussi un outil de gestion ayant pour rôle, entre autres, de susciter la coopération et l'engagement du personnel à l'endroit des finalités de l'organisation. D'entrée, soulignons que l'employé est appelé à jouer un rôle important dans l'aménagement quotidien de ses tâches à l'intérieur de l'équipe de travail. En effet, la mise en place d'une telle philosophie organisationnelle repose presque toujours sur une définition volontairement floue des postes de travail, ceux-ci étant redéfinis par les équipes en fonction des sous-objectifs du projet organisationnel, et plus particulièrement des plans annuels d'équipe. Un tel procédé d'attribution des tâches assure donc une certaine flexibilité du travail, tout en accroissant l'engagement personnel des individus tant dans la dynamique interne de l'équipe de travail que dans la réalisation de leur mandat. Cette nouvelle politique de gestion chambarde passablement les structures temporelles traditionnelles de coordination des activités et de planification des tâches, attendu qu'elle accorde à l'employé, par le truchement des équipes de travail, une large plage d'autonomie dans l'aménagement quotidien de son temps. Toutefois, les équipes de travail, en permettant une redéfinition des tâches individuelles en fonction d'un plan annuel, contribuent puissamment à inscrire les horizons temporels de leurs membres dans ceux, plus vastes, de l'entreprise. En fait, ces équipes jouent un rôle de médiation entre la mission de l'organisation et les exigences du travail quotidien. Par exemple, les programmes d'activités, de même que les initiatives personnelles, sont toujours jugés en regard de la mission organisationnelle. En ce sens, les équipes de travail servent de point d'ancre quotidien de la mission de l'entreprise ; elles assurent également un contrôle informel et implicite des activités de travail, en plus de susciter un sentiment de responsabilité collective et de développer des formes particulières d'identité au travail.

Ainsi, on note l'accent mis par ces nouveaux modes d'intervention sur le développement d'un fort sentiment d'appartenance, notamment par la création d'une identité collective, fondée à la fois sur la cohésion entre les différents membres des équipes de travail (création d'une identité collective médiatisée à l'intérieur par les équipes de travail) et sur la "mobilisation combative" de tous afin de dépasser les concurrents dans un avenir plus ou moins rapproché (création d'une identité collective médiatisée à l'extérieur par l'image du concurrent à surpasser). Dans tous les cas, une telle politique de gestion met en relief le caractère particulier de l'entreprise - son identité propre - et privilégie les mécanismes informels de régulation des comportements qui reposent sur l'adhésion de chacun au projet de l'organisation. En somme, une telle idéologie de gestion visant à susciter la coopération et l'engagement du personnel à l'endroit des finalités de l'organisation repose encore une fois sur un vaste processus de gestion des perspectives d'avenir : d'une part, le projet organisationnel propose un futur commun susceptible de mobiliser les ressources ; d'autre part, la conquête d'une véritable identité collective passe par l'atteinte, dans un avenir plus ou moins rapproché, des objectifs définis par le projet organisationnel.

3. Conclusion

Ces idéologies contemporaines de gestion des ressources humaines nous permettent donc d'approfondir notre lecture des rapports complexes entre l'entreprise et le temps. En résumé, trois traits semblent caractériser la temporalité propre à de telles philosophies organisationnelles.

D'abord, ces nouvelles idéologies de gestion semblent toutes relever d'une ambition commune : susciter l'engagement et la loyauté du personnel envers l'organisation et ses finalités. Pour ce faire, elles tentent d'inscrire les perspectives temporelles individuelles dans celles, plus vastes, de l'entreprise. Une telle quête d'unité temporelle est réalisée soit par le mécanisme de l'échange des buts entre l'employé et l'organisation, soit par la mobilisation de l'ensemble des effectifs dans le cadre d'une "mission commune", d'un projet organisationnel. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de contrecarrer les incertitudes présentes en accroissant la coopération et la productivité du personnel.

Ensuite, les modalités d'application de ces idéologies de gestion mettent en relief le passage d'un mode de gestion principalement préoccupé par l'aménagement rigide des temps quotidiens, à un autre, surtout orienté vers la gestion des temporalités vécues. Ainsi, les formes traditionnelles de planification verticale des tâches, de coordination formelle des activités et de contrôle des temps et des mouvements sont supplantées par un vaste processus de gestion informelle et implicite des temporalités sociales, et plus particulièrement des perspectives d'avenir. De telles philosophies organisationnelles donnent donc naissance à de nouvelles formes de manipulation symbolique, dont la principale ambition est de maximiser l'engagement et la loyauté du personnel envers l'entreprise et sa mission.

Enfin, ces nouveaux modes d'intervention en milieu de travail, montrent l'importance que revêt pour une organisation non seulement la gestion implicite des représentations de l'avenir, mais aussi celle de l'identité. En fait, dans ces nouvelles philosophies organisationnelles, la gestion des temporalités est toujours liée à celle de l'identité. Qu'une telle gestion du temps et de l'identité puisse s'effectuer selon un mode plutôt "individualisé", notamment par le projet de carrière et la reconnaissance d'identités particulières, ou encore selon un mode plus "collectif", notamment par la création d'une identité collective et l'émergence d'un projet organisationnel, ne peut que renforcer une telle affirmation. Un tel phénomène nous rappelle ainsi que ces différentes idéologies de gestion des ressources humaines se définissent, entre autres, par leur intention commune d'exercer une forte emprise sur les paramètres fondamentaux qui régissent notre rapport au monde, soit le temps et l'identité. Par la force des choses, ces nouvelles pratiques nous imposent donc de procéder à un réexamen de nos modes traditionnels d'analyse des rapports entre le temps et l'entreprise.

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIER G., ELISALT O. & SEITTON O. (1989), *Mobiliser pour réussir*, Seuil, Paris.
- CROZIER M. & FRIEDBERG E. (1977), *L'acteur et le système*, Seuil, Paris.
- DEAL T.E. & KENNEDY A. (1982), *Corporate Cultures*, Addison-Wesley, New York.
- ENRIQUEZ E. (1972), "Imaginaire social, refoulement et répression dans les organisations", *Connexions*, 3, 65-93.
- ENRIQUEZ E. (1983), "Structure d'organisation et contrôle social", *Connexions*, 41, 97-124.
- LEVINSON H. (1973), *Les cadres sous pression*, Ed. Organisation, Paris.
- MARCH J. & SIMON H.A. (1969), *Les organisations. Problèmes psychosociologiques*, Dunod, Paris.
- MINTZBERG H. (1983), *Power in and Around Organizations*, Prentice Hall, New York.
- PAGES M. (1979), *L'emprise de l'organisation*, PUF, Paris.
- PASCALE T.R. & ATHOS G. (1981), *The Art of Japanese Management*, Simon & Schuster, New York.
- PETERS J. & WATERMAN H. (1982), *In Search of Excellence*, Harper and Row, New York.
- PETTIGREW A. (1979), "On Studying Organisational Cultures", *Administrative Science Quarterly*, 24, 570-581.
- SERIEYX H. (1984), *L'entreprise du troisième type*, Seuil, Paris.
- SYMONS G. (1988), "La culture des organisations", Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.
- WHYTE W. (1960), *L'homme et l'organisation*, Plon, Paris.

FAMILLE, ECOLE ET TEMPS

Du réveil à la cloche : des modes familiaux de socialisation

Monique Haicault

Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail (LEST-CNRS)
Avenue Jules Ferry 35, F - 13626 Aix-en-Provence

Les temps sociaux peuvent être considérés comme des formes sociales historiquement cristallisées, composant par le mouvement même de leur constitution, un substrat élémentaire de la socialisation des individus appartenant à un même ensemble social.

Distinguer en premier lieu, la forme des temps sociaux, des contenus empiriques de pratiques individuelles, est à nos yeux une nécessité théorique préalable à une problématique des temps sociaux. Le repérage des traits fondamentaux de la forme sociale prise par le temps dans notre système social, permet au moins de mieux départager ce qui relève de la structure de ce qui relève des individus ou des groupes.

La recherche en cours porte sur la socialisation primaire des temps sociaux en milieu familial. Il s'agit donc d'étudier comment les enfants d'âge scolaire intègrent les traits fondamentaux du temps socialisé. Cet "abstrait-concret" (Ledrut, 1984), à la fois prégnance structurelle et matérialité de contenus de pratiques, est une dimension de la socialisation, entendue comme "formation sociale de la personnalité" (Berthelot, 1985).

La socialisation temporelle des enfants aux prises avec les temps scolaires, s'apparente à un apprentissage, au cours duquel des héritages familiaux dynamiques et spécifiques, interfèrent avec les traits structurels du temps social.

Comment caractériser la forme des temps sociaux ? Comment l'enfant se trouve-t-il confronté à ses caractéristiques ? Peut-on construire sur la base de l'analyse de séquences d'apprentissages temporels, des modes familiaux de socialisation, comme autant de systèmes de formation, où, pratiques, règles, valeurs, exprimées et/ou représentées se mêlent et s'agencent aux normes de l'Institution Scolaire ?¹

¹ Programme Production Domestique (PIRTTEM-INSEE), chapitre "Héritage du quotidien", Béatrice Boffety, Annie Fouquet, Monique Haicault.

1. Les temps sociaux liés à l'école : une forme commune

La forme sociale du temps qui a envahi le milieu scolaire et les milieux familiaux est née du système industriel et s'est développée avec lui. Elle est devenue aujourd'hui une composante structurelle des sociétés industrialisées et tend à se généraliser.

En dépit des transformations répétées et même accélérées touchant les découpages temporels ou les contenus de pratiques dans les différentes plages de temps, temps de travail, temps libérés, pour ne citer que ceux-là, on peut penser que les caractéristiques formelles du temps, quant à elles, ne changent guère. Elles contribuent, par leur constante reproduction, à définir en quelque sorte, un système social par rapport à un autre (Hall, 1984).

Différentes investigations sur le temps : interviews d'enfants, observations des pratiques familiales, observations avec ou sans caméra en milieu scolaire, conduisent à construire les traits fondamentaux d'une forme sociale du temps que l'enfant doit bel et bien assimiler pour se socialiser.

Elle lui est inculquée et il l'apprend, il l'incorpore dans et par le contexte famille-école. La marge de liberté de l'enfant, cette spécificité au demeurant largement sociale, s'exprimera en revanche dans sa manière propre de traiter ces caractéristiques sociales fondamentales de notre temps. Et c'est bien autre chose que de savoir lire l'heure. Un apprentissage, au sens d'une inculcation, fait de savoirs, de règles et de croyances concernant le cadre temporel de la vie qui doivent être communément partagés, mais cela ne se fait pas "tout naturellement".

Le courant théorique de référence dans lequel s'inscrit cette recherche concerne la production domestique. Il a pris le contre-pied notamment de la conception naturaliste, encore répandue, de cette production. La théorie construit la socialisation familiale comme part de cette production, organisée selon les rapports sociaux de sexe, d'âge et de classe qui se manifestent dans les pratiques et les représentations des membres d'une même famille, comme ils sont présents dans les moyens matériels qu'elle se donne pour effectuer le travail éducatif (Haicault, 1979 ; Apre, 1985-1988).

La démarche adoptée multiplie les instruments et croise les approches pour densifier les données et cadrer l'objet sous plusieurs angles².

² Il est impossible de reprendre ici ce point du travail de terrain qui était plus développé dans le texte de la communication présentée au comité de recherche "Les temps sociaux" du XIII^e colloque de l'AISLF sur "le lien social", Genève, 1988.

2. L'enfant aux prises avec trois composantes temporelles

Le caractère social de notre temps prend forme dans trois manifestations récurrentes, interreliées et qui font système : le caractère toujours borné du temps, la fragmentation de sa durée et son évaluation quantitative, auxquels s'ajoute le devoir de rentabilité (Haicault, 1989).

Ces trois composantes sont les pièces articulées d'un système temporel semblable à un système économique, avec son équivalent général l'heure, comme mesure arithmétique du temps et le capital, comme quantité limitée de temps devant être investi, planifié, géré, et en accélération.

Comment se manifestent ces composantes dans la séquence qui nous occupe, celle de la préparation pour l'école intitulée du réveil à la cloche, et qui est communément partagée par tous les enfants de 7-8 ans ?

2.1. *Le temps social est borné*

Il l'est toujours et partout, car il est limité par des temps contraignants, horaires fixes, durées réglementées, rythmes imposés, cadences normalisées. L'enfant fait cet apprentissage pour son propre compte dès son entrée à l'école primaire. La première borne est celle du réveil matinal. Cette borne marque le début d'une séquence de vie qui est variable dans sa temporalité et ses enchaînements, mais elle est toujours synchronisée sur une heure d'horloge et devient vite un temps régulier et quasi normalisé dans chaque milieu familial. Tous les enfants, dans leur récit, expriment l'intériorisation d'un ordre temporel qui se règle sur la borne du réveil, et ce d'autant plus qu'ils ne mentionnent même pas l'heure exacte de leur réveil mais plutôt déjà le comment, par quoi, et vers quoi. C'est bien la fonction-signe de cette borne qui a été intégrée, dans sa capacité à déclencher la chaîne des activités quotidiennement répétées. Cette borne est variable, autour de deux modes, 7h.1/4 et 7h.40, que nous mentionnons seulement pour indiquer comment leur mise en relation avec d'autres bornes temporelles, propres aux différents contextes familiaux, peut produire de la signification.

Ainsi, certains enfants sont-ils amenés à "se réveiller" plus tôt que d'autres parce que les horaires de travail des pères obligent ceux-ci à déposer l'enfant tôt à l'école (jusqu'à 1/2 heure avant les autres), les horaires des mères, horaires du travail de nuit ou du travail posté, s'ajustant, dans ces cas là, encore plus mal aux différents temps.

Le temps borné est toujours réglé sur d'autres temps bornés. Ceux des horaires professionnels du père et de la mère, certes, ceux des horaires plus normalisés de l'école, ils viennent par un effet en retour, tel un boomerang, frapper la sonnette du réveil et en déterminer l'heure.

Il est encore soumis à d'autres paramètres temporels, les rythmes biologiques notamment. Quand ils sont pris en compte par les parents, ils peuvent

déplacer l'heure du réveil, pour respecter par exemple la lenteur d'éveil d'un enfant ou la durée étirée de son petit déjeuner. C'est dire que les valeurs éducatives interfèrent sur l'organisation temporelle adoptée comme interfère le propre rapport des parents au temps, lui-même acquis et tendant à se transmettre.

Ainsi, comme l'expose ce père, un choix est fait entre une organisation de type taylorien, on y reviendra, qui sauvegarde le temps de sommeil de l'enfant et une organisation plus diluée mais qui doit nécessairement faire démarrer la séquence plus tôt. Ce choix se règle lui-même sur le propre rapport au temps du père qui "préfère" un enchaînement rapide et ordonné des activités, curieusement celui de sa propre enfance, bien intériorisé et transmis, heurtant souvent celui de son épouse.

Le temps, toujours entre deux bornes, va à l'encontre des rythmes du corps comme du temps du jeu, temps vécu sans bornes, sans durée, sans consignes. C'est bien en référence à ces temps là que l'idée d'apprentissage prend corps. La règle du temps borné, intégrée dans un ensemble de pratiques et de valeurs, se trouve au fondement des deux autres composantes sociales du temps : sa fragmentation fonctionnelle et sa finalité en termes de rendement.

2.2. *Entre les bornes, le temps est fragmenté, discontinu et le plus souvent confisqué.*

La notion de découpage de la journée, de la semaine, du mois, de l'année, de toute la vie sociale, est partout présente. Un temps linéaire et segmenté s'oppose, soulignons le, à d'autres conceptions socialisées du temps, cyclique ou circulaire, pour n'évoquer que celles qui réglaient jadis nos sociétés.

La régularité des découpages quotidiens s'impose à l'enfant d'âge scolaire. Il lui faut effectuer des passages, des ruptures et conserver l'unité de sa personne. L'enfant apprend à s'arracher du jeu, du chez lui, pour partir pour l'école, pénétrer dans la cour, avec d'autres, à s'arracher ensuite, du dehors, de la cour et du temps de la récréation pour reprendre au dedans et immobile, une autre temporalité, celle du travail. Toutes ces ruptures du temps fragmenté ne vont pas de soi, c'est dans l'école qu'elles livrent leur acuité, c'est là qu'elles sont observables à partir des corps, comme autant de réponses données par les enfants à la situation de rupture temporelle.

L'observation a été faite sans caméra puis avec une caméra, simple outil de travail de la sociologue³. L'opération consiste, brièvement dit, à traduire en catégories pertinentes pour notre problématique, du matériel gestuel, corporel, non verbal et verbal, hautement polysémique, comme l'est tout ma-

³ Les techniques audiovisuelles pratiquées par nous de longue date pour accompagner le travail de recherche ont donné lieu à plusieurs réalisations de films sociologiques et à des articles sur leur utilisation (Cf. la bibliographie).

tériau audiovisuel. La séquence observée, qui nous sert ici de référence est le passage de la salle de classe à la récréation du matin.

Quatre types de réponses et de gestion du temps fragmenté ont été, à la phase actuelle, retenus des premières analyses. Que voit-on ?

- une petite fille affalée dans des cartables sous les porte-manteaux, une poupée contre sa poitrine, elle suce son pouce et me sourit quand je la regarde avec la caméra,
- un petit garçon qui se jette à moitié déshabillé et en criant, vers le centre de la cour en tapant dans un ballon,
- un autre, assis sur des marches, dans les marges du périmètre de la cour, qui échange avec d'autres, des objets, cartes des crados, bâteaux de guerre, matériel parascolaire, pseudoscolaire.
- une autre petite fille, debout, parle avec deux autres, elles aussi sur les marges ; elles ne traverseront jamais la cour par le centre mais circuleront en bavardant sans jouer, toute la durée de la récréation.

La première répond à la fragmentation permanente, menaçante pour elle, par un retour vers des objets connus, sécurisants et des pratiques qui vont dans le même sens, en tentant de faire de la continuité et de retrouver une unité ; la fonction sociale de la séquence est rejetée. L'enfant manque d'outils lui permettant de faire le passage. Ce type de réponse existe, manifesté de manières différentes mais traduisant toujours la difficulté du passage. Il sera mis en relation avec d'autres paramètres pour construire son contexte de signification.

Le deuxième a intégré la rupture, il joue avec les passages, il ne se perd pas en changeant de lieu et de temps, il peut sembler maîtriser le temps fragmenté en accomplissant ses fonctions explicites. L'observation de son comportement en classe ira dans le même sens.

Les deux autres témoignent de postures intermédiaires. La rupture est ressentie comme dérangeante, la communication et l'échange tiennent lieu de modérateur. Le bavardage tisse du présent, réduisant en quelque sorte l'imposition de la fonction de la séquence, par un détournement. C'est le propre des filles. Le propre des garçons dans cette même catégorie de réponses détournées est le commerce, celui de tous ces objets parascolaires qui ont eux aussi une fonction de liant et de réinjection de présent. Les filles s'y adonnent aussi, mais avec toujours davantage d'échanges verbaux⁴.

⁴ Toutes ces observations en milieu scolaire sont évidemment à croiser avec celles des pratiques familiales et des récits, phase actuelle du travail.

2.3. *Le devoir de rentabiliser le temps*

L'enfant doit "apprendre" et maîtriser une règle sociale : l'obligation du bon usage du temps. Cette caractéristique formelle suppose la fragmentation et le bornage auxquels s'ajoute une quasi-loi morale, celle de la rentabilité du temps. Le capital temps ne doit pas être investi n'importe comment. On peut déjà constater que l'école et la famille vont bien souvent de paire. La réussite ne dépend-elle pas du respect de cette règle révélatrice de notre conception quasi économique et marchande du temps ? Gagner du temps, ne pas le gaspiller, savoir le gérer (Haicault, 1984). L'étude des pratiques langagières actuellement en cours devrait permettre de faire surgir du poids des mots, le poids des choses. Elle suppose toutefois une collecte des données plus proche encore de la matière sociale brute que ne l'autorise l'interview. Des techniques et dispositifs d'enregistrement sont déjà expérimentés, ils renouvellent les instruments du métier de sociologue sur son terrain⁵.

Pour l'heure, ce sont les récits de pratiques et l'observation dénotée qui ont fourni les données de base. Pour rentabiliser le temps, l'enfant apprend à faire correspondre une activité à une durée. Le milieu familial lui fournit le plus souvent cette allocation de temps, de façon plus ou moins explicite et négociée. L'ordre des enchaînements lui aussi varie, comme le temps alloué pour chaque activité. Au total la durée globale de la séquence peut passer de 50 mn à près de deux heures. Mais c'est l'agencement, le planning qui retiennent ici notre attention.

De la mise en correspondance de tous ces plannings, reconstruits à partir des récits des enfants et des parents, on a dégagé des types d'organisation temporelle dont on propose ici deux types contrastés.

Une organisation dénommée taylorienne. Elle est fermée, régulière, resserrée dans le temps et ne laisse place ni au jeu, ni à la fantaisie, ni au désordre. Un enchaînement strict et rigide, peu de temps alloué pour chaque tâche, pas de place au jeu sauf s'il est intégré au schéma, pour mieux rythmer l'ensemble. Ainsi, la télé comblant un temps mort mais qui déjà le confisque ; celui qui précède le départ pour l'école "pendant que la voiture chauffe". L'enfant a déjà tout intérieurisé, car on note peu d'injonctions verbales, encore moins d'aide matérielle ; il suit le même schéma chaque matin.

A l'inverse l'organisation dite artisanale est imprégnée de souplesse, moins rythmée sur l'horloge que sur des stimuli générés par le contexte, bruits de moteur, odeurs diverses. Sensoriels et dépendants, ces repères, peu transposables, constituent-ils des ressources dont l'enfant puisse disposer ? L'ordre flexible des enchaînements s'exprime dans le récit, notamment par de fréquents "parfois". Du temps "gaspillé" au petit déjeuner, n'est pas rever-

⁵ Un réseau national a été créé depuis 1987 pour favoriser une réflexion collective entre praticiens audiovisuels sociologues. Dans ces ateliers annuels les capacités heuristiques des données audiovisuelles et de leurs traitements, renouvellent, au-delà du métier de sociologue, la conception même de la sociologie et de sa dimension culturelle sociétale.

sé dans le travail scolaire, au demeurant peu présent. Dans ce temps plus mou, plus confortable, plus informe aussi parce que moins prérequis, le jeu prend place, de même que l'environnement, le dehors, les plantes, les animaux, le corps avec ses rythmes, ses besoins.

Ces deux types de rentabilisation du temps, inscrits concrètement dans l'organisation de la séquence temporelle de préparation pour l'école, s'articulent à d'autres paramètres. Dans l'école, à ceux déjà présentés concernant les différentes composantes des temps sociaux, mais encore à ceux qui doivent permettre de saisir des transferts d'acquisitions d'un milieu dans un autre, et bien sûr à ceux qui évaluent la réussite scolaire.

En revanche ce qui se passe dans la famille, mérite d'être quelque peu présenté du moins dans la phase de construction qui vise à rendre plus intelligible cette socialisation primaire si peu accessible et de plus, à la frontière de plusieurs disciplines.

3. Les modes familiaux de socialisation sous l'éclairage des pratiques temporelles

L'apprentissage des temps sociaux comme forme à triple composantes et l'analyse des pratiques qui s'y trouvent intégrées, paraît un bon analyseur de ce qu'on nomme mode familial de socialisation.

La production concrète d'individus sociaux, comme part de la production domestique s'effectue, on l'a dit, selon des procédés de socialisation qui diffèrent selon les milieux familiaux de sorte qu'il est théoriquement possible de les regrouper en un nombre limité de configurations multidimensionnelles. Mais comment les construire ? En partant du constat que la famille est un lieu d'échanges, échanges notamment de savoirs, de règles, de valeurs et du fait qu'elle est toujours dans une dynamique, celle de sa propre trajectoire et celle de la dynamique sociale générale avec laquelle elle est plus ou moins en phase, on est amené à concevoir la socialisation familiale, à la fois comme un système de communication et comme un processus.

3.1. Socialiser c'est communiquer

Les pratiques des enfants face aux différentes composantes sociales du temps ont montré que l'enfant est agissant, tout autant qu'il est agi. Il répond et interprète les situations d'apprentissage, au sens très large, dans lesquelles il est quasiment sans cesse plongé. De sorte que, au vu des résultats des premières analyses, il semble plus pertinent de faire l'hypothèse théorique d'un système qui s'auto-transforme et s'auto-produit et reproduit, plutôt que de concevoir la socialisation familiale comme un ensemble de déterminations extérieures auxquelles l'enfant ne pourrait que se soumettre. C'est en celà

que le mode familial de socialisation s'apparente à un schéma de communication, mais au sens large (Bateson et al., 1981 ; Sfez, 1988).

Au-delà de l'information, c'est-à-dire du message exprimé notamment à travers les valeurs familiales, et de son support, représenté par les différents moyens matériels utilisés, on doit prendre en compte la relation émetteur-récepteur et son contexte⁶.

Cette relation est plus ou moins proche d'un rapport social de niveau structurel régissant les relations parents-enfants. Il s'exprime socialement à travers le droit et le traitement social des faits divers mettant en scène les relations familiales. Il s'exprime encore comme forme schématique, dans les règles de la pédagogie noire (Miller, 1984, 1987).

Comme on peut le supposer ce modèle doit laisser une place importante à la transmission, au poids des héritages familiaux, et les intégrer aux différentes figures de domestication familiale dégagées. On en proposera ici les deux pôles extrêmes pour la clarté de ce bref exposé. A un mode familial de socialisation homogène, fermé, stable, s'oppose un mode familial de socialisation ouvert faisant place à l'hétérogène et s'adaptant par là à la nouveauté et à l'histoire sociale qu'il accompagne, voire entraîne. Entre ces deux pôles, des configurations plus concrètes, plus complexes et contradictoires, à décrire puis interpréter.

Le premier modèle est dit homogène en ce sens qu'il tend à se fermer sur lui-même et à écarter tout événement dérangeant son identité ou l'obligeant à se transformer. Il respecte la bicatégorisation de sexe et de générations, dans ses valeurs comme dans ses pratiques ce qui l'amène à fonctionner sur la routine, la loi des habitudes (le rituel temporel des levers, des couchers, des repas, sont d'excellents indicateurs). Un code rigide règle les échanges, précaires et réduits à des injonctions, des consignes ou de la critique. Les activités extrascolaires sont peu nombreuses ; l'enfant n'a pas forcément un emploi du temps bien rempli, mais il doit rentabiliser son temps sans qu'on lui donne pour autant les moyens de le faire. Il ne reçoit pas de camarade chez lui et ne va pas chez les autres. On retrouve dans ce modèle, l'organisation taylorienne rencontrée plus haut. L'intérieur domestique parle à travers son ordre, le rangement et l'immobilité reconduite des objets ; les machines domestiques enfin, sont fonctionnelles et à usages bien planifiés, peu de présence de l'écrit, du ludique. Faut-il ajouter que l'enfant est semble-t-il en difficulté scolaire, mais l'étude en cours nous incite ici à la réserve.

Le modèle dit hétérogène est plus flexible et ouvert sur l'extérieur. La nouveauté n'est pas écartée, elle est soit intégrée jusqu'à modifier l'ensemble, soit simplement assimilée. Nouveaux horaires, nouvelles naissances,

⁶ Les objets domestiques, mobilier, machines, etc., pièces de la culture technique domestique, ont leur importance dans la transmission et les échanges éducatifs. Ils s'agencent et se disloquent selon une grammaire dont il faut étudier les codes ; cette grammaire des objets s'analyse à partir de données visuelles et audio-visuelles essentiellement.

changements de logement, ou encore, transformations plus sociétales des valeurs et des pratiques notamment dans le partage du travail entre les parents. Le père s'y montre plus pédagogue, il transmet. La mère, moins couveuse ou interdictive, lâche prise. Les emplois du temps bien pleins, riches en activités parascolaires, font quelque peu éclater le privé chez soi, en témoignent de fréquentes organisations entre voisins pour assouplir la dureté des horaires et augmenter la rentabilité de la gestion des espace-temps. Les repas sont des temps d'échanges renversant le rapport d'autorité d'un parent ou des deux. L'organisation de la séquence du matin n'est jamais taylorienne ; proposée au contraire comme une phase de préparation, le travail scolaire s'y engouffre, dans les temps creux, ceux du départ, ceux du trajet en voiture par exemple.

3.2. *La socialisation familiale comme processus*

Le temps intervient de trois manières, repérables dans le schéma de communication intra familiale, en cours d'élaboration, brièvement présenté.

La transmission intergénérationnelle affecte la socialisation familiale. On hérite nos parents de pratiques temporelles qui nous façonnent et peuvent être réutilisées plus ou moins consciemment. Tous les entretiens révèlent cette part d'héritage du quotidien. Elle peut être conçue comme des blocs de pratiques, des segments de savoirs, incorporés, telles des ressources, accessibles, rapidement utilisables et qui tendent à s'imposer : les fameux *habitus*.

Par quels biais méthodologiques déceler ces mystérieuses transmissions, au principe même de la continuité sociale d'un bloc générationnel à l'autre ? Les récits proposant un retour sur la mémoire nécessitent, on s'en doute, la mise en forme de catégories d'analyses pluridisciplinaires, actuellement expérimentées.

Cependant tout n'est pas contenu dans les conditions initiales. Les familles ont leur propre histoire, elles se transforment. *Le temps biographique* de chaque conjoint est un temps social lui aussi, exposé aux événements d'ordre professionnel, matrimonial et résidentiel. Les enfants d'une même famille ne sont-ils pas élevés de manières différentes ? Que se passe-t-il alors, quand les couples se défont et se recomposent, quand les parentabilités se croisent ? On ne peut plus aujourd'hui étudier les familles comme si elles étaient statiques ou simplement définies par une unité résidentielle. Comment s'effectuent ces héritages temporels dans de telles mouvances, imprégnées sans doute de régularités ?

Enfin la galaxie familiale, à la fois en autorégulation interne et dynamique, est de plus, en quelque sorte, sur l'orbite de l'*Histoire Sociale*. Certaines familles s'y articulent mieux que d'autres. Elles semblent intégrer, traiter, mettre en oeuvre les innovations sociales de toute nature, révélant par là, leur articulation à un *temps social historique*, lui encore en passe d'être transmis de multiples manières.

Ces dimensions temporelles des modes familiaux de socialisation compliquent quelque peu l'analyse. Pourtant ne peut-on réduire la complexité, en tentant de se placer à un autre niveau d'approche, par l'intégration, par exemple, au schéma d'expérimentation et d'observation, des trois dimensions temporelles des modes familiaux de socialisation, c'est-à-dire au sein même d'une typologie familiale ainsi recomposée ?

On l'aura peut-être laissé entrevoir, la problématique des temps sociaux a un intérêt d'ordre épistémiologique. Elle pousse notamment à reconsiderer des contenus conceptuels, temps sociaux, valeurs, familles, etc., à déplacer les cloisons entre champs disciplinaires. Elle conduit à n'en pas douter, comme l'atteste l'expérience de recherche ici évoquée, à renouveler les méthodes, pour une saisie multidimensionnelle de la matière sociale et pour son traitement.

BIBLIOGRAPHIE

- Analyse des modes de socialisation, Actes de la table ronde de Lyon, Février 1988, G.R.S.-C.N.R.S., Lyon 2.
- APRE (1985-1988), Nos 1 à 7, Atelier Production-Reproduction, IRESCO-CNRS, Paris.
- BATESON Gregory et al. (1981), La nouvelle communication, Seuil, Paris.
- BERTHELOT J. M. (1985), "La socialisation", Sociétés, No 3.
- HAICAULT M. (1979), "Sexes, salaire, famille", Sociétés, No spécial, La famille en question, Toulouse II, 31-68.
- HAICAULT M. (1984), "La gestion ordinaire de la vie en deux", Sociologie du Travail, No 3, 268-277.
- HAICAULT M. (1986), "Histoires familiales et modèles d'installation, des familles de femmes OS-Renault", Ministère de la Recherche et de la Technologie, 5-54, LEST-CNRS.
- HAICAULT M. (1989), "Enfants et temps quotidiens, apprentissage et transmission", Temporalistes, No 10, 5-10.
- HALL E. T. (1984), La danse de la vie, temps culturel, temps vécu, Seuil, Paris.
- LEDRUT R. (1984), La forme et le sens dans la société, Editions Librairie des Méridiens.
- MILLER A. (1984), C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant, Aubier, Paris.
- MILLER A. (1987), L'enfant sous terreur, PUF, Paris.
- Réseau national, Pratiques audiovisuelles en Sciences de la Société, Actes des rencontres : "Pratiques audiovisuelles en Sociologie", Nantes, 1987 ; "La parole dans le film", Aix-en-Provence, 1988 ; "La caméra sur le terrain", Vauresson, 1989.
- SFEZ Lucien (1988), Critique de la communication, Seuil, Paris.

UMBRÜCHE UND NEUARRANGEMENTS SOZIALE ZEITVERHÄLTNISSE : DIE NEUE ZEITSEMANTIK IM LEBENSSTIL DER ZEITPIONIERE

Matthias Michailow

Fakultät für Sozial- und Wirtschaftswissenschaften, Universität Bamberg
Weidemann 60, D - 8600 Bamberg

Zur gesellschaftlichen Bedeutung von Zeit und der Zeitsemantik

Zeit ist eine grundlegende Dimension der Konstruktion sozialer Wirklichkeit. Soziale Zeitkonstruktionen konstituieren sich in interaktiven Zusammenhängen und steuern die zeitliche Abstimmung aufeinanderbezogener Handlungen. Zeit strukturiert und ordnet die Hierarchie von Handlungszusammenhängen, gibt Ablaufmuster von Handlungsketten vor und beeinflusst den Erwartungshorizont. Soziale Zeitordnungen, die die Zeitstruktur der Alltagswelt prägen, treten dem einzelnen als übergeordnete Ablaufzusammenhänge gegenüber, die "das System unserer Pläne, in das unsere Handlungsentwürfe eingeordnet sind" (Schütz, 1971, 255) bestimmen. Durch Zeitkategorien, d.h. durch zeitliche Sinnzuordnungen werden die einzelnen Handlungsschritte nicht nur begrenzt und bemessen, sondern auch bewertet und sinnhaft qualifiziert. Die Ausprägung sozialer Zeitkategorien, die auf die konkrete Handlungs- und Erfahrungswelt der Gesellschaftsmitglieder bezogen sind, erhalten ihren Zusammenhang und ihre Legitimation im jeweiligen gesellschaftlich-historischen Zeitverständnis (Luckmann, 1986, 156). Das vorherrschende Zeitverständnis prägt entscheidend die zeitlichen Orientierungsmuster der Gesellschaftsmitglieder und damit auch die Artikulationsmöglichkeiten und Erfahrungsweisen subjektiver Zeit.

Das subjektive Erleben von Zeit und die Zeiterfahrung sind in einer Zeitsemantik repräsentiert, die die sinnstiftende Verbindung zwischen der Perspektivität der subjektiven Zeit und der Intersubjektivität der gesellschaftlich produzierten Zeitordnung herstellt, was sich in der spezifischen Ausformung von Zeitkategorien, Erwartungsstrukturen, Planhierarchien, Zeitumgangsstilen usw. niederschlägt. Zeit wird vom Menschen gemacht, um interaktive Synchronisation von Handlungen zu ermöglichen, aber auch, um Individuen in die gesellschaftliche Ordnung zu ziehen, sie zu disziplinieren und sie Herrschaftsverhältnissen zu unterwerfen. Die Kontrolle über Zeit ist deshalb auch Gegenstand interessenspolitischer Einflussnahmen und gesellschaftlicher Auseinandersetzungen.

Zeitordnungen sind von den gesellschaftlichen Bedingungen produziert und treten dem einzelnen im Alltag als Faktizität gegenüber. Grundlegende Strukturumbrüche im Gesellschaftsaufbau wandeln demnach nicht nur die sozialen Verhältnisse und erschüttern die Zeiterfahrung, sondern sie verändern auch das Zeitverständnis und die Zeitsemantik, d.h. den Bedeutungszusammenhang von Zeit. Gerade der Wandel von gesellschaftlichen Zeitkategorien signalisiert (epochale) Einschnitte in der Gesellschaftsentwicklung. Betrachtet man nun soziologische Abhandlungen zum Zustand der Zeit in unserer Gegenwartsgesellschaft, so fallen die Diagnosen recht einhellig aus: Die gesellschaftlichen Zeitverhältnisse geraten zunehmend in den Sog von Hetze, "Zeitnot" und Beschleunigung ("gehetzte Gesellschaft", "Gesellschaft ohne Zeit"). Dafür, dass Zeitknappheit und Temposteigerung zu den wesentlichen Kennzeichen der Zeit in unserer Gesellschaft werden, wird das industrielle Zeitregime verantwortlich gemacht (Linder, 1970; Luhmann, 1971; Müller-Wichmann, 1984; Rinderspacher, 1985).

Das industrielle Zeitregime

Grundlage des industriellen Zeitregimes ist die Konvertierbarkeit von Geld und Zeit, die durch das Austauschverhältnis von Arbeit und Zeit hergestellt wird. Dies schlägt sich nieder als das unsere Gesellschaft durchwirkende Geld-Zeit-Diktat, durch das die Verwendung von Zeit nach ökonomischen Prämissen bemessen wird, so dass die Geldlogik den gesellschaftlichen Zeitrhythmen ihren Prägestempel aufzudrücken vermag (Heinemann, 1987; Simmel, 1989). Zeit wird mit Geld verrechnet, woraus folgt, dass sie intensiv genutzt und extensiv verwertet werden muss. So werden die Zeitumgangsstile von den Zumutungen dieses Vernutzungs imperativs stark geprägt. Entsprechend der zeitökonomischen Maxime: "maximaler Zeitgewinn durch optimale Zeitausnutzung", sparen wir ständig Zeit, um Zeit zu gewinnen, die sogleich genutzt wird, um weitere Verrichtungen zu erledigen, so dass wir letztlich doch keine Zeit mehr haben¹. Zeit ist ein knappes Gut, das nicht verschwendet werden darf.

Mit der Beschleunigung des Tempos in der modernen Industriegesellschaft verselbständigt sich die Bewertung von Schnelligkeit und Geschwindigkeit, die mit Effektivität und Leistung gleichgesetzt werden. Seine Rechtfertigung findet das in "Tempoideologien" (Luhmann, 1971), die generelle Bedeutung für die alltägliche Lebensführung bekommen haben. Eine Sache, die eilt, begründet ihre Wichtigkeit fast wie von selbst. Da sie dringlich ist, ist sie auch relevant. Durch die Temposteigerung wird der Lebensrhythmus immer schneller, der Abstand des Wechsels immer kürzer und die Dynamik der

¹ Zu diesem "infinitesimalen Verwendungs imperativ von Zeit" siehe Rinderspacher (1985, S. 57 ff.).

Veränderung immer grösser. Das Verhältnis von Zeit und Raum ändert sich, die Entfernungen werden immer schneller überbrückbar, durch Fernsehen und Rundfunk werden ungeachtet räumlicher Distanzen eine Vergleichzeitigung berichtenswerter Sensationen und durch die neuen Medien gar eine weltweite Synchronizität hergestellt. Das erfordert immer präzisere Einteilungen und eine umfassende Bezugnahme auf die chronometrische Normalzeit. Die Omnipräsenz der Uhr steht dafür als Symbol.

Schnelligkeit und Aktualität gelten als wichtige Temporalmodi in unserer Gesellschaft. Ein Zeitvorsprung bringt auch einen Wettbewerbsvorteil, so dass die Langsamten, die Zögerer, die Altmodischen das Nachsehen haben. Es gilt, auf der Höhe der Zeit zu sein. Das findet seinen Ausdruck in einem gehetzten Aktualitätswahn, in der nervösen Stimmung, ja nichts zu verpassen, in der Flatterhaftigkeit, ständig dem letzten Schrei nachzulaufen und in dem ungeduldigen Bemühen, nicht hinterherzuhinken. Die Aneignung und der Transport vieler Erfahrungsgegenstände werden der Zeitstruktur von Modezyklen unterworfen. Ganz deutlich ist dies bei vielen Aspekten des Konsums und bei Präsentationsobjekten ("Outfit"), bei der Ausübung vieler Freizeitaktivitäten oder etwa bei der Vermittlung intellektueller Strömungen ("Zeitgeist"). Es gibt nur wenige Felder, die bislang davon noch nicht infiziert sind².

Krise der Zeiterfahrung ?

Bedeutet nun der gegenwärtig zu beobachtende Aufschwung des Themas Zeit in der öffentlichen Diskussion, dass die Entwicklungslogik dieser gesellschaftsrelevanten Zeitstrukturen einen kritischen Schwellenwert erreicht hat und an Grenzen des Aushaltbaren und Zumutbaren gestossen ist ? Die Diagnosen zur Beschaffenheit unserer gesellschaftlichen Zeit, die sich auf die Strukturmuster des industriellen Zeitregimes konzentrieren, legen die Vermutung nahe, dass lediglich die Lautstärke des Klagens über einen Mangel an Zeit und über eine schwindelerregende Beschleunigung des Tempos zugenommen hat. Das hiesse aber auch, dass die Zeitverhältnisse durch Umbrüche in der Gesellschaftsstruktur, wie sie etwa im Rahmen der Diskussion um die "Krise der Arbeitsgesellschaft", um neue soziale Ungleichheiten und um die Individualisierungsproblematik vorgebracht wurden, unberührt geblieben sind (Beck, 1983 ; Giesen & Haferkamp, 1987 ; Hradil, 1985 ; Offe, 1984). Wie tiefgreifend erschüttern diese Veränderungen soziale Zeitbezüge ? Finden sie überhaupt einen Niederschlag in einer Ummodellierung der Zeitsemantik ?

² Bei dieser strukturellen Produktion eines beständigen, aber immer kürzer werdenden Rhythmus des Wechsels wird nun die Sicherung von Kontinuität und Stabilität der persönlichen Identität und der Lebensgeschichte zu einem grösseren Problem.

Um diesem Problem nachgehen zu können, ist zunächst die vertrakte Doppelstruktur der Zeit zu vergegenwärtigen. Die Erfahrung und Thematisierung von Zeit ist nicht nur von den zeitstrukturellen Bedingungen der gesellschaftlichen Verhältnisse geprägt, sondern auch von der historisch-gesellschaftlichen Zeitanschauung. Mit einem Wandel der temporalen Strukturbedingungen ändern sich auch die Zeitperspektiven und das Zeitverständnis. Eine Untersuchung des Veränderungsprozesses von sozialen Zeitstrukturen erfordert also, sich des Bedeutungszusammenhangs von Zeitkategorien reflexiv zu vergewissern.

Ausdifferenzierung unterschiedlicher Zeitreferenzen

Bevor wir den zeitlichen Implikationen sozialstruktureller Wandlungstendenzen nachgehen, ist der Stellenwert des industriellen Zeitregimes auszuloten, das als Grundmuster und zugleich auch als Begründung für die wirkungsvolle Durchformung gesellschaftlicher Zeitstrukturen fungiert. Der Blick wird verstellt, wenn nicht die wichtige Differenz von gesellschaftlicher Zeit und industrieller Zeit - als eine spezifische Subsystemzeit - berücksichtigt wird. In der Regel wird dieser Unterschied nicht gesehen. Mit fortschreitender Ausdifferenzierung unterschiedlicher Funktionssysteme kann das Wirtschaftssystem lediglich beanspruchen, ein wichtiges Teilsystem, aber nicht mehr das zentrale Strukturzentrum der Gesellschaft zu sein. Zu den einzelnen Subsystemzeiten (der Religion, der Erziehung, der Wirtschaft, der Familie usw.) sind für die Gesellschaft die Differenzierungen von gesellschaftlicher Zeit, Subsystem-bzw. Organisationszeiten und subjektiver Zeit wichtiger geworden.

Mit gesellschaftlicher Zeit sind zwei verschiedene Temporalschema angeprochen : die standardisierte Normalzeit einerseits und die gesellschaftlich-historische Zeitanschauung andererseits. Die standardisierte Normalzeit dient als objektiviertes Synchronisationsmedium dazu, unterschiedliche Systemzeiten aufeinander beziehbar zu machen (Luhmann, 1975). Diese homogene, inhaltsneutrale, unendlich teilbare und abstrakte Zeit wird durch die Chronologie standardisiert³. Die Zeitanschauung in der modernen Gesellschaft zeichnet sich in erster Linie durch Linearisierung der Zeit und Ver-

³ Dieses vorherrschende, lineare, chronometrische Zeitverständnis prägt auch viele zeitsoziologische Analysen. Doch Zeit verweist als eigenständige Sinndimension nicht nur auf die in der Moderne immer wichtiger werdende Abstraktheit (astronomische Zeit oder Standardnormalzeit), sondern vor allem auf Reflexivität, so dass auch die Linearitätsvorstellung von Zeit für soziologische Analysen preiszugeben ist. Es reicht nicht hin, allein mit konventionellen Zeitvorstellungen nach der chronometrischen Teilung von Zeitquanten (vgl. Zeitbudgetanalysen) zu fragen, auch nicht, in Bezug auf die Qualität von Zeit nach den Zeitquanten inhärenten Handlungschancen zu fahnden, sondern diese Zeitkonzeption ist auch zu hinterfragen und nur als eine spezifische unter mehreren möglichen Ausformungen zu verstehen.

zeitlichung der Zeithorizonte aus⁴. Die Geschichte wird im Gegensatz zur Zukunft abgewertet, die offen vorgestellt wird. Die Gegenwart gerät als Wendepunkt zwischen verschiedenen Vergangenheiten und möglichen Zukunftsvarianten unter permanenten Entscheidungsdruck. Die gesellschaftliche Zeit verhält sich neutral gegenüber sozialen Sinnstrukturen und Erwartungen, wie sie etwa eine Stände- oder Klassenordnung verbürgte, während die einzelnen Funktionssysteme über Organisationen tiefenscharfen Einfluss auf den Lebenszuschnitt ausüben (Bardmann, 1986). Dadurch kommt es zu einer Diversifikation unterschiedlicher Zeitordnungen.

Umbrüche sozialer Zeitverhältnisse

Als ein Verursachungsfaktor für eine Veränderung sozialer Zeitbezüge ist in erster Linie das abnehmende Vergesellschaftungspotential der Arbeitszeit anzusprechen, die als umfassend gleichschaltende Instanz die gesellschaftlichen Zeitstrukturen bislang in hohem Masse prägte. Das trifft sowohl auf die inhaltliche Ausprägung der Zeitmodi selber (wie Pünktlichkeit, Stetigkeit, Regelmässigkeit, Sparsamkeit, Zukunftsorientierung, Erwartungssicherheit) zu als auch auf die Ausstrahlungskraft der Arbeitssphäre auf die zeitliche Durchformung der Lebensbezüge. Zwar bestimmt die Arbeitszeit immer noch stark den Rhythmus der Gesellschaft (auch durch die Festlegung ihrer Aus-Zeiten wie Wochenende, Feiertag, Urlaub, Freizeit, Erholungs- und Regenerationszeiten), doch sie dominiert nicht mehr in dem Masse den Lebenszuschnitt der Gesellschaftsmitglieder : Mit der Ausbreitung des Dienstleistungssektors findet immer mehr eine Abkehr von standariserten Arbeitszeitregelungen statt ; durch die Verlängerung der Ausbildungszeiten und die Vorverlegung des Rentenalters schrumpft der Anteil der Arbeitszeit in der Lebenszeit und mit der Destabilisierung der Normalbiographie werden die Zeithorizonte der Lebensführung und des Lebenslaufs von der Zentrierung auf Beruf und Erwerbsarbeit gelockert.

Indem die Relevanz arbeitszeitlicher Standardisierungen geschmälert wird und auch klassenspezifische, milieuübergreifende Zeitordnungen enttraditionalisiert werden (Beck, 1983 ; Berger, 1986 ; Mooser, 1983), treten andere Zeitreferenzen und neue zeitliche Differenzierungen klarer hervor. So hat die Diskussion um die Arbeitszeitflexibilisierung die Differenz von Betriebszeit und individueller Arbeitszeit ins öffentliche Bewusstsein gerückt. Veränderte soziokulturelle Orientierungen artikulieren Ansprüche auf neue Muster des Verhältnisses von Arbeitszeit und Lebenszeit, was sich nicht nur auf der Ebene der Lebenszeit in einer veränderten Biographiekonzeption

⁴ Darauf kann hier nicht eingegangen werden, vgl. Brose, 1985 ; Deutschmann, 1983 ; Koselleck, 1979 ; Luhmann, 1975 ; Rammstedt, 1975, Wendorff, 1980.

niederschlägt (Brose, 1984, 1986 ; Fuchs, 1983), sondern auch den Problemdruck auf eine Neueinteilung der Alltagszeit erhöht.

Indem funktionale Differenzierungsprozesse Kontingenzzspielräume eröffnen und die Optionsvielfalt steigern, ist der einzelne gezwungen, sich vielfältig zu relationieren und heterogene Teilperspektiven zu verfolgen. Er präsentiert sich als Teilzeit-Teilnehmer an unterschiedlichen Teilzeit-Welten (Hitzler, 1985, 1988 ; Hitzler & Honer, 1984). Die partielle Teilhabe an einer Vielzahl verschiedener Sinnzusammenhänge und Bezugsgruppen erfordert, unterschiedliche Teilorientierungen auszubilden und je nach Situation zu präferieren. Mit dem Eingebundensein in multiple Teilzeit-Welten verschiebt sich auch die Problemstruktur von Zeiteinteilungen : nun werden Probleme der Abstimmung heterogener Zeitbezüge wichtiger und neue Hierarchisierungen müssen gefunden werden. Die Zeit ist so zu strukturieren, dass leichter auf unterschiedliche Zeitreferenzen umgeschaltet werden kann, dass Optionen nicht eingeschränkt werden.

Mit der Ausdifferenzierung unterschiedlicher Zeitreferenzen wächst die Divergenz zwischen subjektiver Zeitperspektive und den Zeitvorgaben der Funktionssysteme. Auf den Gesellschaftsmitgliedern lastet der Druck, sich gegenüber unterschiedlichen Zeitzumutungen und Zeitprogrammen behaupten zu müssen und dagegen eigene Weisen des Umgangs mit Zeit zu entwickeln. Die gegenseitige Steigerung von Individualisierung und sozialer Differenzierung, wie sie für moderne Gesellschaften charakteristisch ist, bewirkt eine ständige Vermehrung individueller Handlungsmöglichkeiten und Individuierungsschancen. Damit wächst der Eigenbedarf an Zeit, um die Selektionsvielfalt nutzen zu können. Die einzelnen Gesellschaftsmitglieder erfahren sich in ihrer eigenen Zeitlichkeit, als Personen mit je eigener Geschichte, je eigenem Zukunftshorizont und Zeitbearbeitungsmodi mit der Folge, dass Ansprüche auf autonome Zeitverfügung verstärkt reklamiert werden.

Der Wert der Zeit steigt : Die Arbeitszeit als Konfliktfront

Allerdings reicht eine zunehmende Ausdifferenzierung in unterschiedliche Zeitordnungen noch nicht hin, von einer Krise der Zeiterfahrung sprechen zu können. Die Brüchigkeit verbürgter Zeitordnungen tritt erst offen zu Tage, wenn sie zum Thema gesellschaftlicher Auseinandersetzung wird. Daran knüpfen wir die These, dass die Probleme mit der Zeit deshalb in den Vordergrund rücken, weil der Wert der Zeit gestiegen ist, d.h. zum einen die Bedeutung von Zeit als Regelungsmodus sozialer Verhältnisse zunimmt.

Zum anderen wird eine neue Arena von Zeitkämpfen geschaffen, d.h. es findet eine Umstrukturierung des Operationsmodus von Zeitkonflikten statt. Bei der Ummodellierung von Zeitverhältnissen wird die Neuarrangierung der Arbeitszeit zur zentralen Konfliktlinie.

Auseinandersetzungen um die Arbeitszeit gehören zum fest institutionalisierten Bestand der sozialen Konfliktstruktur in Industriegesellschaften. Doch gegenüber der bisherigen Logik des Kampfes um eine beständig weitere Verkürzung des Umfangs an täglicher, wöchentlicher und lebenszeitlicher Arbeitszeit, der Schaffung von mehr freier Zeit bei steigendem Lebensstandard (d.h. ohne Lohnneinbussen hinnehmen zu müssen), ändert sich nun der Operationsmodus der Gestaltung der Arbeitszeit grundsätzlich. Es geht um eine fundamentale Neuarrangierung des Verhältnisses von Arbeitszeit und Lebenszeit nach der Massgabe flexibler Arbeitszeitformen (bzw. um die Deregulierung bisheriger Standardisierungen dieses Verhältnisses). Dabei wird diese Front gesellschaftlicher Zeitkonflikte von zwei widerstreitenden Tendenzen in die Zange genommen, für die beide die Zeit als Ressource wichtiger wird, die aber in je unterschiedlicher Weise die Besetzung von Zeit für sich reklamieren.

1. Beschleunigt durch den Einsatz moderner Technologien werden veränderte Zugriffsweisen auf Zeit als Produktionsfaktor relevant. Der ökonomische Druck einer Arbeit auf Abruf, auf ständige Verfügbarkeit und umfassende Bereitschaft auch der Arbeitskraft wächst und mit ihr auch die Zeithegemonie des Betriebes über die Alltagszeit. Der Sogeffekt der Gleichschaltung der sozialen Zeiten und der Besetzung aller Zeit durch den ökonomischen Verwendungs imperativ von Zeit nimmt zu.

Die Wirksamkeit des industriellen Zeitregimes sieht sich auch soziokulturell in der engen Verknüpfung von Leistung und Zeit dokumentiert. Zeitverwendung und Leistung verdichten sich zu einem Konstrukt, das die Legitimation von Aktivitätsmustern bestimmt, von denen wiederum personale Zuordnungen abgeleitet und Charakteren zugeordnet werden, z.B. als Faulenzer, Hektiker oder Langweiler. Aktivistische Attribute des Tuns sind in unserer Gesellschaft mit einer hohen Legitimität ausgestattet. Zeitmangel und Termindruck gelten dabei als Ausdruck von Leistungsfähigkeit. "Wer zugibt, viel Zeit zu haben, disqualifiziert sich selbst und scheidet aus der Gesellschaft derer, die etwas leisten, etwas fordern, etwas erhalten können, aus" (Luhmann, 1971, 156). Vor allem Arbeiten gilt als legitime Zeitverbringung, so dass diese Legitimationsansprüche auch außerhalb der Erwerbsarbeit zu demonstrieren sind, will man nicht Einbussen an der zugeschriebenen Leistungsfähigkeit als autonome Person hinnehmen. Hierin ist auch begründet, warum z.B. Arbeitslose sozial stigmatisiert werden. Denn Zeit ist immer produktiv zu nutzen, und wer den Zwang zur Sinngebung durch beständiges Tätigsein nicht verinnerlicht und demonstriert, gilt nicht als legitimes Mitglied dieser Leistungsgesellschaft.

2. Auf der anderen Seite differenzieren sich - bedingt durch soziokulturelle Fragmentierungsprozesse - die Arbeitszeitpräferenzen der Erwerbspersonen aus, ohne dass ein einheitliches Muster in Sicht wäre (Hinrichs, 1988; Landenberger, 1985, Olk et al., 1979; Wiesenthal, 1987). Auch hier wird

Bedarf zu einer Flexibilisierung der Arbeitszeiten angemeldet⁵, sowohl was die Dauer als auch die Lage der Arbeitszeit betrifft. Standardisierte Arbeitszeitregelungen erweisen sich als zu starr, um Ansprüchen aus unterschiedlichen Teilzeitorientierungen gerecht werden zu können⁶. Diese verlangen mehr Zeit: mehr Zeit zum Leben, mehr Zeit für die Kinder, mehr Zeit für die Freunde, mehr Zeit für sich selber, mehr Zeit für den Konsum usw. Mit der Vergrösserung von Optionschancen und Kontingenzspielräumen schränkt eine übermässige Besetzung der Zeit durch die Arbeitssphäre den individuellen Selektionsraum zu sehr ein.

Galt bisher in der Nachkriegsgesellschaft uneingeschränkt, den Zugriff auf Optionen durch Geld- bzw. Lohnzuwachs zu steigern, "mit mehr Geldvermögen kann ich mir das und das leisten", so muss nun vermehrt (bei hinreichenden materiellen Möglichkeiten) aus zeitlichen Gründen Verzicht geleistet werden: "dafür habe ich keine Zeit". Bei dem gegebenen relativ hohen materiellen Niveau des Lebensstandards ist für zunehmend weitere Bevölkerungskreise der Grenznutzen der Wohlfahrtssteigerung durch Geld erreicht. Mehr Geld (durch Lohnarbeit) zu haben, tritt in Konkurrenz mit dem Wunsch, mehr (eigenverfügbare) Zeit zu haben⁷. Die Präferenzordnung der Austauschbarkeit von Zeit und Geld wird anders gewichtet und dreht sich um. Zeit wird als strukturierender Faktor des Lebenszuschnitts und des Wohlstandes aufgewertet⁸, wobei die Differenzierung in eine Vielzahl heterogener Zeitordnungen fortgetrieben wird.

Einerseits macht sich ein neuer Modus der Zeitbewirtschaftung breit, der innerhalb des bisherigen Institutionengefuges an Grenzen stösst und andererseits arbeiten neue Muster des Erwerbsverhaltens auf eine Veränderung der sozialen Zeitbezüge hin. Im Brennpunkt dieser beiden Perspektiven steht die Neuordnung der Arbeitszeit. Betrachtet man die arbeitszeitpolitischen Auseinandersetzungen in der Bundesrepublik Deutschland, so haben sich hier in den letzten Jahren die Akzente verschoben. Einst ging es vor dem Hintergrund der Geld-Zeit-Konvertierbarkeit um eine Umverteilung der Arbeit, also darum, über eine Neuordnung der Zeitverhältnisse dringliche gesellschaftliche Probleme zu lösen und unter humanisierungspolitischen Gesichtspunkten mehr Zeitsouveränität für den einzelnen Arbeitnehmer zu

⁵ Vor allem wird er durch die steigende Erwerbsneigung der Frauen hervorgebracht.

⁶ Als Gründe für die Differenzierung von Motiven einer Arbeitszeitflexibilisierung führt Bosch (1986, 170) an: Wachsende Ungleichartigkeit familiarer Verhältnisse, zunehmende Vermischung von Bildung und Arbeit, gestiegene Wahlmöglichkeiten zwischen Arbeitszeit und Freizeit, zunehmende Bereitschaft, gegebene Wahlmöglichkeiten unterschiedlicher Lebenswege zu ergreifen.

⁷ Ob die Präferenzordnung von Einkommenssteigerung zugunsten eines Gewinns an freier Zeit umkippen kann, wird differenziert diskutiert und insgesamt skeptisch beurteilt bei Hinrichs, 1988, S. 198 ff, 204 ff und Wiesenthal, 1987, S. 107ff.

⁸ Da die spezifische Verfügung über Zeit ebenfalls Wohlstand generiert oder auch Benachteiligungen kumuliert, werden dadurch neue soziale Ungleichheiten ausgebildet.

schaffen (Teriet, 1978 ; Wiesenthal, 1985, 1987). Diese Position ist mittlerweile in die Defensive geraten. Gegenüber einer immer grenzenloseren Ausdehnung der industriellen Zeithegemonie geht es nun hauptsächlich um die Verteidigung von Restbeständen und die Erhaltung von Nischen : das Wochenende, der Sonntag (Müller-Wichmann, 1987 ; Rinderspacher, 1987a, 1987b). Da mit einer Flexibilisierung der Arbeitszeit auch viele weitere Zeitbezüge umarrangiert werden müssen, aber auch veränderte Zeitansprüche von verschiedenen Seiten artikuliert werden, geht der Kampf um eine Neuordnung der Zeitverhältnisse über eine reine Umgestaltung der Arbeitszeit hinaus. Längst hat sich dafür der Begriff "Zeitpolitik" eingebürgert, was die Problematisierung von Zeit und die Relevanz politischer Einflussnahme auf die "Machbarkeit" der Zeit verdeutlicht.

Festzuhalten ist, dass die sozialstrukturellen Veränderungsprozesse dazu führen, dass in gesellschaftlichen Auseinandersetzungen eine Aufwertung von Zeit stattfindet und von unterschiedlichen Gestaltungsinteressen beansprucht wird. Ob diese Strukturveränderungen auch als problematisch erfahren werden und eine Umstellung der Alltagsorganisation und eine Neuorientierung der Zeithorizonte notwendig machen, kann nicht allein aus den strukturellen Bedingungen abgeleitet und generalisiert werden, sondern ist erst durch konkrete empirische Untersuchungen zu erforschen. Es wäre ein strukturdeterministischer Kurzschluss, die Temporalmodi des Gesellschaftssystems auf die Ausformung sozialer Zeiten gleichermassen zu übertragen. Da soziale Zeiten im Schnittpunkt vieler Zeitreferenzen liegen, müssen sie sich mit verschiedenen Zeitordnungen synchronisieren ; Zeit bedarf also der deutenden Aneignung und Verarbeitung. In den Blick kommen dann die spezifischen soziokulturellen Orientierungen, durch die die Zeitverhältnisse gestaltet und mit Sinn belegt werden. Wie werden Einschnitte in die bisherigen Zeitstrukturen interpretativ abgearbeitet und die auftretenden Probleme bearbeitet ? Ändert sich die Bewertungsgrundlage von Zeitmassstäben ? Erst im Zusammenhang mit einer Veränderung der Zeitsemantik werden zeitstrukturelle Umbrüche in Neuarrangements sozialer Zeitordnungen überführt, werden Lösungsmuster von Zeitkonflikten gesucht.

Neuarrangements von Zeitbezügen im Lebensstil der Zeitpioniere

Als eine Instanz, die soziokulturell relevante, zeitliche Sinnzusammenhänge strukturiert und ausbildet, identifizieren wir Lebensstile. Der Lebensstil ist als eine Vergesellschaftungsform anzusprechen, dem wir ein eigenständiges Referenzniveau sozialer Integration auch für die Zeitdimension zuschreiben (Hörning & Michailow, 1990). Dort werden kollektiv verbürgte und normativ gültige Orientierungsmuster ausgeprägt, die das Lebensarrangement strukturieren und ordnen. Der Lebensstil ist als Chronotop zu betrachten, in dem wesentlich soziale Zeitbezüge arrangiert, d.h. die Zeitsemantik lebensgestalterisch eingesetzt und unterschiedliche Zeitreferenzen -

die der gesellschaftlichen Zeit, der Subsystemzeiten und der subjektiven Zeit - in ein eigenwilliges Webmuster gebracht werden⁹. Im Chronotop Lebensstil werden Umgangsstile mit Zeit geprägt, werden Zeitknappheiten formuliert, Zeitdehnungen und - vertiefungen vorgenommen, werden zeitliche Sinnzuordnungen und Erwartungshorizonte vorgefertigt, werden Tages- und Lebenspläne entworfen. Lebensstile eignen Zeitvorgaben unterschiedlich an, sie werden als eigene oder fremde Zeiten konzipiert, womit auch die Grade der Zeitidentifikation bestimmt werden, inwieweit sie aufgenommen, mithin zur eigenen Zeitlichkeit werden. Als ein Beispiel, wie pointiert Zeitumbrüche im Rahmen des Lebensarrangements bearbeitet werden, haben wir am Fall des Lebensstils der Zeitpioniere untersucht¹⁰.

Der Lebensstil der Zeitpioniere ist in charakteristischer Weise in die Konfliktstruktur um die Arbeitszeit eingebunden. Wir untersuchten Beschäftigte, die ihre Erwerbsarbeitszeit freiwillig reduziert und flexibilisiert haben, wobei ihnen die Möglichkeit eingeräumt wurde, in einem gewissen Rahmen die Lage und die Dauer der Arbeitszeit selber zu bestimmen¹¹. Da sie ihre Arbeitszeit auf 20- bis 32-Wochenstunden verkürzt haben, zudem Alleinverdiener sind und keiner weiteren Beschäftigung nachgehen, ist die Chance relativ hoch¹², dass die Arbeitszeitflexibilisierung - sowohl finanziell als auch zeitstrukturell - als Einbruch in die bisherige Alltagsgestaltung erfahren wurde und zu einem Umbau der Zeitschemata und Zeiteinteilungspraktiken motiviert¹³. Wir fanden einen Lebensstil, der in exemplarischer, eben pio-

⁹ Dieses Analyseschema ist ausgeführt in Hörning et al., 1986.

¹⁰ Siehe Hörning, Gerhard & Michailow, 1989. Im folgenden stützen wir uns auf diese Ergebnisse des von der DFG geförderten Forschungsprojektes, das unter der Leitung von Karl H. Hörning durchgeführt wurde. Ihm und den Projektmitarbeitern Theo Bardmann und Anette Gerhard bin ich zu besonderem Dank verpflichtet.

¹¹ Der weitaus grösste Teil unserer Untersuchungsgruppe arbeitet im Dienstleistungsbereich. Es überwiegen die höher qualifizierten Berufe ; das Nettoeinkommen bewegt sich, abgesehen von einigen Ausnahmen, zwischen DM 1000 und DM 3000 monatlich, wobei nur wenige in Ein-Personen-Haushalten leben. In der Untersuchungsgruppe überwiegt der weibliche Anteil geringfügig gegenüber dem männlichen ; die einzelnen Altersgruppen sind gleichverteilt vertreten.

¹² Um die orientierungsleitenden Zeitkonstruktionen von Gesellschaftsmitgliedern erfassen zu können, steht man vor dem Problem der methodischen Zugänglichkeit, nämlich zeitliche Orientierungsschemata zur Datengrundlage machen zu können. Denn das Eigentümliche an Zeit ist, dass sie implizit in das Alltagshandeln eingelassen, zwar allgegenwärtig, aber in der Regel unthematisch ist. Zeit wird erst dann zum Thema, wenn sie problematisch wird, wenn die eingespielten Routinen der Zeiteinteilung versagen und explizit zum Gegenstand der Erfahrungsverarbeitung werden, so dass sie in Interviewgesprächen thematisiert und erhoben werden können (Fischer, 1986, S. 356f).

¹³ Doch die objektive Chance muss erst subjektiv als Lebenspraxis eingeholt sein, damit sich die Zeitsemantik und die Zeitstrukturen im Lebensarrangement ändern. In dieser Hinsicht unterscheiden wir "Zeitpioniere" und "Zeitkonventionalisten". Während Zeitpioniere eine gesteigerte Zeitsensibilität entwickeln, ihr Zeitverständnis ändern und eine neue Zeitsemantik ausbilden, gerät bei den Zeitkonventionalisten Zeit nicht in die Kernzone des Relevanzsystems ; es findet kein Umbau des zeitlichen Interpretationsrahmens statt. Die durch die Arbeitszeitflexibilisierung frei werdende Zeit wird in ihrer Mittelfunktion verwendet und bleibt

nierhafter Weise Umbrüche sozialer Zeitstrukturen bearbeitet und ein spezifisches Lösungsmuster dieser Probleme bereitstellt. Das Besondere an den Zeitpionieren ist, dass sie dazu Zeit in ihrer Funktion als Strukturierungs- und Ordnungsgröße der Lebensgestaltung heranziehen und eine besondere Zeitsensibilität entwickeln¹⁴.

Die Arbeitszeitflexibilisierung dient den Zeitpionieren als Ansatzhebel, das Lebensarrangement aus den Belastungen der Arbeitssphäre, vor allem aus der Besetzung des Alltagslebens durch die Arbeitszeit herauszulösen und eigene Gestaltungsinteressen zu verwirklichen. Erst wenn die Arbeitszeit um ein beträchtliches Quantum gegenüber der vollen Erwerbstätigkeit verkürzt wird und sich zusammenhängende Blöcke an freier Zeit ergeben, stellt sich für die Zeitpioniere ein echter Zeitgewinn ein. Damit sind Bedingungen geschaffen, dass sich die Zeiterfahrung verändert. Insgesamt konstituiert sich ein besseres "Gefühl von Zeit". Zwar ist ihre Flexibilisierung der Arbeitszeit von einer Distanzierung zum Erwerbsarbeitsbereich motiviert, jedoch zeichnet sich ihre Arbeitsorientierung durch hohes Engagement und durch Leistungsbereitschaft aus, die selektiv auf inhaltliche Aufgabenbestandteile der Arbeitstätigkeit eingeschränkt wird. Engagement und Distanz charakterisieren gleichermaßen ihr Verhältnis zur Erwerbsarbeit. Thematisiert werden vor allem die Zeitstrukturen der Arbeitssphäre, die den Alltag gänzlich zu überformen vermögen und das Gefühl hervorrufen, keine Zeit zum Leben zu haben.

Durch die Zumutungen einer vollen Erwerbstätigkeit erscheint ihnen der Alltag vollbepackt und zugestellt mit Terminen, notwendigen Verrichtungen und unumgänglichen Verpflichtungen. Das scheint sie zu erdrücken, bleiben doch allenfalls wertlose Restzeiten übrig, man lebt von Wochenende zu Wochenende und für den Urlaub. Die Zeitpioniere führen an, dass sie von dem nivellierenden Zeitstrom des industriellen Zeitregimes allmählich gänzlich eingefangen zu werden drohen und in einen Trott verfallen, aus dem es kaum ein Entrinnen gibt. Die Arbeitssphäre wird als Infektionsherd für eine Lebensweise ausgemacht, die kaum noch Lebenssinn zu stiften vermag, womit sie die Legitimität fremdkontrollierter Zeitvorgaben auf ihre subjektiven Massstäbe hin befragen.

Es stellt sich ein Affekt gegen unreflektiertes Hingeben an vorgegebene Zeitprogramme ein, z.B. wird Fernsehen als Symbol einer passivistischen Zeitverbringung oder eine penible und ausufernde Erledigung von Hausarbeiten kritisiert, die nur wiederum wertvolle Zeit verbraucht. Viele Freizeitaktivitäten erscheinen als geplanter Zeitvertreib, die nur ökonomische Zeit-

an übliche Objektivationen der in die Zeit eingelassenen Tätigkeiten gebunden (statt weniger Erwerbsarbeit mehr Zeit für Hausarbeit, für Hobbies, für Kinderbetreuung, für Gartenarbeit usw.). Es handelt sich lediglich um eine Verlagerung von Tätigkeiten, ohne dass sich die Zeitungangsstile ändern.

¹⁴ Wie spitzten unsere Ausführungen auf die Herausarbeitung der Typik des zeitpionierhaften Lebensstils zu.

verwendungsprinzipien ausweiten¹⁵. Dieser Distanzierungsprozess zu gesellschaftlichen Zeitkonventionen ist eine Bedingung dafür, dass eine Umorientierung der Zeitschemata in Gang kommt, er regt an, dass allmählich ein eigenes Zeitverständnis ausgebildet wird und eine Umstellung der Zeitumgangsstile stattfindet.

Die Verwendung von Zeit im Lebensstil der Zeitpioniere

Die Arbeit zu flexibilisieren und freiwillig Lohneinbussen hinzunehmen, ist dem zentralen Interesse geschuldet, "mehr Zeit für sich zu haben". Doch da der Distanzierungsprozess zu gesellschaftlichen Zeitkonventionen erbracht hat, dass die gewonnene Zeit nicht gleich gemäss zeitökonomischer Prämissen wieder für weitere Tätigkeiten zu verwenden und damit gänzlich zuzustellen ist, wird die Arbeitszeitflexibilisierung als Einbruch in die bisherige Praxis der alltäglichen Zeiteinteilung erfahren. Dadurch ergibt sich das Problem, die Alltagsorganisation neu zu strukturieren und die Lebensbezüge neu zu ordnen. Das erfordert eine aktive Zuwendung zur Zeit als Ordnungsgröße der Alltagsgestaltung. Es gilt, mit dem gekonnten Einsatz von erworbenen und bewusst (reflektiert) ausgebildeten Zeiteinteilungspraktiken den Alltag zu strukturieren. Dabei ist es nötig, eine neue Zeitsemantik zu entwickeln. Das geschieht nach subjektiven Massgaben, die in der Ausprägung der Zeitschemata berücksichtigt werden, wobei die Distanzierung zum industriellen Zeitregime als legitimierende Stützkonzeption zur Plausibilisierung der eigenen Zeitlichkeit des Lebensstils herangezogen wird. Die Zeitstrukturierung zielt darauf ab, eigenverfügbare Dispositionsspielräume zu schaffen und Zeitzwänge zu minimieren. Wichtig werden spontane Umschaltungen nach "Lust und Laune".

Wie sieht nun der zeitliche Orientierungsrahmen der Zeitpioniere aus? Nach dem herrschenden Denkschema ist Zeit vor allem auch gesparte Zeit, Zeit für etwas anderes, etwas Nutzbringendes. Zeitpioniere fassen dagegen Zeit nicht allein als Mittel zum Zweck auf, sondern bemühen sich, Zeit von schematischen Zeitbindungsplänen frei zu legen. Durch diese Entobjektivierung ist die Chance gegeben, Zeit als Erfahrungsqualität und Lebenskonstruktionsdimension wahrzunehmen und verstärkt auszubauen. Zeit wird dann explizit als Ressource der Lebensgestaltung gesehen und verfügbar gemacht. Sie wird vor allem als Potentialitätsraum konzipiert, der variabel gehalten ist und für vielfältige Verwendungen offen steht. Mehr-Zeit-zu-Haben beinhaltet zum einen ein genügend grosses Quantum an eigenverfügbarer Zeit, das als Reservebecken verwendet wird, und bedeutet zum anderen einen Eigenwert an sich, der hoch gewichtet und nicht sofort an Um-zu-Motive für weitere Tätigkeiten gebunden wird.

¹⁵ Deshalb dürfen Zeitpioniere nicht als "Freizeit"-Pioniere missverstanden werden.

Die Zeitschemata und Zeiteinteilungspraktiken der Zeitpioniere sind darauf ausgerichtet, die situative Beweglichkeit und Manövriertfähigkeit zu erhöhen, d.h. disponibile und flexible Zeitstrukturen dem Lebensarrangement zugrunde zu legen. Damit werden Möglichkeiten geschaffen, eigenpräferierte Zeitumgangsstile stärker zur Geltung zu bringen. Um nicht auf externe Zeitvorgaben defensiv reagieren zu müssen, sondern die Beweglichkeit offensiv voranzutreiben, forcieren die Zeitpioniere die Ausbildung einer aktiv eingreifenden Zeitstrukturierung. Diese ist allmählich als Kompetenz verfügbar und erleichtert, mit Hilfe von Zeit im Alltag Einteilungen nach eigenen Vorstellungen vorzunehmen, um so die Steuerungsmöglichkeiten zu verfeinern.

Vor allem gelingt es dadurch besser, einerseits die Zeithorizonte von der Bindung an fremdkontrollierte Zeitordnungen zu lockern und andererseits die Variabilität und Relationierbarkeit mit anderen Zeitreferenzen zu steigern. Wichtig wird dann das Um- und Zu-schalten zu anderen Zeitstrukturen. Durch das simultane Präsenthalten von Gleichzeitigkeit und Abfolge im Handlungshorizont wird zum einen die Zuschaltpotentialität gesteigert. Dadurch wächst die Bereitschaft zum Ein- und Ausklinken von unterschiedlichen Zeitvorgaben, ihre Synchronisationsmöglichkeiten nehmen zu. Indem auch Kontinuität und Diskontinuität simultan präsent gehalten werden, erhöht sich zum anderen die Umschaltpotentialität, so dass auf Wechsel und Instabilitäten leichter zugegriffen werden kann, ohne sie gleich als Störungen wahrzunehmen. Damit wird die Koordinations- und Synchronisationsfähigkeit zu verschiedenen Handlungsfeldern und Zeitreferenzen erhöht. Gleichzeitig wird der Selektionsraum vergrössert und der Zugriff auf Optionen erleichtert. Mit der Vergrösserung der Selektionsmöglichkeiten stehen dann nicht mehr Probleme des Zeitdrucks und der Einhaltung von Terminen im Vordergrund, sondern Probleme der Auswahl. Dies macht es aber auch erforderlich, die Selektionsinstanz zu stärken, d.h. die Subjektzentrierung von Lebensbezügen voranzutreiben.

Zeiteinteilungspraktiken

Um die subjektive Zeit besser zu profilieren und den in Zeitkonventionen geregelten Zusammenhang unterschiedlicher Zeitreferenzen zu entkoppeln, werden einzelne Handlungsfelder durch Einklammerungstechniken segmentiert, um deren Eigenzeiten zu bewahren. Vor allem durch die Installierung von Zeitpuffern wird der (affektuelle) Abstand und die (kognitive) Distanz zu einzelnen Zeitordnungen hervorgehoben, so dass Trennendes markiert und Eigenrealitäten gestärkt, ja sogar gegenseitig gesteigert werden können. Viele Zeitpioniere berichten, dass sie deshalb gelassener und mit mehr Freude sowohl an die Arbeit als auch an die Freizeit herangehen.

Durch die Herstellung von Zeitsegmenten versuchen die Zeitpioniere auch, die Strukturierungsmacht fremdkontrollierter Zeitordnungen, vor

allem die der Arbeitssphäre, auf die Durchformung des Lebenszuschnitts zurückzudrängen und pointiert Schutzzonen zu errichten. Um den Alltag besser in den Griff zu bekommen, können - was bei dem Imperativ zur Beweglichkeit und Disponibilität zunächst paradox erscheint - verschiedene Abschnitte des Alltagslebens selbstverordnet geregelt und durchorganisiert werden. Dies zeigt die Ausbildung eines internalisierten Kontrollbewusstseins von Zeit an, aber auch, dass sich die Probleme der Zeitdisziplinierung verschoben haben: Pünktlichkeit, Stetigkeit, Unterordnung unter ein Ablaufschema gelten nicht mehr als die primären Tugenden, sondern die reflexive Kontrolle der Zeiteinteilung gemäss subjektiver Bewertungsmassstäbe.

Mit ihrer Zeitstrukturierung versuchen die Zeitpioniere, Gewinne an Regulierbarkeit zu erzielen und mehr Zeitautonomie zu erreichen. Dazu können sie auf verschiedene, bewusst erworbene Zeiteinteilungspraktiken zurückgreifen, vor allem auf Zeitgewinnungs- und Inszenierungstechniken von Erlebnisstilen. Die Zeitgewinnungspraktiken sind darauf abgestellt, Zeitzwänge und Zeitnöte durch verkürzte Planungshorizonte und den Einbau von Rekurrenzen zu minimieren, den richtigen Einsatz zur rechten Zeit abwarten zu können, sich gegenüber gesellschaftlichen Zeitspitzen (z.B. Mode, Stosszeiten, Zeitengpässe) zu desynchronisieren, in Zeitlücken zu stossen, um die Qualität der Zeitverbringung zu steigern, den Pflichtcharakter von Erledigungen zu verringern und "Muss"- in "Kann"-Zeiten umzudefinieren, um Zeitdruck, Hetze und Stress abzubauen.

Durch Inszenierungspraktiken werden Aus-Zeiten und Höhepunkte hervorgehoben, um so Abwechslung als Formprinzip in den Alltag einzubringen. Indem solche Zeitstellen markiert werden, die Handlungsfelder mit spezifischen Erlebnisstilen begrenzen, können Aktivitäten mit bestimmten Zeitumgangsstilen inszeniert, voneinander abgegrenzt und spezielle Definitionsräume eröffnet werden. Bestimmte Erfahrungen werden dann sinnvertiefend ausgestaltet. Dieses Verfahren kommt vor allem bei solchen Erlebnisstilen zum Einsatz, die eng mit der subjektiven Zeit und inneren Dauer verkoppelt sind. Wenn es den Zeitpionieren gelingt, vermehrt eigenverfügbare Zeiträume in den Alltag einzuflechten, die in subjektiv sinnvoll ausgewiesene Zeitabschnitte transformiert und mit entsprechenden Erlebnisstilen belegt werden, dann wird die Intensität dieser Erfahrungen gesteigert. Daher berichten die Zeitpioniere von dem Gefühl, Zeit - vor allem qualitativ wertvolle Zeit - hinzugewonnen zu haben, die Woche scheint länger zu dauern.

Die Bedeutung von Zeit für die Zeitpioniere

Wie wichtig Zeit im Lebensstil der Zeitpioniere geworden ist, zeigt, dass als Massstab eines zufriedenstellenden Arrangements der Lebensbezüge, d.h. auch einer gelungenen Zeitstrukturierung, der "Zeitwohlstand" fungiert. Er bezieht sich auf die Steigerung des subjektiven Wohlbefindens, wie er sich

durch die vermehrt bereitgestellte Verfügbarkeit von selbstkontrollierten Zeitstrukturen einstellt. Im Zeitwohlstand verdichtet sich die gesamte Zeitstrukturierungspraxis zu einem Gefühl der Zufriedenheit, das als eigenständige Qualität angesehen und hoch bewertet wird. Zeit wird zu einem relevanten Kriterium der Wohlfahrtssteigerung, das finanzielle Einbussen und berufliche Benachteiligungen, die die Zeitpioniere durch ihre Arbeitszeitflexibilisierung in Kauf nehmen müssen, kompensieren kann.

Da die teils umfangreiche Verkürzung der Arbeitszeit erhebliche Einkommenseinbussen zur Folge hat, tritt bei den Zeitpionieren das gesellschaftliche Geld-Zeit-Austauschverhältnis stärker ins Bewusstsein. Es kommt zu einer Umwandlung von Zeit als einer ökonomisch bestimmten Ressource zu einer Kategorie der Lebensgestaltung, die als Optionschance entdeckt und genutzt wird. Die subjektive Präferenzordnung wird umgewertet: Abwendung von der Geldlogik, von Einkommenszugewinn und Hinwendung zu einer Zeitlogik, zu Zeitgewinn. Dementsprechend wird auch Teilzeitarbeit von den Zeitpionieren nicht defizitär, als nicht vollwertige Arbeit, bestimmt, obwohl sie deren Nachteile sehen und zu spüren bekommen, sondern als Chance auf eine zufriedenstellendere Lebensgestaltung.

Als Ergebnis ihrer Zeitstrukturierungsbemühungen vermelden die Zeitpioniere stolz, dass sie nun mehr Zeit für sich haben. Dies wird in der Ausendarstellung als Symbol zur Eigenprofilierung ihres Lebensstils herausgestellt. Wie weit hier eine Umwertung bereits stattgefunden hat, zeigt der Gegensatz zur allgemein gültigen Vorstellung, dass derjenige, der Zeit hat, dem anderen die Chance bietet, sich seinen Zeitvorgaben unterzuordnen. Das wird als Zeichen einer Unterlegenheitsposition und eines geringen Sozialstatus gedeutet. Wer keinen Termindruck, dagegen viel Zeit hat, demonstriert, dass er nichts Wichtiges zu tun hat und deshalb auch nicht für wichtig genommen werden muss (Laermann, 1975, 98; Luhmann, 1971, 156). Die Zeitpioniere greifen dagegen die Geltung des vorherrschenden Verständises der legitimen Zeitverwendung an, für das Zeit als Zeit zum Produzieren, zum Konsumieren, zur Sinngebung durch immerwährendes Tätigsein steht. Gegen Termindruck, Hetze, Aktivismus setzen sie eine ruhigere Gangart, Gelassenheit und "Tempodiät"¹⁶. Die Umdefinition von Mustern der Zeitverbringung legitimiert nun auch Musse, Nichtstun und Langsamkeit. Die dadurch erfahrene "innere Ruhe" wird als sehr wohltuend erlebt und hochgeschätzt, setzt sie doch wiederum Energie frei. Der Prozess der Umwertung geht jedoch nur zaghaft und unsicher voran, er gelingt erst dann richtig, wenn er in ein entsprechendes soziokulturelles Umfeld eingebettet ist.

Auf die zunehmende Kontingenzerfahrung in der Gesellschaft und auf die Vermehrung von Optionen reagieren die Zeitpioniere mit einer möglichen

¹⁶ Indem sie oftmals auf das Auto verzichten und zu Fuss gehen oder mit dem Fahrrad fahren, wird der damit einhergehende Tempowechsel bewusst als Kontrast zur allgemeinen Gehetztheit und Eile inszeniert. Wichtig wird dann die mit deutlich gedrosselter Geschwindigkeit hergestellte Erfahrbarkeit des Raums und sein Erlebnisreichtum.

keitsorientierten Zeitkonzeption. Sie ist darauf ausgerichtet, Entfaltungsmöglichkeiten bereitzustellen, Variationsspielräume zu schaffen und die Um-schaltbereitschaft zu erhöhen. Der Aufbau von Möglichkeitsspielräumen in der Horizontstruktur des Handelns, d.h. die Erfahrungsqualität des Verfügen-Könnens wird als eigenständige Qualität der Zeitstrukturierung angesehen.

Um zukünftige Möglichkeiten möglichst wenig einzuschränken, wird die Gegenwart gleichsam gedehnt, um Korrekturmöglichkeiten von Entscheidungen und Weichenstellungen integrieren zu können. Die Zukunft wird offen und variantenreich konzipiert. Die Zeitpioniere lehnen es ab, eine intensive Zukunftsbewirtschaftung zu betreiben, d.h. die gelebte Zeit hauptsächlich in den Dienst der Zukunft zu stellen. Die lebensplanbestimmende Zeitperspektive ist darauf ausgelegt, potentiell verschiedene Möglichkeiten von Lebenswegen zu integrieren und zum Ausgangspunkt des Handelns in der Gegenwart zu machen, d.h. die Gegenwartsperspektive wird eng verzahnt mit einer Zukunftsorientierung, deren Spannweite stark verkürzt wird. Das korrespondiert mit einer Verzeitlichung vergangener Erfahrungen, womit der jeweils aktualisierte Rückbezug auf die Lebensgeschichte ausgeweitet, d.h. die Gegenwartsorientierung biographisiert wird.

In den Vordergrund schiebt sich der strategische Einbezug von Diskontinuität, der Versuch, disparate Biographiemodelle für unterschiedliche Biographiesequenzen zu integrieren. Gleichzeitig wird damit die Prägekraft lebenszeitumspannender Modelle der Lebensführung entwertet und die Wirksamkeit institutionalisierter Vorgaben zur Strukturierung von Lebensphasen verringert. Die Akzentuierung der Gegenwartsperspektive bewirkt, dass die Erfahrungen in der gelebten Zeit gesteigert und intensiviert werden, wobei das Schwergewicht auf dem prozesshaften Herstellen und nicht so sehr im Resultat der Handlung liegt.

Mit der Sensibilisierung der Orientierungsschemata auf Zeitbezüge bildet sich allmählich ein reflexives Zeitbewusstsein aus, durch das die Bewertung der Zeitstrukturierung wieder selbst nach zeitlichen Kategorien vorgenommen wird. Dieses fungiert als wesentliches Charakteristikum des zeitpionierhaften Lebensstils. Das reflexive Zeitbewusstsein erfordert eine erhöhte "Zeitpflege", die durch das Lebensarrangement ermöglicht sein muss, als es Bedingungen für die Entfaltung subjektiver Eigenzeiten zu schaffen hat. Der reflexive Prozess in Bezug auf Zeit wird im Lebensstil der Zeitpioniere mit dem ebenfalls reflexiven Prozess der Subjektzentrierung verzahnt. In diesem werden Bewertungsmuster der Lebensführung - nicht nur der Zeiteinteilung - auf subjektive Massstäbe selbst bezogen, was den Ausbau und die Verfeinerung von Selbstbeobachtungs-, Selbstvergewisserungs- und Identitätssteuerungsleistungen nach sich zieht. Durch die Subjektzentrierung der Lebensbezüge wird nicht nur mehr Zeit für die "Individualpflege" reklamiert, sondern auch Zeit als Lebenskonstruktionsdimension stärker in den Vordergrund der Aufmerksamkeitszuwendung geschoben. Zeit wird zu einem Mittel der individuellen Besonderung. Im erreichten Zeitwohlstand zeigt sich, ob

die Verbindung der beiden (zeitschematischen und subjektzentrierten) reflexiven Prozesse gelungen ist: Das subjektive Wohlbefinden und subjektive Eigenzeiten werden einerseits zum Massstab bei der Bewertung der eigenen Lebensführung und der Lebenskonzeption erhoben, und andererseits wird das subjektive Wohlbefinden mit Hilfe von Zeit organisiert und nach zeitlichen Kriterien bemessen.

Der Lebensstil der Zeitpioniere ist darauf abgestellt, die Macht des Geld-Zeit-Diktats, der betrieblichen Zeithegemonie und der Tempoideologien auf die Strukturierung der Lebensführung einzuschränken. Gegenüber einzelnen Zeitprogrammen differenzieren sich subjektive Eigenzeiten und persönliche Zeitoptionen aus, die sich nicht auf Vorgaben der gesellschaftlichen Zeit oder der Subsystemzeiten reduzieren lassen. Die Gesellschaftsmitglieder werden verstärkt ihrer subjektiven Zeit gewahr mit eigenen Zeitperspektiven, mit eigener Verzeitlichung von Erfahrungs- und Erwartungshorizonten, mit eigenen Zeitumgangsstilen. Doch dafür wird auch mehr Zeit benötigt und bei fortschreitender Individualisierung auch reklamiert. Die spezifische Vergesellschaftungsform Lebensstil verleiht subjektiven Relevanzsetzungen und Interpretationen stärkeres Gewicht, wodurch auch subjektiven Eigenzeiten strukturell mehr Raum gewährt wird. Die im Herausbildungsprozess des zeitpionierhaften Lebensstils stattfindende Ausdifferenzierung der subjektiven Zeit verschiebt die Problemfolie der Zeitbezüge im Lebensarrangement. Nun richtet sich der Blick auf die Trennlinie fremdkontrollierter und selbstkontrollierter Zeitstrukturen, wobei eine zunehmend grössere Diskrepanz wahrgenommen wird.

Mit seinen möglichkeitsorientierten, flexiblen und disponiblen Zeitstrukturen reagiert der zeitpionierhafte Lebensstil auf die zunehmende Dynamik des gesellschaftlichen Wandels, indem er auf Diskontinuitäten offensiver zugreifen kann. Er ist dafür prädestiniert, Umbrüche sozialer Zeitverhältnisse aufzunehmen und in Form eines Neuarrangements der Zeitbezüge für sich produktiv zu bearbeiten. Das Beispiel der Zeitpioniere zeigt, dass die Gesellschaftsmitglieder nicht hilflos einer Überdetermination von Zeitanträumen und einer zeitstrukturellen Verdichtung durch das industrielle Zeitregime ausgesetzt sind, wie gemeinhin angenommen wird. Die Zeitpioniere erweisen sich als fähig, mit unterschiedlichen Zeitanforderungen multipler Teilzeit-Welten umzugehen und für sich so zu bearbeiten, dass das Problem der Vereinbarkeit von auferlegten Zeiterfordernissen und subjektiven Zeitanträumen zufriedenstellender gelöst werden kann.

LITERATURVERZEICHNIS

- BARDMANN Theodor M. (1986), *Die missverstandene Freizeit. Freizeit als soziales Zeitarangement in der modernen Organisationsgesellschaft*, Enke, Stuttgart.
- BECK Ulrich (1983), "Jenseits von Stand und Klasse? Soziale Ungleichheiten, gesellschaftliche Individualisierungsprozesse und die Entstehung neuer sozialer Formationen und Identitäten" in KRECKEL Reinhard (Hrsg.), *Soziale Ungleichheiten, Soziale Welt*, Sonderband 2, Schwartz, Göttingen, 35-74.

- BERGER Peter A. (1986), Entstrukturierte Klassengesellschaft ?, Westdeutscher Verlag, Opladen.
- BOSCH Gerhard (1986), "Hat das Normalarbeitszeitverhältnis eine Zukunft?", WSI-Mitteilungen, 39, Heft 3, 163-176.
- BROSE Hanns-Georg (1984), "Arbeit auf Zeit - Biographie auf Zeit ?" in KOHLI Martin & ROBERT Günther (Hrsg.), Biographie und gesellschaftliche Wirklichkeit, Metzler, Stuttgart, 192-216.
- BROSE Hanns-Georg (1985), "Die Modernisierung der Zeit und die Zeit nach der Moderne" in LUTZ Burkart (Hrsg.), Soziologie und gesellschaftliche Entwicklung, Verhandlungen des 22. Deutschen Soziologentages in Dortmund 1984, Campus, Frankfurt am Main, New York, 537-542.
- BROSE Hanns-Georg (1986), "Lebenszeit und biographische Zeitperspektiven im Kontext sozialer Zeitstrukturen" in FÜRSTENBERG Friedrich & MÖRTH Ingo (Hrsg.), Zeit als Strukturelement von Lebenswelt und Gesellschaft, Universitätsverlag R. Trautner, Linz, 175-207.
- DEUTSCHMANN Christoph (1983), "Systemzeit und soziale Zeit", Leviathan, 11, 494-514.
- FISCHER Wolfram (1986), "Soziale Konstitution von Zeit in biographischen Texten und Kontexten" in HEINEMANN Gottfried (Hrsg.), Zeitbegriffe, Alber, München, Freiburg, 355-377.
- FUCHS Werner (1983), "Jugendliche Statuspassage oder individualisierte Jugendbiographie ?", Soziale Welt, 34, 341-371.
- GIESEN Bernhard & HAVERKAMP Hans (1987) (Hrsg.), Soziologie der sozialen Ungleichheit, Westdeutscher Verlag, Opladen.
- HEINEMANN Klaus (1987), "Soziologie des Geldes" in ders. (Hrsg.), Soziologie wirtschaftlichen Handelns, Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, Sonderheft 28, Westdeutscher Verlag, Opladen, 322-338.
- HINRICHES Karl (1988), Motive und Interessen im Arbeitszeitkonflikt. Eine Analyse der Entwicklung des Normalarbeitszeitstandards, Campus, Frankfurt am Main, New York.
- HITZLER Ronald (1985), "Wir Teilzeit-Menschen", Die Mitarbeit, Zeitschrift für Gesellschafts- und Kulturpolitik, 344-356.
- HITZLER Ronald (1988), Sinnwelten, Westdeutscher Verlag, Opladen.
- HITZLER Ronald & HONER Anne (1984), "Lebenswelt - Milieu - Situation. Terminologische Vorschläge zur theoretischen Verständigung", Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie, 36, 56-74.
- HÖRNING Karl H., BARDMANN Theodor, GERHARD Anette & MICHAILOW Matthias (1986), Zwischenbericht des Forschungsprojektes "Lebensstil und Zeiterfahrung", Aachen.
- HÖRNING Karl H., GERHARD Anette & MICHAILOW Matthias (1989), Der Lebensstil der Zeitpioniere. Flexibilisierung der Arbeitszeit und neue Formen der Lebensführung, Aachen.
- HÖRNING Karl H. & MICHAILOW Matthias (1990), "Lebensstil als Vergesellschaftungsform. Zum Wandel von Sozialsstruktur und sozialer Integration" in BERGER Peter & HRADIL Stefan (Hrsg.), Lebenslagen, Lebensläufe, Lebensstile, Soziale Welt, Sonderband 7, Schwartz, Göttingen.
- HRADIL Stefan (1985) (Hrsg.), Sozialstruktur in Umbruch, Leske & Budrich, Opladen.
- HRADIL Stefan (1987), Sozialstrukturanalyse in einer fortgeschrittenen Gesellschaft, Leske & Budrich, Opladen.

- KOSELLECK Reinhart (1979), *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Suhrkamp, Frankfurt am Main.
- LAERMANN Klaus (1975), "Alltags-Zeit. Bemerkung über die unauffälligste Form sozialen Zwangs", Kursbuch, 41, 87-105.
- LANDENBERGER Margarete (1985), "Arbeitszeiten. Das Missverhältnis zwischen Wunsch und Wirklichkeit" in SCHMID Thomas (Hg.), *Das Ende der starren Zeit. Vorschläge zur flexiblen Arbeitszeit*, Wagenbach, Berlin, 51-71.
- LINDER Staffan Burenstam (1970), *The Harried Leisure Class*, Columbia University Press, New York, London.
- LUHMANN Niklas (1971), "Die Knappheit der Zeit und die Vordringlichkeit des Befristeten" in ders., *Politische Planung. Aufsätze zur Soziologie von Politik und Verwaltung*, Westdeutscher Verlag, Opladen, 143-164.
- LUHMANN Niklas (1975), "Weltzeit und Systemgeschichte" in ders., *Soziologische Aufklärung*, Bd. 2, Westdeutscher Verlag, Opladen, 103-113.
- LUCKMANN Thomas (1986), "Zeit und Identität: innere, soziale und historische Zeit", in FÜRSTENBERG Friedrich & MÖRTH Ingo (Hg.), *Zeit als Strukturelement von Lebenswelt und Gesellschaft*, Universitätsverlag R. TrautnerLinz, 135-174.
- MOOSER Josef (1983), "Auflösung proletarischer Milieus. Klassenbildung und Individualisierung in der Arbeiterschaft vom Kaiserreich bis in die Bundesrepublik Deutschland", *Soziale Welt*, 34, 270-306.
- MÜLLER-WICHMANN Christiane (1984), *Zeitnot*, Weinheim, Beltz, Basel.
- MÜLLER-WICHMANN Christiane (1987), *Von wegen Freizeit*, Union, Frankfurt am Main.
- OFFE Claus (1984), *Arbeitsgesellschaft. Strukturprobleme und Zukunftsperspektiven*, Campus, Frankfurt am Main, New York.
- OLK Thomas, HOHN H.-Willy, HINRICHES Karl & HEINZE Rolf G. (1979), "Lohnarbeit und Arbeitszeit, Arbeitsmarktpolitik zwischen Requalifizierung der Zeit und kapitalistischem Zeitregime", *Leviathan*, 7, 151-173, 376-407.
- RAMMSTEDT Otthein (1975), "Alltagsbewusstsein von Zeit", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 27, 47-63.
- RINDERSPACHER Jürgen P. (1985), *Gesellschaft ohne Zeit*, Campus, Frankfurt am Main, New York.
- RINDERSPACHER Jürgen P. (1987a), *Am Ende der Woche. Die soziale und kulturelle Bedeutung des Wochenendes*, Union, Bonn.
- RINDERSPACHER Jürgen P. (1987b), "Die ruhelose Gesellschaft", *Das Argument*, 29, 498-504.
- SCHÜTZ Alfred (1971), *Gesammelte Aufsätze*, Bd. 1, Nijhoff, Den Haag.
- SIMMEL Georg (1989), *Philosophie des Geldes*, Suhrkamp, Frankfurt am Main.
- TERIET Bernhard (1978), "Zeitökonomie, Zeitsouveränität und Zeitmanagement", *Zeitschrift für Arbeitswissenschaft*, 32, 112-118.
- WENDORFF Rudolf (1980), *Zeit und Kultur. Zur Geschichte des Zeitbewusstseins in Europa*, Westdeutscher Verlag, Opladen.
- WIESENTHAL Helmut (1985), "Themenraub und falsche Allgemeinheiten", in SCHMID Thomas (Hrg.), *Ende der starren Zeit. Vorschläge zur flexiblen Arbeitszeit*, Wagenbach, Berlin, 9-24.
- WIESENTHAL Helmut (1987), *Strategie und Illusion. Rationalitätsgrenzen kollektiver Akteure am Beispiel der Arbeitszeitpolitik 1980-1985*, Campus, Frankfurt am Main, New York.

LE TEMPS FRAGMENTÉ : DIVERSITÉ DES VÉCUS TEMPORELS

Catherine Tavier
Groupe de Recherche E.90, Université de Genève
CH - 1211 Genève 4

Mouvement, changement, émergence de nouvelles attitudes et de nouveaux rapports au temps, diversité en tout cas. Diversité que nous avons eu l'occasion de rencontrer lors d'une étude exploratoire sur les comportements étudiantins menée en 1986 à l'Université de Genève.

Cette étude, précisons-le, partait de préoccupations et de questions touchant aux trajectoires des étudiants vers l'université, à leurs modes d'adaptation ou d'inadaptation au monde universitaire et leurs projets d'avenir. Dans ce cadre, nous avons mis en évidence des attitudes et des degrés d'engagement différents dans les études qui impliquent des rapports au temps diversifiés.

1. Différents rapports au temps

1.1. Population étudiante

Il est évident que les étudiants ne forment pas un groupe homogène dans le mode d'utilisation du temps même si parfois les clichés le supposent en découplant leur temps entre les mois de cours, les périodes d'exams et les vacances. Evidemment, l'emploi du temps va au-delà de ce simple découpage. Les étudiants ont des activités multiples et diverses.

L'organisation du temps des études varie selon l'ordre d'importance donné aux différentes activités auxquelles l'étudiant veut se consacrer et des objectifs qui accompagnent les études : carrière, réussite sociale, acquisition de statut, ou épanouissement individuel. D'un côté, il y a une consommation de temps "utilitariste", de l'autre une sauvegarde de temps pour soi. Ces réactions vont avec la volonté de se distancer d'un temps industriel qui a enlevé de son sens au temps en valorisant plutôt son aspect quantitatif que qualitatif.

En effet, la société industrielle, fruit de la modernité occidentale, en changement elle aussi, a eu tendance à mettre l'accent sur le temps du travail, celui de la rationalité instrumentale, de l'efficacité, du rendement et de la production économique. Le temps réglementé, chronométré y est traité comme une ressource précieuse. Des livres révélant La Méthode pour gérer

son temps sont publiés. Par exemple, dans l'Art du temps, Jean-Louis Servan-Schreiber (1983) indique comment organiser et gérer son temps pour ne pas être dépassé et avoir du plaisir à vivre. Dans cette perspective, il recommande de ne pas gérer son temps mais de le "ciseler" et qu'il est mieux de déléguer son chéquier que son agenda à quelqu'un d'autre.

C'est autour du temps-travail que se déploient et s'organisent les autres activités. Le temps de la vie quotidienne est ainsi fragmenté et l'organisation du temps individuel tend elle aussi à être rationnelle, efficace. "Ne pas perdre de temps". L'individu est amené à programmer sa vie, ses activités et par conséquent ses études au rythme des institutions, des groupes et des communautés. Faire ses études au rythme prévu par les règlements, dans les délais imposés, c'est le choix de beaucoup d'étudiants. Mais, d'autres ont choisi de vivre le temps à leur rythme quitte à sortir des chenaux habituels. Vivre à son rythme, c'est le moyen de donner un peu plus d'importance à un temps "humaniste", un temps plus proche de soi, un temps qualitatif. Ce dernier a été un peu mis de côté au profit d'un temps "économique" obéissant à des critères de rationalité instrumentale débouchant sur des raisonnements de type utilitariste. Ces principes ont leur importance pour diriger des activités économiques mais ne sont pas toujours adéquats pour présider la sphère des activités humaines qu'ils ont un peu envahie.

Dans un précédent article, Jacques Coenen-Huther (à paraître, 1989), se fondant sur les mêmes données empiriques a déjà souligné le fait que ce n'était pas toujours des raisonnements de type utilitariste se fondant sur une rationalité instrumentale qui orientaient les choix d'étude et les projets d'avenir. Tous les étudiants n'organisent pas leur temps, leurs différentes activités et leur avenir en fonction de calculs en termes de coûts-bénéfices et de rentabilité immédiate ou différée.

1.2. Autres milieux

Ces attitudes ne sont pas propres aux étudiants. Elles s'inscrivent dans un mouvement plus global de rejet d'un temps individuel trop lié à celui de la production et de la productivité d'une société moderne. Il y a une remise en question d'un mode de vie univoque centré sur le travail et la carrière professionnelle. On assiste à la réappropriation d'un temps pour soi, un temps à sa mesure qui permette de tenir compte de ses activités non-professionnelles (famille, loisirs, formation). La revendication, des femmes comme des hommes, de possibilités d'emplois à mi-temps qui n'entraînent pas la sanction d'un travail inintéressant ou le désir d'organiser les horaires de manière plus libre, en sont des exemples.

Mais revenons à notre propos et voyons comment de nouveaux cadres temporels transparaissent dans le vécu des étudiants et des étudiantes, dans leur trajectoire, dans l'organisation du temps des études en concurrence avec d'autres secteurs de vie et leurs projets d'avenir.

2. Différents vécus temporels

Les manières d'envisager le cursus des études et l'entrée dans la vie professionnelle laissent entrevoir au moins deux attitudes bien marquées vis-à-vis du temps.

Les uns envisagent des *trajectoires continues* dans lesquelles les étapes se succèdent sans discontinuité - maturité, licence doctorat ou activités professionnelles - trajectoires de type habituel, conventionnel. Ces rapports au temps amènent à un parcours de vie linéaire au sens où l'entend Fred Best (1980). Le temps se partage entre des périodes bien distinctes. La jeunesse pour l'éducation, l'âge mûr pour le travail et la vieillesse pour la retraite.

Pour d'autres, les trajectoires comprennent des *temps de rupture* et des temps morts qui font fi au passage direct et sans retour entre études et vie professionnelle. Elles intègrent des allées et venues entre le temps consacré à la formation, aux études et celui consacré aux activités professionnelles. Cette attitude reflète le besoin de liberté dans l'organisation de son temps. Elle montre qu'il y a des pratiques de modèles de vie plus flexibles ou du moins le désir de changer.

2.1. Trajectoires continues

La grande partie des étudiants que nous avons rencontrés alors qu'ils commençaient leurs études, ont des trajectoires continues. Après l'acquisition de la maturité, ils ont directement passé aux études universitaires et envisagent ensuite de se consacrer à la vie professionnelle. Pour certains, organiser linéairement le temps va de soi. C'est une voie toute tracée qu'ils suivent sans trop se poser de questions comme cette étudiante parlant de son passage à l'Université : "C'était dans l'ordre des choses. Je ne me suis pas arrêtée entre le Collège et l'Université. C'était comme ça. Ca devait continuer comme ça sans que je décide foncièrement si c'était vraiment ça que je voulais faire ou si j'allais y réfléchir".

Parfois, le choix d'un parcours linéaire se fait après des hésitations. Devant l'alternative d'un temps de rupture, le temps linéaire apparaît plus sage, du moins sans risque : "En fait, je voulais m'arrêter une année. Comme je commençais la médecine et qu'il y avait pas mal de boulot, j'avais un peu peur de perdre le rythme, de ne pas arriver à travailler correctement après une pause. Alors j'ai passé directement à l'Université".

Dans cette perspective d'approche linéaire du temps, les étudiants s'investissent avant tout dans les études et donnent la priorité au temps de formation afin d'obtenir la licence assez rapidement et de passer à la phase suivante, soit débuter leur carrière. Les projets d'avenir, qu'ils s'agissent d'études post-licence ou d'activités professionnelles, sont une fin en soi et donnent

sens aux études. Ils structurent le temps à venir et nourrissent le temps présent.

2.2. Parcours cyclique

Les trajectoires cycliques que nous avons rencontrées dans notre population d'étudiants offrent principalement deux cas de figure. Il s'agit soit d'une *rupture dans le cursus formatif* c'est-à-dire un temps sabbatique entre le Collège et l'Université ou une pause durant les études universitaires soit d'une *rupture dans le parcours professionnel*, un retour aux études après une première formation et quelques années de pratique professionnelle.

2.2.1. Rupture dans le cursus formatif

Parmi les jeunes bacheliers, il y a le désir, le besoin ou l'acceptation d'une mode qui invite à faire une coupure entre les études au Collège et l'Université. Ce temps de pause est l'occasion de voyager, d'exercer des petits boulots, de découvrir le monde professionnel, de faire le point ou de repousser le moment de faire des choix : "J'avais dix-huit ans. Je me sentais un peu jeune pour commencer les études. Je ne savais pas du tout ce que je voulais faire. J'ai travaillé à mi-temps, j'ai pris des vacances. Je gagnais un peu d'argent mais ce n'était pas terrible. Et je ne savais pas du tout ce que je voulais faire".

Ces temps de rupture laissent entrevoir deux interprétations possibles de l'appréhension du temps.

En premier lieu, ce temps de rupture - consommation de temps non académique - peut correspondre à un report dans le temps d'un bénéfice apporté par des études. Il apporte aux yeux des étudiants d'autres avantages. Il permet d'accéder à des savoirs qui tout en n'étant pas sanctionnés par des diplômes monnayables sur le marché du travail préparent aussi au futur. Il donne à l'étudiant l'occasion d'acquérir des compétences qui ne figurent pas dans les programmes d'études universitaires. Parmi ces disciplines, les étudiants ont cité la débrouillardise, le savoir-faire, la connaissance de soi, le développement de sa personnalité. C'est par exemple l'occasion d'arriver à une meilleure détermination dans l'orientation de ses choix d'études : "C'était la première fois que je voyageais toute seule. J'avais fait pas mal de voyages mais toujours avec des copains. Et ce n'est pas pareil. On se retrouve seule dans de mauvaises situations et on réalise plein de trucs sur soi-même. Quand je suis rentrée de mes voyages, je venais d'avoir vingt ans. J'ai senti que je venais de passer une étape. J'étais majeure !".

C'est aussi le moment, par exemple, de prendre quelque indépendance vis-à-vis du milieu familial, qu'elle soit d'ordre financier ou décisionnel, et de passer d'un temps vécu comme contrainte à un temps plus libre : "Je voulais gagner ma vie. Je voulais être libre. Mes parents me donnaient de l'argent et

en échange, je devais leur donner des bonnes notes ou au moins de mes nouvelles. Ca me pesait terriblement".

Cette coupure est comparable à une étape d'un itinéraire initiatique, considérée comme nécessaire à sa formation globale, à son devenir d'homme ou de femme, non seulement sur le plan humain et psychologique mais social. C'est un temps privilégié, suspendu entre la fin de l'adolescence et l'âge adulte, un temps d'expériences pour les étudiants. Il permet par exemple, de prendre conscience des contrastes entre cultures, entre classes sociales et de réaliser la place qu'ils occupent et le rôle qu'ils ont dans la société : "J'ai travaillé dans une usine de métallurgie. C'était pénible mais ça m'a apporté beaucoup. Je me suis rendu compte ce qu'était le monde du travail après le Collège" ; "Comme vendeur, j'ai appris à dire : 'Bonjour ! Merci'. J'ai appris à ne jamais m'énerver. Ca m'a terriblement socialisé. Les deux années pendant lesquelles j'ai travaillé m'ont bien fait comprendre que si je veux m'en sortir socialement, je dois faire des études".

En second lieu, ce temps de rupture peut illustrer un refus implicite d'attendre le bénéfice d'un temps investi dans les études ; le refus d'une gratification différée, de l'effort dans l'instant pour laisser la place à une jouissance immédiate. Ce serait en fait un grand ras-le-bol d'apprendre et un besoin de respirer après les efforts fournis dans les études secondaires ; ne plus faire de sacrifices et avoir ce que l'on désire tout de suite. Ce serait en fait avoir si bien intégré un modèle de société de consommation que l'on veut certes consommer mais sans que ce soit la "juste récompense bien méritée d'un dur labeur" autrement dit sans l'éthique du travail.

2.2.2. Rupture dans le parcours professionnel

Pour une minorité d'étudiants, c'est le temps de la vie professionnelle qui est rompu. Les études universitaires ne succèdent pas aux études secondaires supérieures mais correspondent à :

- un *ressourcement*, le désir ou la nécessité d'acquérir des connaissances de niveau universitaire pour mieux assumer ses fonctions professionnelles ou accéder à un poste plus élevé.
- une *deuxième chance*, l'occasion de reprendre des études universitaires après un parcours d'étude ou professionnel s'en étant écarté.

"J'ai arrêté le Collège à seize ans. J'ai voyagé. J'ai fait des petits travaux et je me suis fixé à Genève. J'en ai eu marre. Alors, j'ai décidé de reprendre les études et j'ai fait mon bac en candidat libre chez moi".

Des ruptures dans le cursus professionnel apparaissent aussi dans les projets d'avenir dont les étudiants nous ont parlés. Nous retrouvons le désir de casser le temps linéaire. Une partie des étudiants envisagent d'éventuelles allées et venues entre le temps de formation et la vie professionnelle. L'avenir

n'est pas envisagée comme une porte qui se referme sur les études mais comme une ouverture sur le monde professionnel sans exclure un retour à la formation pour compléter son bagage ou se réorienter : "Je ne trouve pas qu'il y ait une seule période pour les études, qu'une fois que l'on a commencé à travailler l'on ne doive plus étudier".

On rencontre aussi la volonté de ne pas planifier son temps, de ne pas se décider pour une voie professionnelle. Les étudiants cherchent à se laisser le plus de portes ouvertes. Certains ont l'intention de prendre une période sabatique après les études, de consacrer du temps aux voyages et aux petits boulots et ensuite seulement de penser à leur vie professionnelle. Cette réaction correspond, dans certains cas, à la difficulté de se situer dans l'avenir et de penser le temps futur. Alors, puisque l'avenir est une source d'incertitude, on consomme du présent : "J'ai de la peine à me représenter en train de faire un métier. Un moment, je me disais qu'après l'université, je voyagerais en faisant de petits boulots. Ce n'est pas une façon d'échapper à quoi que ce soit. On n'échappe à rien en voyageant mais c'est vraiment un moment où en tout cas, on ne s'embête pas. Ca occupe assez bien".

3. Etudes et temps concurrents

Une grande partie des étudiants considèrent le temps des études comme le temps-pivot autour duquel s'organisent les autres activités. Ces étudiants se plient sans effort aux programmes et horaires universitaires. D'autres désirent réduire l'importance que le temps des études a pris sur les autres temps et organisent leur temps d'étude et leurs autres activités de manière plus flexible. Ils ne veulent pas tout sacrifier aux études ce qui ne signifie pas qu'ils négligent leurs études ou qu'ils ne les prennent pas au sérieux. Pour ces derniers, les études n'occupent pas la place centrale dans l'organisation de leur temps, ils n'en font pas le temps-pivot de leur vie. D'autres temps sont réservés pour d'autres formes d'apprentissage, des activités professionnelles, artistiques, sportives ou de détente.

Ce temps des activités extra-universitaires est souvent jugé nécessaire par les étudiants pour réussir dans leurs études. S'investir ailleurs que dans les livres, permet de mieux affronter les heures d'études : "Je fais énormément de choses à côté de l'Université. Je n'ai vraiment pas le temps de m'ennuyer. Il y a des gens qui ne font que travailler pour l'Uni. Moi, j'ai besoin de faire du sport à côté".

Les temps concurrents sont soit orientés vers l'extérieur, centrés sur la formation, la vie professionnelle, ou la carrière, soit orientés vers l'intérieur, épanouissement individuel, tant intellectuel que physique ou moral. Les activités annexes comprennent tous les loisirs mais aussi des activités entreprises au-delà du simple déroulement. Certains ont entrepris parallèlement une carrière artistique ou une vie professionnelle. Ces activités demandent en fait

un double investissement et font appel à d'autres qualités que celles habituellement exigées par l'Université. Les étudiants ont mentionné la force physique, la créativité et la sensibilité, le savoir-faire, la diplomatie, la facilité des contacts humains... : "Dimension artistique, imagination. J'ai vraiment besoin de créer. En Médecine, on ne crée rien. Il y a deux cents personnes qui font la même chose. On subit tout. J'aime bien faire quelque chose à moi. Ca m'enrichit et ça me donne un équilibre".

Les étudiants organisent leur temps et le répartissent entre leurs activités selon des critères d'importance différents. Ne pas donner la priorité aux études et vouloir conserver ses activités extra-universitaires peut amener à un allongement de la durée des études. Devant cette éventualité, les réactions des étudiants que nous avons rencontrés sont partagées. En réponse à une question présentant un choix entre des études effectuées rapidement en sacrifiant éventuellement d'autres activités, et des études effectuées à son rythme, en prenant le risque d'en allonger la durée mais de pouvoir se consacrer à d'autres activités, les étudiants se répartissent ainsi :

- orientation vers des études courtes : 57 %
- orientation vers des études éventuellement plus longues : 43 %.

Organiser les études à son rythme, quitte à envisager un rallongement de la durée des études, c'est aussi parfois devoir jouer avec les règlements. C'est voir son temps affronter celui dicté par l'institution. En effet, il y a une durée maximale des études à ne pas dépasser, le rythme des travaux pratiques à rendre et des examens à réussir. Une poignée d'étudiants essaient de se défaire de ce carcan et de ces contraintes institutionnelles en utilisant les failles du système pour y glisser leur propre temporalité. Ce qui les amène à vivre le temps à contre-courant, à se marginaliser et à apparaître parfois, aux yeux de l'institution comme des étudiants à problèmes.

4. Réappropriation du temps

Ces étudiants qui cassent le temps linéaire ou qui ont déplacé le temps-pivot à l'extérieur des études essaient à leur façon de récupérer leur propre temporalité. Prendre des congés sabbatiques ou organiser son temps en fonction de ses autres activités peut apparaître aux yeux de certains comme une perte de temps, qui retarde l'accès à la vie professionnelle, à la carrière.

En fait, cette approche différente du temps correspond au désir de consommer du temps "pour soi", un temps "à soi". Tout en s'inscrivant dans la logique d'une société de loisirs, ces réactions vont au-delà car elles révèlent aussi le souci d'échapper à certains aspects superficiels de cette même société. Les étudiants ont très souvent insisté sur la recherche d'un épanouissement individuel, la quête d'une meilleure connaissance de soi : "Notre génération a une vision plus réaliste, plus désabusée aussi. On ne croit plus aux

grands mouvements de masse. On ne croit plus à ces espèces d'élans qui sont retombés sans amener de changements. On vit dans une société plus individualiste. On pense davantage à faire son propre cheminement, un certain travail intérieur sur soi".

Ces étudiants prennent des distances vis-à-vis d'un temps collectif qui ne leur ressemble pas ou qui ne convient pas à leurs besoins personnels. ReconSIDérant le temps, ils le vivent avec leur propre logique, une logique interne qui contraste avec la rationalité d'un temps collectif.

5. Conclusion

Que dire de ces rapports au temps ? Nous avons constaté qu'il y a le désir de vivre un temps individuel plus flexible même si c'est en désynchronisation avec l'institution et la réappropriation d'un temps pour soi qui conduit une partie des étudiants à avoir des trajectoires de vie qui s'éloignent d'un temps linéaire. Cette réappropriation d'un temps à soi apparaît avec le souci d'un épanouissement individuel. Que dire de ces comportements ? Est-ce le reflet d'un nouvel individualisme, d'une culture narcissique ou au contraire l'expression d'un retour à un approfondissement de soi, un retour vers une conscience de soi. Est-ce un repli sur soi-même en ne vivant plus que du temps à soi ou est-ce au contraire un moyen de se redonner du sens. Renaître par ses propres moyens pour retrouver toute sa dimension sociale ? Je laisse la question ouverte en ajoutant une dernière remarque. Ces attitudes s'inscrivent dans un mouvement plus général de changement, un changement qui va vers une société plus "humaniste" redonnant une place à l'Homme.

BIBLIOGRAPHIE

- BALANDIER Georges (1985), *Le détour*, Fayard, Paris.
- COENEN-HUTHER Jacques (à paraître, 1989), "Apport et limites des modèles économiques en sociologie : l'exemple des comportements étudiantins".
- HALBWACHS Maurice (1950), *La mémoire collective*, PUF, Paris.
- HALL Edward T. (1983), *La Danse de la vie*, Seuil, Paris.
- LEVY-GARBOUA Louis (1976), "Les demandes de l'étudiant ou les contradictions de l'université de masse", *Revue française de Sociologie*, XVII, 53-80.
- MERCURE Daniel (1983), "Typologie des représentations de l'avenir", *Society and Leisure/Loisirs et Société*, Vol. 6, No 2, 375-403.
- MERCURE Daniel (1979), "L'étude des temporalités sociales", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. LXVII, 263-276.
- MONGARDINI Carlo (1987), "The problem of Time in Contemporary Society", *The Polish Sociological Bulletin*, No 2, 43-52.
- PRONOVOOST Gilles (1986), "Introduction : le temps dans une perspective sociologique et historique", *Revue Internationale des Sciences Sociales*, No 107, 5-19.

REZSOHAZY Rudolf (1986), "Les mutations sociales récentes et les changements de la conception du temps", Revue Internationale des Sciences Sociales, Temps et Société, No 107, 37-52.

SERVAN-SCHREIBER Jean-Louis (1983), L'art du temps, Fayard, Paris.

ENTRE LE TRAVAIL ET LA VIE

Diane Lamoureux

Département de science politique, Université Laval
Cité Universitaire, Québec - Canada G1K 7P4

"Madame X, mère de six enfants, se reposait en ravaudant des bas"
La Bonne Parole, vol XXV, no. 1, janvier 1937

Les superwomen sont fatiguées et il est de plus en plus évident que la conciliation entre travail domestique et travail rémunéré ne va pas de soi. Reste à savoir qui fera les frais de cette difficulté. Jusqu'à présent, l'enquête que nous avons menée nous amènerait à conclure que ce sont les femmes qui en ont fait les frais. Course contre la montre ou course après sa vie, le marathon est épisant et sa longueur imprévisible. Lorsqu'on fait la sommation des dépressions nerveuses, de l'épuisement professionnel, des consultations psychologiques diverses et des sentiments d'inadéquation, on ne peut qu'en déduire que les femmes avec lesquelles nous nous sommes entretenues se sentent coincées et arrivent difficilement à se dépêtrer dans la multitude des contraintes temporelles qui leur sont imposées. Cependant, les entretiens nous font également percevoir chez celles-ci un sentiment d'urgence par rapport à des changements sociaux et une volonté, à travers tout cela, de redéfinir le travail et de prendre le temps de vivre.

Je ne pourrai, bien évidemment, dans le cadre de cet article, rendre compte de l'ensemble des résultats de l'enquête. Mon projet est plus modeste. D'abord, il s'agit d'expliquer en quoi consiste cette enquête pour ensuite analyser deux éléments qui donnent à réfléchir : les notions de travail et de temps pour soi.

1. La nature de l'enquête

L'enquête que j'ai menée¹ portait sur les stratégies temporelles des femmes combinant travail domestique et travail rémunéré. Elle s'est déroulée en trois temps mais les résultats dont je vais faire mention ici sont tirés du troisième volet, portant sur 100 femmes âgées de 25 à 45 ans et ayant au moins un enfant. Les répondantes se répartissent à part égale entre Montréal et Québec et entre monoparentales et biparentales. Elles font partie des catégories socio-professionnelles suivantes : enseignantes du supérieur, professionnelles, infirmières, cadres et secrétaires. L'échantillon a été constitué

¹ Avec l'aide des assistantes Caroline Désy, Elaine Lacasse, Chantal Maillé et Chantal Nadeau et grâce à des fonds du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

selon une méthode de type non-probabiliste par quotas étant donné le faible nombre (5) de femmes dans chacune des catégories. Il est évidemment très difficile de généraliser à partir d'un tel échantillon, aussi serais-je plutôt enclue à le considérer comme un révélateur de tendances sociales.

Puisqu'il s'agit d'une étude sur le temps, qui avait d'ailleurs pour effet "pervers" immédiat de rendre ces femmes beaucoup plus sensibles à leur rapport au temps, il était très difficile de procéder par récits de vie, même si c'eût été la méthode la plus désirable, puisque ceux-ci s'avèrent fort onéreux en termes temporels. Aussi avons-nous limité les entretiens à deux ou trois heures et les avons-nous structurés autour d'un questionnaire ouvert, inspiré de la méthode des récits de vie, complété par un questionnaire fermé donnant quelques caractéristiques sur le statut de vie, le logement et les revenus.

Ce choix présente évidemment des avantages et des inconvénients. Le plus grand avantage est la possibilité d'agrégation des données. Comme les mêmes questions reviennent d'un entretien à l'autre, les réponses sont comparables même si leur variété est importante et elles peuvent donner lieu à des mises en rapport entre villes, catégories socio-professionnelles, statut de vie, etc. Par ailleurs le sujet est, a priori, relativement cerné. Ce qui n'est pas sans présenter certains inconvénients : les présupposées de la chercheure apparaissent plus clairement et, au lieu de laisser émerger librement la subjectivité des femmes entrevues, on la canalise à l'intérieur de nos intérêts et préoccupations.

La plupart des entretiens ont été réalisés au domicile des répondantes. En fait, notre objectif était de tous les réaliser au domicile, ce qui permet d'obtenir des notations beaucoup plus précises sur l'espace-temps domestique et de vérifier pratiquement certaines notions comme le cumul et la disponibilité. Certaines ont carrément refusé l'entretien au domicile, principalement celles qui situent spatialement leur travail rémunéré en dehors du domicile familial. Ainsi, les cadres et les secrétaires avaient beaucoup plus de réticences à nous laisser pénétrer dans des lieux qu'elles associent à l'intime que les professionnelles ou les enseignantes pour lesquelles le domicile constitue souvent un des lieux de leur travail rémunéré. Les infirmières représentent à cet égard un cas particulier : leur travail rémunéré s'effectue en dehors du domicile mais, du fait de leur horaire, elles peuvent assez facilement s'y aménager des espaces-temps de solitude.

Inutile de préciser à quel point les entretiens à domicile nous ont permis de vérifier et le cumul et la disponibilité. Rares ont été les cas où les femmes avec lesquelles nous menions notre enquête ne faisaient que participer à l'entretien : lessive, garde des enfants qui dorment ou qui jouent à l'extérieur ou dans une autre pièce, ou même tout à côté, sans parler de la sonnerie téléphonique qui, dans tous les cas est venue scander le temps des entretiens beaucoup plus sûrement que l'enregistreuse, bref, le cumul était de règle. Fait significatif, tous les entretiens ont été ponctués d'interruptions, qu'ils se déroulent au domicile, ou au bureau, et plusieurs ont dû se dérouler en deux

étapes, certaines femmes n'arrivant pas à dégager une plage horaire de deux ou trois heures consécutives. Ainsi, la revendication d'une chambre à soi, émise par Virginia Woolf il y a plus de cinquante ans, demeure toujours d'actualité.

Le questionnaire ouvert comporte quatre parties. La première, la plus ouverte également, consiste, si l'on peut dire, en un récit de vie abrégé dans la mesure où nous demandons à la femme de nous raconter sa vie depuis l'âge de 16 ans. Ceci nous permet de voir quels sont les éléments que cette femme considère comme importants, comment elle articule les diverses dimensions de son existence, le mode de découpage du réel qu'elle opère. Dans les cas où certaines dimensions étaient absentes du récit, des questions plus précises ont été posées pour les faire émerger. La deuxième partie porte sur l'organisation matérielle du temps : elle vise à déterminer sur quelles bases se partage le temps, les modalités de repérage temporel, le rapport entre domestique et rémunéré, le partage des tâches domestiques entre les membres de la famille et les services rémunérés ; cette partie est la plus proche des traditionnelles enquêtes de budget-temps. La troisième partie vise à faire apparaître la subjectivité puisqu'elle porte sur les perceptions du temps et elle comporte également plusieurs éléments diachroniques. Enfin, la quatrième partie porte sur les désirs de temporalités en créant des situations hypothétiques et en demandant aux répondantes de se prononcer et d'opérer des choix par rapport à celles-ci.

Suite à la première série d'entretiens, que nous avons réalisée il y a quatre ans, dix thèmes ont fait l'objet d'une attention particulière dans le dépouillement et la classification des informations contenues dans les entretiens. Il me semble important de préciser qu'il ne s'agit pas de thèmes établis a priori mais découlant de la lecture d'une première série d'entretiens (une quinzaine) réalisés à partir de la première version du questionnaire. Ces thèmes sont les repères temporels, le degré d'organisation temporelle, le rapport à la technologie domestique, l'impact de la venue d'enfant, le rapport à l'espace, la notion de travail, les désirs de temporalité et les notions de temps libres, de solitude et de flânage.

Comme il m'est impossible de donner un aperçu des résultats concernant tous ces éléments, je voudrais me contenter d'explorer deux dimensions : comment la notion de travail est mise à l'œuvre dans le discours, d'une part, et, de l'autre, comment l'identité personnelle se construit à travers la construction de ce que j'appellerais un "temps pour soi" ?

2. Quelques variations autour de la polysémie du travail

L'édition 1979 du *Petit Robert* consacre un peu plus d'une page au terme "travail" et il s'avère intéressant de voir comment se déploie cette notion. Deux sens fondamentaux sont distingués : d'abord, "état de celui qui souffre,

qui est tourmenté ; activité pénible" en faisant mention d'une utilisation spécialisée en ce qui concerne l'accouchement ; ensuite, "ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire ou de contribuer à produire ce qui est utile", aussi dans cette définition le travail est-il opposé au repos. Cette deuxième définition est intéressante, d'autant plus qu'elle fait appel, de façon spécialisée, au lien social puisqu'on lit plus loin que, dans un sens développé au XIXe siècle, la notion de travail consiste dans l'"activité organisée à l'intérieur du groupe social et exercée de manière réglée" en précisant un premier sens qui consiste en une "activité laborieuse professionnelle et rétribuée".

Cette petite digression me semble utile pour montrer à quel point l'utilisation sociologique courante est parcellaire puisque nous avons un peu trop tendance à faire s'équivaloir travail et argent, sans parler de notre fâcheuse propension à l'analogie entre temps et travail. Et je n'ai pas l'intention de rouvrir la polémique concernant le statut de travail de l'entretien domestique ou de la procréation, même si le concept de travail tel qu'utilisé dans les recherches féministes s'apparente beaucoup plus aux deux sens premiers du terme.

Deux éléments m'ont cependant frappée à la lecture des entretiens. D'abord, le refus quasi viscéral d'être cantonnées à la sphère du domestique. Peu importe le boulot ou la satisfaction qu'on peut en tirer, seules deux répondantes, lorsqu'on posait très précisément la question du choix entre travail rémunéré et travail domestique, à égalité de revenu personnel, choisissent le travail domestique. Pour les autres, des réponses du style "je ne resterais pas à la maison, je n'aime pas le travail domestique" (entrevue No 11) sont monnaie courante. Le second élément concerne les clivages à l'intérieur de la notion de travail. Lorsque, dans une recherche comme la mienne, j'analyse l'articulation entre travail rémunéré et travail domestique, je me sers d'une opposition dichotomique entre payé et non-payé. Or ce ne sont absolument pas ces distinctions qui sont à l'oeuvre dans le discours de nos répondantes.

On assiste de fait à la superposition de deux couples d'oppositions. D'un côté, nous assistons à une séparation entre l'intérieur et l'extérieur, i.e. par rapport au lieu dans lequel s'effectue le travail. De l'autre, on peut construire également une opposition entre productif et nourricier. Ces distinctions, qui se superposent dans la plupart des entretiens s'avèrent particulièrement productrices de sens. Voyons un peu plus en détail de quoi il s'agit.

L'intérieur et l'extérieur agissent différemment selon les catégories socio-professionnelles et à l'intérieur même de ces catégories. De façon générale, on peut dire que celles pour qui le domicile est également un lieu de travail professionnel (les enseignantes et les professionnelles, plus particulièrement, et encore, pas toutes) vont avoir tendance à distinguer entre ce qu'elles font à la maison et ce qu'elles font à l'extérieur et non pas à opérer un découpage entre domestique et rémunéré. Leurs problèmes de conciliation temporelle

sont également très différents de ceux que rencontrent celles que leur activité professionnelle oblige à des déplacements hors du domicile. Leur organisation temporelle est souvent moins rigide également.

Ceci se comprend aisément. Celles dont le travail rémunéré se situe à l'extérieur du domicile, doivent dégager des plages horaires de non-disponibilité domestique. On ne doit toutefois pas en conclure que cette absence physique diminue la charge mentale. Au contraire même. A cet égard, le téléphone s'avère fort utile : il permet presque l'ubiquité. Mais la séparation spatiale du rémunéré et du domestique permet parfois de faire le vide lorsque les enfants sont présents lors du travail et que souvent le travail trouve à s'étendre à la maison, sauf pour celles qui font plutôt des travaux d'exécution comme les secrétaires et les infirmières. Ainsi, cette cadre, qui apporte régulièrement du travail à effectuer à la maison dans certaines circonstances parce que "si les enfants sont malades, je ne suis pas capable de fonctionner" (entrevue No 23).

Par ailleurs, celles qui effectuent une partie de leur travail rémunéré à domicile ont un degré de cumul important entre domestique et rémunéré : on peut attendre le plombier, s'occuper des enfants, surveiller la cuisson du repas ou faire une lessive tout en préparant un cours, lisant une revue médicale ou revisant un dossier juridique. Ce cumul est d'ailleurs assez souvent un moyen de masquer la réalité du travail domestique, particulièrement dans sa dimension d'entretien ménager, qui est généralement dévaluée.

La situation des cadres est à cet égard ambivalente. Performantes professionnellement à leur boulot, elles veulent l'être comme mères à la maison. Mais leur performance professionnelle dépend en partie de leur capacité d'étendre leurs heures de travail. Elles doivent donc souvent rapporter du boulot à la maison. Mais elles le conçoivent clairement comme une surcharge de travail² et ont beaucoup plus tendance que les professionnelles ou les enseignantes à cacher ce travail : au lieu de cumuler, elles attendent que les enfants dorment ou encore, elles se lèvent plus tôt le matin.

Enfin l'intérêt de cette opposition surgit lorsqu'on aborde la définition du travail qui nous est donnée par les secrétaires, les cadres et les infirmières. Pour celles-ci, le travail, c'est fondamentalement ce qui se fait en dehors de la maison. Ainsi, le bénévolat, l'implication communautaire et même le transport des enfants sont perçus comme un travail, recelant des impératifs de productivité alors que ce qui se déroule à l'intérieur de la maison a plutôt un sens de tâche et leur semble détaché de tout rapport social.

Une deuxième opposition productrice de sens est celle qu'on peut établir entre le productif et le nourricier. A cet égard, le discours des infirmières sur leur travail rémunéré est intéressant. C'est le groupe parmi lequel nous

² Ainsi cette femme qui nous disait "J'apporte souvent du travail à la maison... c'est par obligation", entrevue 23.

avons rencontré le plus d'insatisfaction au travail et je mettrais en rapport cette insatisfaction et la logique nourricière de la fonction infirmière alors que les projets de rationalisation administrative, tant dans les hôpitaux que dans les CLSC, vont dans le sens de l'introduction d'une logique productiviste dans la profession. Peut-être d'ailleurs n'est-ce pas un hasard si c'est dans ce groupe que l'on rencontre le plus de cas d'épuisement professionnel.

Par ailleurs, le côté réalisation, dans le double sens de la production de quelque chose de repérable qui nous est extérieur et de réalisation de soi est une dimension importante qu'on ne concède qu'au travail rémunéré. "Aussi un travail où il y a des productions de temps en temps, où il y a un produit fini. Ensuite, tu passes à autre chose" (entrevue 26). Un tel genre de réalisation est opposé au caractère répétitif du travail domestique.

Un autre élément à prendre en considération dans cette opposition productif/nourricier, c'est le rapport aux enfants. Certes toutes soulignent à quel point la venue du premier enfant a amplifié la structuration de leur temps et a littéralement constitué la sphère du domestique³. Mais il est tout aussi significatif qu'aucune ne mentionne les soins aux enfants comme constituant un travail : on attribue le statut de travail au ménage, à la lessive et aux repas qui s'accomplissaient dans des conditions différentes avant la venue du premier enfant, mais lorsqu'on parle des enfants spécifiquement l'accent est mis sur le côté relationnel. La fonction se déplace alors du productif à l'affectif. De même s'occuper de personnes, en dehors d'un contexte de rémunération, n'est pas considéré comme un travail mais comme un rapport d'échange humain sans se faire trop d'illusion sur le caractère plutôt inégal de cet échange en ce qui a trait aux enfants.

Fait assez paradoxal cependant, l'affectif apparaît très peu dans les rapports de couple. Peu importe la catégorie socio-professionnelle à laquelle elles appartiennent, lorsqu'elles parlent du conjoint, ce qui arrive tout de même rarement alors que les enfants sont omniprésents, c'est plutôt comme un co-travailleur. Les seuls cas où l'affectif intervient c'est lorsque le conjoint n'est pas cohabitant. Mais le temps de couple est alors assimilé à un temps pour soi, au même titre que les rapports d'amitié. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Bref, nous retrouvons là des éléments extrêmement intéressants pour nous aider à repenser non seulement la notion de travail mais également les rapports sociaux et l'articulation entre la sphère domestique et la sphère sociale.

³ Voir à ce sujet mon article sur "L'espace machinal" (1989).

3. Le temps pour soi

Un autre aspect intéressant à explorer, c'est la nécessité ressentie par presque toutes de se dégager un temps pour soi, afin de se sentir exister, en dehors des contraintes temporelles qui sont leur lot habituel. Ce temps pour soi prend des formes variables pour chacune et le degré de culpabilité varie également mais toutes l'estiment essentiel à leur équilibre.

Il y a, par contre, une conscience aiguë de la transgression des attentes sociales reliées à ce temps pour soi. Certaines l'assimilent même à du temps volé. Chose sûre, c'est qu'il s'agit d'interstices. Et ce temps est celui de la solitude ou des rapports affectifs non-familiaux.

Pour beaucoup d'entre elles, le rapport à soi passe par la solitude. Solitude programmée / programmable pour celles qui vivent diverses formes de garde partagée des enfants, puisqu'il y a des moments où elles peuvent se retrouver seules au domicile et qui vivent en fait deux vies parallèles, telle cette secrétaire qui fait les 5 à 7 une semaine sur deux ou cette professionnelle qui alterne entre son enfant et ses amies et amis.

Solitude provoquée et vécue comme des vacances pour cette enseignante qui se programme du boulot l'été à l'étranger pour pouvoir reprendre sa vie de célibataire ou encore cette autre enseignante qui confie régulièrement sa fille à des copains pour se réfugier dans sa maison de campagne. Ce qui est intéressant dans ces deux cas c'est de constater à quel point elles perçoivent fondamentalement sous l'angle du rapport à soi ce qui constitue souvent des périodes intensives de travail rémunéré. Mais le relâchement de la charge mentale liée au cumul du domestique et du rémunéré, suffit à leur faire considérer ces intermèdes comme des vacances. Solitude provoquée également pour cette secrétaire qui met à profit les contraintes du co-voiturage pour s'accorder une heure de solitude tous les matins de la semaine, moment qui lui sert à prendre tranquillement son petit déjeuner en lisant son journal et en faisant le vide dans sa tête.

Une autre forme répandue de temps pour soi, c'est le ralentissement. C'est un peu cet aspect des choses que nous avons appelé le flânage. Cette stratégie temporelle s'apparente grandement au freinage dans les usines. Il s'agit de prendre délibérément plus de temps pour accomplir quelque chose. Ainsi cette enseignante qui nous parle de la volupté qu'elle retire du fait de prendre quelquefois deux heures pour son petit déjeuner.

Mais flâner, c'est aussi faire autre chose que ce que l'on devrait faire. Se promener au lieu de préparer un cours, magasiner au lieu de faire le ménage, rêver plutôt que produire. Bref c'est un décrochage qui est souvent la condition nécessaire au raccrochage mais qui est vécu comme un moment de révolte. Révolte contre la productivité, l'efficacité et la performance. A la manière d'un intermède dans la course contre la montre.

Une troisième dimension du temps pour soi, c'est l'affectif. Cela se vit quelquefois à la maison, jamais au boulot et généralement à l'extérieur. Les dimensions en sont très variées. Ce peuvent être les loisirs en famille ou une relation amoureuse mais c'est en tout cas un moment identifié à du non-travail. Ce qui est intéressant c'est de constater à quel point les amies sont importantes sur ce plan. Toutes mentionnent leurs amies concernant leur temps libre et l'affectif dégagé de rapports de travail prend souvent la forme de rapports entre femmes. Les seuls cas où les hommes interviennent dans le discours à cet égard c'est lorsqu'il s'agit d'une relation amoureuse non accompagnée de cohabitation.

Les rapports d'amitié sont vécus différemment selon les catégories socio-professionnelles. Les secrétaires, les cadres et les infirmières ont plutôt tendance à les situer à proximité temporelle de leur travail rémunéré : heure du lunch, 5 à 7, soirées planifiées longtemps à l'avance. Les professionnelles et les enseignantes auraient plutôt tendance à les situer à proximité temporelle du travail domestique. D'ailleurs, chez ces deux dernières catégories, l'amical et le "familial" sont beaucoup plus imbriqués que pour les trois autres.

Mais dans tous les cas, ce qui est frappant, c'est cette revendication de temps pour soi, ce refus de se faire enfermer dans le seul monde des contraintes temporelles, cette tentative de voir le temps passer. On peut donc dire que le sens de soi s'affirme dans le rapport au temps.

BIBLIOGRAPHIE

LAMOUREUX Diane (1989), "L'espace machinal", Recherches féministes, Vol. 2, No 1, juin.

CONNAISSANCES PASSAGERES ET VIEUX AMIS

Les durées de vie des relations interpersonnelles.

Alexis Ferrand
Iresco-Lasmas (CNRS), 59, rue Pouchet - F 75849 Paris Cédex 17

Concevoir les relations interpersonnelles comme des processus, s'intéresser à leurs évolutions, n'est pas une idée neuve : en 1953, Merton et Lazarsfeld en font un exemple d'analyse des processus sociaux. A la même époque, Eisenstadt met l'accent sur le rapport entre cycle de vie et formes de sociabilité, question sur laquelle il est revenu récemment (1956, 1984). En France, les recherches sur la sociabilité urbaine, du "Paris" de l'équipe de Paul Henri Chombart de Lauwe (années cinquante et soixante), à l'ATP "Observation du Changement Social et Culturel (début de notre décennie), en passant par le "Toulouse" de Raymond Ledrut (1968-1970), ont toujours été attentives aux durées de résidence comme facteur influençant les relations interpersonnelles et la vie collective.

Cependant, c'est sans doute G.A. Allan (1979) qui, s'inspirant de Paine (1969), a proposé la première formalisation d'une approche des relations comme réalités fondamentalement évolutives. A la même époque, et plutôt dans l'univers nord américain, les analyses de réseaux sociaux se développent, se perfectionnent, et s'institutionnalisent. Elles vont puissamment réintroduire dans la sociologie un questionnement global sur les relations interpersonnelles, dépassant le réductionisme des "rôles" chers au fonctionnalisme, et élargissant les approches de psycho-sociologie (Wellman & Richardson, 1987).

Cette reconquête a établi le primat des positions et des effets de structure sur les normes et l'intériorisation. Ce faisant, les analyses de réseaux ne se sont que tardivement intéressées aux évolutions. Les durées des relations sont souvent enregistrées, mais c'est un indicateur qui ne donne pas lieu à de longs commentaires (voir par exemple Fischer, 1982 ; Wellman & Berkovitz, 1988), alors que les fréquences d'interaction, admises (Granovetter, 1973) ou controversées (Marsden, 1984), occupent le devant de la scène. Délaissant la fréquence, et la répétitivité d'une même interaction sur courte période, nous mettrons ici l'accent sur les durées, sur la "vie" des relations, sur les changements possibles.

Contre l'idée que certaines populations urbaines seraient vouées exclusivement à des relations superficielles et passagères, nous voulions plaider une hypothèse formulée en termes assez généraux : des individus peuvent avoir des relations "circonstancielles", vite nouées, facilement abandonnées et rem-

placées, ET des relations "existentielles", nouées sans doute dans des conjonctures biographiques particulières, peu reproductibles, peu nombreuses, et durables. De plus, ces deux types de relations ne seraient pas juxtaposés, mais, de quelque façon, complémentaires, en interdépendance.

1. Les durées des relations interpersonnelles.

Cette hypothèse a inspiré une enquête empirique auprès de salariés de la frange supérieure des classes moyennes urbaines¹. L'échantillon sur-représente, volontairement les militants et responsables de la vie associative, et par inadvertance les femmes (62.7%). La mobilité résidentielle et sociale de cette population rend difficile le cours tranquille des relations ; à contrario son fort engagement associatif est supposé lui permettre d'établir rapidement des liens nouveaux. Les individus enquêtés ont été invités à établir une liste des personnes qu'ils considèrent comme des "relations personnelles".

Les 93 cas retenus (âgés de 30 à 60 ans) ont cité en moyenne 18 personnes, sur lesquelles 2 furent connues très récemment (au maximum depuis deux ans), 3 sont de vieilles connaissances (connues depuis plus de 12 ans) ; 13 sont connues depuis trois à douze ans.

Le caractère quasi systématique de l'évocation de l'ancienne amie, l'ami d'enfance, de jeunesse, l'ami vrai ; une certaine charge émotive que comporte toute discussion sur ce thème, ne peuvent cacher le nombre finalement faible de relations appartenant à cette catégorie. Cependant ceci n'affaiblit pas l'hypothèse avancée. Nous concevons la complémentarité entre "vieil ami" et "relation récente" comme plus symbolique qu'arithmétique ; ce n'est pas une balance comptable. De plus, qu'il y ait ou non complémentarité effective, voulue, et symboliquement importante, la diversité des durées des relations interpersonnelles est un fait en soi, qui mérite au minimum d'être décrit.

Nous appellerons ici "constellation de relations" l'ensemble formé par les relations d'un individu. Et nous présenterons des "constellations" correspondant à des individus moyens. La taille moyenne des constellations décroît avec l'avance en âge des individus : à 54 ans on cite 4.5 relations de moins que 20 ans plus tôt. Cette décroissance du nombre des personnes connues pourrait suggérer l'image d'un arbre aux feuilles jaunissantes qui tombent une à une ; l'image d'un stock relationnel constitué à un certain âge et inexorablement conduit à s'épuiser parce que le temps "tuerait" les relations.

¹ Cette communication réutilise des données collectées, dans le cadre des conventions de recherche Plan Construction 8261395 et Développement Spatial, Cadre de vie Mobilité 82.262 (MER), avec la collaboration de B. Roudet et la participation de P. Terneaux (CESOL).

Si maintenant nous considérons pour chaque individu, non plus le nombre, mais la durée de ses relations, Monsieur De La Palisse suggérerait que : "plus on est âgé, plus nos relations ont des chances d'avoir été formées il y a longtemps". Il n'a pas tort. Mais a-t-il raison ? On constate effectivement que les individus au milieu de la trentaine ont en moyenne créé leurs relations depuis 6.5 ans, alors que ceux qui tournent autour des 55 ans ont des relations créées en moyenne depuis 10.5 ans.

La vérité de La Palisse, comme l'image précédente du "stock" relationnel, ne sont pas totalement fausses ; mais elles ne sont pas vraies non plus car elles résument de façon grossière des processus contradictoires complexes. Ceux-ci peuvent être résumés en une idée : le temps fait mourir des relations, il en fait durer, mais il en fait naître aussi ; et les relations n'ont pas toutes le même "cycle de vie". Rassemblés dans des constellations individuelles, ces cycles de vie différents génèrent un régime démographique global dont on ne perçoit d'habitude que les effets instantanés.

Tableau 1
Durée des relations selon trois classes d'âge des individus

Age	Nombre moyen de relations par individu	Nombre de relations par individu ayant					
		une durée brute			un indice de durée relative		
		> 2 ans	entre 2 12 ans	< 12 ans	> à -1	-1 et +1	< +1
A	N	B 1	B 2	B 3	R 1	R 2	R 3
35.5	19.0	3.0	13.5	2.5	3.5	12.0	3.5
44.0	17.5	1.0	13.5	3.5	2.5	12.0	3.0
54.0	14.5	1.0	8.0	5.5	2.5	12.0	2.0

Examinons les naissances. On constate à tous les âges que les individus ont des relations formées depuis seulement deux ans ; elles viennent de naître (Tableau 1, colonne B1). Trois, lorsqu'on est dans la trentaine, une lorsqu'on est plus âgé. Donc, tout au long de la vie, des relations nouvelles viennent prendre place dans la constellation. S'il existe un stock, il est régulièrement enrichi.

Les décès relationnels sont directement attestés par la décroissance globale du nombre de relations. Mais la perte en solde brut sur 20 ans (4.5 relations de moins) dissimule une hécatombe permanente : à 35 ans l'individu a 16.5 (3 + 13.5) relations établies depuis moins de 12 ans ; 20 ans plus tard,

elles devraient toutes être dans la catégorie des plus de 12 ans, mais, en solde brute, il n'en reste que 5.5. Au minimum 11 sont "mortes". Si on rappelle que, dans le même temps, des relations nouvelles sont apparues année après année, et que ces "naissances" n'ont pas réussi à maintenir le stock, on imagine l'importance de la mortalité relationnelle.

Les remarques qui précèdent sont fondées sur un type d'enquête très classique qui n'enregistre que les relations "existantes" au temps de l'interview. Elles montrent sommairement que ces coupes instantanées sont réductrices si elles n'intègrent pas une mesure minimum du temps. Pour notre propos, la distribution des anciennetés est méthodologiquement cruciale, car il est insignifiant de soutenir l'hypothèse d'une complémentarité entre "ancien" et "nouveau", "stabilité" et "changement", sans évaluer correctement la dynamique de renouvellement qui accompagne la statique de certaines relations. Il n'est pas analogue de rester en relation avec deux copains d'université connus 20 ans plus tôt lorsque les 16 autres personnes fréquentées auraient été connues en moyenne il y a 15 ans ou bien il y a 5 ans ; dans ce cas, l'individu aurait déjà renouvelé plusieurs fois ce volant de connaissances fluides.

2. D'où viennent les changements ?

Si les relations vivent et meurent, il doit exister un deus ex machina qui gouverne leurs existences. Mais sous quels traits et dans quel ciel peut-on l'imaginer ? Est-ce simplement l'individu lui-même qui, de l'enthousiasme initial à la lassitude des caprices, aurait pouvoir de vie et de mort ? Un individu peut décider tout seul d'interrompre une relation, au grand dam de son partenaire. Mais une relation n'est créée et ne dure que par accord des deux partenaires. Dès lors le cycle de vie des relations serait à comprendre en fonction des changements biographiques conjoints ou contraires des deux individus qu'elles relient, changements qui peuvent les conduire à modifier le terme de leur contrat. Appelons ceci un modèle "interpersonnel".

Cependant, si à la suite d'un aléa de l'existence, un individu est contraint d'abandonner une partie importante de ses relations, il est vraisemblable que, par un effort particulier, il tente de reconstituer sa constellation, qui, pour un temps, sera composée d'une proportion anormalement élevée de relations récentes. Il existerait, pour diverses raisons, une taille minimum supportable de la constellation. Nous avons rajouté l'hypothèse que des efforts particuliers seraient faits pour maintenir quoiqu'il advienne quelques relations anciennes. Ce serait un modèle "constellation".

Enfin, il est possible d'imaginer que des types de relations auraient en fait des modèles d'évolution (des chrono-logiques) propres qui ne seraient pas le reflet ou la surface d'inscription des événements et des permanences des biographies singulières des partenaires. Ces types seraient définis par les contextes

tes de formation des relations et/ou par leurs contenus. Ce serait un modèle "relation".

Ces modèles d'explication des durées des relations ne sont pas exclusifs les uns des autres, car chacun correspond à un plan particulier d'analyse des constellations : le modèle "interpersonnel" s'intéresse aux biographies des acteurs qui forment des dyades ; le modèle "constellation" suppose, pour un acteur, des équilibres à promouvoir dans l'ensemble de son système relationnel ; le modèle "relation" suppose qu'une régulation sociale puissante pèse sur les acteurs.

2.1. Le modèle "interpersonnel"

Il ne peut être réellement examiné car l'enquête ne fournit pas d'informations sur les personnes connues. Cependant l'effet de ruptures biographiques est fortement suggéré par l'influence de la mobilité résidentielle sur les durées des relations. Les individus les plus mobiles ont des relations en moyenne deux fois plus récentes que les sédentaires (nombre de déménagements/âge individu).

2.2. Le modèle "constellation"

Si on ne considère que l'effet du temps, il existe à l'évidence une sorte de "logique" interne des constellations. Les relations n'ont que 4 ans de plus quand on examine des individus qui ont 20 ans de plus. La dynamique démographique interne des constellations a son propre "tempo". De plus la composition des constellations présente une répartition des durées remarquablement stable.

Ceci est peu apparent si on examine les durées brutes, à cause du lent vieillissement de l'ensemble. Par contre, si pour chaque individu, c'est la durée relative de ses relations qui est prise en compte, et segmentée dans trois types établis sur l'ensemble de l'échantillon (tableau 1, colonnes R1, R2, R3), une grande stabilité apparaît. La structure brute est liée à l'âge, la structure relative ne l'est pas². Au cours, et malgré le temps, la répartition entre les relations très récentes, moyennes, et très anciennes ne change pas. Plus précisément, la relation qui détient la palme de la longévité dans chaque constellation a une durée brute de 10 ans chez les individus de la trentaine, et de 17.5 ans chez les quinquagénaires. Par contre, en durée relative, elle est respectivement de 1.20 et de 1.15. C'est dire que les personnes plus âgées con-

² Chi2-Durées brutes : 97.2 prob 0.000 - Durées relatives : 7.7 prob 0.1. La durée "relative" est obtenue par normalisation de la distribution des durées des relations de chaque individu séparément. La segmentation, fondée sur la distribution globale des durées relatives, identifie comme "très" récentes ou anciennes des relations dont les écarts sont plus importants que la moyenne générale des écarts.

servent comme vétéran de leur système relationnel une relation relativement plus récente que ne le font les jeunes. Ce mouvement permanent de rééquilibrage permet d'imaginer une sorte de régulation spécifique des constellations et conforte l'hypothèse de complémentarité entre relations récentes et anciennes.

2.3. Le modèle "relation"

Ce modèle est le plus paradoxal puisqu'il supposerait que la durée des relations interpersonnelles pourrait être moins liées aux personnes concernées qu'à la nature de la relation elle-même. Une première identification de la "nature" d'une relation repose sur son contexte d'origine : là où les partenaires ont fait initialement connaissance. Or systématiquement les relations formées dans le cadre des associations sont plus récentes que celles formées dans le cadre du travail ou des endroits où l'on a habité (en durées brutes et en durées relatives). Et la liaison entre nature et durée est confirmée lorsqu'on examine les contenus des relations.

Les contenus sont souvent examinés à partir de chaque interaction particulière qui peut apparaître dans une relation. A cette vision très analytique, peut être substituée l'identification de "modèles relationnels", fondés sur des combinaisons d'interactions élémentaires, qui intègrent mieux le fait que les échanges entre un individu et un de ses partenaires sont dépendants les uns des autres et forment un système plutôt qu'une juxtaposition. Quinze "modèles relationnels" ont ainsi été construits³ exclusivement sur des variables de contenu et un lien éventuel entre contenu et durée peut être testé.

Les résultats sont significatifs bien que les écarts de durée soient peu spectaculaires⁴. A nouveau, l'âge intervient en premier lieu (deuxième tableau) : certains contenus relationnels sont propres à des étapes du cycle de vie : le modèle centralement défini par des discussions relatives à la santé est développé par des individus qui ont dix ans de plus que ceux qui envisagent de créer ensemble une entreprise. Les durées brutes dépendant de l'âge, nous examinerons prioritairement les résultats à partir des durées relatives pour éviter cet effet.

³ Les principes de cette approche ont été présentés à la conférence annuelle de l'INSNA (Tampa FL. 02/1989) ; et sa mise en oeuvre à la première Conférence Européenne d'Analyse des réseaux Sociaux (Groningen NL. 06/1989) : "A wholistic approach of interpersonal relations".

⁴ Variance intra classe/résiduelle : D. brutes "F" = 4.89 ; D. relatives, "F" = 2.25.

Tableau 2

Durée des relations pour différents types de modèles relationnels

Modèles relationnels	Ages des individus	Durées brutes	Durées relatives
Création entreprise	39.10	8.86	0.20
Inquiétudes enfants	41.22	8.02	0.17
Tous les possibles	41.19	7.55	0.14
Santé personnelle	48.04	9.88	0.14
Militant	40.77	6.96	- 0.27
Crise personnelle	41.63	6.63	- 0.24
Absolu	42.49	9.31	- 0.10

Ainsi, les deux types de relation évoqués, fortement contrastés par l'âge des individus, sont l'un et l'autre entretenus avec les partenaires connus depuis le plus longtemps. De même c'est plutôt avec ses "vieux amis" qu'il est possible de discuter des soucis liés à l'éducation et l'avenir de ses enfants. Les enjeux très personnels, à différents âges, seraient plus facilement évoqués ou agis avec les connaissances relativement les plus anciennes.

A l'autre extrême, un modèle fortement marqué par les échanges qui concernent les engagements dans la vie associative locale émerge avec des personnes connues très récemment. On sait par ailleurs que ces relations sont massivement formées dans les associations, et on a vu que ces liens sont, à tous âges, très récents (ils se renouvellent rapidement). Ce type traduit deux processus : un lien entre origine et contenu relationnel, résultat de la spécialisation de certains champs de sociabilité ; une ancénneté toujours faible car les associations ont une natalité relationnelle forte, mais une descendance éphémère.

Deux autres types ("Tous les possibles" et "Absolu") ont des contenus extrêmement proches que la classification a cependant distingués puissamment par la présence dans "Absolu" de deux interactions : l'aide en cas de coup dur personnel et les discussions militantes. Cet écart de contenu à fort pouvoir discriminant se retrouve de manière apparemment paradoxale dans des différences de durée : le rapport s'inverse selon que l'on considère durées relatives ou brutes. Mais ce n'est pas une incohérence : le modèle "Absolu" rassemble des relations relativement nouvelles dans des constellations vieillies : c'est avec des connaissances "récentes", au sein d'un dispositif relationnel globalement stable, que les acteurs s'engagent de la manière la plus variée et la plus intense. Un investissement aussi varié, mais qui exclut la vie militante et l'aide en cas de crise existe à l'inverse dans les relations les plus durables d'autres constellations. Ce dernier type est le plus conforme à l'idée qu'une relation ancienne, qui a permis aux partenaires d'expérimenter un grand nombre de situations, aurait les contenus les plus variés, les plus personnalisés, les plus profonds. Mais ce type "vieille connaissance" ne comporte pas

l'aide en cas de crise personnelle. On la retrouve par contre dans "Absolu", et comme caractéristique centrale d'un autre type affichant une durée relative très faible. Ce résultat, en contradiction frontale avec les hypothèses a-priori, est-il interprétable ?

3. Processus, complexité et liberté

Un bref bilan avant de répondre. L'explication "interpersonnelle", trop succinctement évaluée par le seul effet des déménagements, apparaît très puissante : l'incidence des biographies des partenaires sur la durée des relations serait sûrement attestée par des observations ad-hoc. Conforme au sens commun, elle étonnera peu. L'explication qui privilégie un équilibrage permanent des constellations de relations est plus complexe. La remarquable stabilité au cours de l'existence de la répartition entre relations récentes et anciennes, témoigne de l'existence d'un "régime démographique" permanent qui assure un renouvellement actif des liens, presqu'une "éternelle jeunesse" des constellations. Ainsi une logique de maintenance du réseau personnel apparaît. Enfin l'explication "relationnelle" qui suppose que des modèles sociaux imposent aux partenaires un contrat à durée déterminée, est confirmée si on considère les cadres sociaux où ils ont lié connaissance, et les "modèles relationnels" qu'ils ont développés.

Des trois interprétations, quelle est la moins mauvaise, ou comment se combinent-elles ? L'influence des biographies, qu'il s'agisse de l'âge ou de la mobilité, est évidente en durées brutes. Les individus ont des relations dont la durée moyenne est plus ou moins grande. Mais, le modèle "constellation" ne tient pas compte des durées brutes, et il est compatible avec le précédent : l'un explique l'importance, l'autre la variété des anciennetés. Le stakanoviste du déménagement aura des relations en moyenne plus récentes que le sédentaire ; mais l'un et l'autre ont de "vieux amis" et des "connaissances nouvelles". D'autre part un principe individuel d'équilibrage des constellations est-il contradictoire avec une régulation supra-individuelle des relations ? L'alternative entre un acteur qui gère stratégiquement son système relationnel et des relations à régulation externe se dissout dès qu'on admet qu'une relation qui disparaît est plutôt remplacée par une relation homologue : une connaissance associative peu durable remplace une complicité associative éphémère ; un ami ancien laisse progressivement sa place au concurrent déjà bien installé. Homologue, mais pas identique : on a vu que les contenus changent au cours du cycle de vie. De même que les durées sont "relatives", c'est-à-dire prennent sens comme écarts de durée, de même nous espérons montrer un jour que les constellations ont des contenus "structuraux" qui valent autant par leurs différences que par leurs substances.

Last but not least, ces données confortent l'hypothèse de coexistence permanente entre liens éphémères et durables, mais laissent indécidables certai-

nes questions de contenu qui valideraient l'idée de complémentarité : des relations très polyfonctionnelles, à fort investissement personnel peuvent être relativement anciennes (résultat espéré) ou bien relativement récentes. Cette incertitude peut résulter d'un important "bruit de fond" dans les données, d'une variabilité qui témoignerait que "la prise en compte de la dimension temporelle, c'est aussi le retour de l'acteur, de sa singularité, de son autonomie" (Coenen-Huther J., 1985). Elle manifeste en tout état de cause une complexité profonde du phénomène, qui exige l'élaboration d'un langage formel capable de modéliser les "cycles de vie" des relations et les "dynamiques démographiques des constellations", avant de décider jusqu'à quel point certaines relations se déploient dans le royaume "privé" du pur arbitraire inter-individuel.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN Graham A. (1979), *A sociology of friendship and kinship*, Allan and Unwin, Londres.
Une quarantaine de pages de cet ouvrage sont traduites dans "Amis et Associés" Fascicules 1, 2, 6, (1985), CESOL, La Celle Saint Cloud, France.
- COENEN-HUTHER Jacques (1985), "La relation d'amitié comme séquence biographique", XIIème Congrès de l'AISLF, Bruxelles.
- EISENSTADT Seymour N. (1956), *From generations to generations. Age groups and social structure*, Routledge and Kegan Paul, Londres.
- EISENSTADT S.N. (1984), *Patrons Clients and Friends. Interpersonnals, relations and the structure of trust in the society*, Cambridge University Press, Cambridge.
- FISCHER Claude (1982), *To dwell among friends..*, Chicago University Press, Chicago.
- GRANOVETTER Mark (1973), "The strength of weak ties", *American Journal of Sociology*, Vol. 78, No 6.
- MARSDEN Peter V. (1984), "Measuring ties strength", *Social Forces*, Vol. 63, 2.
- MERTON Robert K. & LAZASFELD Paul F. (1953), "Friendship as a social process : a substantive and methodological analysis" in BERGER M. et al., *Freedom and control in modern society*, Van Nostrand, Princeton, trad. française. dans CHAZEL François et al. (1970), *L'Analyse des processus sociaux*, Mouton, Paris.
- PAINÉ Robert (1969), "In search of friendship..", *Man*, Vol. 4.
- WELLMAN Barry & RICHARDSON Rhouda J. (1987), "L'analyse des réseaux sociaux..", Un niveau intermédiaire, les réseaux sociaux, CESOL, La Celle Saint Cloud.
- WELLMAN Barry & BERKOVITZ Stephen D. (1988) (Ed.), *Social structure, a network approach*, Cambridge University Press, Cambridge.

TYPOLOGIES DES TEMPS SOCIAUX

Gilles Pronovost
Université du Québec à Trois-Rivières
C.P. 500, Trois-Rivières, Québec - Canada G9A 5H7

Introduction

L'étude sociologique du temps porte sur une multiplicité de temps sociaux, sur une diversité de cadres temporels de la vie quotidienne. Les temps sociaux sont hétérogènes, diversifiés, continus et discontinus, les rythmes temporels tout autant. Cette multiplicité des temps sociaux n'est pas propre au seul phénomène du temps ; il est tributaire du processus de différenciation des sociétés modernes qu'a décrit Parsons ; comme l'écrit Luhmann, "la différenciation des systèmes sociaux par rapport à leur environnement produit du temps" (1982, p. 292) ; sa thèse est d'ailleurs celle-ci :

Les sociétés complexes élaborent des horizons temporels plus larges, plus abstraits et davantage différenciés que les sociétés plus simples. (...) C'est pourquoi elles peuvent mieux synchroniser une diversité de systèmes historiques à l'intérieur d'une même société (1982, p. 297).

Pour ce faire, Luhmann distingue deux processus fondamentaux qui sont requis dans les sociétés modernes pour coordonner la multiplicité des temps : une temporalité dite séquentielle ("a sequential time") et une temporalité structurelle ("a structural time"). Dans le cas des temps structurels, il s'agit d'une "neutralisation technique de l'histoire", puisque par définition "les systèmes sociaux sont des extensions a-temporelles du temps, (...) ils font en sorte que les divers horizons temporels des acteurs sont situés à l'intérieur d'un même présent" (1982, p. 285) ; en d'autres termes les sociétés modernes se sont dotées d'organisations formelles qui assurent l'intégration dans un même présent de perspectives temporelles variées, et portant autant sur le passé que sur l'avenir (l'exemple typique est le système juridique) ; de sorte qu'ajoute Luhmann (1982, p. 307) "ce qui se déplace dans le temps est passé/présent/futur *tout à la fois*" à l'intérieur d'une structure temporelle flexible ; ce processus est aussi appelé "temporalisation de l'expérience" (on peut noter que cette perspective est très près de celle que Mead a présenté dans *The Philosophy of the Present*, 1959). Quant aux temps dits séquentiels, il s'agit d'un processus qui assure à un niveau plus général et abstrait la "flexibilité temporelle" dans l'articulation des diverses références à l'histoire et dans le changement social, et ce, pour chacun des acteurs sociaux : "l'unité du temps historique tient au fait que les horizons passés et futurs constitutifs de

chacun des moments présents est en rapport avec les autres moments présents (fussent-ils du passé ou de l'avenir) et de leurs horizons temporels" (Luhmann, 1982, p. 307).

La pluralité des temps sociaux constitue ainsi une donnée fondamentale de toute activité humaine et sociale ; les acteurs sociaux doivent composer avec une diversité de cadres temporels. Dans un tel contexte, les questions qui se posent peuvent se formuler ainsi : comment "appréhender" cette diversité des temps ? Comment procéder pour distinguer les temps ? Sur quels critères s'appuyer ? Comment établir les catégories les plus pertinentes ? A cet égard, je propose de distinguer les temps sociaux selon les quatre grandes catégories suivantes :

1. selon les rapports à l'historicité ;
2. selon la structuration des activités ;
3. selon les valeurs, normes et significations des temps sociaux ;
4. selon les échelles de temps.

1. Selon les rapports à l'historicité

Cette première catégorie de temps social que je propose de distinguer réfère aux relations significatives qui sont établies dans une société donnée par rapport à sa durée historique, à une période donnée de l'histoire, et dont la résultante est une sorte de cadre de référence pour définir les temps fondamentaux de l'existence humaine tout autant que leur inscription dans la durée. Dans les sociétés traditionnelles les catégories fondamentales de représentation de l'historicité s'inspirent des archétypes et des mythes, abolissant en quelque sorte par les rites les frontières entre le temps passé primordial et le cycle du précaire présent ; les cycles de vie et les classes d'âge sont également très codifiés ; il en est tout autrement dans les sociétés occidentales puisque comme le rappelle Luhmann, les sociétés modernes reposent sur des rapports diversifiés au temps, dont l'un de ceux-ci est une relation très flexible à l'histoire pouvant aller de sa "neutralisation" à son intégration dans des projets d'avenir.

Dans cet ordre d'idée Christian Lalive d'Epinay (1986) distingue les temps qui sont exprimés par :

- "la relation de l'individu au temps de sa vie, c'est-à-dire la manière dont il se situe dans son cycle de vie et son orientation générale (soit vers le passé, le présent, l'avenir soit dans le souvenir, le projet, le désir)" ;
- la relation à l'histoire, c'est-à-dire l'articulation de l'individu non plus sur le temps qu'il suppose lui être alloué, mais sur le temps de la société" (p. 100).

Cependant, tel que le rappelle Claudine Attias-Donfut (1988), la situation est encore plus complexe, car il faut considérer l'âge social du moment (le fait d'avoir 20 ans aujourd'hui n'a pas la même signification que dans la décennie de 1960, non plus que le fait d'être à la retraite, par exemple), la cohorte d'appartenance voire de référence, l'horizon de la mémoire collective ainsi que les temporalités multiples du moment. On peut encore ajouter que les sociétés contemporaines sont caractérisées à ce chapitre par des successions plus ou moins précises d'étapes que franchissent les individus selon leur position dans le cycle des âges (les "cycles de vie") et par rapport auxquels le temps et l'identité sociale sont fortement modulés. En d'autres termes, on peut dégager au moins deux grands types fondamentaux de rapports au temps à partir desquels, dans les sociétés occidentales tout au moins, les sujets individuels peuvent s'insérer dans la durée et définir ainsi leur identité :

a) la temporalité des cycles de vie et des générations,

C'est-à-dire les rapports au temps et à la durée, selon la position d'un individu dans le cycle de vie, selon la mémoire collective historique du moment ainsi que selon l'horizon social défini pour une ou plusieurs générations données ; s'agissant des générations par exemple, Claudine Attias-Donfut rappelle que :

"Les discours sociaux sur les générations s'inscrivent dans la production par la société de sa propre mémoire : les représentations collectives associant des tranches d'histoire à des générations données sont autant de marqueurs du temps vécu, structuré et mémorisé. La construction continue du temps social est médiatisée par l'opposition des générations successives qui le structurent dans ses composantes passées, présentes et futures. L'histoire présente est vécue dans des interprétations et reconstitutions permanentes incarnées et mémorisées par différents groupes sociaux" (Attias-Donfut, 1988, p. 172).

S'agissant des cycles de vie, il existe une tradition sociologique importante sur cette question, mais on n'a pas assez signalé que chacune des étapes plus ou moins bien identifiables des cycles de vie est caractérisée notamment par des rapports différents au temps ; selon leur statut social et leur avancement en âge, les individus interprètent différemment la succession et l'enchaînement des événements, leur donnent une signification positive ou négative, ils se définissent davantage par rapport au passé, au présent ou au futur, ils doivent tenir plus ou moins compte de la marche du temps pour identifier des objectifs et des finalités à atteindre, ils sont confrontés au déroulement du temps d'une manière différente selon que l'étape franchie ou à franchir est

davantage associée à une période de crise, à un projet, à une transition, au couronnement d'une carrière, etc.¹.

b) la relation à l'histoire

C'est-à-dire cette fois la représentation de la succession des événements significatifs d'une société, des faits marquants, de leur évolution et de leur enchaînement, les repères temporels symboliquement marquants ; notamment : cycles, rythmes, saisons, fêtes, dates importantes ; le sentiment d'entreprise ou non sur l'histoire : "l'histoire qui vient d'ailleurs" chez les paysans, le passé, le progrès ou la modernité chez les "prolétaires", les perspectives d'avenir étudiées par Daniel Mercure. A cet égard Lalive d'Epinay (1986) rappelle qu'on peut dégager deux manières fondamentales de se représenter l'histoire : ceux qui s'estiment être en prise sur l'histoire, pouvoir y exprimer une certaine marge d'autonomie, pouvoir participer aux changements (principalement dans les classes supérieures), ceux pour qui l'histoire est une réalité exogène qui parfois bouleverse leur espace et leur mode de vie² ; il en est de même pour ce qui est des représentations de l'avenir (Mercure, 1983). Autrement dit, il n'existe pas de relation univoque ou unique à l'histoire, et cela pour au moins deux raisons : la définition d'un acteur social suppose une relation différenciée à l'historicité et de plus, les sociétés contemporaines par définition constituent des systèmes sociaux qui ont réussi à intégrer plus ou moins harmonieusement un processus de différenciation des temps qui ne remettent pas en cause tant leur stabilité que leur changement³.

2. Selon la structuration des activités

Sorokin et Merton (1937) et, avec eux, la plupart des anthropologues qui se sont penchés sur cette question, ont souligné que le temps social est structuré en fonction des activités significatives qui le composent. Il y a une relation de signification entre les périodes temporelles symboliquement constituées et le contenu des activités ; à cet égard, les rituels d'initiation, la chasse ou les semaines, dans les sociétés traditionnelles, les occupations domestiques, le travail ou le loisir, dans nos sociétés, sont associés d'une manière analogue à des cadres temporels qui les définissent. Les activités servent de

¹ Sur ce sujet, voir Danielle Riverin-Simard (1988).

² Christian Lalive d'Epinay a repris ses propos dans Mercure & Wallemack, (Ed.), 1988, pp. 15-30.

³ Les travaux de Grossin, Mercure et Lalive d'Epinay, cités en bibliographie, offrent de nombreuses analyses empiriques sur cette question.

point de référence pour distinguer symboliquement les temps. Le temps est un rapport entre des activités.

Mais les activités quotidiennes n'ont pas le même statut dans leur rapport au temps ; comme le soulignent McGrath et Kelly (1986), les rapports des activités au temps peuvent être tributaires de paramètres variés : flexibilité temporelle ou non d'une activité, élasticité ou non, possibilité ou non d'agréger ou de désagréger un ensemble d'activités dans le temps ; nous avons déjà eu l'occasion de souligner que les activités de loisir notamment sont caractérisées par le fait qu'elles sont davantage compressibles, extensibles et mobiles dans le temps, par opposition aux tâches de travail par exemple (Pronovost, 1983).

C'est pourquoi nous avons émis l'hypothèse des "activités-pivot" (Pronovost, 1983) : les divers temps sociaux ont pour axe de déroulement les activités auxquelles ils se rattachent, mais il ne s'agit pas de n'importe lesquelles d'entre elles ; ce sont des activités hautement significatives autour desquelles gravitent d'autres activités contingentes. L'activité-pivot est reconnaissable à sa teneur en charge symbolique et, parfois à sa régularité. Ainsi, certaines activités peuvent être fréquemment pratiquées mais d'une manière fortuite (par exemple regarder la télévision), d'autres (par exemple un week-end de ski) peuvent l'être de manière épisodique mais susciter un discours abondant. Il s'ensuit que la résistance relative aux contraintes extérieures est généralement plus forte en ce qui concerne les activités-pivot ; elles peuvent être dites structurantes car elles ont un effet direct sur l'organisation des temps quotidiens.

Précisons que dépendamment de l'échelle de temps (à laquelle nous attarderons plus loin) ou encore du rôle social, il y a des activités qui peuvent prendre des connotations multiples, dépendant du contexte temporel et de leur signification : on peut donner l'exemple des activités de loisir qui peuvent être considérées soit de nature familiale soit de temps libre (ou les deux à la fois), et qui n'ont pas le même pouvoir structurant pendant la semaine ou pendant les week-ends ; de même en est-il des activités reliées au travail, dont l'effet structurant varie selon qu'il s'agisse de travail féminin à temps partiel, du travail de nuit ou en week-end.

En pratique une telle classification revient à distinguer les temps selon les grandes catégories de l'activité humaine et sociale dont les études de budgets-temps se sont régulièrement inspirées. On peut ainsi distinguer très classiquement : le temps scolaire, le temps de travail, le temps familial, le temps de loisir, etc. ; cette seule énumération illustre bien l'interdépendance des activités, des significations et des institutions. C'est pourquoi il s'agit d'une classification, d'un découpage purement analytique. Au fond il serait sans doute plus juste de mentionner que les temps sociaux sont multidimensionnels, qu'ils s'ordonnent en une géométrie du temps aux axes multiples et interdépendants ; l'activité-pivot forme l'un de ces axes.

3. Selon les valeurs, normes et significations des temps sociaux

Comme le laissent entendre les propos qui précèdent, il est difficile d'établir des catégories de temps social sans référence aux valeurs et aux significations. Temps familial, travail, temps libre, ne peuvent être considérés sans leurs rapports aux valeurs. Sans entrer dans les détails, on peut dire que cette situation réfère à un univers relativement organisé de représentations, ultimement structurées par des normes et des valeurs sociales. Il s'agit ici de tenter de dégager comment sont considérés les temps sociaux, leur rythme et leur déroulement, dans leurs rapports aux valeurs, tout autant que leur articulation d'ensemble les uns par rapport aux autres. De façon plus spécifique nous avons été amenés à dégager progressivement le schéma d'analyse suivant :

a) A un niveau très général, on peut analyser le temps dans l'ensemble des valeurs observables dans les sociétés contemporaines ; on sait par exemple que dans les sociétés modernes l'une des conceptions dominantes du temps est celle de sa valeur, de son importance et de son utilité, particulièrement au plan économique : le temps est notamment l'une des mesures du travail. Par exemple, l'une des façons d'approcher la question de l'importance relative qui est accordée au temps de travail dans l'ensemble des temps sociaux est de mesurer l'attachement au nombre d'heures habituellement passées au travail, ainsi que l'ouverture ou non, la résistance ou non, soit à un temps plus court soit à un temps plus long que l'on serait disposé à consacrer au travail.

A un autre plan, on peut étudier l'articulation envisagée, les rapports effectifs ou souhaités entre les divers temps sociaux ; à ce sujet, les dimensions pertinentes sont multiples : représentation de l'équilibre entre le temps consacré au travail et les autres temps de la vie, particulièrement les temps consacrés à la famille et au loisir, place donnée au temps de travail dans l'économie de toute une vie humaine, influence des valeurs familiales et des valeurs du loisir, sur le temps de travail.

Les valeurs associées au temps portent également sur des perspectives temporelles, notamment les projets, les prévisions, les représentations du passé et de l'avenir, tout autant que les stratégies de planification, par exemple : les projets de carrière, la représentation de la retraite, ou encore la représentation du "passage" entre la vie travail et le temps ultérieur de non-travail, etc.

b) On peut encore aborder le temps à titre de valeur sectorielle ; il s'agit cette fois de considérer les valeurs globales auxquelles nous venons de faire référence et d'étudier leur adaptation aux contraintes de la vie quotidienne et aux contrôles sociaux. Par-delà des idéaux et des objectifs ultimes, s'imposent les nécessaires compromis, la traduction dans des situations concrètes des représentations globales. Il existe ainsi une sorte de niveau intermédiaire d'a-

nalyse, à la fois rattaché aux valeurs, et à la proximité des activités quotidiennes ; telles sont ce que nous désignons comme étant les normes sociales : règles pratiques de comportement, reliées à des situations concrètes, et traduisant à l'échelle des conduites les valeurs collectives. A ce sujet, nous avons utilisé la notion de normes plus ou moins explicites associées aux divers temps sociaux.

Pour le temps de travail, par exemple, il s'agit des règles, des standards usuels à partir desquels sont définies les limites inférieures et supérieures "normales" du temps passé au travail. Il existe des normes sociales de ce qui est considéré comme acceptable et "normal" en matière de temps de travail, de même que ce qui est hors de l'ordinaire - parfois franchement inacceptable. Il en découle une résistance certaine à l'augmentation du temps consacré au travail, une condamnation quasi générale du travail posté et, en corollaire, une ouverture assez nette à un éventuel déplacement à la baisse des temps "normaux" de travail. Sur le même sujet, on peut encore considérer les manières acceptées, réprouvées et souhaitées, d'aménager le temps de travail. De telles normes sont également à l'origine des conceptions populaires quant à l'étalement ou la concentration du temps de travail ; ainsi, ceux qui évoquent une journée plus courte semblent avoir tendance à fixer un seuil minimum d'heures de travail, en dessous duquel il ne vaut plus la peine de se rendre au travail ; sans que cela ne soit très explicite, il est possible qu'un arbitrage des coûts reliés au trajet, à l'organisation de la journée, notamment, soit impliqué ; de plus, la définition d'une "journée de travail" réfère probablement à une amplitude minimale, voire à une certaine densité de temps de travail dans la journée, en-deça de laquelle il est préférable de structurer autrement le temps quotidien, quitte à regrouper en un seul bloc les temps de travail et les temps libres. On connaît la situation des employés qui acceptent des semaines dites comprimées de travail en vue de libérer de plus longues périodes de congé. En fait, nous faisons l'hypothèse que prédomine la notion de "blocs de temps" libres, plutôt que celle de la dilution du temps hors travail en petites périodes. Pour les employés, une répartition équilibrée du travail et du temps libre presuppose une densité minimale du temps de travail⁴.

Pour le temps du loisir, il s'agit entre autres des normes d'"activité" ou de "passivité" associées à l'utilisation du temps libre ; pour le temps consacré à la famille, interfèrent des normes d'action reliées aux stéréotypes masculins et féminins, au partage des responsabilités familiales, ainsi qu'à la représentation des activités qui peuvent favoriser l'intégration familiale.

c) On peut également considérer les diverses significations sociales de l'utilisation du temps ; à cet égard, certaines études de budget-temps ont non seulement tenté de mesurer de manière précise l'emploi du temps, à l'échelle de la journée ou de la semaine, mais également les connotations, satisfactions, etc., associées à l'utilisation du temps. Ainsi, il est commun de distin-

⁴ Nous avons développé cet aspect dans : Pronovost (1988).

guer certaines périodes de temps comme essentiellement liées à la privatisation des activités ; d'autres périodes sont considérées comme une "obligation", d'autres encore comme étant davantage favorables aux rencontres sociales ; la matinée, par exemple, est davantage consacrée à des tâches obligées (travaux domestiques, meetings, notamment), la soirée aux rencontres⁵. Les travaux de Zerubavel (1979, 1981) sur les temps considérés comme "privés" et ceux considérés comme "publics" en constituent une autre illustration.

4. Selon les échelles de temps

En m'inspirant de Gurvitch (1963) et tout particulièrement de sa notion de "palier en profondeur", j'ai proposé que l'une des classifications pertinentes des temps sociaux porte sur les échelles de temps considérées, sorte d'axe vertical de l'inégale superposition des temps. La représentation de la durée ou de l'étendue d'une activité, l'horizon à court ou long terme dans lequel se situe un acteur, jouent parfois un rôle déterminant dans la structuration des temps personnels; mais interfèrent également les temps des groupes, des institutions, etc. A cet égard, les distinctions les plus fines peuvent être apportées ; cependant les principales qui ressortent le plus de la littérature sociologique actuelle peuvent se résumer ainsi :

4.1. Les temps macro-sociaux

Il y a tout d'abord un niveau très large d'analyse qui est celui du temps à l'échelle d'une collectivité ou d'une société : rythmes saisonniers ou annuels, cycles de vie, temps scolaire, horaires usuels de travail, périodes des vacances, etc. Il est indéniable que l'on observe une organisation générale du temps social qui est spécifiquement rattachée au rythme de la vie en société ; les différences majeures que l'on a reconnues entre les sociétés occidentales et les sociétés orientales en sont un bon exemple ;

4.2. Les temps institutionnels

Les institutions produisent des temps, en ce sens qu'elles obligent les acteurs sociaux à inscrire leurs activités dans des cadres temporels déterminés en fonction d'orientations qui leur sont propres. Les institutions génèrent des temps spécifiques dont les impératifs débordent largement de leur seul milieu. Certaines institutions d'ailleurs jouent un rôle de premier plan dans la socialisation aux valeurs du temps, notamment l'école et la famille. Ce niveau

⁵ Une recherche récente sur le sujet a été décrite par Mark Elchardus et Ignace Glorieux (1988).

d'analyse réfère ainsi au temps généré par diverses organisations dont le fonctionnement, les horaires, l'étalement des activités ont pour propriété de structurer le temps d'une manière qui peut leur être spécifique. Certes, de tels temps interfèrent avec d'autres niveaux ; ainsi, le fonctionnement d'une entreprise de transformation, selon le système des trois-huit ou travail posté, influence assurément les temps personnels des ouvriers tout en étant inscrit dans le temps macro-social du travail à l'échelle de la ville ou de la société. Mais il existe une spécificité relative de tels temps, témoins l'importance du temps scolaire, par exemple, celui des services publics, dans l'aménagement du temps micro-social.

4.3. Les temps propres aux groupements sociaux

Sorokin et Merton (1937), Gurvitch (1963), tout particulièrement, ont finement analysé les rapports des groupes aux temps sociaux ; selon la nature et la composition du groupe, le rythme du temps varie de façon importante : groupes d'amis à l'occasion d'une petite fête, bandes de jeunes, rencontres de parenté, soirées sociales, manifestations sportives... Sorokin et Merton parlent même de "systèmes du temps particuliers à des groupes sociaux", du rythme spécifique de leurs activités ainsi que du sentiment d'appartenance qui en fait partie intégrante.

4.4. Les temps micro-sociaux

On peut définir ce niveau de temps comme étant structuré à l'échelle de la vie quotidienne, sur une période relativement courte : la journée, la semaine tout au plus. Il s'agit des temps de la vie quotidienne, étudiés par Grossin, les articulations temporelles, les décalages et les ruptures, les transitions et les malaises temporels (Grossin, 1974, 1981).

Cette dernière distinction entre temps micro- et macro-sociaux ne fait pas l'unanimité dans la théorie sociologique, bien entendu⁶, mais il nous semble qu'en distinguant également les temps institutionnels et ceux des groupes sociaux, ainsi qu'en la considérant comme l'une des possibilités intéressantes de classification des temps parmi quelques autres que nous avons mentionnées, elle conserve sa valeur heuristique.

⁶ Giddens (1984), notamment fait une critique de cette distinction.

Conclusion

Quelles sont les modalités d'articulation de ces différents niveaux d'analyse de temps ? Comment interagissent-ils les uns par rapport aux autres ? Où se situent les influences les plus déterminantes et comment se manifestent-elles ? Comment se sont modifiés ou se modifient les rapports entre ces divers niveaux de temps ? Où les enjeux politiques, économiques et sociaux se sont-ils surtout portés ? Autant de questions que soulève cette diversité des temps sociaux.

On peut encore s'interroger sur l'emprise des temps historiques et macro-sociaux sur les temps micro-sociaux ; par définition, l'analyse sociologique ne peut que conclure à la primauté des facteurs plus globaux ; il y aurait donc, théoriquement, une structure d'"emboîtement" des temps macro-sociaux, aux temps institutionnels, des groupes sociaux et aux temps micro-sociaux. Nous savons d'expérience que la situation n'est pas aussi simple et que cette hiérarchie est toute relative, si l'on prend en considération l'autonomie relative des échelles de temps ainsi que la marge de manœuvre dont bénéficient les sujets individuels. Le phénomène dit de sécularisation, dégageant les acteurs de l'emprise des valeurs religieuses et partant, de certaines conceptions mythiques du temps, celui maintes fois rappelé de la privatisation des rapports sociaux, constituent autant d'aspects à considérer quand il s'agit d'étudier les rapports entre les échelles de temps. De plus, la littérature classique en sociologie du loisir fait appel à l'hypothèse d'une autonomisation du temps consacré au loisir, par rapport aux contraintes du travail par exemple ; le temps libre serait celui de la vie privée, de l'autonomie individuelle et de la liberté ; par delà divers appels à certaines valeurs dont le loisir serait porteur, il est indéniable que le temps de loisir pose le problème de l'emprise effective des temps macro-sociaux, celui des limites de l'analyse sociologique, puisqu'une proportion difficilement estimable du temps quotidien s'articule en fonction de contenus et de significations qui échappent aux temps macro-sociaux, historiques ou institutionnels.

BIBLIOGRAPHIE

- ATTIAS-DONFUT Claudine (1988), *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, PUF, Paris, 249 p.
- ELCHARDUS Mark & GLORIEUX Ignace (1988), "Signification du temps et temps de la signification", In MERCURE D. & WALLEMACK A. (Eds.), *Les Temps Sociaux*, De Boeck, Bruxelles, 97-118.
- GIDDENS Anthony (1984), *The Constitution of Society*, Univ. of California Press, Berkeley, 474 p.
- GROSSIN William (1974), *Les temps de la vie quotidienne*, Mouton, Paris/La Haye, 416 p.
- GROSSIN William (1981), *Des résignés aux gagnants. 40 cahiers de doléances sur le temps*, Publications Université de Nancy II, Nancy, 127 p.

- GURVITCH Georges (1963), "La multiplicité des temps sociaux", In GURVITCH Georges, *La vocation actuelle de la sociologie*, PUF, Paris, 326-430.
- LALIVE d'EPINAY Christian (1986) "Temps, espace et identité socioculturelle : les ethos du prolétariat, des petits possédants et de la paysannerie dans une population âgée", *Revue internationale des sciences sociales*, 107, 97-113.
- LUHMANN Niklas (1982), *The Differentiation of Society*, Columbia Univ. Press, New York, 482 p.
- McGRATH Joseph Edward (1988) (Ed.), *The Social Psychology of Time*, Sage Publ., Newbury Park, Calif., 271 p.
- McGRATH Joseph Edward & KELLY Janice R. (1986.), *Time and Human Interaction. Toward a Social Psychology of Time*, Guilford Press, New York, 183 p.
- MEAD George Herbert (1959), *The Philosophy of the Present*, Open Court Publishing, La Salle, Ill, 199 p.
- MERCURE Daniel (1979), "L'étude des temporalités sociales. Quelques orientations", *Cahiers internationaux de sociologie*, 67, 263-276.
- MERCURE Daniel (1983), "Typologie des représentations de l'avenir", *Loisir et Société/Society and Leisure*, 6(2), 375-402.
- MERCURE Daniel & WALLEMACK Anne (1988) (Ed.), *Les temps sociaux*, De Boeck, Bruxelles, 271 p.
- PRONOVOOST Gilles (1983), "La structure et la signification des temps de loisir dans les temps de la vie quotidienne", *Loisir et Société/Society and Leisure*, 5(2), 363-386.
- PRONOVOOST Gilles (1986), "Introduction : Time in a Sociological and Historical Perspective", *International Social Science Journal*, 107, 5-18.
- PRONOVOOST Gilles (1988), "Représentations et aspirations à l'égard du temps de travail", In MERCURE Daniel & WALLEMACK Anne (Eds.), *Les Temps Sociaux*, De Boeck, Bruxelles, 147-160.
- RIVERIN-SIMARD Danielle (1988), *Phases of Working Life*, Meridian Press, Montréal, 241 p.
- SOROKIN Pitirim A. & MERTON Robert K. (1937), "Social Time : A Methodological and Functional Analysis", *American Journal of Sociology*, 42(5), 615-629.
- ZERUBAVEL Eviatar (1979), *Patterns of Time in Hospital Life*, Chicago Univ. Press, Chicago, 157 p.
- ZERUBAVEL Eviatar (1981), *Hidden Rythms, Schedules and Calendars in Social Life*, University of Chicago Press, Chicago, 189 p.

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

Revue suisse de sociologie

Redaktionskomitee / Comité de rédaction

WERNER FISCHER: Unité de recherche sociologique, IUP, Genève.

MARLIS BUCHMANN: Soziologisches Institut der Universität Zürich.

ROBERT HETTLAGE: Soziologisches Institut, Regensburg/Basel.

Die Zeitschrift erscheint dreimal jährlich / La Revue paraît trois fois par an
Veröffentlicht mit Unterstützung der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft (Schweizerische Akademie der Geisteswissenschaften)
Publiée avec l'aide de la Société suisse des sciences humaines
(Académie suisse des sciences humaines)

Redaktion / Rédaction

Werner Fischer, "Revue suisse de sociologie", Postfach/Case postale 865,
CH-1212 Grand-Lancy 1

Verwaltung, Abonnemente, Werbung / Administration, abonnements,
publicité

Imprimerie Corbaz S.A., av. des Planches 22, CH-1820 Montreux, tél. (021) 963 61 31

Abonnementspreise (pro Jahr) / Tarif des abonnements (par an)

Mitglieder der SGS: im Mitgliedsbeitrag inbegriffen

Membres de la SSS: compris dans la cotisation

Einzelpersonen / Personnes physiques / Individuals FS 105.—

Juristische Personen / Personnes morales / Institutions FS 125.—

Überseezuschlag / Supplément pour pays hors Europe / Overseas FS 10.—